LES

ÉTAPES DU RATIONALISME

DANS SES ATTAQUES

CONTRE LES ÉVANGILES

ET LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

EXPOSITION HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

L.-Cl. FILLION

Prêtre de Saint-Sulpice

Consulteur de la Commission biblique

Professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



LES ÉTAPES DU RATIONALISME

DANS SES ATTAQUES

CONTRE LES ÉVANGILES

ET LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

NIHIL OBSTAT

J. MAUVIEL,

Censor deput.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 20. Aprilis 1911.

✝ LEO-ADOLPHUS,

Archiep. Parisiens.

AVANT-PROPOS

Les conférences que M. Harnack, le chef incontesté de l'École de Théologie (protestante) dite « critique » ou « libérale », fit en 1900, à Berlin, sur l'*Essence du Christianisme*, et qui devinrent aussitôt célèbres, s'ouvrent par les réflexions suivantes[1] : « Si quelqu'un cherche à connaître avec certitude ce que Jésus-Christ a été et ce qu'a été son message, et si l'on s'adresse pour cela à la littérature de nos jours, on se trouve aussitôt entouré par un bourdonnement de voix contradictoires. Quelques-uns soutiennent que le christianisme primitif était parent du bouddhisme, et que, par conséquent, la sublimité et la profondeur de cette religion consistent dans l'éloignement du monde et dans le pessimisme. D'autres assurent, au contraire, que le christianisme est une religion optimiste, qu'on doit regarder seulement comme un degré supérieur du judaïsme ; ils pensent avoir énoncé ainsi quelque chose de très profond. Certains affirment que le

1. Pages 1 et 2 de la traduction française, Paris, 1902 ; pp. 1 et 2 de l'original allemand, *Das Wesen des Christentums*, nouv. édit., in-8°, Berlin, 1903.

judaïsme a pris fin avec l'évangile, qui est né lui-même sous l'action mystérieuse de la Grèce et doit être considéré comme la fleur de l'hellénisme. Les philosophes arrivent alors, et déclarent que la métaphysique sortie de l'évangile est son véritable fruit et donne l'explication de ses mystères ; mais d'autres leur répondent que l'évangile n'a rien à faire avec la philosophie, qu'au contraire, il est destiné à l'humanité souffrante et malheureuse, et que la philosophie n'est qu'une addition nécessaire. Enfin, les plus jeunes critiques entrent en jeu : pour eux, l'histoire de la religion, de la morale, de la philosophie, n'est qu'un voile, qu'une parure ; au-dessous il y a eu, de tout temps, l'histoire de l'économie politique, qui est la seule vérité et la seule force ; aussi le christianisme original n'aurait pas été autre chose qu'un mouvement social, et le Christ, qu'un libérateur social, le libérateur des classes inférieures, qui languissaient. »

Ce résumé est douloureusement intéressant, bien qu'il soit assez incomplet, comme le verront les lecteurs qui voudront bien nous suivre jusqu'aux dernières pages de ce volume. Quels tristes horizons n'ouvre-t-il point sur l'état d'esprit dans lequel une critique malsaine, de plus en plus aventureuse, et le doute toujours grandissant qui en a été le résultat, ont jeté de nos jours des milliers, et même, hélas ! des centaines de milliers d'hommes, qui se rattachaient à Jésus-Christ tout au moins par le nom de chrétiens !

Comment une telle « mentalité » — suivant l'expression à la mode — a-t-elle pu se former ? Certes, ce n'est pas tout d'un coup, sans gradation, sans hésitations, sans arrêts temporaires et même sans mouvements de recul.

Néanmoins, dans l'ensemble, la progression a été constante, car les mauvaises idées, une fois lancées, ressemblent aux ouragans dévastateurs qui ne savent pas revenir en arrière, d'autant mieux que les passions, toujours en éveil, s'en emparent aussitôt, pour les conduire fatalement à leurs conséquences les plus déraisonnables et les plus désastreuses.

C'est cette progression que nous voudrions étudier, en ce qui concerne, durant les cent trente-cinq dernières années, les attaques du rationalisme ou de la fausse critique contre les évangiles, et par là-même contre Notre-Seigneur Jésus Christ. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, tout ce mouvement se rattache à Luther et au fameux principe du libre examen. Mais que s'est-il donc passé, pour que les disciples du moine apostat — fiers encore de leur maître, bien qu'ils abandonnent la plupart de ses leçons — ne craignent pas d'avouer publiquement [1] qu'aujourd'hui, en fait de dogme, ils ne savent sûrement et exactement qu'une seule chose, à savoir, qu'ils ne sont pas catholiques ? Au début, leur foi en Jésus-Christ, en son origine céleste, en son rôle de Messie, en sa divinité, en son second avènement à la fin des temps, ne différait pas beaucoup de la nôtre ; mais, actuellement, la plupart d'entre eux ne consentent à voir dans le Sauveur qu'un homme plus ou moins supérieur au reste de l'humanité, tandis que d'autres vont jusqu'à le traiter comme un juif vulgaire, aux idées étroites, bien plus, en dépit de toutes

1. M. Troeltsch, théologien (protestant) libéral, qui jouit d'une assez grande notoriété en Allemagne, l'a fait au Congrès de Mannheim, en 1900.

les lois d'une saine critique, jusqu'à nier totalement son existence personnelle.

Le sujet à traiter est immense. Celui qui entreprend de s'en rendre maître est à tout instant débordé par de nouveaux écrits, publiés sur le vaste domaine des évangiles et de la vie de Notre Seigneur. En effet, spécialement en Allemagne, il est à peine une semaine qui n'en voie paraître plusieurs, sans parler des articles de revues et de journaux [1]. Cependant, bien que nous ayons eu entre les mains, pour accomplir notre tâche, d'excellents ouvrages qui l'ont souvent facilitée [2], nous nous sommes fait un devoir de nous rendre compte par nous-même des auteurs et des livres sur lesquels nous portons un jugement. Il a fallu, pour cela, lire de nombreux milliers de pages, souvent arides, et particulièrement pénibles lorsqu'elles attaquaient, ou même blasphémaient, ce qu'un prêtre catholique a de plus sacré, de plus cher. Mais c'était là une condition *sine qua non* de notre travail, pour qu'il fût consciencieux, indépendant et scientifique.

Tout en nous efforçant de fournir partout des développements suffisants, nous avons dû viser à la brièveté ; autrement, nous aurions couru le risque d'être débordé

---

1. Le savant professeur Sanday a constaté le même fait dans l'ouvrage *The Life of Christ in recent Research* (pp. 145-146), dont il sera question plus loin : « Neuf mois se sont écoulés depuis que j'ai commencé à écrire ces conférences. Et il se trouve que ces neuf mois ont été encore plus productifs que d'ordinaire... Il y a eu, dans cet intervalle, une accumulation de littérature. » Depuis lors, l' « accumulation » n'a pas cessé.

2. Ils sont mentionnés aux pages 3-6 de ce volume, et fréquemment ensuite.

par le flot toujours montant d'écrits[1] auxquels nous venons de faire allusion. Notre étude n'est donc qu'une esquisse, — la première, croyons-nous, qui soit sortie d'une plume française sur le thème en question. Néanmoins, nous avons tenu à multiplier les renseignements bibliographiques sur chacune des périodes que nous nommons « Etapes »; en particulier sur les deux dernières, qui sont beaucoup moins connues chez nous. Nous avons l'espoir d'aider ainsi ceux de nos lecteurs qui désireraient en faire l'objet de recherches plus approfondies.

A ces références bibliographiques nous avons joint, presque toujours en termes très concis, des données biographiques, qui font connaître tout au moins l'âge et la situation officielle de la plupart des auteurs cités dans ce volume. Nous savons par notre propre expérience, d'une part, l'intérêt que l'on prend à ces détails, et, de l'autre, la difficulté qu'on éprouve à se les procurer. D'ordinaire, cette biographie minuscule est placée en note, à l'endroit où chaque auteur est mentionné pour la première fois ; dans les autres cas, nous avons indiqué, par des chiffres gras, dans notre Index alphabétique, l'endroit précis où on la trouvera. Seuls les auteurs plus importants, tels que Reimarus, Paulus, Strauss, F.-C. Baur, Renan, etc., ont une notice plus étendue.

Cette étude a déjà été publiée par la *Revue du Clergé français*[2], et des encouragements venus en grand nombre,

---

1. Dix volumes nouveaux nous sont parvenus le jour même où nous composions cet Avant-Propos (avril 1911), et nous en avons ensuite reçu plus de vingt autres.

2. Dans les numéros du 1er avril, du 1er et du 15 juin, du 15 juillet, du 15 août 1909, du 1er février, du 1er mars et du 15 novembre 1910.

de France et de l'étranger, nous ont aimablement montré qu'on lui avait fait un bienveillant accueil. Puisse-t-elle, sous une forme remaniée et notablement accrue, démontrer mieux encore l'inanité des efforts réitérés que font nos adversaires pour détruire les évangiles, et pour enlever à Notre-Seigneur Jésus-Christ les plus beaux fleurons de sa tiare divine, royale et sacerdotale !

Paris, le 9 Avril 1911.

DU MÊME AUTEUR :

Biblia Sacra *juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edita, divisionibus logicis analysique continua, sensum illustrantibus, ornata.* 1 vol. in-8°, 7° édit., Paris, 1911. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

Novum Testamentum *juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo editum, divisionibus logicis analysique continua... ornatum.* 1 vol. in-24, 3° édit., Paris, 1901.

La Sainte Bible *commentée d'après la Vulgate et les textes originaux.* 8 vol. in-8°, ornés de nombreuses gravures, Paris, 1888-1904.

Les Psaumes *commentés d'après la Vulgate et l'hébreu.* 1 vol. in-8°, orné de 160 gravures. Paris, 1893.

Introduction générale aux Évangiles. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1889.

Évangile selon S. Matthieu. *Introduction critique et commentaires.* 1 vol. grand in-8°, Paris, 1878.

Évangile selon S. Marc. *Introduction critique et commentaires.* 1 vol. grand in-8°, Paris, 1879.

Évangile selon S. Luc. *Introduction critique et commentaires.* 1 vol. grand in 8°, Paris, 1882.

Évangile selon S. Jean. *Introduction critique et commentaires.* 1 vol. grand in-8°, Paris, 1886.

Les Saints Évangiles. *Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens.* 1 vol. in-18, 9° édit., Paris, 1907.

Atlas Archéologique de la Bible, *d'après les meilleurs documents, soit anciens, soit modernes,* 2° édit., 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 117 planches contenant plus de 1,000 figures, Lyon, 1886.

Atlas d'Histoire Naturelle de la Bible, *d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines.* 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 112 planches contenant 900 figures, Lyon, 1884.

Atlas Géographique de la Bible, *d'après les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines.* 1 vol. grand in-4°, composé d'un lexique et de 18 planches en couleurs, Lyon, 1890. — Une édition abrégée a été publiée à Paris, en 1894.

Saint Pierre. 1 vol. in-12, 2° édit., Paris, 1906 (dans la collection *Les Saints*, publiée sous la direction de M. Henri Joly).

Saint Jean l'Évangéliste, *sa vie et ses écrits.* 1 vol. in-12, Paris, 1907.

L'existence personnelle de Jésus *et le rationalisme contemporain*, brochure in-12 (collection *Science et Religion*), Paris, 1909.

L'Evangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains. Exposition et critique. Brochure in-12 écu. Paris, 1910. **0.60**

Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 2 vol. in-12. Paris, 1909-1910.

LES ÉTAPES DU RATIONALISME

DANS SES ATTAQUES

CONTRE LES ÉVANGILES

ET LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

Introduction.

I. — Le titre que nous avons inscrit en tête de ce volume caractérise suffisamment notre dessein.

Nous voudrions reprendre, afin de la compléter en la conduisant jusqu'à nos jours, l'étude de notre vénéré maître, M. Vigouroux, sur le rationalisme biblique [1]. Il nous en a fait lui-même très aimablement l'invitation. Toutefois, puisque c'est surtout autour des évangiles que la lutte est devenue plus vive, nous restreindrons pour le moment nos recherches à ce point capital, si utile, ou plutôt si nécessaire. C'est aussi de la « critique » allemande que nous aurons à nous occuper d'une manière plus spéciale, car elle est demeurée particulièrement active, et c'est à elle, en réalité, que le rationalisme et le semi-rationalisme des autres contrées empruntent la plupart de leurs arguments.

---

1. F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste, Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les Saintes Ecritures*, 5 volumes in-12, 5e édit., Paris, librairie Roger et Chernoviz, 1901 ; *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Egypte et en Assyrie*, 6e édit., Paris, librairie Berche et Tralin, 1896, t. I, p. 1-109. Voir aussi *Mélanges bibliques*, Paris, Berche et Tralin, in-12, 1882, p. 125-223 (2e édit. en 1889).

II. — L'utilité de ce regard d'ensemble est évidente. Il nous orientera sur des questions délicates, extrêmement débattues, importantes parmi toutes les autres et sur lesquelles prêtres et laïques doivent posséder des renseignements aussi nets que possible, pour être à même de défendre la bonne cause avec plus de succès. Il nous fera connaître les erreurs les plus actuelles, et, en nous signalant les points autour desquels l'attaque est plus acharnée, il nous montrera comment nous devons fortifier nos preuves dans toutes ces directions. Enfin, il nous consolera et nous encouragera, en nous manifestant une fois de plus la vigueur indéfectible de nos saintes croyances, et aussi celle des évangiles, qui en sont le document principal : on a beau les battre en brèche de mille manières, pendant des siècles entiers, en soulevant sans cesse de nouvelles objections ; rien ne parvient à les ébranler. Tandis que Jésus demeure, avec sa vie divine et ses adorables mystères, continuant de diriger son Eglise et le monde d'une façon toute sereine, ceux qui le blasphèment ou l'attaquent passent, disparaissent et tombent dans l'oubli. Les adversaires les plus ardents de la Bible en général, et de la littérature évangélique en particulier, n'avouent-ils pas qu'ils sont obligés de renouveler, ou du moins de rajeunir leurs systèmes, tous les dix ans ?

III. — Nos recherches ont eu pour première base l'étude directe des critiques rationalistes ou semi-rationalistes dont nous allons parler. Nous avons consacré à la lecture de leurs ouvrages la plus grande partie de notre temps durant les dix dernières années ; nous pourrons donc, du moins nous l'espérons, les apprécier en pleine connaissance de cause. D'autres juges, appartenant aux écoles théologiques les plus diverses, nous prêteront d'ailleurs leur concours, pour décrire les théories les plus saillantes

et pour manifester notre pensée à leur sujet. Nous venons de prononcer le nom de M. Vigouroux[1]; ajoutons ceux de deux éminents théologiens anglais, MM. Fairbairn[2] et Sanday[3], et ceux de trois rationalistes allemands, MM. Hase[4], Weinel[5] et Schweitzer[6]. L'exégète catholique

---

1. M. Fulcran Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, est né en 1837 dans le diocèse de Rodez. Après avoir succédé en 1867 à M. Le Hir dans la chaire d'Ecriture Sainte au séminaire de Saint-Sulpice, il devint professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris; il est, depuis l'année 1903, premier secrétaire de la Commission biblique à Rome.

2. A.-M. Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, in-8, 10e édit., Londres, 1902. Voir surtout les pages 191-297. M. André-Martin Fairbairn est né en novembre 1838, près d'Edimbourg. Après avoir exercé différentes fonctions pastorales et professorales, il fut nommé principal du Mansfield College à l'université d'Oxford (1886). Il a aussi publié des *Studies in the Life of Christ*, in-8, Londres, 1881, 13e édit. en 1904, et l'ouvrage *Christ in the Centuries*, in-8, 1893.

3. William Sanday, *The Life of Christ in recent Research*, in-8, Oxford, 1907, p. 35-200. Le rév. Sanday, né le 1er août 1843, est professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'université d'Oxford, depuis 1882. On lui doit aussi les travaux suivants sur les évangiles : *Authorship and historical Character of the fourth Gospel*, in-8, 1873; *The Gospels in the second Century*, in-8, 1876; l'article *Jesus Christ* dans le *Dictionary of the Bible* du Dr J. Hastings, t. II, p. 603-653 (article développé et publié à part sous le titre *Outlines of the Life of Christ*, in-8, Oxford, 1905, 2e édit. en 1909); *The Criticism of the fourth Gospel*, in-8, Londres, 1905, et *Christologies ancient and modern*, in-8, Oxford, 1910.

4. Karl-August von Hase, *Geschichte Jesu nach akademischen Vorlesungen*, in-8, 2e édit., Leipzig, 1891, p. 137-204. Le Dr Hase, né en 1800, mourut en 1890. Nous aurons à l'apprécier plus loin, p. 44-48.

5. Heinrich Weinel, *Jesus im neunzehnten Jahrhundert*, in-8, Tubingue, 1903, 2e édit. en 1907. Cet auteur est né le 24 avril 1874, dans la Hesse; d'abord répétiteur à Berlin (1899), puis à Bonn (1900), il devint professeur extraordinaire d'exégèse du N. T. à l'université d'Iéna (1904), puis professeur ordinaire à celle de Giessen (1907). On lui doit aussi les trois opuscules suivants : *Die Bildersprache Jesu in ihrer Bedeutung für die Erforschung seines inneren Lebens*, in-8, Giessen, 1900; *Die Gleichnisse Jesu*, in-8, Leipzig, 1903, 3e édit. en 1910; *Ist das « liberale » Jesusbild widerlegt?* in-8, Tubingue, 1910.

6. Albert Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede; eine Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, gr. in-8, Tubingue, 1906. M. Schweitzer, né en 1875, dans la Haute Alsace, est *Privat-dozent* à l'université de Strasbourg. Nous aurons à signaler plus loin sa brochure *Das Messianitäts- und Leidensgeheimnis, Eine Skizze des Lebens Jesu*, in-8, Tubingue, 1901.

qui dirige avec tant de science et de modération les travaux de la Commission biblique à Rome, les deux critiques anglicans et les trois rationalistes d'Allemagne se placent évidemment à des points de vue très divers ; mais ils sont tous instructifs, et il n'est pas sans intérêt de constater combien souvent ils sont d'accord dans le jugement qu'ils portent sur les systèmes les plus anciens. Les deux volumes de MM. Weinel et Schweitzer présentent cela de particulier, qu'ils ont précisément pour thème, de leur première page à la dernière, le sujet que nous avons à traiter nous-même ici, et qu'ils appartiennent l'un et l'autre, quoique avec des nuances sensibles, aux rangs de ces « théologiens modernes » auxquels nous consacrions naguère un opuscule spécial [1].

En tête de son petit livre, si plein d'entrain, de vie et... d'idées fausses, M. Weinel, faisant allusion à la question célèbre que Jésus adressa un jour à ses apôtres [2], se demande à son tour : « Que disent les hommes du XIXe siècle sur Jésus de Nazareth ? [3] » Puis il parcourt à grands traits, et à grand renfort de citations, les théories les plus en vogue durant la période indiquée, pour les caractériser à sa manière. Sous tous rapports, son livre est plutôt l'œuvre d'un rhéteur que celle d'un théologien, d'un vrai critique, ou même simplement d'un juge rassis et posé. Il est superficiel, malgré son ton tranchant et ses airs scientifiques. On ne saurait lui reprocher un excès de modestie ou de timidité. Comme le dit M. Sanday [4], « il a une solution pour la plupart des choses du ciel et de la terre, et il regarde comme son rôle de proclamer

1. *L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains, Exposition et critique*, broch. in-12, Paris (Lethielleux) 1910.
2. Matth., **16**, 13. Cf. Marc., **8**, 27 ; Luc., **9**, 18.
3. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 1-3.
4. *The Life of Christ in recent Research*, p. 43.

ses solutions au loin et dans toutes les directions. » Son livre, écrit en style populaire, est avant tout une œuvre de propagande active en faveur du protestantisme libéral. Si presque toutes ses opinions par rapport à Jésus-Christ sont négatives, il a aussi, nous le verrons en son temps, quelques éléments positifs, qui ne brillent malheureusement ni par le nombre, ni par la qualité. Il a du moins le mérite de dire franchement sa pensée.

L'ouvrage de M. Schweitzer est plus scientifique et atteste une étude approfondie des nombreux volumes — il y en a plusieurs centaines — qui ont paru sur les évangiles et la vie de Jésus, dans l'Allemagne protestante et surtout dans l'Allemagne rationaliste, « depuis Reimarus jusqu'à Wrede [1] », c'est-à-dire, entre les années 1774 et 1901 ; par conséquent, pendant cent vingt-cinq ans. Comme M. Weinel, M. Schweitzer écrit avec un enthousiasme tout juvénile. Mais, quoique peu avancé en âge, il a ses opinions arrêtées sur bien des points. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il s'est fait une opinion personnelle sur un point important de la vie de Notre-Seigneur, et malheur à qui ne la partage pas [2] ! A ses yeux, en effet, c'est la seule théorie soutenable ; toutes les autres sont mauvaises *a priori* et condamnées d'avance. Il est partial, très partial, dans les jugements qu'il porte sur les systèmes différents du sien [3]. Et pourtant, Dieu sait

1. Les mots placés entre guillemets forment le titre de son livre.

2. Il s'agit de l'influence exercée par les idées apocalyptiques du judaïsme sur les idées et l'enseignement de Jésus. Nous aurons à revenir plus tard là-dessus.

3. Même lorsque les partisans de ces systèmes sont des « libéraux » comme lui. Il leur adresse fréquemment de tels reproches, qu'on le nommait naguère « l'enfant terrible » de l'école protestante libérale. Cf. E. Krieck, *Die neueste Orthodoxie und das Christusproblem*, Iéna, 1910, p. 39. On a très justement comparé son livre à un « pamphlet » (Weinel, *Ist das liberale Jesusbild...*, p. 19).

à quel point il approuve, en de certaines limites, les attaques de tout genre que le rationalisme a portées contre les évangiles : dans Reimarus, dans Paulus, dans Strauss, dans Renan, tout en les blâmant un peu, il trouve beaucoup à louer et beaucoup à prendre. Son style est généralement clair, mais trop chargé de métaphores. Certes, il est avantageux de lire ce gros volume [1] ; mais ses données ont souvent besoin d'un contrôle sévère.

M. Hase est plus calme et plus pondéré. Lui aussi, il a des éloges pour tous les critiques de l'école rationaliste, même pour les plus avancés d'entre eux. S'il fait des restrictions, c'est toujours en douceur, et avec des mains finement gantées ; il sait ordinairement trouver quelque excuse et quelque palliatif.

Nos deux auteurs anglais, MM. Fairbairn et Sanday, sont pareillement très calmes, comme il sied à leur race. Ils goûtent la méthode analytique, justement honorée dans leur patrie. Libéraux, trop libéraux même parfois, comme l'est par principe tout théologien protestant, ils excusent aussi plus d'une grave erreur, tout en usant d'une sévérité légitime dans la plupart de leurs appréciations. Citons cette réflexion intéressante de M. Fairbairn, à propos de la critique rationaliste allemande. Il admire, peut-être plus que de raison, « la conscience scientifique, le courage intellectuel et la véracité, le sens littéraire et historique des théologiens allemands [2] ; » mais il regrette qu'ils ne possèdent pas, « en sus de leurs grandes qualités, le respect, l'amour du beau et la délicatesse pour les choses saintes qui caractérisent les Anglais... Rien ne surprend autant celui qui étudie la critique allemande, que son manque de respect lorsqu'elle touche à des croyances

1. Il a facilité plus d'une fois notre tâche.
2. *The Place of Christ*, 10e éd., p. 191.

associées aux affections et aux expériences qui sont les plus chères au cœur humain [1]. »

IV. — Mais il est temps d'aborder directement notre sujet. Comptons, avant de commencer notre assez longue route, les différentes « étapes » que nous aurons à parcourir. Il y en a six principales. Les quatre premières peuvent se rattacher à quatre noms propres, qui sont devenus fameux dans l'histoire de la critique des évangiles : ceux de Reimarus, de Paulus, de Strauss et de Baur. Les deux autres, qui représentent des théories plus flottantes, plus générales, peuvent être appelées l'étape de l'éclectisme, et l'étape du syncrétisme ou de l'évolutionisme.

M. Vigouroux et M. Fairbairn se sont appliqués à replacer dans leur milieu historique les critiques rationalistes les plus anciens, dont nous avons à nous occuper tout d'abord. Ils rappellent leur éducation première, leur adhésion à

---

1. *Ibid.*, p. 192. Mentionnons encore, parmi les documents à consulter, l'esquisse tracée par Strauss, *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet*, t. I, Tubingue, 1835, p. 11-25; celles de MM. O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, in-8, 2e édit., Tubingue, 1906, p. 1-16, et A. Bruce, *The miraculous Element in the Gospels*, in-8, 5e édit., Londres, 1902, p. 78-114, et les ouvrages suivants : G. Uhlhorn, *Das Leben Jesu in seinen neueren Darstellungen*, in-8, Hanovre, 1866, 4e édit. en 1892 ; F. Nippold, *Fünfundsechzig Jahre wissenschaftlicher Leben-Jesu-Forschung*, dans le *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3e édit., t. III, 1re partie, 1890, p. 207-220, 397-425 ; 2e partie, 1896, p. 214-246 ; A. Jülicher, *Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung*, in-8, Giessen, 1906 ; S. Faut, professeur à Stuttgart, *Die Christologie seit Schleiermacher, ihre Geschichte und ihre Begründung*, in-8, Tubingue, 1907 ; J. Riehl, *Jesus im Wandel der Zeiten*, in-8, Berlin, s. d. ; Prof. I. Rohr, *Der Vernichtungskampf gegen das biblische Christusbild*, in-8, Munster-en-Westphalie, 3e édit., 1908, et *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*, in-8, ibid., 3e édit., 1908 ; H. Jordan, *Jesus und die modernen Jesusbilder*, in-8, Berlin, 1909. Voir aussi *Christ in modern Thought*, article du rév. A. S. Martin, dans Hastings, *Dictionary of Christ and the Gospels*, Edimbourg, 1908, t. II, p. 867-876.

tel ou tel système de philosophie en vogue de leur temps, et montrent la corrélation étroite qui existe entre la racine de l'arbre et ses fruits. Ils rappellent aussi que les premiers rationalistes se bornèrent d'abord à attaquer — il est vrai que ce fut avec une extrême violence — les livres de l'Ancien Testament, dépouillés par eux de tout élément surnaturel, et dont ils traitèrent la plupart des faits comme des contes et des légendes. Un certain respect — respect humain dans la plupart des cas, puisque ces faux critiques avaient perdu la foi — les empêchait d'appliquer au Nouveau Testament leurs idées subversives. Mais bientôt, plus rien ne les retint, et une logique inexorable les poussa eux-mêmes, ou tout au moins leurs disciples, à s'élancer aussi en ennemis contre les écrits apostoliques, et en particulier contre les évangiles. Le premier coup une fois porté, leur audace ne connut plus de bornes.

M. Weinel fait également d'utiles réflexions à ce sujet. C'est, dit-il, à la Renaissance, au protestantisme, puis à la *Aufklärung* [1] du xviiie siècle, que l'on doit rattacher tout l'ensemble du mouvement anti-évangélique qui, inauguré par Reimarus, s'est poursuivi jusqu'à nos jours sans trêve et sans relâche. La foi disparut dans beaucoup d'esprits, sous l'influence des fausses idées philosophiques, et fit place au scepticisme, au matérialisme, à une religion superficielle et simplement naturelle. On consentait encore à accepter les dogmes de l'existence de Dieu, de la liberté humaine, d'une juste rétribution dans l'autre vie, et à pratiquer jusqu'à un certain point la morale traditionnelle [2]. En de telles conditions, il n'y avait plus ou presque plus de place pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Telle fut donc vraiment l'origine du mal.

---

1. A la lettre : « éclaircissement » ; puis, dans un sens philosophique, culture de l'esprit, lumières intellectuelles.
2. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 9-13.

CHAPITRE II

Première étape : Reimarus.

§ I. — Reimarus et les Fragments de Wolfenbuttel.

Notre enquête s'ouvre par une constatation extrêmement douloureuse, celle d'un des blasphèmes les plus grossiers qui aient jamais été proférés au sujet des évangélistes, des apôtres, de Jésus Christ lui-même. L'auteur de ce blasphème fut Hermann-Samuel Reimarus, philosophe déiste, né à Hambourg le 22 décembre 1694, mort dans cette même ville le 1er mars 1768.

Après avoir étudié la philosophie et les langues orientales à Iéna, puis à Wittemberg, il devint en 1719 répétiteur *(Privat-dozent)* de philosophie à l'université de Wittemberg. En 1724, il fut nommé directeur de l'Ecole supérieure de Wismar, dans le grand-duché de Mecklembourg ; puis, en 1727, professeur de langues orientales au *Gymnasium illustre* de sa ville natale, situation qu'il conserva jusqu'à sa mort. Disciple du philosophe Christian Wolff[1], il perdit de bonne heure la foi, et conçut même une véritable haine à l'égard du christianisme.

Il publia plusieurs ouvrages, dans lesquels il se présentait comme le défenseur de la religion purement

---

1. Né en 1679 à Breslau, mort en 1754. Sur cet auteur et ses théories, voir Wetzer et Welte, *Kirchenlexikon*, 2e édit., t. xii, col. 1731-1735 ; F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e édit., t. ii, p. 381-403.

naturelle[1]. Mais il doit surtout sa triste célébrité à un énorme manuscrit de quatre mille pages environ, qu'il avait intitulé *Apologie oder Schutzschrift fur die vernünftigen Verehrer Gottes ;* c'est-à-dire, « Apologie ou écrit défensif pour les adorateurs de Dieu selon la raison ». Il y attaque, avec une violence inouïe jusqu'alors, la religion révélée, soit juive, soit chrétienne, et les écrits inspirés qui nous en ont transmis l'histoire. Une partie seulement de cet écrit a été publiée après sa mort, comme il sera dit plus bas, sous le titre de *Wolfenbüttler Fragmente*, « Fragments de Wolfenbuttel », ou *Fragmente eines Ungekannten*, « Fragments d'un inconnu ».

Le point de vue auquel se place Reimarus est celui du pur déisme. Il supprime d'emblée les miracles et les prophéties, comme impossibles ; les mystères, comme inutiles. Ses principaux dogmes sont ceux d'un créateur sage et bon, et de l'immortalité de l'âme : selon lui, ces deux vérités peuvent être démontrées par la seule raison, et sont capables de former la base d'une religion universelle. La Bible ne saurait contenir de vraies révélations, car elle est remplie d'erreurs ; elle contredit l'expérience, la raison et même la saine morale ; elle n'est qu'une longue série de crimes et d'actes égoïstes, de folies et d'erreurs. Ce que l'Ancien Testament dit au sujet de Dieu, est insuffisant, sans valeur. Quant au Nouveau Testament, et aux évangiles en particulier, ils ne méritent pas davantage notre estime. Reimarus prend un à un les principaux personnages de l'ancienne et de la nouvelle Alliance,

---

1. Entre autres, les *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion*, Hambourg, 1754, 6e édit. en 1791 ; la *Vernunftlehre als eine Anweisung zum richtigen Gebrauch der Vernunft in der Erkenntniss der Wahrheit*, Hambourg, 1756, et les *Allgemeine Betrachtungen über die Triebe der Thiere*, Hambourg, 1762, 4e édition en 1798.

sans excepter Notre-Seigneur, pour montrer « combien souvent leurs actes s'écartent des règles de la vertu, même du droit naturel et du droit des gens ». Pour faire cette prétendue démonstration, il recherche les motifs qui ont pu guider leur conduite, et toujours il leur en suppose de mauvais. En somme, c'est la fraude qui est à la base du judaïsme et du christianisme.

Rien de plus destructeur que ce système, qui est celui de la négation la plus complète sous le rapport religieux. Les rationalistes étaient pourtant nombreux alors, en Allemagne et ailleurs ; mais aucun d'eux n'était allé aussi loin, du moins extérieurement. Aussi Reimarus, qui ne voulait pas se compromettre, ne songea-t-il point à publier son manuscrit de son vivant ; il se bornait à le faire circuler en secret dans le cercle de ses amis. Il y avait travaillé pendant plus de vingt ans. Il en remania plusieurs parties à diverses reprises, avant de lui donner une forme définitive ; l'œuvre ne fut complètement à son gré que peu de temps avant sa mort.

Reimarus vivait encore, lorsque Lessing (1729-1781), déjà très célèbre comme littérateur et comme philosophe, fut envoyé à Hambourg en qualité de professeur (1767). Ses idées religieuses étaient entièrement perverties ; il n'était plus chrétien que de nom, et avait adopté un grand nombre d'opinions rationalistes. Néanmoins, par prudence, il s'était bien gardé, lui aussi, de mettre le public au courant de ses idées théologiques ; il trouva plus commode et plus sûr de les publier sous le couvert d'un inconnu. On ignore à quelle date précise il eut connaissance du manuscrit de Reimarus. Du moins, ce n'est qu'après la mort de ce dernier, et assez difficilement, qu'il reçut de l'un des fils, et davantage encore de la fille du professeur hambourgeois, Elise, avec laquelle il s'était lié

d'amitié, l'autorisation d'en publier quelques parties, sans nom d'auteur. Il avait quitté Hambourg et occupait depuis quatre ans le poste de bibliothécaire du duc de Brunswick, à Wolfenbuttel, lorsqu'il fit paraître, en 1774, un premier fragment.

Les circonstances étaient favorables, car le prince alors régnant lui avait accordé une exemption complète de la censure, alors en vigueur en Allemagne comme en France, « attendu », comme porte la pièce officielle, qu'on « pouvait être assuré que le suppliant ne laisserait rien imprimer qui pût blesser la religion et les bonnes mœurs ». Lessing avait demandé cette exemption lorsqu'il commença, en 1773, à publier ses « Documents *(Beiträge)* pour servir à l'histoire et à la littérature, (puisés) dans les trésors de la Bibliothèque ducale de Wolfenbuttel[1] ». C'est précisément dans ces *Beiträge* que fut imprimé le premier fragment de l'*Apologie* de Reimarus. Lessing mentait sciemment, en faisant accroire qu'il avait découvert ces pages dans la Bibliothèque ducale. Il publia coup sur coup cinq autres fragments, en 1777 : « Encore quelque chose des papiers d'un inconnu. » Un septième et dernier fragment, le pire de tous, parut en 1778. L'exemption de la censure fut alors retirée à Lessing, qui arrêta la publication de l'*Apologie*. Après sa mort, on réunit les sept fragments en un volume[2]. Lessing avait si bien réussi à égarer l'opinion à leur sujet, qu'on ne connut qu'assez tard le véritable auteur. Il est vrai que, dès le 13 octobre 1777, Hamann écrivait à son ami Herder[3] : « Vous avez sans doute appris que l'ano-

1. *Beiträge zur Geschichte und Literatur, aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek in Wolfenbüttel.*

2. Berlin, 1784, 4ᵉ édit. en 1835. Ils forment en outre la quinzième partie de ses œuvres, édition Hempel, Berlin, 1873.

3. *Hamann's Schriften herausgegeben von Fr. Roth*, 5ᵉ partie, Berlin, 1824, p. 256.

nyme du troisième et du quatrième morceau de Lessing est feu Reimarus. » Mais l'on n'eut une certitude absolue qu'en 1814, lorsqu'un des fils de Reimarus remit à la bibliothèque de Hambourg, où on le voit encore, le manuscrit complet, écrit tout entier de la main de son père [1].

Les fragments publiés par Lessing portent les titres secondaires suivants : 1° De la tolérance des déistes (c'est-à-dire, qu'il faut tolérer les déistes) ; 2° De l'usage de décrier la raison en chaire ; 3° De l'impossibilité d'admettre une révélation unique pour tous les hommes ; 4° De l'impossibilité d'admettre le passage de la mer Rouge par les Hébreux ; 5° De l'impossibilité de trouver une religion dans l'Ancien Testament ; 6° Des récits évangéliques sur la résurrection de Jésus-Christ ; 7° Le but de Jésus et de ses disciples. La gradation était méchamment habile. En partant d'idées philosophiques générales, on conduisait peu à peu le lecteur à la Bible, pour la déprécier, la détruire ; après avoir attaqué l'Ancien Testament, on s'en prenait au Nouveau ; après avoir traité Moïse d'imposteur, on ne craignait pas de porter la même accusation contre Jésus-Christ et ses disciples.

---

1. Ce manuscrit n'a jamais été publié en entier. En 1787, C. A. E. Schmidt (peut-être un pseudonyme) fit paraître à Berlin d'autres fragments, trouvés parmi les papiers de Lessing, sous le titre : *Uebrige noch ungedruckte Werke des Wolfenbüttelschen Fragmentisten*. Le Dr W. Klose essaya d'en achever la publication, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie* de Niedner, nouvelle série, t. XIV, 1850, p. 519-636 ; mais il y renonça devant l'indifférence des lecteurs, blasés par tant d'autres théories analogues à celle de Reimarus. David-Frédéric Strauss, ce digne continuateur des « Fragments de Wolfenbuttel », avait songé aussi à publier intégralement le manuscrit ; il s'est contenté d'en donner une analyse très complète dans l'ouvrage *Hermann Samuel Reimarus und seine Schutzschrift*..., Leipzig, 1862. Cf. F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. I, p. 67-107 ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3e édit., t. I, p. 247-253.

C'est dans le sixième et le septième fragment, et plus spécialement dans ce dernier, on le devine, qu'est distillé le venin le plus perfide. D'après Reimarus, le but des écrivains du Nouveau Testament, comme celui de Jésus lui-même, n'a pas été d'enseigner la religion révélée, mais de servir leurs propres intérêts ; pour cela, ils n'ont pas reculé devant la fraude consciente, volontaire. Jésus se présenterait à nous sous un double aspect. D'une part, il prêche la pénitence, ou, en d'autres termes, la conversion, l'amendement, et c'est là un très beau côté de sa vie ; mais, d'autre part, « il faut déplorer que Jésus n'ait pas fait de l'œuvre de la conversion son unique but et sa seule affaire... Ce n'était malheureusement là qu'une préparation en vue de son but principal, qui était de fonder un empire. Ce projet fait déchoir bien bas celui à qui son œuvre de conversion aurait fait attribuer un grand caractère[1]. » Lorsque Jésus annonçait l'avènement du royaume de Dieu, c'est de sa propre royauté qu'il voulait parler ; car il s'était sérieusement proposé de rétablir, à son profit et d'une manière tout humaine, la monarchie de David et de Salomon. Pour cela, il s'était entendu avec Jean-Baptiste ; ils devaient se glorifier et se recommander mutuellement. C'est à l'occasion des fêtes pascales qu'aurait dû éclater l'insurrection destinée à restaurer l'ancienne royauté juive ; mais Jésus s'était trop hâté, avait mal pris ses mesures et comptait trop sur le concours du peuple. Les chefs d'Israël, indignés de ses menées révolutionnaires dans la ville et dans le temple, l'arrêtèrent et le firent mourir sur la croix. Ses dernières paroles trahissent sa déception et son désespoir. Toutefois, ses disciples ne voulurent point passer pour battus. Ils avaient désappris le travail manuel auprès de leur maître, et d'ailleurs, —

1. Reimarus, dans Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 122.

Reimarus ne recule point devant cette insinuation ridicule, que rééditait naguère M. Frenssen, un des néo-critiques les plus passionnés [1], — ils avaient expérimenté que la prédication du royaume des cieux nourrit bien tous ceux qui s'y livrent. Ils avaient donc désormais tout intérêt à ne plus abandonner cette carrière lucrative. Cinquante jours après la mort de Jésus, pour la fête de la Pentecôte, ils s'emparèrent de son cadavre, qui avait eu le temps de devenir tout à fait méconnaissable, et ils le cachèrent soigneusement ; puis ils prétendirent que leur maître était ressuscité, monté au ciel, et qu'il reviendrait un jour ici-bas, pour juger tous les hommes. Ce second avènement de Jésus, la παρουσία, aurait formé, suivant Reimarus, le dogme essentiel du christianisme primitif ; mais il ne faisait nullement partie de l'enseignement du Christ lui-même. Comme il tarda à se réaliser, son délai fut le principal problème qu'eut à résoudre la dogmatique des apôtres. Heureusement, les premiers chrétiens étaient des hommes candides, qu'on parvint à endormir sur ce point. Enfin, lorsque la limite fixée d'abord, puis reculée à plusieurs reprises, eut été grandement dépassée, les Pères de l'Eglise et leurs successeurs « ont pu se consoler à tout jamais par de vaines espérances. »

Au dire de Reimarus, les disciples de Jésus idéalisèrent pareillement sa vie et sa doctrine, lui attribuèrent de nombreux miracles, l'institution de l'Eglise, de plusieurs sacrements auxquels il n'avait jamais pensé, etc. C'est ainsi que, suivant une expression chère à notre auteur, ils firent revivre le « système » de leur maître, sous une forme nouvelle. En somme, l'existence du christianisme a pour point de départ et pour base l'imposture de Jésus et celle de ses apôtres. Le seul argument qui pourrait

1. G. Frenssen, *Hilligenlei*, Berlin, 1905, p. 581-582.

sauver l'Eglise chrétienne consisterait dans la preuve que le second avènement de Jésus a vraiment eu lieu ; or, cette preuve ne pourra jamais être fournie.

§ II. — Critique de la théorie de Reimarus.

Qui ne voit qu'il y a en tout cela, pour ne rien dire de plus, une étrange contradiction, puisque Notre-Seigneur et ses apôtres auraient enseigné la morale la plus pure, la plus parfaite, comme le reconnaît Reimarus, et qu'en même temps ils auraient eu recours aux moyens les plus immoraux, les plus inavouables, pour établir leur enseignement ? C'est donc très justement qu'on a pu écrire : « On a certes inventé bien des explications fausses et impies de la vie du divin Sauveur ; mais jamais on n'en a imaginé de plus odieuse ni de plus misérable que celle de Reimarus[1]. » Et pourtant Lessing, suivant l'expression pittoresque d'un critique, avait « mis une muselière » aux arguments de Reimarus, n'osant pas toujours les publier sous la forme extrêmement hardie qu'ils ont dans le manuscrit.

La plupart des rationalistes contemporains proclament à l'envi la faiblesse étonnante de cette théorie, car tout y est invention, sophisme, arbitraire, falsification des faits. « Les *Fragments*, dit l'un d'eux, manifestent sur presque tous les points une intelligence si faible de l'histoire et de la religion, que la science a passé depuis longtemps à l'ordre du jour en ce qui les concerne[2]. » La critique de M. Weinel est plus sévère encore[3] : Reimarus, dit-il,

1. F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e édition, t. II, p. 418.
2. O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme*, 2e édit., p. 3.
3. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 15.

« n'entend absolument rien à l'histoire. » Dès qu'il se met à la raconter, « on est effrayé de la quantité de folies qui lui échappent. » Lorsqu'il parle de Jésus et de ses disciples, « ce sont des accès de rage en fait de critique[1]. » Le Dr Hase attribue très légitimement à Reimarus « une haine vivante et ouverte » contre Jésus-Christ[2]. Cette haine est visible, en effet, à toutes ses pages.

M. Schweitzer est bien obligé de reconnaître aussi que la solution du problème évangélique, telle que Reimarus la présente, est radicalement fausse, car l'idéal messianique de Jésus a toujours été entièrement étranger à la politique; mais, continue notre critique indulgent à l'extrême, l'auteur du système était parti de cette idée, que le christianisme avait eu la fraude, l'imposture pour base, et il a dû justifier sa théorie par tous les moyens. Belle excuse, assurément! M. Schweitzer va beaucoup plus loin et ne craint pas de décerner, malgré tout, des éloges presque dithyrambiques à Reimarus, sous prétexte que son œuvre est « une grandiose production historique, peut-être la production la plus considérable qui ait paru à propos de la vie de Jésus, » et que, sur bien des points, « la science moderne n'a pas un mot à ajouter[3]. » Le jeune professeur de Strasbourg se déjuge en tenant ce langage, car il a été assez loyal pour reprocher à Reimarus d'avoir écrit avant tout « un livre de combat, nullement une étude historique objective[4]. » Mais l'auteur des *Fragments de Wolfenbuttel* a posé en grande partie le fondement de la théorie eschatologique, à laquelle M Schweitzer adhère de toute son âme[5]; cela explique son enthousiasme.

---

1. *Ibid.*, p. 17.
2. *Die Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 147.
3. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 22, 24.
4. *Ibid.*, p. 22.
5. Voir la page 5, note 2.

Strauss également, dans l'ouvrage spécial qu'il a consacré à Reimarus, le célèbre et le vante comme étant, avec Spinosa, « le père de la critique historique contemporaine[1]. » Le fait est que ce triste personnage, qui n'a pas même eu assez de vaillance pour publier lui-même ses blasphèmes, a fourni aux interprètes rationalistes qui sont venus après lui le plus grand nombre de leurs objections. Aussi ses admirateurs vont-ils jusqu'à comparer son livre à une « ouverture grandiose », dans laquelle on entend d'avance retentir « tous les motifs » du concert que devaient donner, sur le même thème, les nombreux incrédules qui se sont occupés après lui de la vie de Jésus[2].

Quoique la foi chrétienne eût déjà notablement faibli en Allemagne lorsque parurent les *Fragments* publiés par Lessing, ils y excitèrent un émoi considérable et un scandale énorme, surtout à cause des assertions audacieuses et blasphématoires qu'ils renferment au sujet de N.-S. Jésus-Christ. La torche enflammée que Lessing avait lancée à travers le monde germanique ne pouvait manquer d'y allumer un terrible incendie, qui n'est pas encore éteint. D'immenses ravages furent produits dans les esprits et dans les âmes. Les études théologiques tombèrent en discrédit dans le monde protestant; de nombreux étudiants furent troublés dans leurs convic-

---

1. Strauss, *H. S. Reimarus*, p. 7.
2. A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 26. Le même auteur dit encore, à propos du septième *Fragment*, qui est le pire de tous : « Cet écrit n'est pas seulement l'un des plus grands événements de l'histoire de l'esprit critique; c'est en même temps un chef-d'œuvre de la littérature universelle. » Et plus loin : « Le style est habituellement serré et sec, acéré comme une épigramme ; ... mais, par instants, il s'élève à une hauteur vraiment pathétique... C'est comme si le feu d'un volcan peignait des images spectrales sur les sombres nuages. » *Ibid.*, p. 35.

tions religieuses et renoncèrent au rôle de pasteur. Peu à peu, cependant, le calme revint. De même que Reimarus n'avait eu aucun précurseur direct, aucun maître spécial auquel il se rattachât, il n'eut de même aucun disciple personnel, immédiatement du moins ; ses vrais disciples sont nés cent ans après lui. Ce sont les néo-critiques, les « théologiens modernes », comme ils se nomment aujourd'hui. Ils ne se lassent pas de prendre dans son arsenal les armes dont ils se servent pour attaquer les évangiles, et pour tracer leur faux portrait du « Jésus historique ». M. Weinel[1] est en droit de l'affirmer, « c'est Reimarus qui a appelé à la vie toute la critique moderne, par ses attaques hardies... contre les récits des évangiles[2]. »

---

1. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 9.

2. On trouvera dans les ouvrages qui suivent des développements relatifs à Reimarus et à ses *Fragments* : Johann-Christoph Dœderlein (1745-1792, professeur de théologie à Iéna depuis 1782), *Fragmente und Antifragmente*, Nuremberg, 1778 ; J. S. Semler, *Beantwortung der Fragmente eines Ungenannten, imbesondere vom Zweck Jesu und seiner Jünger*, in-8, Halle, 1779 (Semler relève une à une les attaques du Fragmentiste, comme Origène avait fait autrefois pour Celse, de sorte qu'on pourrait presque reconstituer les *Fragments* d'après sa réfutation, s'ils étaient perdus) ; D. F. Strauss, *Hermann Samuel Reimarus und seine Schutzschriften für die vernünftliche Verehrer Gottes*, Leipzig, 1862, 2e édit. en 1887 ; Carl Mönckeberg, *H. S. Reimarus und Joh. Christian Edelmann*, Hambourg, 1867 ; Kuno Fischer (né en 1824, professeur de philosophie à Iéna, 1856, puis à Heidelberg, 1872), *Geschichte der neueren Philosophie*, 2e édit., Heidelberg, 1867, t. II, p. 759-772 ; F. Lichtenberger (1832-1899), professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg depuis 1864, à celle de Paris depuis 1877), *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, Paris, 1873, t. I, p. 70-83 ; Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie*, 2e édit., 1875, p. 243-246 ; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., Paris, 1876, t. I, p. 17-23, et *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e édit., Paris, 1901, p. 404-435 ; K. von Hase, *Geschichte Jesu nach akademischen Vorlesungen*, in-8, 2e édit., Leipzig, 1891, p. 147-148 ; Charles Voysey (né à Londres en 1828, fondateur de l'Eglise théiste). *Fragments of Reimarus*, in-8, Londres, 1897 ; Scherer, *Der biologisch-psychologische Gottesbeweis bei H. S. Reimarus*, Wurtzbourg, 1899 ; Schettler, *Die Stellung des Philosophen H. S. Reimarus zur Religion*, in-8, Leipzig, 1904 ; H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 9-17 ; A. Schweitzer,

§ III. — Faiblesse des écrits apologétiques publiés pour réfuter Reimarus.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les *Fragments de Wolfenbuttel* provoquèrent la composition de nombreux écrits apologétiques [1]. Mais, comme le fait remarquer M. Schweitzer, les auteurs de ces ouvrages étaient au fond rationalistes ; en même temps, ils se disaient orthodoxes, ou tout au moins ils voulaient paraître tels. De là, à travers leurs pages, l'association des idées les plus disparates. Il est convenu qu' « on ne doit pas porter atteinte à la notion dogmatique relative à Jésus... ; c'est seulement dans le cours de la vie terrestre et humaine du Sauveur que l'on veut voir plus clair. » On se propose de donner « un supplément historique à la vie de l'Homme-Dieu Jésus [2]. » Cela rappelle le plan dont « un bon vieux Monsieur » demandait à Hase, en 1829, la réalisation : décrire d'abord le côté divin, et ensuite le côté humain de la vie de Jésus, comme si c'étaient deux choses aisément séparables [3].

Ces demi-rationalistes n'attaquent pas encore ouvertement les miracles de Jésus-Christ, mais ils ne leur permettent de jouer aucun rôle sérieux dans son existence. Leur principe, c'est que la doctrine du Sauveur n'a pas de meilleur appui que ses caractères intrinsèques, et qu'elle peut se passer de toute recommandation extérieure, telle

---

Von Reimarus zu Wrede, p. 13-26 ; Herzog, *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, 3e édit., Leipzig, t. VI, 1899, p. 136-141 ; *Encyclopædia Britannica*, 9e édit., t. XX, Londres, 1886, p. 352-353 ; Wetzer et Welte, *Kirchenlexikon*, 2e édit., t. IV, col. 1641-1647.

1. Il en parut trente environ.

2. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 27 et 28.

3. K. Hase, *Das Leben Jesu, Lehrbuch zunächst für akademische Vorlesungen*, in-12, 5e édit., Leipzig, 1865, p. IV-V.

qu'est celle des miracles. Aussi ne manquent-ils aucune occasion de diminuer le nombre et la valeur des miracles de Notre-Seigneur, en les expliquant d'une manière naturelle, sans nier cependant la présence du surnaturel dans sa vie. Cette négation était réservée à Paulus, dont nous nous occuperons bientôt. On explique également la doctrine de Jésus comme si elle n'avait rien que de très naturel : on fait du divin Maître un grand docteur de la vertu ; on affecte de traiter son enseignement comme s'il était en tout point conforme à la raison humaine. C'est le rejet tacite du dogme chrétien.

Ce demi-rationalisme nous apparait tout d'abord, en ce qui concerne l'étude présente, dans l'ouvrage de Jean-Jacques Hess, *Geschichte der drei letzten Lebensjahre Jesu*[1]. Hess était né en 1741, il mourut en 1828. Il exerça pendant longtemps les fonctions de pasteur à Zurich. Son « Histoire des trois dernières années de la vie de Jésus » n'est guère qu'une paraphrase des quatre évangiles arrangés en synopse. Il admet que les miracles créent de l'embarras à l'interprète ; mais, comme ils appartiennent à l'histoire évangélique et à la révélation, on ne doit pas les rejeter sans motif. Il accepte la naissance surnaturelle de Jésus et sa résurrection, comme aussi la résurrection de Lazare, etc. Ailleurs, il « raisonne » de la façon la plus singulière. Ainsi, à Gadara, ce ne furent pas les démons qui furent cause que les pourceaux se jetèrent dans le lac ; les vrais auteurs du délit furent les démoniaques eux-mêmes, qui effrayèrent les pauvres bêtes en s'élançant parmi elles : interprétation entièrement contraire au récit évangélique[2].

---

1. 3 vol. in-8, Leipzig, 1768-1772, 3e édit. en 1774, 7e édit. en 1822.
2. Cf. Matth., 8, 28-32 ; Marc., 5, 1-13 ; Luc., 8, 26-33. La plupart des néo-critiques acceptent néanmoins cette explication très facile.

Dans tous les incidents de la vie de Jésus-Christ, Hess recherche avant tout le côté moral et pratique. Pour arriver à ses fins, il défigure à tout instant le texte sacré, notamment au sujet des paraboles, où il prétend découvrir des allusions historiques perpétuelles. Toute la beauté, toute la noble poésie de la vie de Notre-Seigneur disparaissent sous sa lourde et banale paraphrase. Voici, par exemple, en quels termes il reproduit la béatitude adressée aux affligés [1] : « Heureux ceux qui, dans les contrariétés de cette vie, apprennent à se conduire avec patience ; car, à supposer qu'ils ne voient pas ici-bas des temps meilleurs, ils trouveront ailleurs de la consolation. » Lorsque les Pharisiens vinrent trouver Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, pour l'interroger officiellement sur sa mission [2], ils lui dirent, d'après notre auteur : « Nous avons l'ordre de te demander, au nom de nos supérieurs, à quel titre tu te présentes. Comme on attend actuellement le Messie et que le peuple ne paraît pas éloigné de te prendre pour lui, nous serions d'autant plus désireux que tu t'expliques au sujet de ta vocation et de ta personne. » Et Jean de répondre : « Par mes discours, on aurait pu conclure que je ne suis pas le Messie. Pourquoi a-t-on de si grandes pensées à mon sujet ? » Dans le livre de Hess, Jésus lui-même prononce des discours interminables. Chaque personnage évangélique est aussi caractérisé plus ou moins brièvement ; entre autres les disciples : « Ils avaient une raison saine, mais des vues très bornées ; ils connaissaient leur faiblesse, mais ils étaient attachés à leurs anciens préjugés ; ils étaient capables de bons sentiments. »

Voir L.-Cl. Fillion, *Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, Paris, 1910, p. 293-295.

1. Matth., 5, 10.
2. Cf. Joan., 1, 25-27.

En vérité, ce n'est pas ainsi qu'on pouvait rétablir la foi en Jésus, que Reimarus et Lessing avaient ébranlée dans des âmes si nombreuses.

Nous avons à signaler encore, dans le même sens, l'ouvrage de Franz-Volkmar Reinhard, « Essai sur le plan que le fondateur de la religion chrétienne conçut pour le plus grand bien des hommes[1]. » L'auteur était né en 1753. Après avoir été professeur à Wittemberg pendant quatorze ans, il devint premier prédicateur de la cour (*Oberhofprediger*) à Dresde. Il mourut en 1812. C'était, d'après sa propre définition, un « homme très prosaïque », et aussi un grand ami des moralistes de l'antiquité, qu'il a mis largement à contribution, soit dans l'ouvrage intitulé « Système de la morale chrétienne[2] », soit dans ses trente-cinq volumes de Sermons.

Dans son livre consacré à Notre-Seigneur, il vise avant tout, lui aussi, à être « raisonnable », tout en regardant comme absolument certains divers traits surnaturels des évangiles. Quel singulier amalgame résulte de cette double tendance ! Reinhard paraît tout d'abord accepter franchement les miracles de Jésus-Christ, même la résurrection de Lazare et celle du fils de la veuve de Naïm ; mais on ne tarde pas à remarquer qu'il s'applique à n'insérer presque aucun prodige du Sauveur dans ses récits. Du reste, la définition qu'il donne du miracle fait deviner sa pensée intime : « Tout ce que nous appelons miraculeux ou surnaturel doit s'entendre d'une manière relative... » Cela suffit ! En fin de compte, tous les miracles évangéliques peuvent s'expliquer naturellement.

---

1. *Versuch über den Plan welchen der Stifter der christlichen Religion zum Besten der Menschen entwarf*, 1781, 4e édit. en 1798, 5e édit. en 1830.
2. *System der christlichen Moral*, 5 vol., 1788-1815.

Reinhard tient une conduite analogue en ce qui concerne la divinité de Jésus-Christ. Il la suppose, et pourtant, sa conclusion est que « le fondateur du christianisme doit être considéré comme un docteur divin, extraordinaire », et rien de plus. Avouons qu'un pareil langage est bien vague.

L'auteur étudie le plan de Jésus, dont il admire d'abord l'universalité. Rien de politique dans les desseins du Sauveur, qui, par l'expression « royaume des cieux », entendait seulement une sorte d'institution morale destinée à recevoir tous les hommes. L'entrée triomphale à Jérusalem n'eut aucun caractère messianique. C'est surtout par son enseignement moral que le Christ a brillé et qu'il a entrepris de sauver le monde. Renverser la superstition, enlever au sacerdoce juif tout prestige, améliorer la société humaine en relevant le niveau de la morale, associer pour cela la religion et la raison : voilà ce qu'il a tâché de faire. « Aucun grand homme de l'antiquité n'a formé, avant Jésus, un plan bienfaisant pour l'humanité entière. » En toutes choses, Notre-Seigneur s'est conformé à la raison ; « il est impossible d'estimer plus consciencieusement les lois de la raison humaine et de les traiter avec plus de délicatesse que ne l'a fait Jésus. » Le baptême et l'eucharistie reçoivent de notre auteur une interprétation purement mystique. Reinhard ne nous dit pas comment il conciliait ses théories avec la doctrine de son Eglise. Cette question l'aurait sans doute fort embarrassé.

Jean-Adolphe Jakobi, surintendant (pasteur) dans une petite ville d'Allemagne, fit paraître en 1806 une « Histoire de Jésus à l'usage des lecteurs réfléchis et délicats[1] ». Il croit que de nombreux miracles ont été ajoutés après coup à l'histoire évangélique ; mais aussi, d'autre part,

1. *Die Geschichte Jesu für denkende und gemüthvolle Leser.*

qu'il est nécessaire de laisser subsister une portion de l'élément miraculeux dans la vie de Notre-Seigneur. Il se défie, sur ce point, des interprétations rationalistes, qui « sont souvent plus surprenantes que les faits eux-mêmes. » Il a parfaitement raison en cela ; mais il aurait dû remarquer qu'il devient plus d'une fois leur imitateur.

Le célèbre Johann-Gottfried Herder, tout à la fois littérateur, historien, philosophe et théologien, naquit en 1744, dans la Prusse orientale, et mourut en 1805. Très érudit, doué d'une âme extrêmement délicate, il regardait la religion comme étant avant tout une affaire de sentiment ; les convictions solides lui manquaient. En Jésus-Christ il reconnaissait, jusqu'à un certain point, du surnaturel, du miraculeux, du divin ; mais, dans ses livres, il mettait tellement en avant le Fils de l'homme, l'humanité du Christ et sa morale purement humaine, que les adversaires les plus ardents de la révélation chrétienne n'éprouvaient presque aucune peine à accepter le christianisme, tel qu'il le proposait. Pour lui, la théologie était « la plus libérale de toutes les sciences ». Qu'attendre d'un tel défenseur de Jésus-Christ et des évangiles ?

Herder appartient donc, dans un sens, au rationalisme proprement dit, quoiqu'il en diffère notablement aussi. Il a publié sur Notre-Seigneur deux volumes très distincts. Le premier, composé uniquement d'après les synoptiques, est intitulé : « Du Rédempteur des hommes, d'après nos trois premiers évangiles[1]. » Le second, composé uniquement d'après saint Jean, a pour titre : « Du Fils de Dieu, Sauveur du monde, d'après l'évangile de Jean[2] ». Ne

1. *Vom Erlöser der Menschen, nach unsern drei ersten Evangelien*, in-8, 1796.
2. *Vom Gottes Sohn, der Welt Heiland, nach Johannes Evangelium*, in-8, Riga, 1797.

croirait-on pas que le « bon vieux Monsieur » dont il a été question plus haut [1] avait exprimé déjà son désir à Herder, et qu'il en avait reçu une réponse favorable ? En effet, les titres des ouvrages que nous venons de citer l'indiquent suffisamment, Herder n'admet pas qu'on puisse unir les synoptiques et le quatrième évangile, de manière à obtenir une biographie suivie et unique de Jésus. Pour lui, l'évangile selon saint Jean n'est pas un document historique ; il contient une protestation contre « l'évangile palestinien » aux idées étroites, — Herder se permet de qualifier ainsi l'évangile synoptique — et donne un libre accès aux idées grecques. Les synoptiques présentent Jésus comme le Messie juif ; le quatrième évangile, où le dogme se mélange à l'histoire, le décrit comme Sauveur du monde. D'après Herder, c'est saint Marc qui a créé l'archétype de la rédaction sypnotique ; il est en même temps le témoin d'une tradition plus ancienne. Les récits relatifs à l'enfance de Jésus ont été ajoutés tardivement, pour répondre à de nouveaux besoins religieux des fidèles. Les synoptiques ne fournissent pas plus que le quatrième évangile, de l'histoire vraie, objective. Ils forment une sainte épopée de la vie de Jésus en tant que Messie ; l'existence du héros y est racontée d'une manière conforme à la parole prophétique de l'Ancien Testament.

Herder a émis, on le voit, plusieurs des théories dont Strauss et les néo-critiques contemporains se sont faits après lui les propagateurs. Eminemment artiste, il demande qu'on lise les évangiles, non pas avec un esprit scientifique, mais avec un goût discret, délicat ; dans ce cas, selon lui, les miracles eux-mêmes n'offrent plus aucune difficulté. En effet, l'évangile se suffit comme preuve, sans prophéties, sans miracles. Néanmoins, il faut

---

1. Voir la page 20.

admettre, à cause du témoignage historique des évangélistes, qu'en un sens Jésus a accompli des prodiges; il a dû s'accommoder sur ce point au désir de ses coreligionnaires.

Quelles étranges contradictions dans les termes! C'est que Herder, comme beaucoup d'autres protestants libéraux de son époque, ne savait qu'à demi ce qu'il voulait; ou plutôt, il le savait à peu près, mais il se gardait bien de le dire explicitement. Encore une fois, n'avons-nous pas le droit de trouver singulier que des théologiens de sa nuance se soient posés d'une certaine façon en adversaires de Reimarus, et aient entrepris de réparer le mal causé par lui[1]?

§ IV. — Débordement de blasphèmes que provoquèrent les Fragments de Reimarus.

Signalons un phénomène que nous aurons plusieurs fois encore à constater dans le cours de cette étude. Toutes les fois qu'un ennemi de Jésus-Christ et de son Eglise se distinguera par la violence de ses attaques, nous verrons émerger en quelque sorte, au milieu des nuages de poussière soulevés par lui, des hommes plus hardis encore, qui tireront les dernières conséquences de ses faux principes, comme s'ils étaient jaloux de ses misérables lauriers. C'est ainsi que, derrière Reimarus, se dressent Bahrdt et Venturini, qui furent les premiers à écrire la vie de Jésus-Christ sous la forme d'un roman vulgaire. Nous analyserons brièvement l'œuvre de Bahrdt; celle de Venturini

1. Sur Herder, voir l'excellent article du P. Baumgartner, dans le *Kirchenlexikon* de Wetzer et Welte, 2e édit. revue par Kaulen, t. v, col. 1792-1805, et aussi A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 35-37; Erdmann, *Herder als Religionsphilosoph*, in-8, 1866; August Werner, *Herder als Theologe*, in-8, Berlin, 1871; Joret, *Herder et la Renaissance*, in-8, Paris, 1875.

n'en diffère guère que par un style plus supportable. Nous laisserons de côté les odieux blasphèmes dont ils n'ont pas craint d'émailler leurs récits, et qui font rougir actuellement plus d'un néo-critique.

Karl-Friedrich Bahrdt naquit en 1741. Il était bien doué, paraît-il, mais d'une moralité si lamentable, qu'on dût lui enlever, en 1766, son titre de professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig. Plus tard, cependant, il obtint la *venia legendi* à Halle, où près de neuf cents étudiants, attirés par son éloquence, assistaient à ses cours. Mais de nouveau il dut être congédié à cause de ses mœurs dépravées. Il mourut en 1792, entouré du mépris universel. Il avait d'abord été protestant orthodoxe, et même prédicateur ; c'est à Halle qu'il devint tout à fait incrédule, et qu'il se mit à expliquer la religion d'une manière purement rationnelle. Il écrivit alors ses « Lettres sur la Bible (composées) sur un ton populaire [1] » ; puis, en onze volumes, l'ouvrage dont nous avons à parler ici, qui fut également publié sous forme de lettres [2]. Il est intitulé : « Développement du plan et du but de Jésus [3] ». Le tout est habituellement banal, dénué de sens esthétique et d'une longueur désespérante.

Dans son explication prétendue de la vie de Jésus, tout se rattache à Nicodème et à Joseph d'Arimathie, personnages influents du judaïsme, qui, suivant notre théologien romancier, ne furent jamais disciples du Sauveur et auraient appartenu à la secte des Esséniens. Ces derniers formaient un grand ordre, qui avait des membres secrets

1. *Briefe über die Bibel in Volkston*, Halle, 1782.
2. Entre les années 1784 et 1792.
3. *Ausführung des Plans und Zwecks Jesu*. Bahrdt fit aussi paraître en 1786, à Berlin, un livre consacré aux discours de Notre-Seigneur, *Die sämmtlichen Reden Jesu aus den Evangelien ausgezogen*.

dans toutes les classes de la société juive, en Palestine et au loin, même en Egypte et à Babylone. Ils s'étaient proposé d'arracher leur peuple à ses espérances messianiques, tout extérieures, grossières et politiques, et de susciter en lui des espérances plus relevées. Pour cela, il fallait trouver un prétendant au rôle de Messie, qui fût entre leurs mains un instrument docile. Jésus devint ce prétendant. Dès son enfance, ils l'avaient choisi et préparé, bien qu'il fût né en dehors du mariage. Lorsqu'il allait, jeune encore, à Jérusalem pour les fêtes, des Juifs d'Alexandrie, qui adhéraient secrètement à l'essénisme, l'entouraient, lui inspiraient du mépris pour les prêtres, de l'horreur pour les sacrifices, du goût pour Socrate et Platon. En apprenant la mort de Socrate, il éclata en sanglots qui ne pouvaient plus s'arrêter ; il se sentait jaloux de cette mort. A Nazareth, un Perse mystérieux lui fit connaître deux remèdes secrets : l'un pour les yeux, l'autre pour les maladies nerveuses. Son père, qui était du complot, lui donnait, ainsi qu'à son cousin Jean, le futur précurseur, des leçons sur la vertu et sur l'immortalité. A douze ans, Jésus avait déjà si bien profité de ces leçons, qu'il put discuter dans le temple avec les prêtres, sur les miracles et leur impossibilité.

Lorsqu'ils se sentirent prêts, les deux cousins se concertèrent sur les meilleurs moyens de venir en aide à leur peuple, et ils convinrent qu'il fallait d'abord attirer son attention sur l'imposture et la tyrannie des prêtres. Un membre influent de la secte essénienne mit alors Jésus en relations avec le médecin Luc, qui se tint à sa disposition, avec toute sa science. Seulement, Jésus dut s'accommoder pendant un certain temps à la superstition du peuple, se prêter au rôle de Messie tel qu'on le comprenait, accomplir de soi-disant miracles, en un mot, faire lui-même l'imposteur. Souvent il en éprouvait du scru-

pule ; mais les Esséniens l'encourageaient, en lui rappelant le grand but à atteindre, et en lui disant qu'après tout, Moïse avait agi de même.

Dans ses miracles et dans toute sa conduite, Jésus a donc derrière lui « l'ordre » essénien tout entier, comme une sorte de franc-maçonnerie anticipée, qui le dirige et le pousse en avant. Les apôtres ont raconté dans l'évangile la vie de leur Maître, telle qu'elle frappait extérieurement leurs yeux, en toute candeur et sincérité, sous une forme populaire. Ils ne se doutaient pas que ses miracles n'étaient qu'apparents et dus à une « machinerie » très habile, préparée en secret par la secte. Par exemple, lorsque Jésus paraissait marcher sur les eaux du lac, il était en réalité debout sur une poutre invisible. Lors de la multiplication des pains, le thaumaturge se tenait à l'entrée d'une grotte, dans laquelle des Esséniens avaient caché des pains nombreux, qu'il passait à ses disciples et que ceux-ci distribuaient à la foule, sans se douter de leur provenance. Quant aux résurrections, elles ne furent évidemment qu'apparentes. Luc avait attiré l'attention de Jésus sur les cas fréquents de syncope qui présentent tous les symptômes de la mort. Le Sauveur avait deux enseignements : l'un plus simple, pour la foule; l'autre plus complet, secret, pour les seuls initiés. La preuve en est dans saint Jean, **6**, 60 (« Beaucoup de ses disciples... disaient : Ce sont là des paroles incompréhensibles »), et dans la variété très grande des discours de Jésus. Le quatrième évangile nous a conservé la doctrine ésotérique. Lorsque les écrivains sacrés disent que Jésus allait prier sur quelque montagne, cela signifie qu'il allait assister secrètement à une réunion des membres de l'ordre. Etc., etc.

Le plan des Esséniens exigeait que Jésus fût sacrifié et qu'il mourût, afin qu'après avoir réalisé pendant quelque temps l'espérance populaire, il la frustrât complètement,

de manière à la purifier et à la spiritualiser. Bahrdt nous fait assister à une conférence où Nicodème, le médecin Luc et d'autres encore se concertent sur les circonstances de cette mort. Le premier, en qualité de membre du sanhédrin, fera condamner Jésus : chose facile, lorsque celui-ci aura provoqué les autorités juives par son entrée triomphale. Luc avait préparé Jésus, en lui faisant absorber toutes sortes de médicaments, à subir, sans en mourir, les souffrances physiques et morales les plus atroces ; il réussit donc à le ramener à la vie, à la suite du crucifiement, qui n'avait produit qu'une mort apparente. Le troisième jour, le malade était guéri, tout en portant encore les cicatrices de ses blessures. Ses disciples crurent qu'il était ressuscité. C'est un Essénien vêtu de blanc qui apparut aux saintes femmes auprès du tombeau. Notre-Seigneur se montra lui-même plusieurs fois à ses apôtres ; puis il leur dit adieu sur le mont des Oliviers, qui était alors entouré de nuages, et il disparut complètement à leurs yeux. Voilà tout le mystère de la vie de Jésus et de l'origine du christianisme.

Karl-Heinrich Venturini naquit à Brunswick, en 1768. Après avoir achevé ses études de théologie, il aurait désiré entrer dans l'enseignement supérieur ; mais ses idées étaient tellement avancées, que les consistoires refusèrent de l'accepter, même comme simple pasteur. Nous avons dit que la plupart de ses théories diffèrent à peine de celles de Bahrdt ; nous nous bornerons donc à mettre en relief celles qui présentent quelque originalité. Elles sont exposées dans l'ouvrage « Histoire (simplement) naturelle du grand prophète de Nazareth[1] ».

---

1. *Natürliche Geschichte des grossen Propheten von Nazareth*, 4 vol. contenant environ 2.700 pages, Copenhague, 1800-1802, 2e édit. en 1806.

Les études médicales, affirme Venturini, ont fait assez de progrès pour démontrer que les guérisons opérées par Jésus-Christ ne sont pas miraculeuses. Jamais le « prophète de Nazareth » n'a guéri qui que ce soit sans recourir à des médicaments ; toujours il portait avec lui sa petite pharmacie de voyage (*Reise-apothek*). Venturini cite quelques exemples de ces cures dans lesquelles n'entrait aucun élément surnaturel. Lorsque la Chananéenne eut exposé au Sauveur le triste état de sa fille, en le conjurant de venir à son aide, Jésus fit un signe à son apôtre Jean, et occupa lui-même par de pieux discours la mère de la malade. Jean porta en secret un breuvage calmant à la jeune fille ; celle-ci était déjà guérie lorsque sa mère revint auprès d'elle. A Cana, Jésus avait apporté quelques cruches de bon vin, en guise de cadeau de noce, et les avait fait déposer dans un coin de la maison. La provision des mariés s'épuisait, et sa mère manifestait de l'inquiétude ; mais il attendit qu'on eût besoin de renouveler l'eau des grands vases de pierre destinés aux ablutions. Il fit alors servir son vin, en recommandant le secret aux serviteurs. Jean lui-même n'a jamais connu la vérité ; peut-être était-il légèrement ivre, de sorte qu'il ne s'aperçut de rien. Ce détail et beaucoup d'autres font penser d'avance à Paulus ; d'ailleurs, Venturini s'est inspiré plus d'une fois de lui pour sa deuxième édition, celle que nous avons sous les yeux.

On le voit, le trivial ne manque pas non plus dans ces lourds volumes. Le trait suivant a quelque chose de particulièrement choquant pour le lecteur catholique. Les charmes délicats de Marie, sœur de Lazare, avaient fait d'abord impression sur Jésus ; mais, sachant que sa mission exigeait qu'il demeurât libre, il sut dégager assez promptement son cœur.

Comme dans l'ouvrage de Bahrdt, les Esséniens sont à

l'arrière-scène et dans les coulisses de tout ce roman, dont ils forment pour ainsi dire le *deus ex machina ;* toutefois, le récit du retour de Jésus à la vie, présente des particularités notables. Joseph d'Arimathie, l'un des principaux Esséniens, a un pressentiment que le Sauveur est seulement évanoui, et il demande son corps à Pilate. On le lave et on le dépose sur un lit de mousse, dans un appartement voisin du Calvaire. Vingt-quatre heures plus tard survient un tremblement de terre, qui excite aux alentours le tumulte et l'effroi. Tout à coup, un Essénien vêtu de blanc arrive au sépulcre par un chemin secret ; rendu resplendissant par les éclairs, il effraie les gardes, qui prennent la fuite. Jésus sort de son évanouissement et se montre ensuite aux disciples, à Marie-Madeleine et aux saintes femmes, qui propagent le bruit de sa résurrection [1].

M. Schweitzer [2] — le croira-t-on ? — trouve beaucoup à admirer dans les œuvres de Bahrdt et de Venturini. Déjà nous l'avons insinué, il a l'admiration facile, lorsqu'il s'agit des pires ennemis de Jésus-Christ et de l'Église : aucun des coups portés aux évangiles ne paraît lui dé-

1. Dans un ouvrage récemment paru, *Progressive Redemption,* in-8, Londres, 1910, le révérend H. E. Sampson, ministre de l'Eglise anglicane, nous apprend que Jésus était un « Maître de l'ordre essénien », dans la branche de cet ordre qui était appelée « la croix et le serpent. » La preuve en est dans la prière que le bon larron adressa au Sauveur, peu de temps avant d'expirer : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume », et dans la réponse de Jésus : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc., **23**, 42-43). Les mots « votre royaume » et « avec moi dans le paradis » sont, au dire de M. Sampson, des formules techniques, qui faisaient partie de tout un code mystérieux, dont le bon larron avait pris lui-même connaissance avant d'être arrêté par les Romains au cours d'un mouvement insurrectionnel. — Cette théorie a dû faire tressaillir les mânes de Bahrdt et de Venturini.

2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 47.

plaire. Nous préférons l'indignation de M. Weinel, qui juge avec raison que ces écrits, avec les blasphèmes qui y retentissent, ont été dictés « par l'esprit de la basse invective [1]. » Mais nous trouvons meilleure encore la réflexion du Dr Hase [2], qui, après avoir caractérisé ces deux livres par l'épithète très exacte de « romans ennuyeux », porte sur leur côté religieux et moral cette appréciation cinglante : « Les chiens aboient et la caravane passe [3] ».

1. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 17.
2. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 147.
3. C'est un proverbe en usage chez les Grecs modernes.

CHAPITRE III

Deuxième étape : Paulus.

§ I. — Son interprétation naturelle des miracles du Sauveur.

Nous n'avons pas craint de nous étendre quelque peu sur la première partie de notre étude, car la théorie de Reimarus est en général moins connue. Nous pourrons glisser plus rapidement sur les trois étapes suivantes, celles que nous avons désignées par les noms de Paulus, de Strauss et de Baur, car nos lecteurs sont beaucoup plus au courant de ces autres systèmes. Nous nous efforcerons donc de réaliser ici le mot de saint Grégoire le Grand [1] : *Expositio ita nescientibus fiat cognita, ut tamen scientibus non sit onerosa.*

Henri-Eberhard-Gottlob Paulus naquit en 1761, d'un père dont les idées étaient mi-parties de mysticisme et de rationalisme ; mais il n'hérita que de la seconde moitié des tendances paternelles [2]. Chargé d'abord, en 1789, d'enseigner les langues orientales à l'université d'Iéna, il fut promu quatre ans plus tard (1793) au rôle de professeur de théologie. Il se mit aussitôt à développer la théorie de l'explication naturelle des miracles évangéliques, à laquelle il doit sa renommée. Plusieurs consistoires protestants en furent très justement scandalisés, et portèrent

---

1. *Homil. XIII in Evang.*
2. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 48.

plainte contre l'audacieux professeur. Il fallut la puissante protection de Herder, pour empêcher Paulus d'être destitué. Il se lia de bonne heure avec les célèbres poètes Schiller, Gœthe et Wieland, et entretint pendant longtemps avec eux une correspondance suivie.

En 1803, le prince électoral Maximilien-Joseph II de Bavière l'attira comme professeur à Wurtzbourg, où il voulait fonder une université lancée à fond dans le mouvement de la *Aufklärung*[1]. Faute d'étudiants protestants, on contraignit les séminaristes catholiques de suivre son cours. Heureusement le plan échoua. Paulus donna en 1807 sa démission de professeur, et, après avoir travaillé pendant quatre ans à la réorganisation des écoles bavaroises, il accepta une chaire de théologie à Heidelberg (1811). C'est là qu'il mourut en 1851, âgé de 90 ans. Sa dernière parole fut celle-ci : « Il y a un autre monde. »

Pendant les quarante années qu'il passa à Heidelberg, il publia un nombre considérable de livres, de brochures et d'articles sur toutes sortes de sujets : sur l'homéopathie, le duel, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, la politique et surtout la philosophie. En 1831, il s'occupa aussi de la question juive et se montra antisémite zélé. Le philosophe Schelling, né dans la même maison que lui, mais quatorze ans plus tard, lui était particulièrement odieux : il écrivit contre lui de nombreuses brochures, dans lesquelles il le traite de charlatan, d'escamoteur, d'obscurantiste, de spéculateur. Sous le coup de ces injures, Schelling se démit de sa fonction de professeur à Berlin. Malgré ce succès, Paulus, resté fidèle jusqu'au bout à son rationalisme outrancier, qu'on avait refusé de prendre au sérieux, demeurait « comme une

1. Sur ce mot classique, qui désigne en Allemagne une période spéciale du XVIIIe siècle, voir la page 8, note 1.

figure étrangère dans un monde nouveau, qui ne le comprenait plus[1]. » Il se vengeait en accusant les autres de manquer d'honneur et de sincérité.

Le seul de ses ouvrages dont nous ayons à parler ici a pour titre : « La vie de Jésus comme base d'une histoire véridique du christianisme primitif[2]. » Il est assez mal agencé. Ce n'est en réalité qu'une harmonie évangélique, organisée d'après le plan du quatrième évangile et accompagnée d'explications. Paulus avait compris que c'était une étrange contradiction de regarder Jésus comme le plus noble, le plus parfait des éducateurs moraux de l'humanité, et de prétendre en même temps qu'il n'avait été qu'un imposteur habile. Il s'engagea donc sur une voie toute différente de celle de Reimarus.

L'intérêt principal de son livre porte sur les miracles de Jésus-Christ, bien qu'il se défende lui-même de leur avoir attaché une importance particulière. « Mon plus grand désir, dit-il dans sa préface, est que mes opinions sur les récits miraculeux ne soient pas regardées... comme l'essentiel. Oh ! que la piété envers Dieu et la religion seraient vides, si le bien dépendait de la foi ou du manque de foi à l'égard des miracles ! » Et encore : « Le merveilleux en Jésus, c'est lui-même ; c'est son âme pure et joyeusement sainte,... quoique tout humaine. »

Mais l'auteur a beau nous assurer que la question du miracle est accessoire à ses yeux ; en réalité, tout roule autour d'elle dans son ouvrage. Il pose ces deux principes au sujet des miracles évangéliques : 1° Les changements

---

1. A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 50.

2. *Das Leben Jesu als Grundlage einer reinen Geschichte des Urchristenthums*, 2 vol. in-8 (1192 pages), Heidelberg, 1828. Voir aussi son *Philologisch-kritischer Commentar über das Neue Testament*, 4 vol. in-8, Leipzig, 1800-1804 (2e édit., Lubeck, 1804), et son *Exegetisches Handbuch über die drei ersten Evangelien*, 2 vol. in-8, Heidelberg, 1830-1833.

inexplicables qui ont eu lieu dans l'ordre de la nature ne peuvent servir ni à renverser, ni à démontrer une vérité spirituelle ; 2° Tout ce qui a lieu dans la nature n'est qu'une émanation de la toute-puissance de Dieu. Evidemment, continue-t-il, les évangélistes se sont proposé de raconter des miracles. De leur temps, le miracle entrait dans le plan divin, en ce sens qu'il fallait que les âmes fussent ébranlées par des phénomènes incompréhensibles. Mais l'effet voulu a été produit, et notre époque, plus éclairée, est à même de comprendre ce qui échappait aux *écrivains sacrés. Ceux-ci connaissaient très imparfaitement* la *nature*, son action et ses *énergies*. Nous la connaissons beaucoup mieux, de sorte que nous sommes capables de découvrir la vraie cause efficiente, cause strictement naturelle, des incidents de la vie de Jésus qu'on regardait autrefois comme des prodiges. Ainsi, le miracle disparaît, quoique les faits restent les mêmes. La raison normale, bien éclairée, doit donc songer d'abord à découvrir les causes intermédiaires des miracles de Jésus.

Notons bien que Paulus ne songe nullement à nier la réalité historique des faits présentés comme des miracles par les évangélistes ; il en admet au contraire franchement la vérité, mais il les dépouille de tout caractère surnaturel. « Toutes les actions de la vie de Jésus ont été naturelles ; mais tantôt ses historiens, tantôt leurs interprètes, leur ont faussement donné une couleur merveilleuse[1]. » Les interprètes surtout, puisque les prodiges disparaissent entièrement, — Paulus prétend en fournir la preuve, — dès qu'on examine de plus près les récits.

Il applique tout du long sa théorie aux miracles de Notre-Seigneur. Voici quelques exemples de sa façon de

---

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 34.

les expliquer. Les guérisons opérées par Jésus furent d'une extrême simplicité. Parfois, et c'était le cas pour les aveugles, il employait des moyens connus de lui seul[1]; dans d'autres circonstances, il agissait sur le système nerveux, en mettant en œuvre sa force psychique. L'expulsion des démons avait lieu aussi en grande partie à l'aide de calmants. La preuve que Jésus avait recours à ces remèdes naturels, c'est que, lorsqu'il envoya ses apôtres prêcher, il leur recommanda de faire des onctions d'huile sur les malades[2]. La diète et un traitement spécial jouaient un grand rôle dans tout cela. Jésus l'a dit aussi en termes très formels : « Cette espèce-là ne s'en va que par la prière et par le jeûne[3]. » Cette parole, adressée au père du jeune lunatique, lui indiquait de quelle manière il pourrait rendre durable la guérison de son fils : ce serait, d'un côté, par une diète sévère ; de l'autre, par la prière, qui calmerait ses pensées. Les détails de ce genre échappaient aux apôtres.

Les miracles opérés sur la nature s'expliquent d'eux-mêmes. La marche de Jésus sur les eaux ne fut qu'une erreur des disciples. En effet, Jésus marchait le long du rivage[4]; entrevu par les siens au milieu du brouillard, il fut pris pour un fantôme. Pierre se jeta dans le lac, en l'entendant parler; comme l'apôtre effrayé s'enfonçait dans les flots, Jésus lui tendit la main et l'attira sur la rive. Les disciples, après avoir pris avec eux leur Maître dans la barque, contournèrent le pied de la montagne, et se trouvant alors à l'abri de la tempête, ils crurent que Jésus

---

1. Paulus cite la guérison de l'aveugle-né, Joan., 9, 1-7, opérée, dit-il, à l'aide d'un collyre.
2. Cf. Marc., 6, 7 et 13.
3. Marc., 9, 29.
4. Voir L.-Cl. Fillion, *Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, Paris, 1910, t. II, p. 64.

l'avait calmée miraculeusement. A l'occasion de ce que l'on nomme la multiplication des pains, Jésus se contenta de dire à ses disciples : « Nous allons donner aux riches de la foule un excellent exemple, de sorte qu'ils partageront leurs provisions avec ceux qui n'en ont pas. » Il fit part, en effet, des quelques vivres qu'ils avaient aux personnes qui étaient assises auprès de lui ; l'exemple fut suivi, et tout le monde se rassasia [1].

La transfiguration de Jésus eut simplement la forme suivante, d'après l'interprétation de Paulus : Un jour, Notre-Seigneur se trouva au milieu des montagnes de Galilée, avec trois de ses apôtres intimes. Sur un sommet élevé, il eut une entrevue nocturne avec deux amis vénérables, qui, d'après saint Luc, 9, 31, lui parlèrent de la tournure menaçante que les évènements prenaient pour lui à Jérusalem. Le matin, en s'éveillant et encore à moitié endormis, les trois disciples aperçurent Jésus et les deux inconnus, qu'éclairait le soleil levant. Ils entendirent quelques-unes de leurs paroles, et une exhortation qui leur était adressée à eux-mêmes, de demeurer fidèles à leur Maître, lequel était le Fils bien-aimé de Dieu. Troublés par leur demi-sommeil, par la lumière étincelante du matin et par les brouillards de la montagne, ils s'imaginèrent avoir assisté à une scène miraculeuse. C'est Pierre, « toujours précipité dans ses jugements », qui établit un rapprochement entre Moïse, Elie et les deux inconnus.

Pour ce qui est des résurrections, Paulus n'a jamais recours à l'argument de Bahrdt, c'est-à-dire, à la mort apparente [2]. D'après lui, tout se borna, de la part de Jésus, à presser ses compatriotes de ne pas enterrer leurs morts

---

1. L.-Cl. Fillion, *ibid.*, p. 24.
2. Voir plus haut, page 30.

trop tôt, comme on le faisait alors en Palestine. Jésus invita donc Jaïre à ne pas inhumer immédiatement sa fille, parce qu'elle pouvait être dans un état cataleptique. C'est pour un motif semblable qu'il fit arrêter à Naïm le cercueil du fils de la veuve, et ouvrir à Béthanie le tombeau de Lazare. Ce dernier était alors debout dans sa chambre sépulcrale ; Jésus, en l'apercevant, lui cria avec joie : Sors[1] !

Après avoir cité comme nous tous ces faits, M. Schweitzer ne peut s'empêcher de dire[2] : Mais pourquoi Jésus, au lieu de laisser croire à ses disciples qu'il avait opéré des miracles de résurrection, n'a-t-il pas adressé des reproches directs à ses compatriotes, afin de leur montrer tout le danger qu'il y avait à enterrer trop promptement leurs morts ? « L'hypothèse (de Paulus) se juge par elle-même, » ajoute notre critique. Assurément ; mais de quel droit l'excuse-t-il en partie, alléguant qu'elle a « pour base la juste supposition des cas de mort apparente, plus fréquents en Orient qu'ailleurs » ?

Les récits de la résurrection du Sauveur supposent, d'après Paulus, que ses disciples l'ont vu dans un corps mortel après son crucifiement, avec les cicatrices des clous à ses mains. C'est que leur Maître n'était pas mort véritablement, mais seulement tombé lui-même en catalepsie. Le coup de lance dont le frappa le soldat romain produisit un écoulement du sang ; la fraîcheur du tombeau et les aromates réveillèrent peu à peu Jésus de sa torpeur ; le tremblement de terre que mentionnent les évangélistes acheva de le ramener à la vie. La secousse sismique fit rouler, par bonheur, la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Jésus se débarrassa de ses linceuls et de ses ban-

---

1. Voir L.-Cl. Fillion, *Les Miracles*..., t. II, pp. 352, 359, 381.
2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 63.

delettes, se revêtit des habits que le jardinier avait laissés là, et apparut sous ce déguisement aux saintes femmes, à Madeleine, aux disciples d'Emmaüs et aux autres apôtres réunis dans le cénacle. Seulement, il vivait très retiré, se trouvant encore fort affaibli. Il revint de Galilée à Jérusalem, et conduisit ses disciples au mont des Oliviers pour leur dire adieu. Là se trouvaient, vêtus de blanc, les deux amis qui l'avaient entretenu sur la montagne de la transfiguration. Une nuée cacha de nouveau le Sauveur à ses apôtres, et il disparut avec ses deux amis. Jamais les disciples ne surent quelle retraite il avait gagnée, ni à quelle époque il mourut. Ils supposèrent et racontèrent en tous lieux qu'il était monté au ciel. Les deux amis furent pris par eux pour des anges.

§ II. — Critique du système de Paulus.

Telle est, dans ses parties principales, la théorie de Paulus. Voilà donc jusqu'où est allé le rationalisme, poussé jusqu'à sa limite extrême, à propos de la vie de Jésus. On comprend qu'une théorie semblable, lorsqu'elle parut avec tous ses minutieux détails, ait soulevé des contradictions unanimes, et, on peut le dire, la répulsion universelle. « Strauss lui donna le coup de mort, sept ans après son apparition. La méthode est manquée, car son auteur ne demeure véridique qu'aux dépens des évangélistes. Il fait accepter les miracles par les disciples de Jésus, là où ils ne pouvaient en admettre aucun ; il permet que Jésus ait lui-même laissé regarder comme des miracles des faits à l'occasion desquels il aurait dû protester contre la croyance superstitieuse. L'exégèse de Paulus est violente [1]. » Ainsi raisonne très justement

1. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 56.

M. Schweitzer. Et pourtant, fidèle à la pratique que nous avons déjà signalée plusieurs fois, il ne craint pas d'ajouter : « Plusieurs de ses explications sont légitimes en principe. » Et il cite en particulier celles qui concernent la multiplication des pains et la marche de Jésus-Christ sur les eaux, deux incidents « qui doivent avoir eu pour base des faits réels, mais mal compris. » Il dit encore, cette fois avec une légitime ironie, à l'adresse des rationalistes et des semi-rationalistes actuels, qui font de fréquents emprunts à Paulus et se gardent bien de s'en vanter : « Combien de ses pensées ne voyagent-elles pas encore aujourd'hui sous toutes sortes de déguisements,... dans les commentaires et les vies de Jésus[1] ! » Nous aurons à constater plus tard ce fait.

Et pourtant rien, absolument rien n'est juste dans les interprétations extravagantes que Paulus a données des actes surnaturels de Jésus-Christ. Elles sont « ridicules, puériles, » comme l'affirme à bon droit Ernest Renan [2]. Il n'a pu les inventer qu'à condition de « lire » perpétuellement « entre les lignes[3] ». Si tout s'est passé à la manière indiquée par lui, « la dignité morale de Jésus est difficile à défendre[4] », car alors Notre-Seigneur se serait plus d'une fois accommodé aux erreurs et aux superstitions de ses compatriotes. M. Weinel a donc parfaitement raison de se montrer aussi sévère pour Paulus que pour Reimarus. Ses explications, dit-il à son tour, sont « simplement risibles », et elles deviennent honteuses, « vraiment répugnantes », lorsqu'elles touchent aux récits qui s'occupent de la naissance de Jésus [5] et de sa résurrec-

---

1. *Ibid.*
2. *Vie de Jésus*, 13ᵉ édit., Paris. 1867, p. xxi.
3. Hase, *Geschichte Jesu*, 2ᵉ édit., p. 151.
4. *Ibid.*
5. Un personnage inconnu, envoyé par l'ambitieuse Elisabeth, se serait présenté à Marie sous les traits d'un ange et l'aurait trompée.

tion. « Ce sont des folies exégétiques... C'est ce qu'on a fait de pire pour expliquer un texte très simple. » Aussi est-il inutile aujourd'hui de réfuter la théorie de Paulus; elle est « dénuée de sens, dégoûtante [1] ».

Nous n'avons rien à ajouter à tous ces jugements.

§ III. — Hase et Schleiermacher.

Ces deux théologiens protestants, qui ont joui — le second surtout — d'une grande célébrité en Allemagne, servent de transition entre Paulus et Strauss. Dans leurs études sur la vie de Jésus, ils appartiennent plus ou moins à l'ancien rationalisme, tout en demeurant souvent sceptiques à l'égard de ses solutions. Leur explication des miracles est encore en partie celle de Paulus, mais ils ont peu de confiance en elle ; aussi, dans les cas principaux, se contentent-ils de mettre un point d'interrogation à la suite des réponses de leurs devanciers. D'autre part, ils font un certain progrès, en ce sens qu'ils s'efforcent de comprendre la liaison intime des évènements dans la vie publique de Jésus : ce à quoi Paulus n'avait nullement songé.

Karl-August Hase naquit en 1800; c'est à Tubingue qu'il acheva ses études théologiques. En 1830, il obtint une chaire à Iéna, où il demeura jusqu'à sa mort (1890). L'éloge très bref que lui décerne M. Schweitzer [2] ressemble singulièrement à une épitaphe assez lugubre : « Son nom est inscrit en lettres d'or dans le livre de la

---

1. H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, p. 18 et 19. Sur Paulus et son système, voir aussi K.-A. von Reichlin-Meldegg, *H. E. G. Paulus und seine Zeit*, 2 vol. in-8, Stuttgart, 1853 ; F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5ᵉ édit., t. II, p. 450-463, et *Mélanges bibliques*, 2ᵉ édit., Paris, 1889, p. 162-212 ; F. Strauss, *Leben Jesu*, passim.

2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 57.

théologie ; mais elle a passé à l'ordre du jour à son sujet, parce qu'il n'était pas un innovateur. » Aux néo-critiques, il apparaît, moins de vingt ans après sa mort, « comme un homme du passé ».

Son petit volume sur « la Vie de Jésus[1] », simple manuel destiné aux étudiants. manifeste les qualités principales de l'auteur : la clarté, la concision, un vrai talent d'écrivain. Il forme sous ce rapport un frappant contraste avec Bahrdt, Venturini et Paulus. Comme eux, néanmoins, il se propose, selon son propre langage, de « raconter une vie simplement humaine, au moyen de documents simplement humains[2] ».

Nous venons de le dire, sa position à l'égard des miracles est souvent rationaliste ; il les interprète d'une manière naturelle, toutes les fois que cela lui paraît possible. Ainsi, les circonstances extraordinaires du baptême de Jésus s'expliquent, d'après lui, par un météore. Comme ses prédécesseurs, il croit que, sur la montagne de la transfiguration, Jésus a paru aux disciples environné d'un éclat extraordinaire et entouré de deux inconnus. Toutefois, le Sauveur n'a nullement confirmé l'hypothèse des apôtres, suivant laquelle ces deux personnages auraient été Moïse et Elie. Au reste, la cessation très brusque de l'entretien et l'ordre intimé aux trois disciples de garder

1. *Das Leben Jesu, zunächts für akademische Studien*, in-12, Leipzig, 1829, 5e édit. en 1865. Le volume se transforma ensuite en un ouvrage considérable, et devint la *Geschichte Jesu nach akademischen Vorlesungen*, que nous citons souvent.

2. « Il insiste sur le développement naturel du Sauveur, cherche les motifs psychologiques les plus cachés de ses actions, se complaît à relever les traits d'amabilité qu il croit découvrir chez lui, s'épuise en hypothèses bizarres sur le célibat du Christ, intitule un chapitre : *La gaîté du Christ*, un autre : *Ses inconséquences*, l'accuse de belles faiblesses, il escamote spirituellement (? ?) sa naissance surnaturelle. » Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 323.

le silence indiquent qu'il y eut là quelque chose de mystérieux.

En ce qui regarde l'apaisement de la tempête, il n'est pas possible de dire si Jésus l'a seulement prédit en vertu de sa connaissance de la nature, ou s'il l'a produit réellement par un acte de puissance. Les résurrections peuvent s'expliquer par des morts apparentes ; on peut cependant aussi les regarder comme des faits surnaturels. Pour le changement de l'eau en vin à Cana et la multiplication des pains, Hase n'accepte aucune interprétation naturelle ; mais ses propres explications sont loin d'être satisfaisantes. « Pourquoi le pain ne se serait-il pas multiplié ?... Si la nature accomplit chaque année un miracle dans l'intervalle qui sépare les semailles de la moisson, elle pourrait peut-être aussi l'accomplir en un instant, d'après une loi que nous ne connaissons pas[1] ».

Quant à la résurrection de Jésus, il n'est pas permis d'affirmer que la mort du Sauveur soit un fait absolument certain. Il n'existe qu'une seule preuve positive de la mort, savoir, la décomposition ; or, celle-ci n'a pas été constatée pour Jésus. Il se pourrait donc que la résurrection n'ait consisté qu'en un retour au sentiment, à la suite d'une léthargie prolongée. Cependant, d'après les récits évangéliques, on doit plutôt croire à un phénomène surnaturel. En toute hypothèse, « nous reconnaissons dans la résurrection le témoignage visible rendu par la Providence à la cause de Jésus ». Hase prétend que les deux solutions sont conformes à la foi chrétienne. Il n'accepte ni les explications inventées par Bahrdt et Venturini, ni une résurrection purement factice. En même temps, il

---

1. Sur cette fausse explication de certains miracles par ce qu'on nomme « l'accélération du procédé naturel », voir L.-Cl. Fillion, *Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, p. 16-18, 23.

affirme que Jésus n'a pas prévu sa mort ignominieuse.

En somme, tandis que les rationalistes qui l'avaient précédé rejetaient absolument tous les miracles, quels qu'ils fussent, et leur trouvaient des explications naturelles, Hase fait un choix parmi eux, en accepte un certain nombre et écarte les autres. Il croit de préférence à ceux du quatrième évangile, parce que son auteur, l'apôtre saint Jean, a été un témoin oculaire des faits. Il se montre beaucoup plus sévère pour ceux des synoptiques, qui ne s'appuient, prétend-il, que sur des témoignages de seconde et de troisième main. Il n'admet pas non plus la naissance surnaturelle de Jésus, ni les « légendes de l'Enfance », ni les apparitions des anges, ni les prodiges qui accompagnèrent la mort de Notre-Seigneur. Ce sont là des « échos mythiques », dit-il en précurseur de Strauss. L'ascension n'est aussi qu'une « conception mythique ».

Relativement au rôle du Messie, il y aurait eu deux périodes distinctes dans la vie de Jésus. Pendant la première, il partageait toutes les idées et tous les préjugés de ses contemporains; mais, instruit par l'expérience, il triompha de son erreur et se présenta ensuite comme un Messie tout spirituel. Cette opinion était neuve; le Dr H. J. Holtzmann et Keim la développeront plus tard. Les apôtres, continue notre auteur, ne se rendirent pas compte de ce changement qui était survenu dans l'esprit de leur Maître, et, sur ce point, ils persistèrent jusqu'à la fin dans leur sentiment erroné, que la chrétienté primitive partagea à son tour. C'est pour cela qu'elle a placé tout son espoir dans le discours eschatologique de Jésus. Mais ce discours ne se rapporte en réalité qu'à la ruine de Jérusalem ; les idées eschatologiques qu'il renferme ont été insérées par les apôtres. Jean seul a échappé au préjugé en question ; c'est pourquoi il nous présente les

idées de Jésus dans toute la pureté qu'elles eurent durant la seconde période de son ministère.

Que d'imagination, d'arbitraire et de sophismes dans tout cela !

Mais passons à Frédéric-Ernest-Daniel Schleiermacher[1], l'un des théologiens protestants d'Allemagne les plus célèbres et les plus goûtés, qui a exercé une influence considérable, de son vivant et après sa mort.

Elevé chez les Frères moraves, qui lui transmirent leur piétisme et leur sentimentalité religieuse, il fut quand même saisi de bonne heure par le doute. Après avoir fait ses études théologiques à Halle, il exerça pendant quelque temps les fonctions de prédicateur ; puis il revint à Halle, en qualité de professeur de théologie. Il reprit ensuite la prédication, et de nouveau l'enseignement, cette fois à Berlin. Par ses sermons éloquents, par ses cours très vivants et ses nombreux ouvrages, son nom est associé à toute l'histoire religieuse de son temps et de son pays.

Pour comprendre sa théorie relative à Jésus-Christ, il est nécessaire de caractériser en quelques mots tout l'ensemble de son système religieux. Schleiermacher, nous l'avons dit, n'appartenait pas au rationalisme d'une manière absolue; il n'était pas davantage affilié à l'école supranaturaliste (ainsi qu'on la nommait). Sentimental et subjectif avant tout, il définissait ainsi sa croyance religieuse : « Ma religion est toute religion du cœur ; il n'y a pas en moi de place pour une autre[2]. » Et il voulait que tous les hommes lui ressemblassent à ce point de vue. A

---

1. Né à Breslau, le 21 novembre 1768 ; mort à Berlin, le 12 février 1834.

2. Parole citée par Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. II, p. 66.

l'en croire, la religion est le sentiment de l'infini, l'intuition de l'infini, l'action de se plonger dans l'infini ; l'homme n'a qu'à descendre au fond de son âme pour la trouver. Etrange religion, assurément, et singulier esprit que celui de son inventeur : esprit « où la foi et l'incrédulité se mêlent et se confondent, où le mysticisme côtoie le matérialisme, où le panthéisme de Spinosa s'allie à un vague sentiment de religiosité, mais qui sent fortement, qui s'exprime avec chaleur et qui sait faire vibrer dans l'homme les cordes les plus généreuses[1] ». Cette éloquence ne contribua pas peu au succès des idées de Schleiermacher. Mais, quelque grand et habile penseur qu'il fût, qu'attendre d'un tel homme, lorsqu'il voudra juger Jésus-Christ et son œuvre ?

Pour expliquer l'origine des évangiles synoptiques, il eut recours au système des *Diégèses*[2], en vertu duquel les récits isolés qui composent les œuvres de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, auraient été d'abord rédigés par des chrétiens inconnus, grecs de naissance, puis insérés en quantité plus ou moins considérable dans leurs livres par nos trois rédacteurs canoniques : ce qui expliquerait tout à la fois leurs ressemblances et leurs différences. Ces *Diégèses* contenaient des faits et des miracles, des discours et des paraboles. Renan adopte cette théorie, lorsqu'il parle des « petits livrets » d'anecdotes que chaque évangéliste aurait recueillis et ensuite groupés à sa manière[3]. Conformément à la mode de son temps[4], parmi tous les évangiles, Schleiermacher préférait celui de saint

---

1. F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste* 5e édit., t. II, p. 506.
2. Du grec διήγησις, « narration ».
3. *Vie de Jésus*, édit. de 1863, p. XXII.
4. Tel fut le sentiment de Fichte, de Schelling, de Hegel, de Herder, de Hase, etc.

Jean, qu'il regardait comme parfaitement authentique et historique, comme « un évangile d'or », comme « un temple et une colonne de la vérité. »

Durant les années 1819, 1823, 1829 et 1832, le cours de Schleiermacher à l'université de Berlin eut pour thème la « Vie de Jésus ». Mais, lorsqu'il mourut, on ne trouva sur ce cycle de leçons que des cahiers imparfaits, que l'on dut compléter, avant de les publier, en recourant aux notes de ses élèves, de sorte que la publication n'eut lieu que trente ans après sa mort[1]. En réalité, elle fut ainsi retardée, comme l'affirme Strauss, parce que les amis de l'auteur redoutaient la comparaison qui s'établirait forcément entre son livre et l'ouvrage analogue de l'ancien professeur de Tubingue, qui avait en quelque sorte réfuté d'avance les idées de Schleiermacher.

Ce dernier créa surtout son Christ à l'aide de la conscience chrétienne, en réalité, à l'aide du sentiment. En même temps, il laisse toute liberté à l'intelligence pour parachever cette création ; c'est elle qui choisit les documents et qui les interprète. Nous venons de le dire, sa source principale consiste dans le quatrième évangile, qui est le plus transcendantal de tous, qui fournit les détails les plus relevés sur la personne et sur l'enseignement de Jésus, et qui d'ailleurs raconte le moins de miracles. La méthode de l'auteur, tout en se disant et en paraissant être historique, est en fait très subjective, comme le reste de son système religieux. Après s'être formé, par l'intermédiaire de la conscience et du sentiment, un Christ tout idéal, il transporte ce Christ dans l'évangile ; puis, s'imaginant faire œuvre de critique, il accepte dans les sources évangéliques ce qui est en harmonie avec son idéal, et il

1. *Das Leben Jesu ; Vorlesungen, herausgegeben von C.-A. Rütenik*, in-8, Berlin, 1864.

supprime tout le reste. C'est donc l'arbitraire sur toute la ligne, comme on le lui a justement reproché [1].

Schleiermacher ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ. Il admet pourtant que Jésus a été uni à Dieu d'une manière extraordinaire, unique même, bien que cette union ne diffère que par un degré de celle que l'Esprit-Saint produit chez tous les fidèles. Cette assertion est pourtant en contradiction flagrante, non seulement avec les récits des synoptiques, mais tout spécialement avec ceux de saint Jean. Schleiermacher rejette aussi la naissance surnaturelle du Sauveur, sans vouloir remarquer qu'en cela il contredit de nouveau son document favori. Un jour, il affirmait que « le miracle est le nom religieux d'un évènement naturel [2]; » et c'est vraiment comme des faits naturels qu'il envisage la plupart des prodiges de Notre-Seigneur. Il établit entre eux une distinction. Ceux que nous comprenons le mieux, dit-il, sont les miracles de guérison, car « nous ne manquons pas d'analogies, (qui nous montrent) comment des états maladifs... peuvent disparaître grâce à une influence spirituelle (*geistige*). » Manière de dire, d'après l'explication qui est courante aujourd'hui dans le monde néo-critique, que tout s'est borné à la suggestion ou à quelque phénomène semblable. Les miracles opérés sur la nature (l'apaisement de la tempête, la marche de Jésus-Christ sur les eaux, les multiplications des pains, etc.) l'embarrassent beaucoup, et il se demande si les récits que nous en font les évangélistes sont toujours conformes à la vérité. Parfois aussi, il a recours aux interprétations rationalistes : par exemple, à la facile théorie des embellissements poétiques et des légendes. Il était inutile,

---

1. Voir Hase, *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 187-188 ; Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e édit., p. 223.

2. Parole citée par F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 40.

prétend-il, que Notre-Seigneur adressât la parole à la mort, à l'orage; d'où il suit que le texte évangélique a subi des altérations en maint endroit.

Doit-on prendre la résurrection de Jésus dans le sens strict, ou ne fut-elle que la cessation d'une mort apparente ? Peu importe à notre auteur. On ne sait pas, dit-il, et on ne peut pas savoir ce qui s'est passé. Personnellement, il est plus favorable à la seconde opinion. Sa grande preuve, c'est que le Sauveur a mangé après la sortie du tombeau ; or, il ne l'aurait pas fait dans l'hypothèse d'une vraie résurrection, car c'eût été manger sans nécessité, sans autre but que de démontrer qu'il pouvait le faire. L'ascension du Christ a eu pour base quelque fait extérieur ; « mais ce qu'on a vu ne peut pas avoir été complet », et les narrateurs ont ajouté le reste.

Cette théorie est bien superficielle et n'a presque rien d'original, car Paulus, Bahrdt et Venturini avaient déjà inventé les mêmes interprétations. Cependant Schleiermacher ne manque pas — et la plupart des « critiques » qui viendront après lui feront de même — de placer Jésus très haut au point de vue moral, et de le vanter comme le parfait modèle de l'humanité entière. Pour tout le reste, il hésite constamment entre la foi et la raison, et finalement, c'est presque toujours cette dernière qui obtient la victoire. En terminant ses leçons sur la Vie de Jésus, il avoue que « le problème n'a pas été résolu, et que la solution est seulement approximative. » N'osant s'avancer ni à droite ni à gauche, il demeure sans cesse au milieu du chemin. Ce n'est donc pas une œuvre historique qu'il a accomplie, mais une œuvre dialectique. Au reste, « ce grand dialecticien n'avait pas du tout la tête d'un historien [1]. »

---

1. A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 61.

Avait-il réellement la tête d'un dialecticien ? Strauss n'eut pas de peine à démontrer le contraire, un an après l'apparition de l'ouvrage de Schleiermacher, dans le livre sensationnel qu'il fit paraître sous ce titre : « Le Christ de la foi et le Jésus de l'histoire [1]. » Mais Strauss s'est montré souvent injuste envers l'œuvre posthume de son ancien professeur [2]. Il reproche du moins très légitimement à son Christ de n'avoir presque rien de commun avec le Jésus de l'histoire, et d'être une création tout idéale, dont les matériaux ont été surtout fournis par l'imagination et le sentiment. Ce Christ, écrit-il avec ironie, est « une réminiscence de jours depuis longtemps oubliés, et pour ainsi dire la lumière d'un astre lointain, qui frappe encore le regard, bien que le corps (sidéral) dont elle provient soit éteint depuis bien des années [3] ».

Pour nous, tout en reconnaissant et en blâmant les grandes faiblesses de Schleiermacher, sachons-lui gré de cette parole par laquelle il réfutait d'avance tout le système de Paulus : « Comment un rabbin juif à l'esprit philanthropique et à la morale plus ou moins socratique, avec quelques miracles, ou du moins ce que les autres prenaient pour des miracles, — et avec de l'habileté pour proférer quelques sentences ou paraboles intéressantes, — comment un homme qui était cela et pas davantage, et qui, à supposer qu'il n'ait été que cela, ne serait pas

1. *Der Christus des Glaubens und der Jesus der Geschichte, eine Kritik des Schleiermacher'schen Lebens Jesu*, in-12, Berlin, 1865. Ce titre a pour point de départ le fait que Schleiermacher n'emploie jamais le nom de Jésus dans son ouvrage, mais toujours celui de Christ.

2. M. Schweitzer fait parfois de même, dans les pages qu'il lui a consacrées. Le Dr Hase est plus accommodant. « L'esprit de Schleiermacher, écrit-il, *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 188-189, est si grand et si pur, que, même lorsqu'il n'atteint pas le but, il est consolant et relevant de connaître le chemin suivi par lui. »

3. *Der Christus des Glaubens*, p. 220.

capable de soutenir la comparaison avec Moïse et Mahomet, aurait-il pu produire ce résultat : une religion et une Église nouvelles ? Pour concevoir comment cela a pu se faire, il faudrait d'abord sortir de son bon sens[1]. »

---

1. *Reden über Religion*, p. v, note 14. On trouvera des renseignements plus ou moins complets sur Schleiermacher et son système théologique dans les ouvrages suivants, dont les auteurs appartiennent aux écoles les plus diverses : Wetzer et Welte, *Kirchenlexikon*, 2ᵉ édit., t. x, col. 1810-1820 ; Schenkel, *Fr. Schleiermacher*, Elberfeld, 1868 ; Fairbairn, *The Place of Christ*..., 10ᵉ éd., p. 223-229 ; F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. II, p. 65 et suiv. ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3ᵉ éd., t. I, p. 550-566 ; t. III, p. 14 et suiv. ; C. Clemen, *Schleiermachers Glaubenslehre in ihrer Bedeutung für Vergangenheit und Zukunft*, in-8, 1905. Voir aussi Wutke, *Die Geltung Christi in der Theologie Schleiermachers*, Berlin, 1868 ; H. Bleek, *Die Grundlagen der Christologie Schleiermachers*, Tubingue, 1898 ; C. Lülmann, *Schleiermacher der Kirchenvater des XIX. Jahrhunderts*, 1907 ; H. Scholz, *Christentum und Wissenschaft in Schleiermachers Glaubenslehre*, in-8, Berlin, 1909 ; H. Süskind, *Der Einfluss Schellings auf die Entwicklung von Schleiermachers System*, in-8, Tubingue, 1909.

CHAPITRE IV

Troisième étape : David-Frédéric Strauss.

§ I. — STRAUSS ET SA THÉORIE DES MYTHES ÉVANGÉLIQUES.

M. Schweitzer essaie de devenir pathétique, lorsqu'il aborde l'histoire et l'appréciation de Strauss ; mais il ne réussit qu'à tomber dans ce qu'on nomme ironiquement la grandiloquence. « Il faut aimer Strauss pour le comprendre, écrit-il [1]. Il n'a pas été le plus grand ni le plus profond des théologiens, mais il a été le plus sincère. Sa science et son erreur ont été, pour ainsi dire, la science et l'erreur d'un prophète. Il en fut de même de sa destinée. Des illusions et des souffrances donnèrent à cette vie sa consécration. Elle se déroule devant nous comme une tragédie, dans laquelle tout est ensuite transfiguré par la douce clarté qui s'échappe de l'illustre patient. »

Combien est plus vrai, plus sérieux, le jugement de M. Vigouroux ! « Le nom de Strauss, dit-il [2], restera dans l'histoire de l'Église comme celui d'un des plus mortels ennemis du christianisme, à côté des noms des sophistes célèbres des premiers temps de l'ère chrétienne, des Celse et des Porphyre. » Oui, Strauss fut avant tout l'ennemi acharné de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des

1. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 67.
2. *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 36.

évangiles et de l'Église, contre lesquels il ne cessa pas de lutter durant sa vie entière. Reimarus et Paulus avaient déjà fait époque sous ce rapport ; mais il les dépassa de beaucoup par la violence et, si l'on peut employer ici cette expression, par le caractère scientifique dont ses arguments destructeurs avaient l'apparence. Avec lui, ce qu'on nommait simplement le « rationalisme », c'est-à-dire, l'interprétation des Saintes Ecritures par les seules lumières de la raison, a pris le nom, en général très mal porté, de « critique biblique », qui est de plus en plus à la mode.

David-Frédéric Strauss naquit en 1808 à Ludwigsbourg, petite ville du royaume de Wurtemberg. Au collège de Blaubeuren, où il passa quelques années (1821-1825), il eut pour professeur F.-C. Baur, le futur chef de l'Ecole de Tubingue, qu'il retrouva ensuite à l'université de cette même ville, où il entra en 1826. La philosophie de Hegel ne tarda point à le passionner. On le représente, à cette époque, comme un jeune homme de haute taille, très assidu aux cours, très timide avec ceux qu'il ne connaissait pas. Ses études théologiques terminées (1831), il fut nommé vicaire d'une petite paroisse protestante, située aux environs de Ludwigsbourg. Plusieurs de ses amis, qui occupaient des situations analogues et qui ne savaient comment allier leurs idées théologiques, fort larges, avec l'enseignement orthodoxe qu'ils devaient prêcher au peuple, lui exposèrent leur anxiété. Il leur répondit qu'il était, lui, parfaitement tranquille, attendu que, dans ses sermons, il laissait de côté les notions dont le peuple pouvait se passer, — par exemple, l'existence du diable, — et qu'il insistait au contraire sur celles qui lui paraissaient essentielles, — notamment, l'eschatologie, — s'efforçant de les présenter sous une forme très

intelligible[1]. On devine quel bien devait procurer aux malheureuses ouailles un semblable prédicateur.

En octobre 1831, Strauss se rendit à Berlin, pour suivre les cours de Hegel et de Schleiermacher, surtout celui du grand philosophe. Mais, le 14 novembre suivant, Hegel était emporté par le choléra. « Et c'était pour lui que je suis venu à Berlin ! » s'écria Strauss, en apprenant cette nouvelle. Quant à Schleiermacher, il n'avait rien de commun avec son nouvel élève ; aussi est-ce bien à tort que, pendant quelque temps, les adversaires du célèbre professeur attribuèrent à son influence les idées funestes de la « Vie de Jésus » de Strauss.

Rentré à Tubingue au printemps de 1832, ce dernier accepta une place de répétiteur à l'université ; pendant trois semestres, il donna des leçons sur le système de Hegel. Il plaçait alors la philosophie bien au-dessus de la théologie. « Dans ma théologie, écrivait-il en 1833[2], la philosophie joue un rôle si prédominant, que mon opinion théologique ne peut se perfectionner qu'au moyen d'une étude plus foncière de la philosophie. » Et encore[3] : « Si je m'examine bien, voici ce qui se passe en moi au point de vue théologique : ce qui m'intéresse dans la théologie est scandaleux, et ce qui n'est pas scandaleux est indifférent pour moi. » Cela promettait. Aussi, devenu répétiteur de théologie, Strauss se mit-il presque immédiatement à composer sa « Vie de Jésus ». Les deux gros volumes[4], remplis d'érudition, dont elle se compose,

---

1. *Deustche Revue*, 1905, p. 199. Voir aussi Theobald Ziegler, *Zur Biographie von David Friedrich Strauss*, *ibid.*, n^os de mai, juin, juillet 1905. On trouve dans ce travail des lettres inédites de Strauss, qui fournissent d'utiles renseignements sur son développement intellectuel pendant la période qui précéda la publication de sa « Vie de Jésus ».

2. *Deutsche Revue*, 1905, p. 203.

3. *Ibid.*

4. A eux deux, ils ont environ 1500 pages.

furent écrits avec une rapidité surprenante, en trois ans tout au plus. Ils parurent l'un et l'autre en 1835, quoique le second porte la date de 1836 [1].

Strauss n'était alors âgé que de 28 ans. Il était presque complètement inconnu, et n'avait publié que quelques travaux historiques sur les évangiles ; il devint tout à coup l'un des hommes les plus renommés de l'Allemagne. Mais il paya cher, jusqu'à la fin de sa vie, cette célébrité de mauvais aloi. On lui retira sur-le-champ la permission d'enseigner, et il alla s'établir à Stuttgart, où il passa plusieurs années, occupé soit à préparer les nouvelles éditions de sa « Vie de Jésus », soit à répondre aux attaques multiples dont il fut immédiatement l'objet [2].

Dans la troisième édition de son ouvrage (1838-1839), impressionné par ces attaques, qui étaient pour la plupart très vives, il reconnut qu'il était allé trop loin sur divers points, en particulier sur l'authenticité et la crédibilité du quatrième évangile, comme aussi sur la personnalité historique de Jésus, et il fit quelques concessions à ses adversaires. Mais, aigri par de nouveaux blâmes, il revint sur ces concessions dans l'édition suivante, qui parut en 1840. Il prétendit qu'il ne savait vraiment pas comment il avait pu les faire, et il tâcha de les expliquer par le trouble dans lequel l'avait jeté l'opposition violente de ses ennemis.

En 1839, grâce à l'intervention du savant exégète Hitzig, il fut nommé professeur de dogme à l'université de Zurich. Mais des protestations si bruyantes éclatèrent, que le gouvernement suisse dut annuler la nomination. Cependant, les idées de Strauss devenaient de plus en plus avancées, et il faisait de rapides progrès dans la négation.

---

1. Ils sont intitulés en allemand : *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet*, 2 in-8, Tubingue.
2. Nous en parlerons plus loin, pages 75-83.

Il en vint jusqu'à nier l'immortalité de l'âme. Vers 1841, il épousa une cantatrice, Agnès Schebest. Cette union mal assortie fut pour lui la cause de grandes souffrances. Les deux époux ne tardèrent point à se séparer à l'amiable. En 1848, Strauss s'occupa de politique. Il réclamait une Allemagne fortement unie, sous l'hégémonie de la Prusse protestante et à l'exclusion de la catholique Autriche. Ses concitoyens de Ludwigsbourg lui offrirent de l'élire député au parlement de Francfort ; mais le parti orthodoxe fit échouer sa candidature. Il fut cependant élu membre de la Chambre du Wurtemberg : titre qu'il ne conserva que peu de temps, car, à la suite de quelques incidents désagréables pour lui, il donna sa démission.

Dégoûté de tout, il s'occupa de travaux littéraires sur Lessing, Hutten, Reimarus. En 1864, excité par les succès de Renan, il publia sa « Vie de Jésus pour le peuple allemand[1], » que nous apprécierons plus loin. Dans sa préface, il fait l'éloge du rationaliste français[2]. Son dernier ouvrage, « L'ancienne et la nouvelle foi[3], » parut en 1872. Strauss était alors tombé sous l'influence du matérialisme. « Il n'y a ni force ni grandeur dans ce livre, » s'écrie tristement M. Schweitzer[4]. L'auteur se pose cette question : « Sommes-nous encore chrétiens ? » Et il

---

1. *Leben Jesu für das deutsche Volk*, in-8, Leipzig ; 11ᵉ édit. en 1895.

2. Peu d'années après, Strauss et Renan eurent maille à partir sur le terrain politique. Après nos premières défaites de 1870, Renan ayant publié un article dans lequel il rejetait sur les Allemands la responsabilité de la guerre, Strauss lui répondit, le 12 août, par une lettre ouverte, intitulée *Krieg und Friede* (Guerre et Paix), dans laquelle il se faisait le défenseur des droits de l'Allemagne. Renan riposta, et Strauss écrivit une seconde lettre, où il réclamait l'annexion de l'Alsace, pour protéger la frontière allemande.

3. *Der alte und der neue Glaube*, in-8, Leipzig, 1872, 14ᵉ édit. en 1895.

4. *Von Reimarus...*, p. 74.

répond négativement. Puis il se demande : « Avons-nous encore de la religion? » Cette fois, il est affirmatif; mais ce qu'il nomme religion n'en est pas une; c'est plutôt une sorte de panthéisme. « Les théologiens constatèrent la banqueroute de Strauss, » dit encore M. Schweitzer[1].

Après une douloureuse maladie, Strauss mourut à Ludwigsbourg, le 8 février 1873.

Vingt-cinq ans après l'apparition de la « Vie de Jésus », il écrivait : « Je pourrais m'irriter contre mon livre, car il m'a fait beaucoup de mal. — C'était mérité ! s'écrient les hommes pieux. — Il m'a exclu de l'enseignement public, pour lequel j'avais du goût, peut-être même du talent. Il m'a violemment fait sortir d'une situation naturelle, pour me jeter dans une situation qui ne l'était pas ; il a rendu solitaire le cours de ma vie. Et pourtant, lorsque je réfléchis à ce que je serais devenu si j'avais imposé silence à la parole qui retentissait dans mon âme, et si j'avais comprimé les doutes qui s'agitaient en moi, je bénis le livre qui m'a causé extérieurement de lourds dommages, mais qui m'a conservé la santé intime de l'esprit et du cœur, et je puis me consoler[2]. »

Cette triste confession rend M. Schweitzer sentimental : « Le monde, dit-il, n'avait encore jamais vu et ne verra jamais une lutte si douloureuse et si généreuse pour la vérité, que celle qui se trouve cachée dans les Vies de Jésus des cent dernières années[3]. » Lutte pour la vérité ! Nos lecteurs sont à même de juger si c'est réellement une lutte pour la vérité qui nous est apparue dans les travaux de Reimarus, de Paulus, de Bahrdt, et même dans ceux

---

1. *Von Reimarus...*, p. 75.
2. *Gespräche von Ulrich von Hutten, übersetzt und erklärt*, Leipzig, 1860, préface.
3. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 5.

de Herder et de Schleiermacher. M. Schweitzer est davantage dans son droit, lorsqu'il divise l' « Enquête relative à la vie de Jésus » en deux périodes, qu'il intitule : « Avant Strauss et après Strauss, » tant a été néfaste l'influence exercée par ce faux critique. Il ajoute [1] : « La première (période) est dominée par le problème du miracle. Comment l'exposition historique (de la vie de Jésus) peut-elle se concilier avec des faits surnaturels ? Grâce à Strauss, le problème est résolu : ces faits n'appartiennent pas à l'exposition historique, mais ce sont des mythes répandus à travers les documents. De la sorte, la voie a été rendue libre. » Strauss avait encore rendu la voie libre, nous dit-on, en rejetant le caractère historique du quatrième évangile.

Mais revenons à ses deux volumes sur la vie de Jésus, et disons quelques mots de son système, soit pour l'exposer, soit pour en déclarer la faiblesse.

M. Schweitzer vient de nous le rappeler : comme les rationalistes ou les semi-rationalistes qui l'avaient précédé, Strauss prend pour point de départ de son système la négation du surnaturel. « En fait, dit-il [2], il n'y a pas de sentiment historique, tant que l'on ne comprend pas l'impossibilité des miracles. » C'est là un axiome au sujet duquel il ne daigne pas même ouvrir une discussion. M. Weinel [3] résume comme il suit ce point de la théorie de Strauss : Un récit n'a évidemment pas un caractère historique, lorsqu'il est inconciliable avec les lois connues et habituelles des faits. Or, d'après une expérience quotidienne, la causalité absolue [4] n'intervient jamais par

1. *Ibid.*, p. 9-10.
2. *Vie de Jésus*, traduction de Littré, 1856, t. I, p. 91.
3. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 25.
4. On emploie évidemment cette expression pour ne pas prononcer le nom de Dieu.

des actes isolés dans la chaîne des causes une fois organisées. D'où il suit que les apparitions divines, les voix divines, les miracles, les prophéties, les apparitions d'anges et de démons sont des phénomènes non démontrés.

Tout en ressemblant à ses devanciers sur ce point capital, Strauss ne tarde pas à se séparer d'eux, pour aller beaucoup plus loin. D'abord il nie carrément, quoique sans faire la preuve de sa négation, l'authenticité des évangiles, celle des trois premiers aussi bien que celle du quatrième. Mais surtout, c'est lui qui appliqua le premier aux écrits évangéliques, avec une audace sans pareille, la fameuse théorie du *mythe*, qui est désormais inséparable de son nom. Avant lui, quelques critiques avaient utilisé cette théorie, pour expliquer divers faits de l'histoire en général. Plusieurs exégètes, entre autres de Wette, Eichhorn, Gabler [1], s'en étaient servis à leur tour, pour attaquer le caractère historique de nombreux écrits de l'Ancien Testament. Parfois même [2], mais non sans quelque réserve, on avait regardé comme mythiques certains faits plus extraordinaires de la vie de Notre-Seigneur, — sa naissance surnaturelle, sa résurrection, les apparitions d'anges, — mais on n'avait pas osé s'avancer plus loin sur cette voie. Strauss, renversant toutes les barrières, prétendit que la plupart des détails évangéliques n'avaient pas eu d'autre origine que le mythe. Il ne manque pas de revendiquer cette triste prérogative. Les autres, écrit-il dans sa Préface, s'étaient arrêtés en chemin, saisis par le scrupule, se demandant avec anxiété ce qui resterait du Jésus historique comme fondement de notre religion, si l'on faisait aux évangiles, d'une manière

1. Voir F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste* 5e édit., t. II, p. 464-510; Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e édit., p. 240-241.
2. Ce fut le cas pour Usteri.

conséquente et régulière, l'application du système mythique. Quant à lui, il n'éprouvait aucun scrupule de ce genre, continue t-il. Les études philosophiques avaient délivré son âme, sa pensée, de tout préjugé religieux et dogmatique [1]. Ses yeux voyaient les choses clairement.

Ainsi donc, d'après Strauss, les faits miraculeux et beaucoup d'autres épisodes de la vie de Notre-Seigneur ne sont ni des impostures, comme avait osé le dire Reimarus, ni des évènements naturels, comme le prétendait Paulus : ce sont des « mythes ».

Mais qu'est-ce qu'un mythe ? Le substantif grec μῦθος, sur lequel est calqué ce nom, a souvent la signification de « fable »; toutefois, un mythe n'est pas précisément ce qu'on appelle une fable, bien que ce soit, au fond, quelque chose de fabuleux, de légendaire. Ce terme est assez élastique sous la plume de Strauss. En somme, les mythes sont des fictions, mais sous lesquelles se dissimulent des concepts philosophiques ou théologiques. C'est une transformation poétique de l'histoire. Finalement, comme l'a fort bien dit le professeur C. E. Luthardt [2], « mythique » n'a pas pour Strauss d'autre signification qu'« imaginaire. »

Laissons la parole à M. Vigouroux, qui a nettement développé cette pensée [3] : « Le mythe est, comme l'apologue, le fruit de l'imagination ; mais il en diffère en ce point qu'il est une sorte d'incarnation des idées populaires, à un moment donné. Les aspirations d'une école, sa manière de concevoir les choses, ses désirs et ses idées prennent un jour un corps, son idéal se personnifie dans

---

1. Voir les pages 56 et 57.
2. *Les histoires modernes de la vie de Jésus*, trad. franç., broch. in-8, Paris, s. d., p. 22.
3. *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 58.

un être ou un récit imaginaire : voilà le mythe. Ce n'est pas l'écrivain qui nous le raconte qui en est le créateur, ce n'est pas non plus tel ou tel individu isolé ; non, c'est une création collective, anonyme, spontanée, inconsciente, dans laquelle chacun a fourni quelque trait, quelque élément, sans qu'il soit possible de départir à chacun la part qui lui revient. C'est de cette manière que les évangiles ont été composés par l'imagination populaire, avant d'être écrits par les quatre évangélistes. »

Mais quel a été au juste le facteur principal du mythe dans les évangiles ? « L'histoire des mythes évangéliques s'explique par l'état des esprits à l'époque où parut Jésus de Nazareth... C'est l'attente messianique qui a créé le Jésus des évangiles. Dès qu'un nombre de fidèles, de plus en plus croissant, se fut imaginé reconnaître le Messie en Jésus, ils se persuadèrent que toutes les prédictions et toutes les figures découvertes par l'imagination rabbinique dans l'Ancien Testament devaient avoir trouvé en lui leur accomplissement... On savait ainsi à l'avance et en détail les merveilles que Jésus devait avoir opérées, par cela seul qu'il était le Messie. Le Nouveau Testament était donc écrit à l'avance dans l'Ancien, et l'enthousiasme des premiers chrétiens n'eut qu'à recueillir les différents traits qui y étaient épars, pour former l'idéal de son adoration et de ses rêves [1]. »

Strauss lui-même va nous indiquer, par deux exemples, comment le mythe a pénétré dans la substance la plus intime des évangiles.

Premier exemple, emprunté à la résurrection de Jésus-Christ. « D'après la croyance de l'Eglise, Jésus est revenu miraculeusement à la vie. D'après l'opinion des déistes

---

1. *Ibid.*, p. 60-61. Les néo-critiques rationalistes acceptent unanimement cette théorie.

comme Reimarus, son cadavre a été dérobé par les disciples. D'après l'exégèse des rationalistes, Jésus n'était mort qu'en apparence, et il est revenu naturellement à la vie. D'après nous, c'est l'imagination des disciples qui, sollicitée par leur cœur ému, leur a présenté comme revenu à la vie le Maître qu'ils ne pouvaient se résoudre à croire mort. Ce qui, pendant des siècles, avait passé pour un fait extérieur, envisagé d'abord comme miraculeux, puis comme frauduleux (Reimarus), et enfin comme simplement naturel (Paulus), est aujourd'hui (grâce à Strauss) rangé parmi les phénomènes de la vie de l'âme, redevient ainsi un fait purement psychologique (un mythe)[1]. »

Le second exemple décrit la manière dont se serait formée, au moyen du mythe, l'image du Christ, telle que l'Eglise l'a toujours présentée. « Comme premier résultat..., nous trouvons la foi des disciples de Jésus à sa résurrection. Par là-même, l'idée qu'on se faisait de lui fut placée dans une température qui devait nécessairement produire, par la plus luxuriante des croissances, de nombreux rejetons non-historiques, toujours plus merveilleux les uns que les autres. Le fils de David, inspiré de Dieu, devient le Fils de Dieu, engendré sans un père ; le Fils de Dieu devient le Verbe créateur fait chair ; le thaumaturge ami des hommes se met à ressusciter les morts et devient le maître illimité de la nature et de ses lois ; le sage instructeur du peuple, le prophète qui lisait dans le cœur des hommes, devient le connaisseur de toutes choses, un *alter ego* de Dieu ; celui qui est allé à Dieu par sa résurrection est aussi sorti de Dieu, a été dès le commencement auprès de Dieu, et sa vie terrestre n'a été qu'un court épisode par

1. Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, trad. franç., Paris, 1872, p. 74-75.

lequel il a interrompu, pour le bien de l'humanité, son existence éternelle auprès de Dieu [1]. »

Le premier des deux exemples que nous venons de citer nous offre un spécimen de la méthode suivie par Strauss dans sa critique des récits évangéliques. Prenant à part les faits de la vie de Notre-Seigneur, il les étudie un à un, d'après les interprétations qu'en donnaient, d'un côté les « surpranaturalistes », de l'autre côté les rationalistes du type de Paulus. Par un persifflage presque perpétuel et très peu digne, il met en relief les difficultés qu'elles présentaient l'une et l'autre ; il est spécialement habile à faire ressortir les violences faites aux textes, à l'histoire et au bon sens par le système de Paulus. Après avoir — du moins il le croit, et M. Schweitzer est de son avis [2], — « réfuté le supranaturalisme par le rationalisme, et le rationalisme par le supranaturalisme », il les remplace l'un et l'autre par son explication mythique.

Suivons-le pour quelques autres détails. Voici la première multiplication des pains. Suivant les orthodoxes, cinq mille hommes ont été réellement nourris avec cinq pains et deux poissons ; il y a eu un vrai miracle [3]. D'après les rationalistes, cinq mille hommes ont été nourris par Jésus, mais sans miracle : le Sauveur se contenta de partager aimablement ses provisions avec ceux qui l'entouraient ; son exemple fut contagieux ; ceux qui avaient des vivres les mirent aussi à la disposition de leurs voisins, et de la sorte la foule entière fut rassasiée [4]. Selon quelques interprètes à demi croyants, le miracle fut relatif, et

1. Passage extrait de la « Vie de Jésus pour le peuple allemand », et cité par H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 88.

2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 79.

3. Strauss rend habituellement justice à l'interprétation « supranaturaliste », en admettant qu'elle respecte le sens littéral des récits évangéliques.

4. Voir la page 40.

non pas absolu : de même que Dieu crée cent ou soixante grains de blé avec un seul grain jeté en terre, ainsi Jésus a produit, mais on ignore par quels procédés particuliers, cinq mille pains avec cinq pains ; c'est le « procédé naturel accéléré [1] ». D'après Strauss et ses adhérents, Jésus a nourri le peuple au moyen de sa parole, qui était le pain de vie ; or, comme l'ancienne Eglise croyait à sa divinité, on vit peu à peu se former le mythe en vertu duquel il avait multiplié miraculeusement des pains matériels.

Passons au baptême de Notre-Seigneur. Aux « supranaturalistes » Strauss objecte que l'Esprit-Saint n'apparaît pas sous la forme d'une colombe, et que Dieu ne parle pas en hébreu du haut des nuages. Il plaint Paulus de s'être donné beaucoup de peine pour apprivoiser les colombes de Palestine, de telle sorte qu'une d'elles vînt se poser sur la tête de Jésus. En réalité, Jean a peut-être baptisé Jésus, mais il n'y eut pas autre chose ; les autres détails sont des embellissements mythiques.

Encore la résurrection de Notre-Seigneur. Contre les « supranaturalistes » : ils se montrent romanesques, en croyant qu'un ange a roulé la pierre qui fermait le tombeau. Contre les rationalistes de l'école de Paulus : ils ont tort de se fatiguer à chercher comment elle a pu être roulée (par un tremblement de terre, etc.), de manière à ouvrir le sépulcre. Ils font erreur de part et d'autre, car Jésus n'est pas ressuscité ; sa résurrection n'est qu'un mythe.

Mais nous avons le droit d'être curieux, et de demander à Strauss à quels signes on peut reconnaître l'existence des mythes. Il a prévu notre question, bien qu'il y réponde en

1. Voir la page 46.

termes asez vagues. Il nous dit que, tout bien considéré, il y a deux critériums qui permettent de reconnaître la présence du mythe dans un récit évangélique : d'abord la forme, puis le fond de la narration.

En ce qui concerne la forme, il importe d'examiner si elle est poétique, si elle contient des passages poétiques (tels que le *Magnificat*, le *Nunc dimittis*, etc.), si les paroles proférées par les personnages mis en scène sont plus relevées et plus « enflammées » qu'on est en droit de l'attendre de la situation décrite. En vertu de ces critériums, les récits de l'Annonciation, de la Visitation, de la nativité de Jean-Baptiste, de Noël, de la présentation au temple, sont certainement des mythes.

Pour ce qui regarde le fond, il faut étudier s'il est... La formule est un peu embrouillée ; en réalité, s'il a l'air d'être mythique. Et il suffit qu'il s'y mêle du surnaturel, du miraculeux, de l'extraordinaire, pour qu'il soit, à n'en pas douter, le produit du mythe.

Mais soyons encore plus indiscrets, et posons à l'auteur du système, ou à l'un de ses nombreux amis, cette difficulté : Vous affirmez qu'il existe des traits mythiques ou légendaires, par exemple, dans tel récit de saint Matthieu. Cette circonstance suffit-elle pour que je traite ce récit tout entier comme un mythe? ou bien, après avoir supprimé les traits que vous affirmez être mythiques, pourrai-je regarder les autres comme historiques ? « La question demeure difficile à trancher, » répond M. Weidel[1]. En principe, elle doit l'être certainement, même pour les adeptes les plus fervents du mythe ; en fait, elle ne l'est pas, car, pour Strauss comme pour tous les autres critiques rationalistes, un récit est condamné sans rémission, dès qu'on a jeté sur lui le plus léger doute. Strauss

1. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 26.

en particulier est inexorable. Lorsqu'un fait a passé par le crible de sa critique, il n'en reste généralement rien, si ce n'est un mythe. Ainsi, pour mentionner encore un autre détail, la tentation de Notre-Seigneur n'ayant pu être ni un fait surnaturel (c'est évident, puisqu'il n'en existe pas de cette catégorie), ni un fait naturel (Paulus déraisonne dans ses explications à ce sujet), ni un phénomène simplement interne (car les évangélistes ont voulu raconter un fait extérieur, Strauss a raison en cela), il reste à dire qu'elle est une création de l'Eglise primitive, en vue de glorifier Jésus-Christ. Et le baptême du Sauveur, que prouve-t-il ? Il est d'abord nécessaire de le dépouiller de toutes ses circonstances surnaturelles, qui sont de pures fictions. S'il a eu lieu réellement, ce qui n'est pas certain, il démontre que Jésus ne se croyait pas sans péché, puisqu'il consentit à recevoir ce symbole de la pénitence.

On le voit, les nuances sont une chose inconnue de Strauss. Il veut bien croire, cependant, que l'onction de Jésus à Béthanie fut un fait réel, à peu près à la manière dont la racontent saint Matthieu [1] et saint Marc [2]. Mais le quatrième évangile [3] a tort de l'attribuer à Marie, sœur de Lazare, et saint Luc [4] est également parti à tort de ce fait, pour créer l'onction de la pécheresse.

Cette façon de découvrir des « doublets » ou duplicata, dans les évangiles, est aussi une des armes de notre auteur, et les néo-critiques ont appris de lui à s'en servir. La double multiplication des pains, affirme-t-il, excite de prime abord la défiance, car un tel prodige — alors même que ce n'ait pas été un prodige — ne pouvait guère se renouveler deux fois. Et pourtant, l'évangile selon saint

1. Matth., **26**, 6-13.
2. Marc., **14**, 3-9.
3. Joan., **12**, 1-11.
4. Luc., **7**, 36-50.

Matthieu contient le duplicatum en question ; ce n'est donc pas saint Matthieu qui a composé cet écrit, puisqu'il avait été témoin oculaire, et qu'il n'aurait pas raconté deux faits distincts, alors qu'il n'y en avait eu qu'un seul. C'est ainsi que les coups de Strauss frappent à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans qu'on puisse s'y attendre. Peu lui importe, d'ailleurs. Toujours en vertu de ses principes, Jésus n'a rendu la vue qu'à un seul aveugle, celui de Jéricho, et il l'a fait sans aucun miracle ; toutes les autres cures semblables ont été calquées sur celle-là. Il n'est pas possible que le Sauveur ait choisi ses apôtres à la manière exposée par les évangélistes : ç'eût été choisir en aveugle ; les récits des différentes vocations ont été empruntés au choix d'Elisée par Elie (III Reg. **19**, 19-21).

§ II. — Critique du système de Strauss.

M. Schweitzer[1] prétend que la Vie de Jésus de Strauss « est un chef-d'œuvre littéraire ». A l'entendre, « le style est simple, riche en images, parfois ironique, mais toujours distingué et digne. » Et il cite comme exemple ce passage, relatif aux préparatifs de l'entrée triomphale à Jérusalem : « Ici, on ne comprend pas comment Jésus a pu délibérément accroître pour lui-même les difficultés de la marche en avant, en choisissant un animal qui n'avait pas encore été monté, et qui, si la toute-puissance divine ne le maintint pas paisible (car, pour la première chevauchée sur un tel animal, l'habileté du cavalier le plus parfait est insuffisante), aura certainement produit maints désordres durant le cortège solennel ; d'autant mieux que sa mère ne le précéda point, car elle n'a marché avec lui

---

1. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 76.

que dans la tête du premier évangéliste [1]. » M. Schweitzer admire ce « sarcasme ». Hase s'était contenté de l'excuser faiblement, sous prétexte qu' « un auteur a besoin d'être très résigné, pour retenir une bonne inspiration qui combat en sa faveur [2]. » Nos lecteurs sauront mieux le caractériser.

Cependant, M. Schweitzer adresse à Strauss de graves reproches, tout en lui témoignant sa vive reconnaissance. Nous avons mentionné ses éloges ; nous ne manquerons pas de citer ses blâmes, en faisant brièvement la critique du système de Strauss.

a) Le plus grand défaut de Strauss, — un « défaut énorme », dit M. Weinel [3], — consiste dans le caractère absolument négatif de sa théorie. Que devient la biographie de Jésus, après avoir subi un pareil traitement ? Presque tout disparait, à titre de mythe, de poésie populaire, et provient soit du monde de la légende, soit des antiques récits de l'Ancien Testament, soit de la foi de l'Eglise primitive. Que reste-t-il comme « noyau historique » ? M. Weinel cherche et ne trouve à peu près rien [4]. « Est-ce que ce qui reste n'est qu'un champ de ruines ? ou bien, y a-t-il encore assez de pierres solides pour fonder une nouvelle construction sur la base qui a été posée, Jésus-Christ [5] ? C'est le défaut du livre... Bien que Strauss regarde comme authentique la plus grande partie des discours de Jésus, tels que les contiennent les trois premiers évangiles [6],... il n'a pas essayé d'utiliser ces discours pour

---

1. Straus, *Leben Jesu*, t. II, p. 291.
2. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 156.
3. *Ungeheurer Mangel* (*Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 44). On le lui a reproché de tous côtés ; cf. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 83.
4. *L. c.*, p. 42.
5. Allusion au beau texte de saint Paul, I Cor., 3, 11.
6. Il rejette pourtant en entier le discours eschatologique, Matth., 24-25 ; Marc., 13 ; Luc., 21.

tracer l'image de Jésus lui-même. Son livre n'a qu'un caractère négatif. » Rien n'est plus vrai. Strauss nous dit à perte de vue ce que le Sauveur n'a pas fait ; il oublie de nous apprendre ce qu'il a été, ce qu'il a fait. La plupart des événements de sa vie doivent être regardés comme une collection de mythes. Ce que nous savons de lui, c'est qu'il a accompli quelques voyages en prêchant le royaume de Dieu, qu'il a guéri quelques malades, sans d'ailleurs opérer aucun miracle, et qu'il a délivré quelques possédés, qui ne l'étaient pas [1]. Or, M. Schweitzer lui-même en convient [2], dans la vie de Jésus, « la base des faits historiques est beaucoup plus considérable que Strauss le prétend. »

b) Si Jésus n'a rien été, n'a rien fait d'extraordinaire, comment expliquer l'origine du christianisme et de l'Eglise, qui se rattache directement et uniquement à lui [3] ?

c) Considérée en elle-même, la théorie de Strauss n'est pas moins fausse et arbitraire que celles de Reimarus et de Paulus. En effet, Strauss est incapable de démontrer qu'il existe le moindre mythe dans les évangiles : ses assertions à ce sujet sont sans aucun fondement sérieux [4].

---

1. « La théorie (de Strauss) n'avait besoin que d'un mince substratum de théologie positive. Tout ce qu'il était nécessaire de croire, c'est que Jésus avait grandi à Nazareth, qu'il avait été baptisé par Jean, qu'il avait appelé les disciples, voyagé à travers la Palestine en enseignant, qu'il s'était mis en opposition avec les pharisiens, qu'il avait introduit le royaume messianique, et qu'il avait été crucifié, victime de la haine des pharisiens. » Fairbairn, *The Place of Jesus in modern Theology*, 10e édit., p. 210. Tel est bien le résumé de ce que dit Strauss sur ce point. Cf. *Leben Jesu*, t. I, p. 72.

2. *Von Reimarus...*, p. 83.

3. Voir L.-Cl. Fillion, *L'existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain*, in-12, Paris, 1909, p. 61-63.

4. M. Schweitzer reconnait aussi, *loc. cit.*, p. 82, que Strauss est allé beaucoup trop loin et qu' « il exagère l'importance des motifs empruntés à l'Ancien Testament par l'activité créatrice de la tradi-

On démontre que les trois évangiles synoptiques sont antérieurs à la ruine de Jérusalem (70 après J.-C.), et que, lorsqu'ils parurent, de nombreux témoins de la vie de Jésus existaient encore en Palestine et ailleurs ; en de telles conditions, le mythe n'avait ni la possibilité, ni le temps de se former.

d) En outre, — et c'est là encore un « défaut énorme », — l'application du système de Strauss aux évangiles n'est nullement justifiée par une étude minutieuse des documents. Tout le monde l'a reconnu, Strauss a échoué piteusement sur ce point, dont l'importance est cependant capitale. Sa critique de l'histoire évangélique n'a pas pour base, ainsi qu'il le faudrait, la critique des évangiles eux-mêmes. M. Otto Schmiedel, protestant libéral aux idées très larges, ne manque pas de le lui reprocher aussi : « Le défaut principal de Strauss est d'avoir écrit une vie de Jésus sans faire au préalable une étude sérieuse des sources[1]. » Comme le fait observer M. Vigouroux, « les questions qui concernent l'origine et l'authenticité des évangiles sont expédiées en quelques phrases[2] ». Et cela est absolument insuffisant, surtout dans une œuvre semblable.

e) Les « théologiens modernes » du protestantisme allemand ont un grief spécial contre Strauss, et M. Schweitzer ne manque pas de le signaler avec amertume[3]. Leur prédécesseur le plus goûté, celui auquel ils doivent et em-

---

tion. » Mais notons bien que Strauss ne se contente pas d'« exagérer » sur le point indiqué; c'est lui, et non la tradition, qui a déployé une grande « activité créatrice ».

1. *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 1re édit., Tubingue, 1902, p. 5.

2. *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 64. En réalité, Strauss consacre environ quatre pages à ces questions, *Leben Jesu*, t. I, p. 62-66.

3. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 86.

pruntent le plus, éprouve une sorte d'animosité à l'égard du second évangile, ne veut pas voir autre chose en saint Marc, conformément à l'ancienne opinion, qu'un *epitomator* et un satellite de saint Matthieu, sans lumière propre; or, ils ne peuvent s'expliquer cette conduite, et encore moins la pardonner, eux qui ont placé si haut l'œuvre de Marc. Mais il n'est pas temps encore d'étudier la *Markushypothese* [1], qui a fait de nos jours tant de bruit. Elle appartient à la cinquième « étape ».

Relativement à Strauss, nous empruntons notre conclusion au Dr Adolphe Hausrath, ardent rationaliste, qui a écrit sa biographie : « Les résultats de la critique de Strauss ne sont soutenables à aucun point de vue : ni au point de vue historique, ni à celui de la philosophie, ni au point de vue religieux [2]. »

Malgré la faiblesse de son système, Strauss a fait un mal immense, et Hase ne s'est pas trompé dans le jugement qu'il portait dès l'apparition du tome Ier de la Vie de Jésus : « Je reçus le premier volume un soir d'été, en 1835, et j'en lus jusque bien avant dans la nuit, prévoyant l'impression considérable qui allait être produite, mais sachant aussi qu'aucun livre au monde n'est assez puissant pour renverser le trône du Christ [3]. » Il dit encore : « Strauss a exprimé presque tous les doutes qu'on peut faire valoir contre la certitude historique des évangiles ;

---

1. On désigne ainsi le sentiment d'après lequel le second évangile aurait servi de base aux deux autres synoptiques, et aurait joué un rôle prépondérant dans l'histoire de la littérature évangélique.

2. *F.-D. Strauss und die Theologie seiner Zeit*, Heidelberg, 1876-1878, t. I, p. 159. M. Hausrath est né à Carlsruhe en 1837 ; il a été pendant de longues années (depuis 1871) professeur de théologie à l'université de Heidelberg. Nous aurons à revenir sur lui. Renan aussi a critiqué Strauss avec une juste sévérité. Voir ses *Etudes d'histoire religieuse*, 7e édit., Paris, 1880, p. 161-162.

3. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 159.

il a fortement mis en relief toutes les contradictions que présentent entre eux les divers récits... Son œuvre est classique comme œuvre du doute et de la négation, de sorte que l'avenir ajoutera difficilement quelque chose sous ce rapport. » La suite de cette étude montrera, en effet, que les néo-critiques n'ont presque rien ajouté [1].

§ III. — Réfutations nombreuses que suscita la « Vie de Jésus » de Strauss.

La Vie de Jésus de Strauss avait jeté dans le deuil et la consternation tous ceux qui gardaient encore un reste de foi [2]. Les protestants surtout se sentaient gravement atteints par cet ouvrage, car ils n'ont pas, comme nous, l'autorité de l'Église pour point d'appui, et ils ne contem-

1. Sur Strauss, sa vie et son système, on peut consulter : l'article de P. Schanz, dans le *Kirchenlexikon* de Wetzer et Welte, 2e édit., revue par Kaulen, t. xi, col. 904-913 ; C. E. Luthardt, *Les histoires modernes de la vie de Jésus*, trad. franç., Paris, s. d., t. i, p. 7-34 ; E. Zeller, *D. Fr. Strauss in seinem Leben und seinen Schriften*, Bonn, 1874 ; Fr. Hettinger, *D. Fr. Srauss ; ein Lebens- und Literaturbild*, Fribourg-en-Brisgau, 1875 ; K. Hase, *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 155-161, 194-197 ; Fairbairn, *The Place of Jesus in modern Theology*, 10e édit., p. 232-253 ; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., p. 36-72, 84-96, et *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. ii, 5e édit., p. 513-559 ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3e édit., t. iii, p. 171-189, 207 et suiv. ; H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 23-24 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 65-94, 192-197 ; J. Riehl, *Jesus im Wandel der Zeiten*, 5e édit., Berlin, 1908, p. 25-35 ; Th. Ziegler, *David Fr. Strauss*, in-8, Strasbourg, 1908 ; H. Maier, *An der Grenze der Philosophie : Melanchton, Lavater, Strauss*, in-8, Tubingue, 1909. Voir aussi Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. ii, Paris, 1873, p. 17-72 ; G. Uhlhorn, *Das Leben Jesu in seinen neueren Darstellungen*, Hanovre, 1866, 4e édit. en 1892, et un article peu banal du célèbre littérateur Edgar Quinet (1803-1875), dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1838, série iv, t. xvi, p. 585-629.

2. M. F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3e édit., t. iii, p. 171, dit que l'année 1835, qui vit paraître la *Vie de Jésus*, fut « l'année de la révolution théologique ».

plaient pas sans effroi les fondements de leur religion ébranlés, lézardés, en vertu même de leur grand principe du libre examen. Aussi, de nombreux contradicteurs relevèrent-ils aussitôt le gant jeté par Strauss. « C'est à peine, dit M. Schweitzer [1], si jamais un livre a suscité une pareille discussion. » Pendant les cinq années qui suivirent la publication de la Vie de Jésus, il parut environ soixante écrits destinés à la réfuter [2].

Il suffira de mentionner ici ceux de J. C. F. Steudel, ancien professeur de Strauss, « Ce qu'il faut d'abord prendre à cœur [3] » ; de C. A. Eschenmayer, professeur à l'université de Tubingue, « L'Iscariotisme de nos jours [4] » ; du pasteur J. Vaihinger, « Sur les contradictions dans lesquelles s'embrouille l'interprétation mythique des évangiles [5] » ; du Dr C. Ullmann, « Historique ou mythique? [6] » ; comme aussi ceux qui prirent le ton du badinage ou du persiflage [7]. Après avoir signalé l'article publié contre Strauss par Edgar Quinet dans la *Revue des Deux Mondes* [8], et la traduction de la « Vie de Jésus » par Littré (1840), M. Schweitzer constate, non sans mélancolie [9], que le livre

---

1. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 95. « Des hommes connus et inconnus, les écoles anciennes et nouvelles, le clergé et les laïques, tous ceux qui (suivant le mot de Strauss) pouvaient porter un bâton, ou du moins agiter une crécelle, se jetèrent dans la mêlée. » Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e édit., p. 242.

2. M. Schweitzer en donne la liste dans un appendice spécial, *op. cit.*, p. 410-413.

3. *Vorläufig zu Beherzigenden*, Tubingue, 1835.

4. *Der Ischariotismus unserer Tage*, broch. in-8 de 104 p., Tubingue, 1835.

5. *Ueber die Widersprüche in welchen sich die mythische Auffassung der Evangelien verwickelt*, broch. in-8 de 91 p., Stuttgart, 1836.

6. *Historisch oder mythisch?* 244 p., Hambourg, 1836.

7. L'un d'eux traite comme un mythe la vie de Mahomet ; un autre, celle de Luther ; un troisième, celle de Strauss lui-même, sous ce titre : *La vie de Strauss, en l'an 2839* (Paris, 1839).

8. Voir la page 75.

9. *Von Reimarus...*, p. 106, n. 3.

de Strauss « demeura sans influence sur la théologie et la littérature françaises. » Du reste, ajoute-t-il pour se consoler, « Strauss compte parmi ces esprits allemands qui doivent toujours rester étrangers et incompréhensibles pour la pensée française. » Dans le compte rendu auquel nous venons de faire allusion, Edgar Quinet adjure les catholiques, le pape surtout, de faire un effort pour chasser les nouvelles hordes barbares qui menaçaient le monde chrétien [1].

D'autres réfutations méritent plus qu'une mention pure et simple. Elles eurent pour auteurs soit des protestants orthodoxes, soit des savants catholiques. A la première de ces deux catégories appartiennent les ouvrages de Tholuck, de Wilke et de Neander.

Frédéric-Auguste-Gottlieb Tholuck, né en 1799 à Breslau, devint en 1826 professeur d'exégèse à l'université de Halle, et mourut en 1877. D'abord incrédule, puis piétiste, il adopta une position mixte entre l'orthodoxie et le rationalisme. Il publia contre Strauss, en 1836, un excellent volume, intitulé : « La crédibilité de l'histoire évangélique [2] ». C'est lui surtout qui, par la force de sa démonstration, obligea Strauss à battre en retraite sur plusieurs points [3]. Il fait cette réflexion très juste, à propos de la négation des miracles par son adversaire : « Il (Strauss)

---

1. « Comme autrefois Léon devant Attila, il est temps que la papauté sorte vêtue de pourpre, et renvoie d'un geste, si elle le peut, cette nuée de barbares, jusque dans le désert moral où ils font leur demeure. » *Revue des Deux-Mondes*, *l. c.*, p. 627-628.

2. *Die Glaubwürdigkeit der evangelischen Geschichte, zugleich eine Kritik des Lebens Jesu von Strauss für theologische und nichttheologische Leser*, Hambourg, 1837, 2e édit. en 1838. L'abbé H. de Valroger a traduit ce livre en français, sous le titre : *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique, en réponse au* Dr *Strauss, traduction abrégée et annotée*, in-8, Paris, 1847.

3. Voir la *Vie de Jésus*, trad. Littré, t. I, p. 12.

s'est approché des évangiles avec cette conviction (toute faite) : Les miracles sont impossibles ; en de telles conditions, il était démontré d'avance que les évangélistes ont été trompeurs ou trompés. »

Christian-Gottlob Wilke, né en 1786, mort en 1854 [1], a composé l'une des meilleures répliques qui aient été faites à l'ouvrage de Strauss. Il l'a intitulée : « Tradition et mythe [2]. » Elle renferme de nombreuses erreurs protestantes ; mais elle démontre fort bien que, dans le système de Strauss, la philosophie fait une perpétuelle violence à l'histoire, de manière à ne rien laisser subsister du Christ des évangiles.

Auguste-Wilhelm Neander, né en 1789 à Gœttingue, de parents juifs, reçut le baptême (protestant) en 1806 [3], suivit les cours de théologie et devint professeur à l'université de Berlin (1813), d'où il exerça une influence considérable par ses nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de l'Église. Il mourut en 1850. Il inaugura contre Strauss un excellent genre d'apologétique, opposant à la fausse « Vie de Jésus » une biographie du Sauveur [4] composée selon les vrais principes de la science, et non d'après une méthode anti-critique et subversive. Son livre est au fond l'œuvre d'un croyant ; il a joui d'un grand succès en

---

1. D'abord ministre protestant, puis converti au catholicisme en 1846 ; auteur de la *Clavis Novi Testamenti philologica*, publiée en 1840-1841, et remaniée plus tard pour les étudiants catholiques.

2. *Tradition und Mythe ; ein Beitrag zur historischen Kritik der kanonischen Evangelien überhaupt, wie insbesondere zur Würdigung des mythischen Idealismus im Leben Jesu von Strauss*, in-8, Leipzig, 1837.

3. Son vrai nom était David Mendel. Celui de Neander, qu'il adopta en embrassant le christianisme, dérive du grec (νέος ἀνήρ) et signifie : « homme nouveau. »

4. *Das Leben Jesu Christi*, Hambourg, 1837, 7ᵉ édit. en 1873. Il en existe une traduction française, publiée à Paris, en 1852, 2 vol. in-8. Sur Neander, voir F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. II, p. 239-265 ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3ᵉ édit., t. III, p. 59-68.

Allemagne. L'auteur croit au caractère surnaturel de la naissance de Notre-Seigneur, à la résurrection de Jésus, à son ascension, à la plupart de ses miracles. Il réfute son adversaire avec dignité et avec force tout ensemble; Strauss n'a pas pu s'empêcher de reconnaître la valeur de son argumentation, surtout en ce qui regarde le quatrième évangile. Malheureusement, Neander fait de trop fréquentes concessions à l'esprit du temps, car il était loin d'être sûr de ses propres positions sur des points essentiels. Par exemple, Jésus est Fils de Dieu, en ce sens que l'idée de l'humanité s'est parfaitement réalisée en lui ; il s'est développé comme les autres hommes ; au début, il n'avait pas encore une conscience très nette de son rôle ; il s'est trompé relativement à Judas ; aucune voix divine ne s'est fait entendre à son baptême ; il n'y a pas eu d'expulsion de démons, etc. Ce défaut de l'armure n'échappa point à Strauss, qui conseilla malignement à Neander de prendre pour exergue de son ouvrage cette parole de l'évangile [1] : « Je crois, Seigneur ; venez en aide à mon incrédulité. » M. Schweitzer exprime la même pensée, en termes plus méchants, lorsqu'il dit que le livre de Neander « est né du désespoir et qu'il a eu la perplexité pour marraine [2]. »

Quelques années plus tard, deux autres professeurs distingués, Ebrard et Lange, qui appartenaient également au protestantisme orthodoxe, publièrent aussi deux ouvrages importants contre Strauss et ses principes destructeurs. Auguste Ebrard [3] attaqua vigoureusement « les maîtres du doute », ainsi qu'il les nomme, dans sa « Critique scientifique de l'histoire évangélique [4]. » Son but est

---

1. Marc., 9, 23.
2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 101.
3, Né en 1818, professeur à Zurich et à Erlangen, mort en 1888.
4. *Wissenschaftliche Kritik der evangelischen Geschichte*, Francfort-sur-le-Mein, 1842, 3ᵉ édit. en 1868.

de prouver que les évangiles contiennent de l'histoire véritable, même lorsqu'ils exposent des miracles, grands ou petits. Au jugement de Hase [1], qui appartient cependant à l'école opposée, il manifeste « une grande pénétration » d'esprit. Il aurait dû traiter ses adversaires avec plus de ménagements [2]. Johann Peter Lange [3] avait composé, dès l'année 1836, un excellent écrit [4] pour réfuter Strauss et ses principes. Il écrivit ensuite, dans le même sens, sa « Vie de Jésus d'après les évangiles [5], » opposant perpétuellement le portrait historique du Sauveur à la caricature de Strauss. Il a des aperçus originaux et intéressants. Il est regrettable qu'il manque souvent de concision et de clarté ; plus regrettable encore qu'il ait adopté une théorie erronée au sujet des miracles évangéliques. Ceux-ci, d'après lui, seraient simplement les manifestations habituelles de la personnalité suréminente et unique de l'Homme-Dieu, qui ne pouvait pas agir autrement que d'une manière miraculeuse.

Dans tous ces écrits polémiques et apologétiques dirigés contre Strauss, il y a d'excellentes intentions et d'excellentes choses, mais en même temps de nombreuses imper-

---

1. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 173.

2. Son langage est souvent très âpre à leur égard. Il dit à Strauss que ses plaisanteries relatives aux deux ânes de l'entrée triomphale (voir la page 70) sont de l'esprit d' « âne » ; à Bruno Bauer, qu'on ne saurait toucher de la poix avec des gants glacés, etc.

3. Né en 1802, mort en 1884. D'abord pasteur, puis professeur de théologie à Zurich (1836) et à Bonn (1854). C'est sous sa direction et avec sa collaboration très active, que fut publié, entre les années 1856 et 1877, en 36 volumes, le *Theologisches homiletisches Bibelwerk*, commentaire littéral et homilétique de la Bible, dans un sens croyant et conservateur.

4. *Ueber den geschichtlichen Charakter der kanonischen Evangelien, insbesondere der Kindheitsgeschichte Jesu*, in-8.

5. *Das Leben Jesu nach den Evangelien*, 5 vol. in-8, Heidelberg, 1844-1847.

fections. Le protestantisme, avec ses doutes sans fin, était incapable de réfuter complètement le système de Strauss, tout aussi bien que ceux de Paulus et de Reimarus, qui n'avaient fait que tirer les conclusions des principes luthériens et autres. D'ailleurs, nous l'avons dit, plusieurs des adversaires du jeune « critique » avaient été fort malhabiles, et, comme il avait l'humeur très combative, il releva leurs points faibles avec une rudesse sans pareille, dans une série d' « écrits défensifs »[1]. Il y compare ses contradicteurs à des femmes qui se mettent à crier, dès qu'elles entendent un coup de fusil. Il répond à Steudel qu'il ne faut pas transformer une question scientifique en une question de morale ; à Eschenmayer, que son livre était un « avorton, issu du légitime mariage contracté entre l'ignorance théologique et l'intolérance religieuse. » Son orgueil égalait son manque de tact et de goût.

Lorsque fut publiée la *Vie de Jésus*, Ernest-Wilhelm Hengstenberg[2] l'avait saluée[3] comme « une apparition des plus heureuses sur le domaine de la littérature théologique la plus récente, » et il avait félicité — ironiquement, il est vrai, — l'auteur d'avoir appliqué au Nouveau

---

1. *Streitschriften zur Vertheidigung meiner Schrift über das Leben Jesu*, in-8, Tubingue, 1837.

2. Né en 1802, professeur de théologie à Berlin depuis 1826 jusqu'à sa mort (en 1869). Il fut pendant quarante ans l'un des champions les plus vaillants et les plus remarquables de l'orthodoxie luthérienne. Il est célèbre par de nombreux écrits bibliques, surtout par sa *Christologie des Alten Testaments*, 1829-1835, 2ᵉ édit. en 1854-1857, et ses *Beiträge zur Einleitung in das A. T.*, 1831-1839. Ses dernières paroles méritent d'être citées : « Voilà le néant du rationalisme ; l'essentiel, c'est le Christ, c'est le Christ ; oui, c'est le Christ. » Sur ce théologien remarquable, voir F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. II, p. 305-311 ; le *Kirchenlexikon* de Wetzer et Welte, 2ᵉ édit., t. V, col. 1765-1767.

3. Dans la revue, *Evangelische Kirchenzeitung*, fondée par lui en 1827.

Testament, d'une manière très logique, le système du mythe, qu'on avait jusqu'alors réservé aux écrits de l'ancienne Alliance. Désormais, disait-il, la situation était nettement tranchée, car on savait à qui et à quoi l'on avait affaire ; « les rapports de la spéculation (philosophique) avec la foi étaient clairement indiqués. » Il écrivait encore un peu plus tard[1] : « Deux peuples, et deux seulement, sont renfermés dans le corps de notre époque. » Leur lutte deviendra toujours plus ardente. « L'incrédulité se séparera de plus en plus du peu de foi qui lui reste ; la foi aussi exclura de plus en plus ce qu'elle porte en elle-même d'incrédulité. De là résultera une bénédiction incalculable. » C'est pourquoi « celui qui a porté avec calme et avec sang-froid la main sur l'Oint du Seigneur, sans se laisser intimider par la vue des milliers d'hommes qui se tenaient et se tiennent encore à genoux devant lui, » a aussi son propre mérite.

Hengstenberg se trompait dans cette appréciation des faits : Strauss n'a produit aucun bien ; il a occasionné un mal énorme, qui dure encore. Les théologiens catholiques d'Allemagne le comprirent. Ils virent d'autant mieux le péril que courait la foi, qu'un certain nombre de leurs collègues s'étaient laissé pénétrer plus ou moins par les idées protestantes et rationalistes, surtout par celles de Schleiermacher. Plusieurs d'entre eux ripostèrent donc. Le Dr Kuhn, professeur à Tubingue, commença en 1838 la publication d'une excellente « Vie de Jésus[2] », où il répliquait avec vigueur à Strauss ; mais il n'alla pas au-

1. En 1836.

2. *Das Leben Jesu wissenschaftlich bearbeitet*, Tubingue, 1838. Il y a çà et là dans ce livre des hardiesses regrettables. L'auteur va jusqu'à affirmer que l'histoire de l'enfance de Jésus n'appartient pas à la tradition apostolique primitive, et qu'on ne doit pas en tenir compte dans une biographie « scientifique » du Sauveur.

delà du premier volume. Le Dr Léonard Hug[1] fit paraître, en 1840, son « Rapport sur la Vie de Jésus du Dr Fr. Strauss[2] ». Le Dr Jean-Népomucène Sepp[3], professeur à Munich, publia également une « Vie du Christ[4] », à laquelle une traduction française a donné chez nous beaucoup de lecteurs. Cet ouvrage a de nombreux défauts à côté de grandes qualités. Il a bien plus les dehors que la réalité de la science. Le Dr Hase le juge en ces termes : « Sepp a fait de l'histoire évangélique une fantasmagorie intéressante[5]. »

Les rationalistes, que Strauss avait si vertement tancés et tournés en ridicule, auraient pu prendre part à la lutte déchaînée contre lui, ou tout au moins se tenir à l'écart. Mais ils comprirent qu'ils avaient en lui un puissant auxiliaire ; c'est pourquoi ils ne lui furent généralement pas hostiles. Un anonyme publia des « Aphorismes pour servir à l'apologie du Dr Strauss et de son ouvrage[6]. » Le fameux Paulus écrivit même aux électeurs du canton de Zurich[7], pour les conjurer de le nommer professeur, en dépit de toute opposition. D'ailleurs, les hommes de ce parti ne se regardaient pas tous comme vaincus par

---

1. Né en 1765, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à Fribourg-en-Brisgau depuis 1791 jusqu'à sa mort (en 1846), auteur d'une excellente « Introduction au N. T. » (*Einleitung in die Schriften des N. T.*, 2 vol. in-8, 1808-1809), qui eut plusieurs éditions et que les protestants eux-mêmes apprécient beaucoup.

2. *Gutachten über das Leben Jesu...*, in-8, Fribourg-en-Brisgau.

3. Né en 1816, professeur d'histoire à l'université de Munich, de 1846 à 1867, mort le 3 juin 1909.

4. *Das Leben Christi*, 7 vol. in-8, Ratisbonne, 1843-1846, 2e édit. en 1854. En français, *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, trad. abrégée par M. Sainte-Foi, Paris, 1854, 4e édit. en 1901-1902.

5. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 176.

6. *Aphorismen zur Apologie des Dr Strauss und seines Werkes*, in-8, Grimma, 1838.

7. *Ueber theologische Lehrfreiheit und Lehrerwahl für Hochschulen*, Zurich, 1839.

Strauss ; c'est pourquoi l'un d'eux, Frédéric von Ammon, fit paraître, précisément vers cette époque, son « Histoire de la vie de Jésus[1] ». Il l'avoue franchement, il n'accepte pas le surnaturel, et il veut au contraire attirer l'attention sur « le côté naturel des miracles de Jésus. » Les guérisons dites miraculeuses qu'opéra le Sauveur sont des « cures psychiques » ; elles n'eurent pas d'autre causalité que « la puissance de la parole et de la foi », puissance entendue dans un sens purement humain (la suggestion et l'auto-suggestion). Les autres miracles s'expliquent par une sorte d'occasionalisme, la Providence ayant jugé à propos de venir en aide à Jésus de différentes manières, pour accroître sa considération personnelle. Mais ce n'est là qu'une concession théorique, que notre auteur faisait extérieurement, comme le dit Hase[2], par crainte des « zélateurs orthodoxes, ou par suite d'un petit reste de foi. Il demeure entre le Oui et le Non, (ayant) le Non dans le cœur, le Oui sur les lèvres. » En pratique, von Ammon revient plus ou moins aux explications antérieures : Jésus employait des remèdes pour guérir les malades ; tel lépreux auquel il rendit la santé était à peine atteint par le mal ; les morts qu'il ressuscita n'étaient qu'en léthargie ; la multiplication des pains consista en un partage fraternel des provisions. Après tout, ose-t-il dire, les miracles de Jésus appartiennent à la foi, pas à l'histoire.

---

1. *Die Geschichte des Lebens Jesu mit steter Rücksicht auf die vorhandenen Quellen*, 3 vol. in-8, Leipzig, 1842-1847. F. von Ammon naquit en 1766 ; il avait donc 76 ans lorsqu'il commença à publier sa Vie de Jésus, 81 ans lorsqu'il l'acheva. Ce fait démontre au moins la vigueur de son esprit. Il fut pendant de longues années professeur à l'université d'Erlangen. Il mourut en 1850.

2. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 184.

§ IV. — Débordement d'erreurs et de blasphèmes provoqué par le livre de Strauss.

Si l'ouvrage de Strauss provoqua des répliques nombreuses, il donna aussi « le signal d'un débordement inouï. » Quelques-uns jugèrent l'auteur trop timide, et n'hésitèrent pas à tirer eux-mêmes les conclusions qui découlaient de ses prémisses. Le Dr Hase les nomme spirituellement ses « épigones ». De ce nombre fut Christian-Hermann Weisse[1]. Son « Histoire évangélique traitée au point de vue de la critique et de la philosophie[2] » parut en 1838. Il s'y montre, au jugement de Hase[3], « hardi et libre, souvent paradoxal ». Il affirme que son but n'est ni négatif, ni hostile, mais qu'il a voulu simplement dégager la véritable image de Jésus, en enlevant l'enveloppe obscure dont elle avait été recouverte de bonne heure par la tradition, et ensuite par le dogme ecclésiastique[4]. Tantôt il est d'accord avec Strauss, dont il serait, d'après M. Schweitzer, « le continuateur direct[5] », tantôt il l'abandonne et le réfute. Comme lui, il critique les récits évangéliques fragment par fragment, les acceptant — ce qui est rare — ou les rejetant « d'après sa conviction la plus intime », c'est-à-dire, de la façon la plus arbitraire. Lui

---

1. Né à Leipzig en 1801, professeur de philosophie et ensuite de théologie à l'université de cette ville, à partir de 1823 ; emporté par le choléra en 1866.

2. *Die evangelische Geschichte kritisch und philosophisch bearbeitet*, 2 vol. in-8, Leipzig.

3. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 161-162.

4. A les entendre, les « théologiens (protestants) modernes » n'ont pas d'autre désir actuellement. L'opération est donc bien difficile et bien longue, puisque trois quarts de siècle n'ont pas suffi pour l'accomplir.

5. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 121. M. Schweitzer décerne aussi à Hermann Weisse « le siège de droite » à côté de l'auteur de la Vie de Jésus.

aussi, il traite de légendes la résurrection, l'ascension, tout ce que saint Matthieu et saint Luc nous apprennent de l'enfance de Jésus, etc. Hase reste donc bien en deçà de la vérité, lorsqu'il assure qu' « un grand nombre des assertions de Weisse ne résistent pas à un examen sérieux[1]. »

C'est également en 1838 que parut l' « Histoire critique du christianisme primitif[2] » pár Auguste-Frédéric Gfrörer. La première partie de cet ouvrage, publiée dès l'année 1831[3], devait servir d'introduction à l'œuvre entière. Elle porte ce titre spécial : « Le siècle du salut[4] ». Gfrörer y étudie la théologie judaïque ; surtout d'après les écrits de Philon d'Alexandrie, auquel il fait le singulier honneur de le regarder comme un précurseur des idées développées plus tard par saint Paul. Il se proposait de répondre ensuite aux trois questions suivantes, par rapport à Jésus : Que voulait-il ? Pourquoi est-il mort ? Quelles modifications les apôtres ont-ils fait subir à son œuvre ? Mais il transforma son plan lorsqu'il aborda la seconde partie, intitulée « La sainte légende[5] ». Il y étudie les récits des évangiles, en prenant pour guides d'étranges principes, car, dès qu'il croit apercevoir une ressemblance quelconque, même fort éloignée, entre ces narrations et les écrits des rabbins, — par exemple, à propos de la tentation du Sauveur, — vite il déclare que nous nous trouvons en face d'une légende juive. Parmi les quatre évangélistes, il estime assez peu saint Matthieu et saint Marc ;

1. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 161.

2. *Kritische Geschichte des Urchristentums*. L'auteur naquit en 1803 ; il était répétiteur à Tubingue, lorsque Strauss y faisait ses études ; il fut nommé bibliothécaire à Stuttgart en 1830, puis professeur à l'université de Fribourg-en-Brisgau (1846). Il mourut en 1861.

3. En deux volumes, à Leipzig ; 2e édit. en 1835.

4. *Das Jahrhundert des Heiles*.

5. *Die heilige Sage*. Une troisième partie, qui n'a point été composée, devait porter ce titre : « Le sanctuaire et la vérité », *Das Heiligtum und die Wahrheit*.

toutes ses faveurs vont à saint Luc, et davantage encore à saint Jean, bien qu'il n'accepte aussi leurs narrations que sous bénéfice d'inventaire. Gfrörer était très érudit ; mais il était doué d'une imagination extrêmement vive, qui a souvent contribué à le conduire sur de fausses routes [1]. Du moins, elle ne l'a pas empêché de parvenir finalement à la connaissance complète de la vérité chrétienne, et de se convertir au catholicisme, huit ans avant sa mort (1853).

A l'année 1838 se rattache encore la publication d'un volume anglais, qui fit surtout du bruit lorsqu'il parut, deux ans plus tard, en traduction allemande [2], avec une préface très élogieuse de Strauss [3]. L'auteur, nommé Hennell, était un négociant de Londres, qui s'était retiré pendant deux ans des affaires, pour composer ce livre. Son travail ne fut d'ailleurs pas très considérable, car ce qu'il nomme des « Révélations importantes » sur la naissance, l'enfance et la résurrection du Sauveur ne consiste guère qu'en extraits du vieux roman de Venturini [4], avec un vêtement scientifique destiné à jeter de la poudre aux yeux. Hennell n'est donc qu'un plagiaire sans distinction et sans mérite, qui ne cite pas même le nom de celui dont il a pillé la pensée et le langage. Il réussit toutefois à tromper son public, et à produire une impression assez vive.

C'est aussi de Venturini que s'est inspiré le Juif français Jean Salvador, dans son ouvrage « Jésus-Christ, sa doc-

---

1. M. Schweitzer, qui ne ménage pas toujours ses expressions, s'oublie, *Von Reimarus*..., p. 165, au point de dire que Gfrörer « a sa place parmi les critiques épileptiques. » Il suffisait de lui reprocher de « l'auto-suggestion ».

2. *Untersuchungen über den Ursprung des Christentums*, 1840.

3. « Ce qui ne fait pas grand honneur à celui-ci, » dit M. Schweitzer, avec quelque amertume. *Von Reimarus*..., p. 160.

4. Voir les pages 31-33.

trine et le Ier siècle de l'Eglise [1], » qui développe cette singulière pensée : Jésus est le dernier représentant d'un mysticisme qui remontait à Salomon, et qui était commun au judaïsme et aux autres religions orientales. En Jésus ce mysticisme fut associé à l'enthousiasme messianique. Lorsque le Christ eut perdu connaissance sur la croix, Joseph d'Arimathie et la femme de Pilate le ramenèrent à la vie ; il acheva ses jours chez les Esséniens. Il n'est pas besoin de le dire, M. Salvador est rempli de préjugés et d'idées fausses à l'égard de Jésus-Christ, du christianisme, de l'Eglise romaine. Il voudrait, autant qu'il dépend de lui, « substituer à la double cité des Césars et des Papes... une Jérusalem de nouvel ordre, saintement assise entre l'Orient et l'Occident [2] ; » en d'autres termes, nous ramener à un judaïsme idéal. Il n'a pas trouvé, que nous sachions, beaucoup d'adhérents [3].

Bruno Bauer fut l'un des plus ardents « épigones » de Strauss. Il appartient à « l'école la plus radicale » en fait d'exégèse [4]. Né en 1809, dans le duché de Saxe-Altenbourg, il enseigna la théologie à Berlin (1834-1839), puis à Bonn (1839-1842). Après avoir critiqué l'ouvrage de Strauss avec une âpreté particulière [5], il perdit lui-même la foi peu de temps après, « dans une de ces crises que son âme pas-

1. 2 vol. in-8, Paris, 1838, 2e édit. en 1864. Salvador, né à Nîmes en 1796, mourut en 1873, à Versailles.

2. Tome I, p. XXI.

3. Dans ses *Institutions de Moïse*, publiées quelques années auparavant (2 vol. in-8, Paris, 1828), Salvador avait fait assez nettement l'apologie du déicide des Juifs, et il le renouvelle d'une manière légèrement adoucie dans son *Jésus-Christ* (t. II, p. 183 et suiv.). C'est ce qui suggéra à l'illustre avocat Dupin aîné (1783-1865), l'idée de son intéressant opuscule, *Jésus devant Caïphe et Pilate*, in-18, Paris, 1828.

4. O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e édit., p. 9.

5. Dans les *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, années 1835 et 1836.

sionnée et troublée eut plus d'une fois à traverser [1], » et il s'avança bien au-delà de Strauss sur la voie de la négation hardie, qui ne respecte rien. C'est en 1840 qu'il commença à acquérir une notoriété de mauvais aloi, par l'acharnement avec lequel il attaqua le christianisme et son divin fondateur. Dans ses deux livres connexes, « Critique de l'histoire évangélique d'après Jean » et « Critique de l'histoire évangélique d'après les Synoptiques [2], » il alla si loin, qu'on crut devoir le destituer (1842). Il fixa dès lors son séjour à Berlin, et consacra ses loisirs à des travaux de critique et d'histoire.

Il raconte lui-même qu'en commençant son premier livre, il se proposait de « sauver l'honneur de Jésus, de rendre la vie à sa personne, » en le faisant sortir de l'état de mort auquel l'avaient réduit les apologistes, de « rétablir les relations vivantes qu'il a eues d'une manière indéniable avec l'histoire [3]. » Il acheva son œuvre en traitant le christianisme de « vampire qui suce la sève et la force, le sang et la vie de l'humanité [4]. »

Lorsqu'il se mit à étudier l'histoire évangélique, il adopta ce qu'il appelle la « méthode littéraire ». Il prit pour point de départ la portion la moins ancienne de cette histoire, représentée par le quatrième évangile, et il prétendit découvrir, dans les pages attribuées à saint Jean par la tradition, comment une « réflexion évidente expose la vie du Messie dans le cadre de la notion du Logos » ; c'est-à-dire, en termes moins obscurs, comment l'auteur du quatrième évangile, prenant pour cadre de son récit

---

1. H. Weinel, *Jesus in XIX. Jahrhundert*, 1re édit., p. 44.
2. *Kritik dèr evangelischen Geschichte des Johannes*, in-8, Berlin, 1840; *Kritik der evang. Geschichte der Synoptiker*, 3 vol. in-8, Berlin, 1841-1842.
3. Voir A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 143.
4. Hase, *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 168.

la notion du Logos, telle qu'elle existait chez les néo-platoniciens et dans les récits de Philon, l'a développée en l'appliquant au Messie juif. Bruno Bauer fit tout ce qu'il voulut de cette méthode. Lui, qui reproche aux évangélistes de publier le résultat de leurs « réflexions » personnelles, et davantage encore le produit des « réflexions » de la chrétienté primitive, il a fabriqué de toutes pièces l'histoire évangélique, en partant d'une idée préconçue. Au début, ses jugements furent empreints d'une certaine modération apparente. C'est ainsi qu'il regarde l'auteur du quatrième évangile comme un artiste habile, dont la composition est vraiment une œuvre d'art chrétien ; d'autre part, il ne craint point d'affirmer qu'il n'y a pas, dans cet écrit « un atome qui ait échappé au travail de réflexion de l'auteur-créateur. »

Passant aux synoptiques dans son second ouvrage, il trouve qu'au point de vue de la réalité historique, ils ne diffèrent du quatrième évangile que par un degré. A son sens, l'œuvre de saint Marc est la plus ancienne des trois ; mais il croit découvrir qu'elle n'est, comme celle qui porte le nom de Jean, qu'un simple produit littéraire sans réalité objective. Il en est de même, à plus forte raison, des évangiles de Matthieu et de Luc, auxquels celui de Marc a servi de source principale : tout du long, les discours et les faits ont été inventés. Aucune tradition proprement dite n'est à la base des récits évangéliques ; ceux-ci ne datent que du IIe siècle, d'après l'ordre suivant : Marc, Matthieu, Luc et Jean ; Jésus est une création poétique, pas autre chose. C'est Marc, l' « évangéliste primitif », homme d'un grand génie, qui a fait sortir le christianisme tout entier de son puissant cerveau. Il n'a pas seulement inventé Jésus ; il a créé également, pour les besoins de la cause dont il s'était fait le promoteur habile, une attente messianique qu'il a personnifiée dans

Jésus de Nazareth, qu'il savait fort bien n'avoir pas existé. Le dogme du Messie n'a donc pas été emprunté au judaïsme ; il est né avec le christianisme, ou plutôt c'est lui qui a donné naissance à l'Église d'abord, puis à la personne de Jésus-Christ.

Voilà où en vint peu à peu Bruno Bauer, sous la pression de ce qu'on a fort bien nommé son « idée fixe ». Il importait d'esquisser à grands traits les points principaux de sa théorie absolument fantasque, pour montrer comment il est arrivé à cette conclusion, aussi absurde que blasphématoire : Tout ce qu'est le Christ historique, tout ce qui est dit de lui, tout ce que nous savons de lui, appartient au monde de l'idée chrétienne, et n'a rien de commun avec un homme faisant partie du monde réel.

Bruno Bauer atténua d'abord cette assertion. Dans ses premiers volumes, il se contenta de dire que l'existence de Jésus-Christ est tout au moins problématique, qu'elle est d'ailleurs indifférente en toute hypothèse. Quelques années plus tard, dans sa « Critique des évangiles et de l'histoire évangélique [1] », il fut plus positif : un personnage historique du nom de Jésus n'a jamais existé. Dans le livre qu'il composa en dernier lieu, « Le Christ et les Césars [2], » il ne garde plus aucune mesure, et cesse presque de donner des preuves, tant « il était devenu aveugle par rapport à l'histoire [3] », et tant sa haine de tout ce qui est chrétien s'était développée. Aussi ne recueillit-il qu'un piteux échec. On ne lui fit pas même l'honneur de

1. *Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs*, 2 vol. in-8, Berlin, 1850-1851. C'est au fond une édition remaniée des deux ouvrages mentionnés ci-dessus, p. 89.

2. *Christus und die Cäsaren*, Berlin, 1877.

3. A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 159. Il déblatère violemment contre le quatrième évangile, et prétend trouver dans ceux de saint Matthieu et de saint Luc « une suite de contradictions qui va depuis le commencement jusqu'à la fin, une abomination de la désolation. »

le prendre au sérieux, et on lui reprocha très justement son manque de sens historique et ses allures arbitraires, absolues[1]. Il a sa place à jamais marquée parmi les « ultra-critiques[2], » lui pour qui le seul élément certain, positif, qu'on puisse découvrir à propos de l'Église primitive, consiste dans son existence à la fin du Ier siècle, tout le reste n'étant qu'invention, création, « réflexion » des premiers chrétiens, et en particulier des évangélistes[3].

Dans l'introduction placée en tête de son ouvrage *La Bible et les découvertes modernes*[4], M. Vigouroux consacre un chapitre spécial aux « excès de l'extrême gauche hégélienne », que Strauss encouragea par son exemple ou qu'il inspira même directement. Ce fut, de la part de quelques philosophes, littérateurs, historiens ou exégètes, une guerre à outrance aux idées chrétiennes. Ils voulurent tous compléter et dépasser le maître, qu'ils trouvaient trop modéré et accusaient d'inconséquence. L'un d'entre eux, Louis Feuerbach[5], annonce, dans son « Essence du christianisme[6] », qu'il se propose de « mettre le point sur l'*i* que Strauss s'était appliqué à peindre. » Cela promet.

---

1. Comme aussi, d'après le mot vigoureux de Hase, *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 168, son « sans-culottisme littéraire ».

2. O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e édit., p. 9.

3. Dans ces pages relatives à Bruno Bauer, nous résumons l'étude que nous avons publiée naguère à son sujet dans la *Revue des questions historiques*, nos du 1er juillet et du 1er octobre 1908, et dans la brochure *L'existence historique de Jésus-Christ et le rationalisme contemporain*, Paris, 1909. Voir aussi Hase, *op. cit.*, p. 167-169; A. Schweitzer, *Von Reimarus*..., p. 137-159 ; F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 90-94.

4. Tome Ier, 6e édit., p. 62-72.

5. Né en 1804, mort en 1872. Voir à son sujet F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses*..., t. III, p. 73 et suiv. ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, t. III, p. 186 et suiv.

6. *Das Wesen des Christentums*, in-8, Leipzig, 1841. Ce livre eut un retentissement considérable.

Il vient, continue-t-il, apporter l'évangile de la philosophie de Hegel, et cet évangile, le voici en substance : C'est l'homme qui est Dieu, et l'homme, c'est ce qu'il mange, *Was der Mensch isst, das ist er*. Il faut donc négliger l'âme de l'homme, à laquelle le christianisme attribue une part chimérique et s'occuper avant tout de son corps. La théologie doit disparaître et faire place à l'anthropologie.

Le poète Frédéric de Sallet[1] essaie de même de transporter la philosophie de Hegel dans le Nouveau Testament. « Dans un poème didactique et philosophique[2], publié à Leipzig en 1842, il traduit, non sans bonheur, les récits du texte sacré, mais partout, à la place du Dieu qui s'est fait chair, il met l'homme qui se fait Dieu[3]. »

De son côté, le radical-socialiste Arnold Ruge[4] prétendit[5] que le christianisme est une nouvelle édition du bouddhisme, pas autre chose. Nous assisterons plus tard au développement de cette théorie, qui deviendra très à la mode dans certains cercles. « Jésus-Christ est un mythe, comme l'a dit Strauss ; mais il faut l'entendre d'une tout autre façon que l'auteur de la Vie de Jésus. Le mythe de Jésus figure la lutte physique de l'été avec l'hiver, de la lumière avec les ténèbres. Jésus, en effet, naît lorsque les jours commencent à croître ; il meurt à Pâques, lorsque la nature se réveille de son sommeil[6]. »

Un autre poète allemand, Georges-Frédéric Daumer[7], a

---

1. Né en 1812, mort en 1843. Voir G.-A. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, t. III, 1873, p. 382-388 ; Saint-René Taillandier, *Les poètes de la jeune école hégélienne*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, août 1884, p. 582-594.
2. Intitulé *Laien-Evangelium*, « Evangile des laïques ».
3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes...*, 6e édit., t. IV, p. 6 .
4. Né en 1803, mort en 1880.
5. Dans les *Hallische Jarhbücher für Kunst und Wissenschaft*, années 1838-1842.
6. F. Vigouroux, *l. c.*, p. 69.
7. Né en 1803, mort en 1875.

poussé ce genre d'extravagance jusqu'à ses dernières limites. D'après lui, Jéhovah, la divinité nationale des Hébreux, ne différait pas du terrible Moloch, ce dieu phénicien auquel on immolait les premiers-nés. Mais peu à peu les animaux furent substitués aux hommes dans ces sacrifices ; ce qui marquait une décadence. Jésus voulut ramener le culte d'Israël à sa forme primitive. C'est pourquoi il prêchait la mortification corporelle, et même la mutilation ; c'est pourquoi aussi, avant de mourir, il institua un repas dans lequel ses disciples devaient se nourrir de chair humaine : Judas, saisi d'horreur, alla dénoncer cette infamie à l'autorité. La meilleure des religions, c'est le mahométisme, avec les libertés de tout genre qu'il laisse à l'homme et son paradis sensuel ; la religion de l'avenir, c'est la réhabilitation de la chair [1]. Ne fallait-il pas un miracle de la grâce, pour que celui qui avait écrit de telles horreurs devînt catholique ? Le miracle fut opéré en 1858 [2].

Nous venons de voir jusqu'où s'avance logiquement, et pour ainsi dire forcément, la fausse critique, en allant de déduction en déduction, de sophisme en sophisme. Engagée sans frein sur cette pente glissante, elle aboutit promptement aux abîmes. Ce douloureux phénomène se renouvelle de nos jours, sous nos propres regards, comme nous aurons l'occasion de le dire plus loin.

---

1. G. F. Daumer, *Die Geheimnisse des christlichen Altertums*, 2 vol. in-8, Hambourg, 1847 ; *Die Religion des neuen Weltalters*, 3 vol. in-8, Hambourg, 1850.

2. Voir le livre *Meine Conversion, ein Stück Seelen- und Zeitgeschichte*, in-8, Mayence, 1859, dans lequel Daumer raconte lui-même l'histoire de sa conversion. Il l'attribue à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il avait composé de gracieux poëmes, à l'époque même où il attaquait avec une vraie frénésie la religion révélée. Voir aussi D. A. Rosenthal, *Convertitenbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert*, t. I, Schaffouse, 1866, p. 923-956.

CHAPITRE V

Quatrième étape : Baur et l'école de Tubingue.

§ I. — F.-C. Baur et sa théorie des tendances appliquée aux évangiles.

Fait surprenant au premier aspect : M. Schweitzer qui, d'ordinaire, cite et analyse d'une manière très complète les ouvrages composés sur les évangiles et la vie de Notre-Seigneur « depuis Reimarus jusqu'à Wrede », laisse totalement à l'écart Baur et ses disciples[1]. Mais un moment de réflexion explique ce silence, sans le justifier absolument : le chef de l'École de Tubingue et ses partisans ne s'occupent pas directement des évangiles et de « l'enquête sur la vie de Jésus » ; le Sauveur, envisagé dans sa vie, son rôle et ses miracles, n'a pour eux, nous allons le voir, qu'un intérêt très secondaire. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est étudier dans leur ensemble les origines du christianisme et des livres du Nouveau Testament. Or, pour eux, le véritable auteur de l'Église chrétienne, c'est Paul beaucoup plus que Jésus ; l'essentiel à leurs yeux, ce sont les discussions prétendues entre les premiers chrétiens, et nullement Celui dont ils n'auraient porté que tardivement le nom.

---

1. Il mentionne dix fois le nom de Baur, d'une façon tout occasionnelle ; rien de plus.

Ferdinand-Christian Baur, qui inaugura cette « nouvelle phase » d'incrédulité [1], naquit en 1792, et mourut à Tubingue en 1860. Il était fils d'un pasteur wurtembergeois. Après ses études classiques, il étudia la théologie à l'université de Tubingue (1810-1815), où il obtint plus tard (1826) une chaire de professeur. Le doute avait déjà envahi son âme, lorsqu'il eut à enseigner la « théologie historique ». Après avoir subi d'abord l'influence de Schleiermacher, il s'écarta de lui, pour devenir à son tour disciple fervent de Hegel. Dès lors, il cessa de mériter le reproche, que lui adressaient quelques-uns de ses élèves, d'être « encore trop attaché personnellement aux doctrines spéciales du protestantisme. »

Strauss, de qui nous tenons cette réflexion [2], raconte qu'à cette époque il existait entre lui et son professeur une grande sympathie d'idées. Il n'est pas donc étonnant que l'apparition de la « Vie de Jésus » en 1835 ait vivement impressionné Baur, qui avait déjà travaillé beaucoup sur les origines du christianisme, mais en tâtonnant et sans bien rencontrer sa voie. Peu à peu, il la découvrit et s'y avança, en conformité avec son caractère, froidement, méthodiquement, sans se lasser, jusqu'à sa mort, entouré d'un cercle de disciples studieux et intelligents, *qui collaborèrent longtemps sous sa direction, formant avec lui ce qu'on appela de bonne heure « l'École de Tubingue ».*

La critique de Strauss avait été entièrement négative ; celle de Baur fut plus spécialement historique. Strauss voulait avant tout se débarrasser des miracles évangéliques, et détruire par là-même le portrait dix-huit fois sécu-

---

1. A. B. Bruce, *The miraculous Element in the Gospels*, 5e édit., Londres, 1902, p. 92.
2. *Essais d'histoire religieuse*, trad. franç., p. 236. Strauss faisait alors ses études théologiques à Tubingue.

laire que les écrivains sacrés avaient tracé de Jésus ; le but de Baur était d'expliquer l'apparition du christianisme au moyen de principes tout humains, et d'assigner en même temps aux écrits du Nouveau Testament une origine qui n'eût, elle non plus, rien de surnaturel. Strauss avait traité les Saints Livres comme une littérature purement profane, les critiquant en pleine liberté ; encouragé par ce mauvais exemple, Baur se mit pareillement fort à l'aise à leur égard. Hâtons-nous de dire que, si ses conclusions sont à peine moins subversives que celles de Strauss, il procède cependant avec beaucoup plus de modération et de réserve.

Chacun connaît son système, qu'il a longuement exposé dans plusieurs de ses ouvrages, en particulier dans ceux qu'il a consacrés aux « Épîtres pastorales », à « Paul, apôtre de Jésus-Christ », aux « Évangiles canoniques », et à l' « Histoire de l'Église chrétienne des trois premiers siècles [1]. »

On peut formuler ainsi la marche qu'il se traça : découvrir les éléments les plus anciens de la littérature chrétienne ; au moyen de ces éléments, étudier l'histoire contemporaine, telle qu'ils la décrivent ; utiliser les connaissances ainsi acquises pour déterminer, d'un côté l'histoire antérieure aux documents en question, de l'autre la valeur des sources littéraires moins strictement authen-

1. *Ueber die sogenannten Pastoralbriefe des Apostels Paulus*, in-8, Stuttgart, 1835 ; *Paulus der Apostel Jesu Christi*, in-8, Stuttgart, 1845, 2e édit. en 1866 ; *Kritische Untersuchungen über die canonischen Evangelien, ihr Verhältniss zu einander, ihr Ursprung und ihr Charakter*, in-8, Tubingue, 1847 ; *Die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, in-8, Leipzig, 1853. Baur avait déjà esquissé l'idée fondamentale de son système dans ses écrits sur « l'Origine de l'Ebionitisme » (*Ueber die Ableitung des Ebionitismus*, 1831), et sur « le Parti du Christ à Corinthe » (*Ueber die Christuspartei zu Korinth*, dans la *Tübinger Zeitschrift*, 1831).

tiques[1]. Qui ne voit déjà avec quelle facilité l'arbitraire, les hypothèses imaginaires et subjectives pourront se glisser dans un travail ainsi conçu ? Ils ne s'y glissèrent que trop. Mais Baur avait été frappé de la double faute commise par Strauss, qui n'avait fait ni la critique littéraire, ni la critique historique des évangiles, avant de les mettre à profit, ou plutôt, avant de les battre en brèche. En voulant éviter ces défauts, il tomba dans l'excès contraire.

Voici les principaux traits de sa théorie. En étudiant les écrits du Nouveau Testament à la fausse lumière des *Homélies clémentines*, dont la lecture l'avait beaucoup frappé, il prétendit y apercevoir les traces perpétuelles de contradictions intenses, de luttes intestines très violentes, qui auraient divisé les premiers chrétiens. Cet antagonisme aurait eu lieu entre deux partis, dont l'un se rattachait à saint Pierre et au collège des Douze, — Baur le nomme pour ce motif le *Pétrinisme*, — tandis que l'autre (le *Paulinisme*) avait saint Paul pour chef. La faction dite « pétrinienne » voulait demeurer attachée au judaïsme, dont elle conservait toutes les pratiques, et elle ne différait de lui que parce qu'elle regardait Jésus comme le Messie promis ; l'autre faction, au contraire, désirait séparer franchement l'Église de la Synagogue, créer un christianisme universel, dans lequel les païens eux-mêmes pourraient entrer, afin d'avoir droit au salut.

Tous les livres du Nouveau Testament ont été composés pour soutenir l'un ou l'autre de ces deux partis, ou pour tenter de les réconcilier entre eux. Ils sont donc tous des « écrits à tendance » (*Tendenzschriften*). Les *tendances* : voilà le mot d'ordre de Baur, de même que les *mythes* avaient été celui de Strauss.

1. Cf. Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e édit., p. 266.

Les livres les plus anciens du Nouveau Testament sont ceux qui décrivent la bataille dans son plein. Baur et ses disciples en comptent cinq : en faveur du « pétrinisme », l'Apocalypse de saint Jean, dont ils admettent l'authenticité ; pour le « paulinisme », les épîtres de saint Paul aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Les écrits qui font œuvre de conciliation ne parurent qu'après la mort des apôtres, car, dit Baur, il était impossible que l'esprit de paix et d'union se manifestât du vivant d'ennemis aussi acharnés que l'étaient saint Pierre, saint Paul et leurs adhérents immédiats. Ce n'est guère qu'au milieu du IIe siècle, en face des périls que le gnosticisme et les persécutions extérieures faisaient courir à l'Église, que la réconciliation fut complète.

Nous n'avons à nous occuper ici que du rôle prêté par Baur à nos quatre évangiles. Il se pose également à leur sujet sa grande question : Quel rôle ont-ils joué dans le conflit ? En d'autres termes : Quelle a été leur « tendance » ? Si l'on pouvait arracher son secret à l'un d'eux seulement, la critique aurait découvert le fameux δός μοι ποῦ στῶ[1], c'est-à-dire, un point d'appui solide, pour y enfoncer son levier. Ce terrain solide, Baur croit l'avoir trouvé dans le quatrième évangile, qui ne serait, tout bien considéré, qu'un roman à tendance gnostique, le roman du *Logos*. En effet, ce qui est purement idéal exclut la réalité historique, et *vice versa*. Or, tous les détails du quatrième évangile ont une signification typique et figurée. Sans doute, il possède une certaine base historique ; mais cette base a été empruntée aux trois autres récits évangéliques, parus auparavant, et elle a été développée sous forme d'allégorie, dans un but dogmatique : ce qui

---

1. « Donne-moi (un point) où je me tienne », c'est-à-dire, où je puisse m'appuyer pour soulever le monde. Parole prêtée à Archimède.

doit exciter notre défiance. Son auteur est un païen converti, dans les récits duquel n'apparaît aucun vestige des luttes invétérées qui avaient troublé les débuts de l'Église ; d'où il suit que la paix régnait depuis assez longtemps déjà, lorsqu'il composa son œuvre. Le quatrième évangile n'a donc guère paru avant la fin du IIe siècle. Les évangiles synoptiques sont des écrits de conciliation, comme le livre des Actes, qui les précéda. Sous sa forme actuelle, celui de saint Matthieu provient en grande partie de l'évangile « pétrinien », remanié ; il date de l'an 130. Celui de saint Luc, plus récent encore, est tout à la fois polémique et pacifique ; il est « paulinien », mais il a pour tendance d'opérer un rapprochement entre le parti qu'il représente et le « pétrinisme ». Celui de saint Marc fait le désespoir de Baur, par son caractère de neutralité : on n'y aperçoit aucune trace de lutte ou de compromis ; il pallie, il efface ce qu'il y avait de spécial, soit dans la faction « pétrinienne », soit dans le parti « paulinien » ; il n'est guère qu'un extrait des évangiles de saint Matthieu et de saint Luc, et, par suite, il ne possède pas de valeur propre. D'ailleurs, aucun des synoptiques ne mérite beaucoup notre confiance.

§ II. — Critique de la théorie de Baur.

L'aveu suivant de Baur est à noter : « L'argument principal en faveur de l'origine tardive des évangiles demeure toujours celui-ci : envisagés chacun en particulier, et davantage encore dans leur ensemble, ils exposent de nombreux détails de la vie de Jésus d'une manière qui n'a pas pu exister en réalité[1]. » Avouons de notre côté

1. *Kritische Untersuchung uber die canonischen Evangelien*, p. 530.

que, si cet argument est très fort au point de vue de l'arbitraire et du subjectif, il n'a aucune valeur critique, aucune valeur historique.

Mais, déjà nous l'avons dit, cet arbitraire, ce subjectif, est, d'un bout à l'autre, l'immense défaut du système, la cause de sa prompte et inévitable « banqueroute »[1]. Il faut redire, avant de compléter notre jugement à leur sujet, que Baur et ses disciples prêtent à Notre-Seigneur un rôle très secondaire, parfois même insignifiant. Assurément, ils reconnaissent que Jésus a été le point initial du christianisme, et même son fondateur jusqu'à un certain point; mais, à les croire, son œuvre, essentiellement juive, n'aurait pas réussi à se maintenir au delà de quelques années, si un élément plus vivace et plus libéral n'était venu lui procurer l'ampleur, la vigueur et l'élasticité qui lui manquaient. Ce précieux élément, c'est Paul qui le lui apporta, avec une grande exubérance de vie et d'esprit de conquête extérieure. Grâce à l'apôtre des Gentils, l'Église naissante sortit de ses langes, envahit le monde avec une force irrésistible et se développa d'une façon merveilleuse. C'est donc à saint Paul que le christianisme doit son caractère d'universalité, auquel Jésus n'avait pas songé.

Est-il besoin de le dire? Rien n'est plus faux qu'une telle genèse attribuée à l'Église; rien n'est moins démontré que cette étroitesse prétendue du plan de Jésus-Christ et que la transformation de son œuvre par saint Paul[2].

---

1. Zöckler, dans la *Realencyklopädie für protestant. Theologie und Kirche*, 3e édit., t. IX, p. 11.

2. Albert Ritschl (1822-1889), un des disciples les plus célèbres de Baur, a mis en relief dans un ouvrage spécial, *Die Entstehung der alt-katholischen Kirche*, Bonn, 1850, l'abus que son maître avait fait du *paulinisme* et du *pétrinisme*. Cela n'empêche pas M. H. Weinel d'affirmer que « la connaissance du christianisme primitif... est toujours devenue plus claire et plus exacte, grâce aux travaux de l'École de

S'il plaît à Dieu, nous reviendrons un jour sur cette question vitale, qui est actuellement un des grands champs de bataille des « théologiens (protestants) modernes », et le thème de nombreux écrits. Vouloir expliquer l'origine du christianisme en n'accordant à Jésus qu'une place très effacée, sans essayer de se rendre compte sérieusement de sa personne, de sa vie, de sa doctrine, est une faute capitale, irrémissible, qui fait, à elle seule, s'écrouler tout le système de Baur[1]. Aussi, le docte Ewald[2] condamne-t-il d'un mot la théorie, ou, comme il la nomme ironiquement, la « sagesse » de Baur. C'est, dit-il, « un songe désordonné ». Tous les critiques sérieux accepteront ce jugement sous une forme ou sous une autre, en étudiant le système qui a rendu l'école de Tubingue si tristement célèbre. De la sorte, il arriva un moment où les formules sonores, « particularisme et universalisme », « pétrinisme et paulinisme », « tendance et esprit de parti », « thèse, antithèse et synthèse[3] », pour lesquelles on s'était passionné pendant quelques années, devinrent des formules creuses, qui ne contentaient plus personne.

Et pourtant, « l'École » avait tout d'abord jeté un vif éclat. L'influence de Baur fut considérable, en effet, pour

---

Tubingue » (*Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2ᵉ édit., 1907, p. 78). — Ritschl, qui enseigna d'abord à l'université de Bonn (1860), puis à celle de Gœttingue (1864), a été l'un des théologiens les plus éminents du protestantisme libéral, durant la seconde moitié du XIXᵉ siècle.

1. Un autre des principaux disciples de Baur, Schwegler (voir ci-dessous, p. 103), est allé jusqu'à écrire ce non-sens historique : « J'ai évité volontairement de parler de Jésus, parce qu'on ne sait rien de lui. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que la spiritualisation et la transfiguration du judaïsme, tout spécialement la notion messianique, doivent provenir de lui. » *Das nachapostolische Zeitalter*..., t. I, p. 148.

2. *Geschichte Christus' und seiner Zeit*, 2ᵉ édit., Gœttingue, 1859, p. XIX.

3. Ces expressions retentissent sans cesse dans les écrits de Baur et de ses disciples.

stimuler les esprits ; mais elle le fut malheureusement aussi, et davantage encore, pour les bouleverser.

§ III. — Les principaux disciples de Baur.

Nous l'avons dit, plusieurs de ses disciples formèrent autour de lui comme une glorieuse couronne, travaillant sous sa direction, développant et complétant son système, déployant parfois un talent à peine inférieur au sien. Il est juste de signaler brièvement ceux d'entre eux qui se distinguèrent le plus sur le domaine que nous étudions ici.

Albert Schwegler (1819-1857), « l'apparition la plus brillante de ce groupe », très enthousiaste, très ardent, exagéra encore la pensée du maître dans son Histoire du IIe siècle de l'ère chrétienne[1]. D'après lui, l'Église primitive n'aurait été qu'une humble secte juive, qui n'avait d'autre trait spécial que sa croyance au caractère messianique de Jésus. Ses idées avancées le mirent de bonne heure en collision avec les autorités ecclésiastiques du Wurtemberg ; aussi abandonna-t-il l'enseignement de la théologie, pour passer à celui de la philosophie hégélienne et à l'étude de l'antiquité classique.

Édouard Zeller[2] fut d'abord professeur de théologie à Tubingue (1840) et à Berne (1847). Mais, comme Schwegler et pour le même motif, il dut quitter sa chaire de théologie. Il se mit alors à enseigner la philosophie tour à tour à Berne, à Marbourg (1849), à Heidelberg (1862) et à Berlin (1872). Esprit réfléchi, positif, il a surtout étudié

1. *Das nachapostolische Zeitalter in den Hauptmomenten seiner Entwicklung*, 2 vol. in-8, Tubingue, 1846. Schwegler fut professeur à l'université de Tubingue, à divers titres, depuis l'année 1843.

2. Né en 1814, mort en 1880.

les Actes des Apôtres[1] au point de vue de l'École de Tubingue. En outre, il nous renseigne assez bien sur les pensées et les théories de Baur, dans plusieurs écrits spéciaux[2].

Gustave Volkmar[3] représente l'extrême-gauche du système de Baur, dont il a poussé fort loin les principes négatifs. Il tient souvent un langage presque aussi insensé que celui de Bruno Bauer. Ceux de ses ouvrages qui nous intéressent ici sont : « La religion de Jésus et son premier développement historique », « L'origine de nos évangiles d'après les documents », « L'Évangile de Marc et la synopse », enfin, une « Vie de Jésus » beaucoup plus récente, composée dans un sens entièrement radical[4]. Il se déclare en faveur de la priorité de l'évangile de saint Marc. Le texte primitif aurait été perdu de très bonne heure ; nos évangiles canoniques en seraient des reproductions aussi libres que variées.

Karl-Reinhold Köstlin[5], qui devint à son tour professeur à l'université de Tubingue, a publié une étude importante « Sur l'origine et la composition des évangiles synoptiques », et un volume sur « La théologie johannique »[6]. Il se tient, lui, à l'extrême-droite de l'école, car il est porté à regarder, dans une certaine mesure, les trois premiers évangiles comme des sources historiques. Il dit

---

1. *Die Apostelgeschichte nach ihrem Inhalt und Ursprung kritisch untersucht*, in-8, Stuttgart, 1854. Nous n'avons pas à nous occuper de ses écrits philosophiques assez nombreux.

2. Voir plus bas, p. 107, note 4.

3. Né en 1809, dans la province de Hesse, professeur de théologie à Zurich depuis 1858 ; mort dans cette ville, en 1893.

4. *Die Religion Jesu und ihre erste geschichtliche Entwicklung*, Leipzig, 1857 ; *Der Ursprung unserer Evangelien nach den Urkunden*, Zurich, 1866 ; *Das Evangelium des Marcus und die Synopse*, Leipzig, 1869 ; *Jesus Nazarenus und die erste christliche Zeit...*, Zurich, 1882.

5. Né en 1819, mort en 1894.

6. *Ueber den Ursprung und Composition der synoptischen Evangelien*, 1853 ; *Der johanneische Lehrbegriff*, 1837.

en particulier d'excellentes choses sur l'authenticité des discours de Jésus, sur la noble simplicité et la sobriété des narrations évangéliques, etc. Selon lui aussi, c'est l'évangile de saint Marc qui, sous sa forme primitive, aurait servi de source commune aux deux autres documents synoptiques. Köstlin était théologien autant qu'exégète ; mais, découragé comme plusieurs de ses collègues, il abandonna exégèse et théologie pour s'occuper de philosophie et d'esthétique.

Adolphe Hilgenfeld[1], professeur à l'université d'Iéna depuis 1850, fut l'écrivain le plus fécond de l'École de Tubingue. Il a publié des travaux remarquable sur « L'évangile et les épîtres de Jean », « L'évangile de Marc », « Les évangiles d'après leur origine et leur signification historique[2]. » Voici quelques-unes de ses principales idées. Notre évangile actuel de saint Matthieu aurait eu pour base un document apostolique judéo-chrétien, dont serait sorti l'évangile de Marc, avec le but de préparer les voies à la réconciliation entre le pétrinisme et le christianisme paulinien ; l'évangile de Luc, appuyé sur ceux de Matthieu et de Marc, serait franchement paulinien. Hilgenfeld est encore plus sévère que Baur pour le quatrième évangile. Plus tard, il se sépara en partie de son maître, abandonnant jusqu'à un certain point les « tendances », et consentant à étudier les témoignages extérieurs qui concernent l'origine des évangiles. Nous n'avons pas à nous occuper de ses autres écrits bibliques.

Henri-Jules Holtzmann[3], devenu le Nestor de l'École, a

---

1. Né le 2 juin 1823, mort depuis quelques années.

2. *Das Evangelium und die Briefe Johannis nach ihrem Lehrbegriff*, Halle, 1849; *Das Markusevangelium*, Leipzig, 1850; *Die Evangelien nach ihrer Entstehung und geschichtlichen Bedeutung*, Halle, 1854.

3. Né en 1832 à Carlsruhe, professeur de théologie à l'université de Heidelberg depuis 1861, transféré en 1874 à Strasbourg, où il a enseigné jusqu'en 1903 ; mort à Bade, le 4 août 1910.

développé les idées de Baur, d'abord dans le livre intitulé « Les évangiles synoptiques, leur origine et leur caractère historique[1] », puis, du moins partiellement, dans plusieurs ouvrages plus récents, qui ont placé l'auteur parmi les protestants libéraux les plus en vue. Ce sont : le « Manuel d'introduction historique et critique au Nouveau Testament », le « Commentaire sur les Synoptiques et sur l'évangile de Jean » ; le « Manuel de la théologie du Nouveau Testament »[2]. M. H. Holtzmann est relativement modéré, tout en professant des idées très libérales. Nous aurons à revenir plus tard sur quelques-unes de ses idées favorites.

Carl Weizsäcker[3], qui succéda directement à Baur comme professeur de théologie historique à Tubingue (1861), avait aussi été son disciple. Son premier ouvrage, « Recherches sur l'histoire évangélique, ses sources et le cours de son développement[4] », prend une position intermédiaire entre celle de l'École de Tubingue et celle des orthodoxes. Dans la première partie, il étudie les sources évangéliques ; dans la seconde, il passe en revue les principaux problèmes de l'histoire du Sauveur. Ce livre a fait époque chez les protestants. Comme le Dr. H. J. Holtzmann, l'auteur atténue considérablement les théories de Baur, et admet que les synoptiques renferment des récits très anciens ; ce qui ne l'empêche pas d'exprimer souvent des

1. *Die synoptischen Evangelien, ihr Ursprung und ihr geschichtlicher Charakter*, Tubingue, 1863.

2. *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das N. T.*, Fribourg-en-Brisgau, 1885, 2e éd. en 1892 ; *Die Synoptiker*, dans le *Hand-Commentar zum N. T.*, Fribourg-en-Brisgau, 1889, 3e édit. en 1901 ; *Evangelium... des Johannes*, dans la même collection, 3e éd. en 1908 ; *Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie*, Fribourg-en-Brisgau, 1896-1897.

3. Né en 1822, mort en 1899.

4. *Untersuchungen über die evangelische Geschichte, ihre Quellen und den Gang ihrer Entwicklung*, Gotha, 1864, 2e éd. en 1901.

idées assez négatives. Weizsäcker a aussi publié un volume important, sous ce titre : « L'âge apostolique de l'Église chrétienne [1]. »

Maîtres et disciples travaillèrent donc avec une application et des talents dignes d'une meilleure cause, pour faire triompher leur système. Mais la mort de Baur (1860) fut le signal de la dissolution de l'École de Tubingue, et en même temps celui de la faillite complète de la théorie à laquelle on a donné son nom [2]. Du reste, nous venons de le voir, même de son vivant, plusieurs de ses élèves les plus distingués se séparèrent plus ou moins ouvertement de lui, allant parfois jusqu'à attaquer ses idées les plus chères, ou abandonnant tout à fait la critique biblique, pour passer à d'autres études [3]. On conçoit sans peine ce découragement, qui était dans la logique des choses. Baur et ses amis avaient épuisé toutes les combinaisons possibles sur le terrain de leurs recherches. En outre, ils avaient voulu faire de l'histoire au moyen de la philosophie ; or, cela ne saurait durer très longtemps. Du moins, ils avaient réussi à détruire la théorie de Strauss, de même que celui-ci avait renversé celle de Paulus. Soyons-leur reconnaissants de ce service [4].

---

1. *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche*, 3e édit. en 1901.

2. Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e édit., p. 273.

3. Fait caractéristique : des neuf étudiants qui formèrent l'élite de ses disciples, tous, à part un seul, après avoir essayé d'exercer pendant quelque temps les fonctions de pasteur, abandonnèrent leur ministère pour se lancer dans l'archéologie, la littérature, etc.

4. Sur Baur et son école, voir E. Zeller, *Die Tübinger historische Schule*, dans ses *Vorträge und Abhandlungen*, in-8, 2e édit. en 1875, p. 294-389, et aussi, du même auteur, *F.-Ch. Baur*, ibid., p. 390-479 ; Mackay, *The Tubingen School and its attendants*, Londres, 1863 ; S. Berger, *Les origines de l'Ecole de Tubingue et ses principes*, Strasbourg, 1867 ; F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Alle-*

Mais que n'aurions-nous pas à dire aussi des contradictions perpétuelles qui existent entre les opinions de Baur et de ses disciples, et de ceux-ci entre eux, même sur les points les plus importants de leur théorie ? Par exemple, « pour Baur, l'évangile de saint Marc est le troisième en date ; pour Hilgenfeld, il est le second ; pour Volkmar, il est le premier ; pour Köstlin, il est à la fois le premier, le second et le troisième, car saint Matthieu n'est qu'une édition augmentée du saint Marc primitif ; saint Luc, une édition encore remaniée et modifiée du Proto-Marc ; le saint Marc actuel n'a été rédigé tel que nous le possédons qu'après les autres synoptiques, de sorte que saint Marc est à la fois le point de départ, le milieu et le terme de l'histoire évangélique. » N'est-on pas en droit d'ajouter, avec le savant auteur auquel nous venons d'emprunter ces lignes[1] : « Un système qui mène ses adeptes à de tels résultats ne mérite pas d'être réfuté » ? En fait, on ne le réfute plus aujourd'hui, même dans le monde de la critique rationaliste. On se contente de l'exposer, sans cesser complètement de lui faire des emprunts, lorsqu'on y trouve quelque avantage.

---

magne, t. III, p. 96-122 ; F. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 3ᵉ édit., t. III, p. 239-258 ; A. Sabatier, *F.-C. Baur*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, t. II, p. 117-130 ; K. von Hase, *Die Geschichte Jesu*, 2ᵉ éd., p. 178-181 ; Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10ᵉ éd., p. 259-276 ; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6ᵉ éd., t. I, p. 76-83, et *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5ᵉ éd., t. II, p. 557-585 ; G. Frædrich, *Ferdinand Christian Baur*, Gotha, 1908 ; E. Schneider, *Ferd. Christ. Baur in seiner Bedeutung für die Theologie*, 1908.

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6ᵉ édit., t. I, p. 81-82.

§ IV. — L'Anonyme saxon.

Avant de passer à la cinquième de nos étapes, nous devons dire également quelques mots de l' « Anonyme saxon [1] », qui avait formulé nettement telles ou telles des idées de Baur et de son école, avant qu'elles eussent été bien organisées en système. Selon lui, les évangiles datent à peu près de l'époque fixée par la tradition (saint Matthieu, de l'an 57 ; saint Marc, de 64 environ, etc.). Toutefois, ils ne contiennent pas de l'histoire véridique, car ce sont des écrits de parti, où tout a été défiguré conformément aux intérêts de trois factions chrétiennes, dont les chefs étaient Pierre, Paul et Jean.

L'auteur dit entre autres choses : « Je dois exprimer dès maintenant, non toutefois sans regrets personnels, le résultat qui se manifestera d'une façon toujours plus claire : à savoir, que les auteurs des évangiles ne sont nullement les bonnes et simples âmes de pêcheurs qu'on s'est complu à voir en eux jusqu'ici... Ce sont des esprits très fins. Il n'y a pas, dans leurs écrits, le plus petit mot qui n'ait été choisi par eux sans l'intention la plus consciente. Ils ne sont pas des historiens impartiaux, mais des hommes adhérant à un parti dans l'intérêt duquel ils écrivent la vie de Jésus..., non sans la modifier fréquemment, avec une liberté pleine d'arbitraire. » Saint Matthieu écrit au point de vue du christianisme juif, dont Pierre était le chef ; saint Luc, au point de vue du paulinisme ; saint Marc, ami de Pierre et de Paul, essaie de faire de la

1. On le désigne ainsi, parce que son livre, *Die Evangelien, ihr Geist, ihre Verfasser und ihr Verhältniss zu einander*, Leipzig, 1845, parut sans nom d'auteur, et comme l'œuvre d'un Saxon qui critique « les fantaisies des théologiens wurtembergeois et prussiens. »

conciliation ; Jean, avec sa doctrine alexandrine du Logos, veut se mettre à la tête d'un mouvement particulier. « Le livre de l'Anonyme, dit très justement le Dr Hase[1], montre... comment une conjecture, une simple idée, entraîne un homme intelligent et bien pensant, et lui fait expliquer toutes choses avec violence d'après cette conjecture, cette idée, de telle sorte qu'il y voie la solution complète de l'énigme. » Telle fut bien aussi, nous l'avons vu, la grande faute de l'École de Tubingue.

1. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 181.

CHAPITRE VI

Cinquième étape : L'éclectisme appliqué aux évangiles.

§ I. — Débuts de cette nouvelle étape.

Nous avons pu rattacher les quatre premières « étapes » aux noms de personnages qui en avaient été la raison d'être par la création d'une théorie nouvelle, et en qui elles se résumaient. Depuis la mort de Baur jusqu'à nos jours, il n'en sera plus de même. Ce n'est pas que les noms marquants et les hommes influents aient fait défaut dans l'école libérale, sur le sujet qui nous occupe ; mais aucun des nombreux « critiques » que nous aurons à signaler désormais n'a fait école, et n'a institué une époque, une « étape » nouvelle, dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D'ailleurs, même en octroyant toute liberté à l'imagination et en se dégageant de tout principe gênant, de toute foi au surnaturel, il n'est pas facile d'inventer sans cesse du nouveau sur ce domaine. Après Reimarus et sa théorie de l'imposture de Jésus et des premiers disciples, après Paulus et ses interprétations naturelles, après Strauss et ses « mythes », après Baur et ses « tendances », que pouvait-on alléguer encore ? Aussi, pendant quelque temps, on n'allégua plus rien. Et cependant, ces divers systèmes s'étant entre-détruits et ayant été à tout jamais condamnés dans leur ensemble, que pouvait-on faire, dans

le camp rationaliste, pour lutter contre le grand ennemi, — à vrai dire, l'unique ennemi, — le miracle, le surnaturel, qui était toujours là, debout, menaçant ?

Que faire ? Les exégètes libres-penseurs se firent éclectiques. Ils adoptèrent, « en les combinant à doses diverses, les idées (de Reimarus, celles) des partisans de l'explication naturelle des miracles, celles de Strauss, celles de l'école de Tubingue. C'est bien le cas... d'appliquer l'adage latin, *Quot capita, tot sensus*. N'ayant d'autres règles, en dernière analyse, que les caprices de leur imagination, les critiques ne peuvent point s'entendre entre eux, ni avec eux-mêmes [1]. » Ils s'accordent du moins parfaitement sur ce double fait, 1° qu'il faut voir dans les évangiles des livres ordinaires, composés par des hommes ordinaires, sans aucun secours particulier du ciel, et 2° que Jésus, sur lequel ils nous fournissent des renseignements fort maigres, très souvent exagérés, erronés, n'est lui-même qu'un simple mortel, bien que plusieurs de ces éclectiques consentent à lui trouver quelques qualités remarquables.

Dans les conditions que nous venons d'indiquer, notre marche aura forcément moins d'unité ; mais les détails, nous osons l'espérer, ne seront nullement dépourvus d'intérêt, et ils seront d'autant plus utiles qu'ils se rapprocheront peu à peu de l'époque actuelle.

I. HENRI-AUGUSTE EWALD fut le premier de ces critiques éclectiques. On peut même supposer que c'est lui qui, par son autorité indéniable, inspira à d'autres du goût pour ce genre « ondoyant et divers », qui lui avait assez bien réussi. Né en 1803, à Gœttingue, dans le Hanovre, il

---

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6e édit., t. I, p. 97.

devint, après de fortes études, professeur de langues orientales à l'université de sa ville natale (1825), puis professeur de philosophie et de théologie à Tubingue (1837); enfin, il fut rappelé à Gœttingue pour y enseigner aussi la théologie (1848). Destitué en 1868, après l'annexion du Hanovre à la Prusse, pour avoir refusé de prêter serment au gouvernement nouveau, il fut élu à trois reprises membre du parlement de l'Empire, où il se fit le vaillant défenseur des populations opprimées par le conquérant. A ce titre, il protesta en 1870 contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Il mourut en 1875. Orientaliste distingué, savant exégète, travailleur infatigable, il a publié de nombreux ouvrages sur les divers domaines de la science biblique. C'est parce qu'il était « indépendant de caractère comme de convictions, (qu') il n'a voulu s'inféoder à aucun parti (exégétique) [1]. » Ses idées sont souvent riches et originales ; il a des aperçus nouveaux, intéressants. Mais il se laisse trop emporter par son imagination, parfois même jusqu'à l'extravagance ; il a d'ailleurs tous les préjugés rationalistes, et tombe pour ce motif dans de nombreuses erreurs. Son ton tranchant lui a souvent attiré les justes reproches de ses adversaires.

Ses défauts, comme ses qualités, apparaissent au grand jour dans les trois ouvrages qu'il a publiés sur « l'Histoire du Christ et de son temps », « les trois premiers Evangiles », « l'Evangile et les trois Epîtres de l'apôtre Jean [2]. »

La manière dont il décrit les débuts de la littérature évangélique est déjà tout empreinte d'éclectisme. Pour lui,

---

1. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 134.

2. *Die Geschichte Christus' und seiner Zeit*, Gœttingue, 1852, 3e édit. en 1868 (ce volume fait partie intégrante de l'ouvrage intitulé : *Geschichte des Volkes Israel bis Christus*) ; *Die drei ersten Evangelien übersetzt und erklärt*, Gœttingue, 1850 ; *Des Apostels Johannes Evangelium und drei Sendschreiben*, Gœttingue, 1861.

la tradition orale a été la source commune à laquelle les quatre évangélistes ont puisé. Promptement on sentit le besoin de la fixer par écrit, et d'unir entre eux les récits isolés dont elle se composait. De là naquit tout d'abord l'évangile du diacre Philippe, qui est reproduit à peu près en entier dans notre saint Marc actuel ; ce dernier serait donc le plus ancien des documents évangéliques. En même temps fut formé par l'apôtre saint Matthieu un recueil de paroles et de discours du Sauveur, groupés d'après un plan organique. D'autres recueils du même genre apparurent peu à peu. Les auteurs de nos quatre évangiles canoniques ont fait de larges emprunts à toutes ces sources, surtout aux deux premières. Pour le démontrer et pour déterminer la part qui revient à chaque document, Ewald lâche tout à fait la bride à son imagination [1]. Il consent à reconnaître que le quatrième évangile est l'œuvre de l'apôtre saint Jean, et qu'il contient « l'histoire la plus pure [2]. »

C'est pour riposter aux théories de l'école de Tubingue qu'Ewald composa son « Histoire du Christ », et pourtant il se rencontre plus d'une fois avec Baur dans le résultat de ses recherches. Quant aux mythes de Strauss, il ne veut absolument pas en entendre parler, attendu, dit-il, que les mythes appartiennent au paganisme ; ce qui ne l'empêche pas d'en introduire lui-même quelques-uns dans ses livres. La vie de Jésus, telle qu'il l'écrit, n'est pas autre chose que la biographie d'un homme [3]. A ceux qui veulent regarder Notre-Seigneur comme le vrai Fils de Dieu, il répond : « Pourquoi donc, dans ce cas (c'est-à-dire, s'il est Dieu), gémit-il sur le sort des faibles mortels, qui

---

1. Voir notre *Introduction générale aux évangiles*, in-8, Paris, 1889, p. 44-45, 135-137.
2. *Geschichte Christus'*, 2ᵉ édit., t. I, p. 127-128.
3. *Ein reines Menschenleben*. Hase, *Geschichte Jesu*, 2ᵉ édit., p. 182.

demeurent derrière lui, sans suivre son appel? Est-ce qu'un homme va trouver les animaux, désireux de les élever jusqu'à lui, et gémit ensuite de ce qu'ils refusent constamment de le suivre et de lui devenir semblables [1] ? » Ce raisonnement ne fait pas honneur à la logique d'Ewald. Il en est de même de l'assertion suivante : « Jamais Jésus ne s'était égalé témérairement au Père, de sorte que, le traiter comme Dieu, c'est faire de lui une idole, c'est consentir à perdre ce qu'il y a de meilleur et de plus historique dans sa vie. » Notre auteur consent toutefois à voir en Jésus « une apparition unique en son genre et incommensurablement sublime [2]. »

Le Sauveur a-t-il fait des miracles ? Oui, en un certain sens, lorsqu'il guérissait les malades. Alors, c'est « son esprit qui était actif, et qui s'efforçait d'exercer une puissante influence sur celui de l'infirme. » On comprend ce que cela veut dire. Quant à la résurrection des morts, à la multiplication des pains et aux grands prodiges analogues que racontent les évangiles, d'un côté on ignore jusqu'où pouvait aller la puissance de Jésus, cet homme si saint, si parfait ; de l'autre côté, on sait que la foi des premiers chrétiens le croyait capable de tout et qu'elle a dû exagérer dans plus d'une circonstance. Même comme thaumaturge, Jésus était « un homme parmi les hommes. » Ses pensées et sa doctrine, notamment sur l'eschatologie, sont celles du judaïsme postérieur à Daniel. Est-il ressuscité ? Ewald ne le dit pas ; il se contente de parler vaguement de sa « glorification céleste. »

Telles sont les idées les plus saillantes d'Ewald sur les évangiles et la christologie. Ce qui choque davantage dans son « Histoire du Christ », c'est, suivant l'expression de

---

1. *Geschichte Christus'*, 2ᵉ édit., p. xii.
2. *Ibid.*, p. 129.

Hase[1], la manière dont « il recouvre les résultats (négatifs) de son enquête du voile brillant d'un pieux hommage. » A la façon des néo-critiques, il dissimule constamment, sous des fleurs et des éloges, les perpétuels abaissements qu'il impose au Sauveur. Strauss, qui l'a violemment attaqué[2], a raison de regarder l'œuvre de son rival comme « un mélange d'explications croyantes, naturelles et mythiques, enveloppées dans le nuage d'une loquacité surabondante » ; mais M. Schweitzer a tort de dire[3] que cette vie du Christ est « à peu près sans valeur. »

II. Renan. — De l'orientaliste allemand, nous passons à l'orientaliste français, Ernest Renan, qui a soulevé, — comme Reimarus et comme Strauss, — une si violente tempête d'indignation, par ses ouvrages sur les évangiles et la vie de Jésus.

Né dans la petite ville de Tréguier en Bretagne (1823), il vint achever ses études classiques à Paris, au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, placé alors sous la direction du futur évêque d'Orléans, l'illustre abbé Dupanloup. En 1842, il étudia la philosophie au séminaire d'Issy-sur-Seine, où la lecture des philosophes allemands, surtout celle de Hegel, commença à ébranler sa foi. Néanmoins, il entra au séminaire de Saint-Sulpice de Paris et il y passa deux ans (1843-1845). Il raconte lui-même[4] que sa sœur Henriette exerça sur lui une influence désastreuse, durant la crise religieuse qu'il traversait. En 1845, il

---

1. *Geschichte Jesu*, 2e édit., p. 182.
2. Dans son opuscule *Die Halben und die Ganzen*, Berlin, 1865, dirigé aussi contre le Dr Schenkel, dont nous aurons à nous occuper bientôt.
3. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 115.
4. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, in-8, Paris, 1883.

renonça définitivement à la vocation ecclésiastique. Deux ans plus tard (1847), il fut nommé professeur au lycée de Versailles ; il fut ensuite (1851) attaché au département des manuscrits à la Bibliothèque nationale. En 1861, il recevait une mission scientifique en Phénicie. Nommé à son retour (1862) professeur de langues orientales au Collège de France, il osa dire, dès sa première leçon, que Jésus-Christ était seulement « un homme incomparable ». Ce fut déjà un grand scandale. C'est en 1863 qu'il publia la *Vie de Jésus*, premier volume de son *Histoire des origines du christianisme*, qui en compte jusqu'à sept[1]. Ernest Renan mourut en 1892.

C'est bien à l'éclectisme qu'il appartient de toutes manières. « En politique et en religion, sa position manque également de netteté. Il n'était plus catholique, la libre-pensée était trop plébéienne pour lui et la multitude des sectes lui répugnait dans le protestantisme. De même, aux premiers temps qui suivirent la chute du régime impérial, il fut tantôt royaliste, tantôt républicain, tantôt bonapartiste. A proprement parler, il était un sceptique[2]. »

Oui, à la fois sceptique et *dilettante*. Son esprit, très facile, n'avait pas assez de profondeur pour inventer un système nouveau, à la manière de Strauss et de Baur. Son plan, lorsqu'il aborda l'étude des origines chrétiennes, était et demeura toujours historique ; il ne devint jamais dogmatique. Quelques-uns des ouvrages que nous avons cités plus haut ont plus de valeur — et ce n'est pas beaucoup dire — que celui qui ouvrit leur longue série ;

---

1. Les suivants sont : *Les Apôtres*, 1866 ; *Saint Paul et sa mission*, 1869 ; *L'Antechrist*, 1871 ; *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, 1877 ; *L'Eglise chrétienne*, 1879 ; *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, 1881.

2. A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 179.

mais, pour la plupart de ceux qui connaissent son nom, Renan a surtout existé comme auteur de la *Vie de Jésus*.

« La première vie de Jésus pour le monde catholique ! » s'écrie M. Schweitzer, qui ne peut contenir son enthousiasme[1]. « Et un livre écrit en conformité avec l'esprit français, qui transmettait soudain au monde latin le résultat de toutes les recherches allemandes ! » ajoute-t-il, en savourant les dernières paroles. Et encore : « Ce ne fut pas seulement un événement pour le monde catholique ; la *Vie de Jésus* était un événement pour la littérature universelle... Le monde (entier) fut vivement impressionné, et crut contempler Jésus, parce que, avec Renan, il voyait le ciel bleu, la mer des champs ondulants, les montagnes lointaines et les lis splendides autour du lac de Génésareth, et qu'il entendait avec lui, parmi les roseaux frémissants, la mélodie éternelle du sermon sur la montagne. » En lisant la prose, d'ailleurs peu banale, d'Ernest Renan, voici que M. Schweitzer est devenu lui-même poète. N'avions-nous pas raison de dire que ce critique a des louanges pour quiconque attaque Notre-Seigneur et les évangiles ? Il est vrai qu'il va bientôt changer de ton. Sur la même page qui contient cet éloge dithyrambique, il traite Renan de « peintre décorateur », d' « artiste lyrique » : ce qui n'est pas un compliment pour un auteur qui veut avant tout être historien. Bien plus, à la page suivante[2], il va jusqu'à dire, — et en cela il a parfaitement raison : « Il existe à peine un ouvrage où les défauts contre le bon goût, et de l'espèce la plus grossière, fourmillent autant que dans la *Vie de Jésus* de Renan. C'est de l'*art chrétien* dans le sens le plus mauvais de l'expression ; c'est l'art (qui sert à fabriquer) des figures de cire. Le doux

1. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 180.
2. Page 181.

Jésus, les belles Marie, les aimables Galiléennes qui forment la suite du gracieux charpentier : il les a volés tous ensemble à la devanture d'un magasin d'art religieux de la place Saint-Sulpice. » Et nous entendrons d'autres reproches non moins graves[1].

Dans son introduction, comme aussi dans le volume intitulé *Les Évangiles et la seconde génération chrétienne*, l'auteur déclare toute sa pensée sur les sources évangéliques, leur origine, leurs relations réciproques, etc. De quelle main alerte il résume les lourdes et indigestes théories germaniques ! Il est vrai qu'il demeure souvent à la surface des choses, sachant que cela plairait mieux à la plupart de ses lecteurs. En relisant ces pages, nous nous rappelions la curieuse « morale » d'une des fables de Lessing, qui nous avait frappé dès notre enfance : « Les Allemands font les *Collectanea* (c'est-à-dire, les gros recueils pleins d'érudition), et ce sont les Français qui en profitent. » Ernest Renan, après avoir plaidé, à sa façon sceptique qui devient promptement fatigante pour tout lecteur sérieux, le pour et le contre sur chaque question, se décide à reçonnaître que les évangiles synoptiques sont contemporains des apôtres, du moins dans leurs parties essentielles. Il lui plaît aussi de regarder le quatrième évangile comme l'œuvre de Jean, disciple favori de Jésus. A son jugement, la valeur historique de ces documents « est très diverse », selon qu'on envisage les discours ou les parties narratives, et cela, dans tel évangile ou dans tel autre. Elle est « sensiblement plus faible » dans l'écrit de saint Luc, qui a accepté — comme saint

1. M. Schweitzer avoue pourtant, p. 191, que « l'Allemand est fasciné (par la *Vie de Jésus* de Renan), souvent même jusqu'à en perdre le jugement, parce qu'il y trouve les idées allemandes sous une forme nouvelle, étrangère. »

Matthieu, du reste, — des légendes sur l'enfance de Jésus et d'autres narrations apocryphes.

Mais abrégeons, pour arriver à la portion principale de l'œuvre de Renan. En outre des quatre sources évangéliques, il dit avoir eu à sa disposition, pour la composer, « un cinquième évangile, lacéré, mais lisible encore, » qui consiste dans la contemplation du pays même où Jésus avait vécu[1]. Ses descriptions vivantes, pittoresques, du théâtre de la vie de Notre-Seigneur contribuèrent certainement au succès de son livre.

On a signalé deux autres causes intrinsèques de ce succès extraordinaire : le style limpide et souvent brillant de l'auteur[2], comme aussi la manière dont Renan a dramatisé la vie de Jésus-Christ, telle qu'il la concevait.

Voici une rapide esquisse de son plan. Après un court préambule, qui nous montre Jésus auprès de Jean-Baptiste, nous assistons à l' « Idylle galiléenne », durant laquelle le Sauveur, suivi de ses disciples intimes, parcourt la Galilée en prêchant le royaume de Dieu, ou plutôt « la délicieuse théologie de l'amour, » « au milieu d'une fête perpétuelle. » « Les femmes et les enfants l'adoraient... La religion naissante fut ainsi à beaucoup d'égards un mouvement de femmes et d'enfants[3]. » C'est là le

---

1. E. Renan dit avoir écrit dans une cabane maronite, à Gazhir dans le Liban, le premier jet de presque toute la *Vie de Jésus*. P. LIII et LIV.

2. Mais il est gâté en maint endroit par la sentimentalité, la mièvrerie. Raison de plus, paraît-il, pour réussir auprès de certaines catégories de lecteurs et surtout de lectrices.

3. Pages 190-191. Renan insiste tellement sur ce détail, sur l'influence qu'auraient exercée les « belles Galiléennes » sur l'établissement de la religion nouvelle par leur attachement pour le Maître, qu'il réussit bientôt à exciter le dégoût, puis l'indignation. Aussi a-t-on vivement protesté contre ses insinuations aussi ridicules qu'odieuses. « Je vous supplie, lui écrivit le célèbre ministre protestant Athanase Coquerel, — un de ses admirateurs, pourtant, — je vous supplie d'effacer de votre livre une phrase d'un goût tout à fait inacceptable sur les

premier acte du drame. Au second acte, le doux prédicateur, le prophète séduisant se transforme tout à coup en révolutionnaire, sous l'influence de Jean-Baptiste. Nous le voyons entrer en conflit avec les scribes de Jérusalem, où il était allé célébrer la Pâque. Il continue d'annoncer le royaume de Dieu, mais sous la forme terrible que lui donnent les Apocalypses juives. Pour affermir son autorité, il se fait thaumaturge. Bien entendu, il n'opère pas de vrais miracles, pour la bonne raison que le surnaturel n'existe pas et que sa négation « est devenue un dogme pour tout esprit cultivé[1]. » Renan ne craint pas d'écrire que, si nous ne connaissons pas toutes les qualités de Jésus, nous ignorons aussi plusieurs de ses défauts. Sentant que sa fin approchait, parce que ses puissants ennemis en voulaient à sa vie, le Sauveur se dirige de nouveau vers Jérusalem, où il fait une entrée triomphante. Au troisième acte, nous assistons à l'échec final, avec ses diverses phases et la catastrophe sanglante.

---

belles créatures qui se convertissaient à Jésus. Belles... Qu'en savez-vous ? L'évangile, dans son austère préoccupation, n'indique nulle part si Madeleine et ses compagnes étaient belles ou ne l'étaient pas. Ce n'est pas de leur beauté qu'il s'agit, mais de leur foi Elles ont accompagné fidèlement leur Maître jusque sur le Calvaire, voilà leur gloire ! Laissez le peintre et le sculpteur les revêtir d'une beauté idéale, qui est une des conditions de l'art ; mais vous, historien, au nom du goût et des plus délicates convenances, parlez d'elles avec une plus digne austérité. » IIIe *Lettre à Renan*, dans le journal *Le Lien*, année 1863, p. 266.

1. Renan a écrit aussi des choses indignes à propos des miracles de Notre-Seigneur; celle-ci entre autres : « Quelquefois Jésus usait d'un artifice innocent... Il laissait croire qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait les cœurs. » Ses cures merveilleuses étaient dues entièrement à la confiance qu'il inspirait aux malades, par conséquent à la suggestion et à l'auto-suggestion. Le rôle que l'auteur prête à Notre-Seigneur à l'occasion de la résurrection de Lazare est particulièrement odieux. C'était ce qu'on nomme vulgairement « un coup monté », dont les sœurs de Lazare et quelques autres disciples auraient été les instigateurs. Voir L.-Cl Fillion, *Les miracles de N.-S. Jésus-Christ*, 2 vol. in-12, Paris, 1910, t. I, p. 61-62, 83, 102 ; t. II, p. 25, 56, 91, 249, 257, 292, 316, 321, 383-384.

Certes, on ne saurait nier que cet arrangement n'est pas dépourvu d'un certain art. Mais, comme le dit Hase[1], « l'intérêt esthétique met souvent l'auteur en collision avec la réalité historique », qui est, dans ce cas, toujours sacrifiée. Si « cela se lit comme un roman, » c'est que le livre n'est pas autre chose qu'un roman. D'ailleurs, ajoute M. Weinel[2], Renan était incapable de comprendre le Jésus historique.

Le scandale produit par cet ouvrage blasphématoire fut peut-être encore plus grand que celui qui avait éclaté après l'apparition du livre analogue de Strauss, en 1835. Si, par son charme maladif et par la séduction que le scepticisme exerce sur certains esprits, la *Vie de Jésus* composée par le séminariste-apostat trouva un nombre malheureusement considérable d'admirateurs, elle souleva dans le monde catholique, et tout spécialement en France, l'indignation la plus vive. Aussi les protestations publiques furent-elles incessantes pendant quelques mois. Sur les tons les plus variés, de nombreux écrivains, ecclésiastiques et laïques, protestèrent, réfutèrent, attaquèrent sans se lasser[3]. Mais personne ne s'est montré plus juste-

---

1. *Geschichte Jesu*, 2ᵉ édit., p. 171.

2. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2ᵉ édit., p. 128. Bruno Bauer, dans son opusculo *Philo, Strauss und Jesus* (cité par A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 183), stigmatise dans les termes suivants le genre théâtral qu'affecte l'auteur de la *Vie de Jésus* : « Renan, tout à la fois auteur de la pièce, régisseur et directeur du théâtre, donne le signal de la représentation, et, sur un geste de lui, les lampes électriques brillent d'un nouvel éclat, les flammes de bengale projettent leurs lumières..., et tandis que les flûtes et les chalumeaux de l'orchestre attaquent l'introduction, le public s'assied entre les arbustes et sur le bord du lac. »

3. Comme pour Strauss, M. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 414-418, donne la liste des principaux opuscules composés dans ce sens. Il en cite jusqu'à quatre-vingt-cinq ; mais il y en eut un nombre beaucoup plus considérable, sans parler des articles publiés dans les revues et les journaux.

ment sévère pour E. Renan que les rationalistes d'Allemagne. On pourrait composer toute une chrestomathie, en résumant leurs reproches énergiques, dont nous avons donné plus haut quelques spécimens[1]. Ils furent d'accord pour lui jeter à la face sa « légèreté colossale », sa « fantaisie frivole, qui a transformé l'histoire évangélique et son héros en caricature », son genre qui « se rapproche beaucoup plus de la calomnie éhontée que d'une enquête honorable », sa « sollicitation perpétuelle des textes », avec lesquels « il se comporte comme si on mêlait des cartes à jouer. » Quelques-uns d'entre eux veulent bien lui décerner encore quelques éloges pour la forme, et parce qu'il est l'adversaire de Jésus et de l'Église ; personne ne consent à le prendre au sérieux[2].

La *Vie de Jésus* de Renan suscita aussi plusieurs réfutations parmi les protestants français. Une d'elles mérite une mention spéciale, parce qu'elle prépara les voies à un livre beaucoup plus important, que nous avons à apprécier ici. Elle est intitulée : « L'école critique et Jésus-Christ, à

---

1. Voir Meignan (l'abbé, plus tard Mgr), *M. Renan réfuté par les rationalistes*, Paris, 1863.

2. Dans sa brochure *Les histoires modernes de la vie de Jésus, Conférence sur les écrits de Strauss, Renan et Schenkel*, trad. franç., Paris, 1865, le Dr Luthardt se demande, p. 44 et 45 : « A quoi tient l'erreur de Renan ? » Et il répond : « Il lui manque la conscience morale..., il lui manque le sens moral... Aussi ne reste-t-il absolument rien de son livre qu'une idylle sentimentale et fort peu morale. » « Ce jugement est exact », écrit M. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 190. — Sur la *Vie de Jésus* de Renan, voir Hase, *Geschichte Jesu*, 2e éd., p. 189-194 ; Fairbairn, *The Place of Jesus in modern Theology*, 10e éd., p. 278-279 ; F. Vigouroux, *Les saints Livres et le rationalisme contemporain*, 5e éd., t. II, p. 627-634 ; Ch. Denis, *La critique irréligieuse de Renan*, in-18, Paris, 1878 (dans la collection *Science et Religion*, librairie Bloud) ; Labanca, *La vita di Gesù di Ernesto Renan in Italia*, Rome, 1900 ; L. Gaffre, *La contrefaçon du Christ, Etude critique de la vie de Jésus de Renan*, Paris, 1904 ; H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 119-130 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 179-191 ; G. Sorel, *Le système historique de Renan*, in-8, Paris, s. d., p. 209-236 ; H. Parigot, *Renan*, in-16, 1910.

propos de la Vie de Jésus de M. Renan[1] ». Son auteur, Edmond de Pressensé[2], y attaque Renan au nom de l'orthodoxie protestante, qui croit aux miracles de Jésus-Christ, à sa naissance surnaturelle et à sa divinité[3]. Quelque temps après, M. de Pressensé réfuta plus complètement, mais d'une manière indirecte, l'auteur de la *Vie de Jésus*, en publiant lui-même un ouvrage analogue : « Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre[4]. » Dans ce livre, qui contient d'excellentes choses, mais où les erreurs protestantes ne font pas défaut, l'auteur est à Renan ce que Neander avait été à Strauss[5]. « Son Christ, dit Hase, — qui voudrait que l'auteur fût moins orthodoxe, — plane entre la terre et le ciel. Surnaturel quant à son origine, humain dans son développement, c'est un Dieu qui s'est décidé à lutter, à éprouver des besoins, à souffrir pendant trente-trois ans, pour ressusciter comme Dieu après sa mort, dans un corps humain[6]. » E. de Pressensé est donc croyant, mais un peu à sa manière ; l'union hypostatique est pour lui une source de grandes diffi-

1. Paris, 1864.
2. Né à Paris, le 7 janvier 1824, d'un père catholique qui avait apostasié ; mort le 11 avril 1901. Il fit ses études théologiques à l'Académie protestante de Lausanne, et les acheva à Halle et à Berlin ; c'est son attrait pour Neander qui l'attira dans cette dernière ville. Il fut, à divers titres, pasteur de la chapelle de la rue Taitbout, à Paris, de 1847 à 1871. Il devint ensuite député à l'Assemblée nationale, puis sénateur.
3. Albert Réville, protestant rationaliste, qui n'y croit point, protesta dans la brochure *La Vie de Jésus de Renan devant les orthodoxes et devant la critique*, Paris, 1864, où il se range ouvertement parmi les admirateurs de Renan. D'autre part, le professeur Colani écrivait au nom des protestants libéraux dans la *Revue de théologie de Strasbourg* (année 1864), au sujet de la « Vie de Jésus » : « Ce n'est pas là le Christ de l'histoire... Nous avons ouvert ce livre avec un intérêt sympathique ; nous l'avons fermé avec un vif désappointement. »
4. Un volume in-8, Paris, 1865.
5. Voir les pages 78-79.
6. *Geschichte Jesu*, 2e éd., p. 200.

cultés, que la théologie protestante n'est guère capable de résoudre.

Vers la même époque, Michel Nicolas[1], professeur de théologie réformée à la Faculté de Montauban, acquit aussi quelque notoriété, mais de mauvais aloi, sur le domaine de la critique des évangiles. Il publia en 1864 ses « Etudes critiques sur la Bible (IIe partie) : Nouveau Testament », dans lesquelles il s'occupe du problème synoptique, de l'origine du quatrième évangile et de l'Eglise apostolique. Il ne consent à voir dans les évangiles que des écrits ordinaires, remaniés et altérés dans un intérêt de parti, pleins de contradictions. Pierre et Jacques le Mineur d'une part, Paul de l'autre, auraient été réellement à la tête de factions opposées. A ces traits divers, on reconnaît l'influence de l'école de Tubingue. L'auteur émet une idée fort étrange sur la composition du quatrième évangile. Un gnostique d'origine païenne aurait appris, auprès de l'apôtre Jean, à connaître Jésus en tant que Verbe divin, et se serait mis ensuite à raconter sa vie sous une forme historique, en lui rattachant les fameuses catégories du gnosticisme, « lumière et ténèbres, vie et mort, préexistence, » etc.

La libre-pensée présente à perpétuité ce phénomène : plutôt que d'accepter les renseignements fournis par la tradition, elle préfère adopter des théories visiblement fausses et compliquées à plaisir.

III. STRAUSS SECOND GENRE. — De sa lointaine retraite, Strauss, après avoir lu la *Vie de Jésus* de Renan, lui avait

---

1. Né à Nîmes en 1810, mort en 1886 ; d'abord pasteur à Metz (1833-1838), puis professeur à Montauban.

« tendu la main à travers le Rhin » pour le féliciter[1]. Excité sans doute par le succès scandaleux de cet ouvrage[2], il voulut, environ trente ans après la publication de son premier essai (1835), en publier un second, qu'il destinait « au peuple allemand », comme on le voit par le titre spécial qu'il lui donna[3]. Idée tout au moins singulière de sa part, car, ses amis les plus dévoués sont les premiers à le reconnaître, Strauss était absolument incapable de composer un livre qui fût populaire dans le sens strict. « Toujours, et notamment ici (dans ce nouvel ouvrage), il a écrit en employant un style... qu'on ne comprend pas sans un travail sérieux de la pensée[4]. » Strauss s'adresse donc à la nation allemande, au peuple de la Réforme, dont c'était le droit historique de se mettre en tête du mouvement destiné à conduire les hommes à de nouvelles conquêtes théologiques. Il eut beau faire ; le peuple ne connut pas ce second livre, qui ne fut étudié, comme le premier, que par un public choisi et instruit.

A l'occasion de cette « Nouvelle Vie de Jésus », M. Weinel fait une excellente réflexion. Composer une vie du Sauveur, c'est, dit-il[5], « un travail biographique de l'ordre le plus relevé, qu'une génération transmet à

1. Voir ce qui a été dit plus haut de leurs relations personnelles, p. 59.

2. La *Vie de Jésus* de Renan eut environ vingt éditions en France, les huit premières en trois mois. Elle fut traduite presque immédiatement dans la plupart des langues de l'Europe. Il ne serait donc pas étonnant qu'elle ait eu un million de lecteurs, et elle en trouve malheureusement encore.

3. *Leben Jesu für das deutsche Volk bearbeitet*, Leipzig, 1864, 2e éd. en 1875. Cet ouvrage a été traduit en français par MM. Nefftzer et Dollfus, sous ce titre modifié : *Nouvelle vie de Jésus*, 2 vol. in-8, Paris, 1865 et suiv.

4. Hase, *Geschichte Jesu*, 2e éd., p. 195. Voir aussi H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd.. p. 131 ; Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 192 ; Luthardt, *Les histoires modernes de la vie de Jésus*, trad. franç., p. 23-24.

5. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re éd., p. 84.

l'autre ici-bas, sans qu'il soit jamais achevé » ; du moins, sans qu'il soit achevé d'une manière adéquate et digne du héros que l'on veut célébrer. Rien n'est plus vrai. Aussi, comment Strauss, qui avait échoué dans sa tentative précédente, puisqu'il n'avait réussi qu'à détruire, pouvait-il accomplir cette noble tâche, après avoir perdu, en étudiant Feuerbach, le peu de religion que lui avait laissé Hegel ? Est-il possible d'écrire la biographie du Sauveur, lorsqu'on est devenu matérialiste, athée ou peu s'en faut, et que l'on éprouve une véritable haine pour le christianisme ? Aussi les critiques de toutes les écoles sont-ils unanimes à regarder cette œuvre comme très inférieure à la première Vie de Jésus.

Strauss profita, jusqu'à un certain point, des deux principaux reproches qu'on avait adressés à son livre de 1835[1]. En premier lieu, il étudie et critique tant soit peu les sources ; mais il se contente presque d'adopter, sur leur origine et leurs relations mutuelles, les conclusions auxquelles était arrivée l'école de Tubingue. Il ne goûte guère, et il ne s'en cache point, ce genre de travail. D'après lui, la critique littéraire des évangiles « est montée en herbe sans produire de fruits [2] » ; et il n'a pas tout à fait tort en faisant cette assertion. Il accorde la priorité à saint Matthieu et relègue le quatrième évangile à la fin du second siècle. Il n'y a rien d'original dans cette longue étude[3].

En second lieu Strauss, qui avait autrefois détruit presque toute l'histoire évangélique par sa théorie du mythe, essaie maintenant d'en reconstituer au moins quelques éléments positifs. Il le fait dans une première partie, qu'il

---

1. Voir les pages 71-73.
2. *Nouvelle vie*, trad. fr., t. I, p. XI.
3. Elle occupe la première moitié du tome Ier, p. 47-263.

intitule : « Esquisse historique de la vie de Jésus [1]. » Esquisse extrêmement pauvre et vide, dont, on le devine bien, le surnaturel est absolument exclu. Strauss daigne accorder au Sauveur quelques qualités. Il lui attribue un plan, qui consistait à réformer le judaïsme, par la suppression des rites extérieurs et du sacerdoce lévitique, et par l'installation d'une religion toute spirituelle et morale. Il le loue surtout, servant encore en cela de précurseur aux néo-critiques, d'avoir compris que c'est l'amour qui doit régler les relations des hommes avec Dieu et avec le prochain. Mais il découvre en lui maintes lacunes ; il l'accuse, entre autres choses, de s'être montré trop passif à l'égard de l'Etat, trop peu impressionnable en face des biens de ce monde. Du reste, les perfections extraordinaires qu'il consent à reconnaître en Jésus n'existent qu'en possibilité, attendu que les récits évangéliques ne nous fournissent aucune certitude à leur sujet. Jésus, tel qu'il ressort de cette première partie, n'est guère, comme on l'a dit, qu'une sorte d'étudiant allemand, libéral et éclectique, qui reçoit de divers côtés les matériaux que sa conscience individuelle doit élaborer, pour qu'ils arrivent à former un tout plus ou moins homogène. En outre, c'est un exalté, un illuminé, puisqu'il rattache à son retour personnel la transformation du monde, telle qu'il l'annonçait.

Une seconde partie, « l'histoire mythique de Jésus dans son origine et ses développements [2] », reprend en sous-œuvre les documents évangéliques, pour en signaler les traits qui doivent leur existence au mythe. Seulement, dans la *Nouvelle vie*, le mot mythe n'a pas tout à fait le même sens que dans la première : désormais, il représente

1. *Nouvelle vie de Jésus*, trad. fr., t. I, p. 217-421.
2. *Ibid.*, t. II, p. 1-424.

moins une création inconsciente qu'une invention voulue, réfléchie.

Ce qui reste de Jésus après cette double opération est évidemment fort peu de chose. En fait, la Vie de Jésus destinée au peuple allemand n'a pas plus de réalité historique que la précédente[1]. Aussi Strauss, en concluant ses deux gros volumes[2], affecte-t-il de dire qu'« il est peu de grands hommes sur l'histoire desquels nous soyons aussi imparfaitement renseignés que sur Jésus. Combien plus nette et plus distincte nous apparaît la figure de Socrate, qui pourtant est de quatre siècles plus éloignée ! » Au surplus, le Christ qu'on admire depuis dix-neuf cents ans n'est point le Christ réel, le Christ historique ; mais le Christ idéal, qui ne diffère pas de l'humanité. Comme conclusion pratique, Strauss recommande donc de laisser de côté la religion du Christ, pour embrasser la religion de l'humanité.

Le vrai but de Strauss ressort clairement de ces détails rapides. « Ce qu'il voulait, ce n'était pas tant fournir les résultats de recherches historiques, que susciter une agitation anti-ecclésiastique et anti-chrétienne, conformément à son *motto* fanatique[3] : Quiconque veut chasser les prêtres — à la lettre, la prêtraille, *die Pfaffen,* — de l'Eglise, doit d'abord chasser le miracle de la religion[4]. »

Ce triste échantillon du style de Strauss dans la *Nouvelle vie* nous donne une idée du ton âpre, amer, plus d'une fois grossier, que l'auteur y adopte souvent, surtout dans les premières pages du tome Ier, où il passe en revue

1. Voir Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e éd., p. 281.
2. T. II, p. 415 de la trad. française.
3. On le trouve en propres termes dans la *Nouvelle vie de Jésus*.
4. O. Zöckler, dans la *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, 3e éd., t. IX, p. 11.

les travaux parus soit avant, soit après les siens, et les critiques dont il avait été l'objet. A la moindre occasion, il laisse s'échapper sous cette forme l'aigreur qui s'était accumulée dans son âme depuis trente ans, à la suite de toutes ses déceptions. Il n'a ni art, ni couleurs, ni éclat, ni délicatesse, ni distinction. Plus que jamais, il se manifeste comme le destructeur universel[1].

Le croira-t-on ? Cette haine de Strauss pour tout ce qui est chrétien est une qualité, presque une qualité indispensable aux yeux de M. Schweitzer. « On peut aussi, ne craint-il pas de dire, écrire la vie de Jésus avec la haine (au cœur), et les plus grandioses de toutes, celles de Reimarus... et de Strauss, ont été écrites avec un sentiment de haine... Parce qu'ils haïssaient, ils ont vu très clair dans l'histoire[2]. » Voilà, certes, un singulier principe. Nous devions le signaler, car il explique bien des choses dans la triste histoire que nous étudions.

IV. Schenkel. — Daniel Schenkel[3] nous dit lui-même, dans la préface de son principal ouvrage biblique, « La caractéristique de Jésus[4], » que c'est par la *Vie de Jésus* de Renan qu'il fut excité à « satisfaire le grand besoin de son

---

1. Sur la *Nouvelle vie de Jésus*, voir Hase, *Geschichte Jesu*, 2ᵉ éd., p. 194-197 ; Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10ᵉ éd., p. 280-283 ; F. Nippold, *Die neueste Kirchengeschichte*, 3ᵉ éd., t. III, p. 408-411 ; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6ᵉ éd., t. I, p. 87-90 ; H. Weinol, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2ᵉ éd., p. 130-135 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 192-197. Tous les jugements sont sévères, sans aucune exception.

2. *Von Reimarus*..., p. 4.

3. De nationalité suisse, né en 1819, mort en 1885. Le rationaliste de Wette, qui fut son professeur d'exégèse à l'université de Zurich, exerça sur lui une fâcheuse influence. Schenkel succéda à son maître en 1850 ; mais, dès l'année suivante, il passa à l'université de Heidelberg, où il enseigna jusqu'en 1884.

4. *Das Charakterbild Jesu, ein biblischer Versuch*, Wiesbaden, 1864, 4ᵉ éd. en 1873.

temps », en préparant à son tour « un exposé purement humain, vraiment historique, de la biographie de Jésus. » C'est donc toujours la même prétention, la même assertion audacieuse : désormais, pour les protestants libéraux, à quelque école qu'ils se rattachent, la vie du Sauveur ne sera « vraiment historique », qu'à la condition de ne pas dépasser les limites de l'humain et d'être débarrassée de tout élément surnaturel.

Schenkel fait de l'évangile selon saint Marc sa base principale. Il le complète par les renseignements que fournissent les trois autres récits ; mais, en éclectique consciencieux, il fait son choix dans tout cela, acceptant ce qui lui convient, rejetant ce qui lui semble faux ou exagéré. Il n'est pas, tant s'en faut, aussi hardi que Strauss et Renan ; mais il va très loin quand même dans ses conclusions. Il nous fait contempler « un Christ en formation[1] », qui, après avoir vécu pendant quelque temps dans une complète ignorance au sujet de sa personne et de son rôle, arrive peu à peu, grâce à des expériences internes et à des succès extérieurs, à savoir ce qu'il doit faire. Étudiant la conscience messianique de Jésus, l'auteur prétend que son héros se serait simplement accommodé sur ce point aux espérances du peuple juif et n'aurait fait que les épurer. Jamais il n'aurait tenu du ciel la certitude d'être le Messie, mais serait arrivé de lui-même à cette conviction. Le Sauveur n'a fait aucun miracle ; il a seulement opéré des cures psychologiques. Il n'est pas ressuscité non plus d'une manière proprement dite. Entre les mains de Schenkel, Notre-Seigneur devient une sorte de tribun, qui parle beaucoup et qui se pose en défenseur de la liberté, de la religion de l'humanité,

---

1. *Einen werdenden Christus*, dit fort bien Hase, *Geschichte Jesu*, 2e éd., p. 198.

religion dégagée de tout préjugé confessionnel et national.

Schenkel joignait à son professorat la direction du séminaire protestant de Heidelberg. La publication d'un tel ouvrage excita donc tout naturellement les protestations les plus vives du parti orthodoxe. On l'accusa, lui qui était chargé officiellement de l'éducation des futurs pasteurs, de nier la divinité de Jésus-Christ. Profondément sensible à ces attaques, il s'excusa d'une façon assez ridicule, en disant que, dans son livre, il avait voulu limiter ses investigations au côté humain du Christ, sans se préoccuper de sa nature divine, par conséquent sans la nier[1]. Il ne convainquit personne. D'autre part, les libéraux furent mécontents aussi, parce qu'il n'abondait pas suffisamment dans leur sens. Strauss composa un petit volume[2] tout exprès pour lui reprocher ses inconséquences, son manque de courage, et lui opposer les convictions solides et sincères de Hengstenberg : ce dont Schenkel fut très blessé. Il garda jusqu'au bout la même position dogmatique, comme on le voit par un second volume sur Jésus-Christ, qu'il publia quinze ans plus tard[3].

V. Seeley. — L'Allemagne et la France n'étaient pas seules atteintes par le rationalisme, en ce qui concerne les évangiles

---

1. Voir ses opuscules *Zur Orientirung über meine Schrift...*, Heidelberg, 1864, et *Die protestantische Freiheit*, Heidelberg, 1865.
2. *Die Halben und die Ganzen, eine Streitschrift gegen Schenkel und Hengstenberg*, Berlin, 1865.
3. *Das Christusbild der Apostel und der apostolischen Zeit, aus den Quellen dargestellt*, in-8, Leipzig, 1879. — Sur Schenkel. voir Luthardt, *Les histoires modernes de la vie de Jésus*, trad. franç., p. 54-69 ; H. J. Holtzmann, dans la *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XXXI, p. 86 ; Lalot, *Le Jésus de M. Schenkel*, dans le *Bulletin théologique* (protestant), 1866, nos 4 et 5 ; F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 339-347. M. Holtzmann dit malicieusement que, par son humeur batailleuse, Schenkel appartenait d'une manière essentielle à l'*Ecclesia militans*, mais qu'il reçut autant et plus de coups qu'il n'en porta.

et la vie de Notre-Seigneur. De son côté, « la Grande-Bretagne était mûre pour recueillir à nouveau les fruits empoisonnés de ses déistes, transformés d'abord par les philosophes du XVIIIe siècle et ensuite par les exégètes allemands. Avec ses goûts cosmopolites, l'Anglais est allé s'asseoir sur les bancs des universités de Halle, de Berlin et de Tubingue, et il en est revenu tout enfariné du *farrago* germanique. On a traduit en sa langue les principales productions des rationalistes d'Outre-Rhin, mais elles ont une saveur âpre et rebutante ; M. Renan a paru avec son style facile et son dédain transcendant, et il a été le bienvenu. La croyance au surnaturel a décru avec une rapidité effrayante[1] ».

C'est une jeune fille, miss Evans, devenue plus tard célèbre dans la littérature sous le nom de Georges Eliot, qui traduisit la première la « Vie de Jésus » de Strauss. Mais le succès de cette publication ne fut pas considérable. Celui de l'ouvrage de Renan fut tout autre : il ouvrit en partie, sur l'autre rive de la Manche, les voies à un mouvement néfaste de la libre-pensée, qui n'a pas cessé de se développer depuis lors.

Le premier fruit de cette triste marche en avant fut un ouvrage publié d'abord sous le voile de l'anonyme, mais dont l'auteur, M. John-Robert Seeley, se fit connaître un peu plus tard. A lui seul, le titre de ce livre, *Ecce homo*[2], était significatif. M. Seeley[3] affecte de ne s'occuper que de l'humanité du Christ. Il étudie surtout Jésus en tant que fondateur d'une société théocratique, l'Eglise, et il recherche l'influence que cette société a exercée sur la

---

1. F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e éd., t. II, p. 634-635.

2. *Ecce homo, a Survey of the Life and Work of Jesus Christ*, in-12, Londres, 1866. Il y eut plusieurs éditions subséquentes.

3. Né à Londres en 1834, mort en janvier 1895 ; nommé en 1863 professeur de latin à l'University College de Londres ; devenu en 1869 professeur d'histoire moderne à Cambridge.

moralité du genre humain, au point de vue soit théorique, soit pratique. Il cache d'ailleurs habilement son jeu : il présente son livre comme un simple « fragment », de manière à laisser croire qu'il ne conteste point la vérité des doctrines auxquelles il ne touche pas directement. L'ouvrage n'est, à proprement parler, ni critique, ni théologique, ni historique ; tout *apparatus criticus* en est sévèrement exclu. C'est une analyse très fine, à la manière anglaise ; mais aussi une analyse dissolvante, qui soulève des doutes perpétuels. Voici, prises au hasard, quelques-unes des pensées de l'auteur : « Les récits relatifs aux miracles de Jésus peuvent fort bien être exagérés. Le christianisme n'est pas la seule révélation, ni celle qui suffit pour tous. Pour des hommes qui ne pensent pas, il est facile d'être orthodoxes. Adhérer fermement et d'une façon vivante à l'enseignement du Christ est aussi difficile que de pratiquer sa loi morale. »

Il y avait, en de telles assertions, de quoi scandaliser singulièrement l'Angleterre d'alors ; aussi de nombreuses protestations s'élevèrent-elles de tous côtés. En 1882, M. Seeley a publié un autre ouvrage, *Natural Religion*, dans lequel il nie ouvertement l'existence de l'ordre surnaturel, qui, dit-il, ne fait point partie essentielle de la religion[1].

---

1. Sur cet auteur, voir Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e éd., p. 283-284. Environ quinze ans plus tard, un autre ouvrage anonyme, *Supernatural Religion, an Enquiry into the reality of divine Restauration*, 3e éd., in-8, Londres, 1879, a également produit un émoi considérable en Angleterre. « L'auteur fait une guerre en règle aux miracles ; il attaque longuement, sans jamais se lasser, l'authenticité des évangiles et les Actes des apôtres. » F. Vigouroux, *Les Livres saints...*, 5e éd.. t. II, p. 637. A la p. 586, on lit ces mots, qui terminent une vraie tirade rationaliste : « Le pouvoir du christianisme surnaturel disparaîtra un jour, on n'en saurait douter. »

§ II. — L'ÉCLECTISME EN PLEINE FLORAISON.

Tels furent, en Allemagne et à l'étranger, les débuts de la période éclectique du rationalisme, sur le point spécial que nous étudions ici. Dès lors, « l'enquête relative à la vie de Jésus » et à ses sources se complique de plus en plus, de sorte qu'il n'est pas facile d'établir une classification bien catégorique des ouvrages parus, non plus que des opinions de leurs auteurs [1].

Selon M. Weinel [2], Strauss a laissé aux savants — c'est-à-dire, aux savants rationalistes — qui s'occupent des évangiles et de leurs récits, trois tâches principales à accomplir. La première consiste à faire la critique littéraire des sources; la seconde, à étudier plus à fond la personnalité historique de Jésus, afin de le mieux caractériser; la troisième, à établir des recherches sérieuses sur le judaïsme contemporain du Sauveur et sur le christianisme primitif. Adoptons cette division, qui nous permettra de signaler avec plus de suite les travaux accomplis sur le domaine des évangiles par les rationalistes et les semi-rationalistes de l'étape éclectique, pendant les trente dernières années du XIXe siècle et au début du XXe. En effet, cette étape, qui a commencé peu après 1860, est loin d'avoir pris fin, et il est probable qu'elle se prolongera longtemps encore, à côté de l'école évolutionniste, qui lui dispute plus ou moins pacifiquement la prééminence.

---

1. M. Otto Schmiedel reconnait, dans ses *Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e éd., p. 8, que la situation est *äusserst complicierte*, « compliquée a l'extrême. »

2. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 60 et suiv.

I. — LES THÉOLOGIENS ÉCLECTIQUES ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE DES ÉVANGILES.

1° *Utilité de ce genre de critique.* — La critique littéraire des évangiles doit être évidemment, personne ne songe à le contester, à la base de toute étude sérieuse qui a Jésus-Christ pour objet. En dehors de l'autorité de l'Eglise, la solution des « problèmes » — pour employer le langage actuel — relatifs à la vie du Sauveur, à son rôle, à ses miracles, à sa personnalité, à sa vie et à sa résurrection ne dépend-elle pas, du moins en grande partie, du jugement que nous portons sur les documents qui nous renseignent à son égard ? Si les sources sont authentiques et véridiques, nous admettrons sans hésiter tout ce qu'elles renferment, quelles que soient les difficultés de détail que nous y rencontrerons. Si elles étaient de beaucoup postérieures aux faits qu'elles racontent, et si, en même temps, on pouvait démontrer qu'elles ont été faussées d'une manière ou de l'autre, nous ne pourrions pas nous fier aussi complètement à elles[1]. En soi, il est donc excellent de répondre à ces questions préliminaires, dont on s'occupe dans les Introductions au Nouveau Testament : « Comment nos évangiles ont-ils pris naissance ? Sur quelles sources s'appuient-ils ? Quelle valeur ont-ils comme documents, au point de vue purement historique[2] ? » Voilà pourquoi les cris de ralliement « Aux sources ! aux

---

1. « Si l'on désire s'occuper de l'histoire de l'évangile à la lumière des études critiques modernes, on ne peut éviter de commencer par une appréciation des évangiles en tant que documents historiques. » V. H. Santon (né le 1er juin 1846, professeur de théologie à l'université de Cambridge depuis 1889), *The Gospel as historical Documents*, Ire partie, *The Early Use of the Gospels*, in-8, Cambridge, 1903.

2. W. Soltau, *Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert*, in-8, Leipzig, 1901, p. 12.

sources ! Allons aux sources ; étudions les sources » évangéliques, qui ont partout retenti depuis quarante ans, n'ont nullement jeté l'effroi parmi les théologiens et les exégètes croyants.

En Allemagne surtout, les « critiques », ainsi qu'ils aiment à se nommer, se sont certainement donné beaucoup de mal sur ce terrain, ne craignant pas, comme l'écrivait naguère l'un des plus illustres d'entre eux, le Dr Harnack [1], de « se livrer au travail du carrier, où il faut avaler de la poussière. » M. Furrer, qui n'est cependant qu'un critique de seconde main, a dit avec quelque fierté [2] : « Qui pourrait passer en revue la série des livres qui ont été écrits sur les évangiles (nous ajoutons : et tout spécialement sur la critique littéraire de ces livres) ? Là, chaque pierre a été retournée cent et mille fois ; là, toutes les combinaisons ont été essayées. Oui, on a tout fait pour se rapprocher toujours plus près de ces écrits merveilleux. On est saisi d'une émotion véritable, lorsqu'on jette un regard dans le puissant atelier où des maîtres grands et petits ont essayé de travailler à une vie de Jésus, ou de reproduire hardiment son portrait. »

Nous verrons plus loin si cette image auguste a été reproduite avec autant de fidélité que de « hardiesse » par ceux des néo-critiques qui ont arboré la bannière de l'éclectisme. Nous avons d'abord à apprécier leurs efforts en ce qui concerne la critique littéraire et la critique historique — car elles ont très souvent marché de concert — des documents qui permettent de reconstituer ce divin portrait.

2° *Les protestants libéraux ont accompli ce travail délicat avec la plus triste partialité.* — Et d'abord, dans quel esprit

1. *Sprüche und Reden Jesu*, in-8, Leipzig, 1907, p. 3.
2. *Vorträge über das Leben Jesu Christi*, in-8, Zurich, 1902, p. 6.

ces efforts ont-ils été tentés? Une enquête de ce genre, cela va de soi, doit être absolument impartiale. On n'est pas en droit de l'entreprendre, si l'on n'est pas libre de tout préjugé : l'exemple de Baur et de ses disciples ne nous a que trop montré où aboutit la critique littéraire et historique, lorsqu'elle part d'une opinion préconçue, et qu'elle a précisément pour but de servir de démonstration à une théorie arrêtée d'avance. Or, la plupart des exégètes protestants contemporains n'ont que trop suivi les mêmes errements, s'appuyant sur des idées beaucoup plus que sur des faits, sur de prétendus principes philosophiques plutôt que sur l'explication sincère des textes. « Chaque critique, disait naguère un vaillant défenseur de nos évangiles, M. Friedrich Blass[1], enlevé trop tôt à la littérature profane et sacrée, chaque critique est sous la dépendance de son maître et jure par lui[2]. » Personne, en effet, ne pratique autant que les critiques contemporains l'ancien proverbe *Jurare in verba magistri* ; quant au maître lui-même, il est naturellement sous la dépendance de ses propres idées, par lesquelles il jure sans cesse à son tour. Quand « Harnack l'a dit », quand « Wellhausen l'a dit », quand « Jülicher, P. W. Schmiedel, W. Bousset, Johannes Weiss, W. Wrede et tels ou tels autres l'ont dit », les critiques de petite envergure n'ont pas le courage de porter un jugement personnel et indépendant.

Voici quelques-uns des principes qui dirigent plusieurs

1. Savant philologue, né le 22 janvier 1843 à Osnabrück, professeur de philologie classique à Kiel (1881), puis à Halle (1892), mort en 1907, auteur d'une excellente *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Gœttingue, 1896, 2ᵉ éd. en 1902, et de plusieurs volumes sur le texte des évangiles (*Evangelium secundum Lucam*, Leipzig, 1897 ; *Evangel. sec. Matthæum*, 1901 ; *Evangel. sec. Johannem*, 1903).

2. *Origin and Character of our Gospels*, dans *The Expository Times*, nº de juin 1907, p. 395.

de ces maîtres. M. Paul-Wilhelm Schmiedel[1], qui appartient à l'extrême-gauche de l'école critique, commence par diviser le contenu des évangiles en trois catégories : « Il y a d'abord les (récits) qui sont visiblement incroyables ; en second lieu, ceux qui sont vraiment dignes de foi, et, dans la troisième classe, ceux qui occupent une position intermédiaire, comme ne portant sur leur face aucune marque certaine qui les rende croyables ou incroyables[2]. » Ce postulat convient-il bien à un critique sérieux ? A coup sûr, dans les évangiles, les récits « visiblement incroyables » aux yeux de notre auteur sont ceux qui exposent des miracles ou quelque autre élément surnaturel ; sous prétexte de faire de la critique, on refuse d'écouter à leur sujet l'évidence des textes, et pratiquement, on les rejette sans examen[3]. C'est ainsi que, dans la seconde édition de ses « Recherches sur l'histoire évangélique, ses sources, etc.[4] », le Dr Weizsäcker passe sous silence tout ce qui précéda le baptême de Notre-Seigneur et tout ce qui suivit sa mort. C'est là, suivant l'expression reçue, une singulière « vérification des documents. »

M. William Wrede[5], l'un des critiques libéraux les plus avancés, a pour principe de s'approcher des évangiles « avec une certaine dose de vigilance et de scepticisme[6]. » Est-ce bien ainsi que doit procéder la critique littéraire ? La description qui suit, sans avoir rien d'absolument

---

1. Né près de Dresde, le 22 décembre 1851 ; professeur à l'université d'Iéna en 1890, à celle de Zurich depuis 1893.

2. Voir W. Sanday, *The Bearing of Criticism upon the Gospel*, dans *The Expository Times*, n° de décembre 1908, p. 110.

3. W. Sanday, *Exposit. Times*, n° de janvier 1909, p. 157.

4. *Untersuchungen über die evangelische Geschichte*... Voir la p. 157.

5. Né en 1859 dans le Hanovre, professeur de théologie protestante à Breslau pendant quelques années, mort en 1907.

6. *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, Gœttingue, 1901, p. 8. Voir Jülicher, *Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung*, Giessen, 1906, p. 15.

blâmable, montre assez clairement tout le péril de cette conduite : « La différence fondamentale entre la méthode ancienne, non critique, d'étudier les évangiles, et la méthode nouvelle, critique, consiste en ceci : tandis que, d'après l'ancienne méthode, les évangiles étaient pris simplement tels qu'ils sont, sans qu'on fit de tentative pour aller derrière eux[1], d'après la nouvelle méthode nous cherchons à opérer aussi loin que possible, non pas avec les évangiles tels qu'ils sont aujourd'hui, mais avec les sources sur lesquelles ils s'appuient[2]. » Qui ne voit avec quelle facilité l'arbitraire pourra se glisser dans ce procédé ? Les critiques libéraux en profiteront à tout instant, pour prendre des libertés étonnantes avec nos évangiles canoniques[3].

Mais allons au fait, et envisageons directement les travaux de l'école éclectique sur les évangiles au point de vue de la critique littéraire. Ils ont été considérables. Dans l'impossibilité où nous sommes de tout signaler, nous nous arrêterons seulement aux œuvres principales.

Nos critiques prennent donc tout d'abord les quatre évangiles l'un après l'autre, les analysant minutieusement,

---

1. C'est-à-dire, pour remonter à leurs sources premières.
2. W. Sanday, *The Expository Times*, n° de décembre 1908, p. 104.
3. Voir Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10ᵉ édit., p. 285. « La subjectivité des critiques s'est donné libre carrière, » écrivait naguère M. Henri Monnier (prof. à la Faculté libre de théologie protestante de Paris), *La Mission historique du Christ*, Paris, 1906, p. XII. « La critique a appliqué au texte de nos évangiles une méthode d'analyse vraiment excessive. Aucun texte, de quelque littérature que ce soit, ne subsisterait, s'il était passé au crible d'une telle critique... Nul passage ne devrait être tenu pour inauthentique *a priori*. Il y a, en faveur de tout texte, une présomption d'authenticité, qui est créée par les siècles... Pour qu'un texte soit écarté, il faut qu'il soit convaincu d'inauthenticité. » *Ibid.*, p. XVI. M. A. Schweitzer lui-même proteste contre les procédés de ses collègues libéraux et autres : ils abandonnent sans raison les textes, lisant trop entre les lignes. Cf. Sanday, *The Life of Christ in recent Research*, p. 92-95.

les disséquant en quelque sorte, examinant les mots, les tournures, les idées propres à chacun d'eux, pour en tirer des conclusions par rapport à leur origine, à leurs sources, à leur but et à leurs tendances, aux circonstances diverses de leur composition, à leurs auteurs et rédacteurs de premier, de second et de troisième ordre. Ils étudient ensuite les relations mutuelles de chacun de ces petits livres. Dans ce genre de travail, on s'occupe d'ordinaire fort peu de l'explication du texte. Rappelons-nous la définition donnée plus haut : avant tout, on désire voir ce qu'il y a « derrière » les récits. On a besoin pour cela, c'est évident, d'un talent extraordinaire de divination ; mais la plupart des néo-critiques croient jouir de ce talent. En tout cas, ils possèdent une confiance sans limite en eux-mêmes, et comme une seconde vue, qui leur révèle, à un mot près, dans chaque évangile et dans chaque narration isolée, ce qui est primitif et ce qui ne l'est pas, ce qui appartient à la première ou à la seconde source, ce qui est né sur le sol juif ou sur le sol païen... On dirait qu'ils ont assisté à la composition de toute la littérature sacrée. Et notons-le bien, ce ne sont pas seulement les vétérans du professorat, les exégètes de quelque expérience, qui se permettent d'agir ainsi ; les jeunes licenciés, les candidats au grade de Docteur en théologie supputent et désignent par le menu « les sources de Marc, de Matthieu, de Luc », comme s'ils les avaient contemplées de leurs yeux, maniées et remaniées de leurs propres mains.

Ils traitent donc, et ils s'en font gloire, comme des écrits tout ordinaires, tout humains, « ces livres qui n'ont pas eu avant eux, ni en même temps qu'eux, ni après eux quelque chose qui leur ressemblât[1]. » Ou plutôt, ils se gardent bien de les traiter comme des écrits ordinaires,

---

1 F. Blass, *Expository Times*, n° de mai 1907, p. 346.

puisqu'ils s'en approchent avec défiance, et qu'ils les soumettent à une manipulation qu'ils n'oseraient pas infliger à des volumes profanes. On leur a souvent reproché cette conduite singulière.

M. Sanday, ce docte théologien anglican qui s'est beaucoup occupé des évangiles [1] et toujours avec un grand respect, quoique en faisant parfois des concessions à l'esprit du jour, ne s'oppose point à ce qu'on applique à ces saints livres les règles accoutumées de la critique ; mais il fait deux réserves sérieuses. La première, c'est qu'on doit procéder avec une grande prudence, à cause de l'importance spéciale du sujet. La seconde, c'est qu'il sera interdit de rejeter un document, pour la seule raison qu'il contient des éléments miraculeux ; agir autrement, dit-il, serait en opposition avec la vraie science. Est-ce bien ainsi que se comportent les exégètes éclectiques qui, avant même de se mettre à faire la critique littéraire des évangiles, sont certains d'y découvrir des éléments étrangers, introduits par les « tendances » et la foi de l'Eglise primitive? On verra bientôt que la sévérité de nos réflexions n'est que trop justifiée. Elles s'appliquent, du moins partiellement, même aux critiques protestants les plus modérés [2].

---

1. Voir la page 3.

2. Déjà M. Maurice Vernes, protestant aux tendances très libérales, écrivait à ce sujet dans son *Histoire des idées messianiques*, Paris, 1874, p. 181-182 : « On sent d'emblée combien est délicat le départ à opérer (dans les évangiles) entre la légende et l'histoire. Qu'est-ce qui justifie l'authenticité de telle parole? Qu'est-ce qui autorise à déclarer inauthentique telle œuvre? Voilà cinquante ans (bientôt cent ans) que la science allemande s'évertue à fixer les règles d'après lesquelles doit s'opérer ce partage ; mais elle est loin d'être arrivée à un résultat satisfaisant. Les accusations d'*a priori*, de vues dogmatiques, s'échangent entre les camps et entre les auteurs, et il faut reconnaître qu'elles sont quelquefois méritées, et l'on peut à juste titre reprocher à la théologie dite libérale de s'être souvent laissé diriger dans ses jugements par des préférences ou des antipathies qui doivent être rigoureusement interdites. »

3° *Critique littéraire du quatrième évangile.* — C'est envers le quatrième évangile que la critique littéraire s'est montrée le plus promptement injuste. D'une manière générale, elle accepte à son sujet, sans vouloir revenir en arrière et presque sans examen, le jugement de Baur, et elle le regarde comme condamné intégralement, définitivement.

Nous avons vu que, vers l'époque où parut Strauss, les critiques, loin de songer à nier l'authenticité et le caractère historique de l'évangile selon saint Jean, lui témoignaient pour la plupart une vive admiration, et le regardaient volontiers comme le meilleur des documents évangéliques[1]. Strauss lui-même hésita pendant quelque temps à se prononcer contre ce livre. Mais les attaques de l'école de Tubingue produisirent à son égard une réaction violente parmi les adeptes de la libre pensée. « Et cela n'est pas étonnant, s'écrie M. Otto Schmiedel[2], car à lui se rattache la lutte relative à la divinité du Christ. » Recueillons cet aveu candide. Ceux qui ne veulent à aucun prix de la divinité du Christ deviennent donc par là-même les adversaires de cet écrit, où elle brille avec tant d'éclat. Ils se posent cette question, qui pour eux n'est ni littéraire ni critique : « L'évangile de Jean doit-il être utilisé comme source pour la vie de Jésus[3] ? » On devine sans peine la réponse. Les théologiens de la nuance libérale « se sont prononcés à l'unanimité pour une composition tardive[4]. »

Les raisons sur lesquelles ils appuient leur décision, —

---

1. Voir les pages 47 et 50.
2. *Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e éd., p. 17. M. O. Schmiedel, né en 1858, professeur au gymnase d'Eisenach, est le frère de M. Paul-Wilhelm Schmiedel, l'un des membres les plus avancés de l'école négative.
3. O. Schmiedel, *loc. cit.*
4. *Ibid.*, p. 18.

nous pourrions dire, leur sentence de mort, — sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les développer ici. MM. Loisy et Jean Réville les ont naguère rééditées chez nous[1]. Les unes sont tirées du style, qui n'est plus le même que dans les évangiles synoptiques. Les autres, du portrait de Jésus, presque uniquement divin dans le quatrième évangile, simplement humain, affirme-t-on, dans les trois premiers ; du théâtre des événements, de la chronologie, des longs discours du Sauveur, du choix presque entièrement nouveau des faits, de leur nature purement allégorique, etc. Nous l'avons dit, pour presque tous les membres de l'école critique, en particulier pour les chefs les plus renommés du parti, MM. H.-J. Holtzmann, Harnack, Pfleiderer, Jülicher, P.-W. Schmiedel[2], et pour

---

1. A. Loisy, *Le quatrième Evangile*, Paris, 1903; Jean Réville, *Le quatrième Evangile, son origine et sa valeur historique*, Paris, 1900. D'après M. Sanday, qui s'est fait, ou peu s'en faut, l'un des meilleurs défenseurs de l'authenticité du quatrième évangile, ces deux auteurs sont peut-être ceux qui vont le plus loin sous le rapport de la négation hardie. M. Jean Réville en particulier, — fils d'Albert Réville, né à Rotterdam en 1854, professeur de patrologie à la Faculté protestante de Paris, 1894-1907, puis d'histoire des religions au Collège de France, mort à Paris le 6 mai 1908, — est *absolutely onesided*, par conséquent très partial, ne semblant pas même se douter qu'il existe une opinion opposée à la sienne et appuyée sur des documents inébranlables. Voir W. Sanday, *The Criticism of the fourth Gospel*, in-8, Oxford, 1905, p. 2, 27-28, 31. M. Alfred Loisy, né le 28 février 1857, fut successivement professeur d'hébreu et d'exégèse à l'Institut catholique de Paris (1881-1893), puis chargé d'un cours d'exégèse à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes (décembre 1900-mars 1904). Depuis 1908, il occupe la chaire d'histoire des religions au Collège de France.

2. J. H. Holtzmann, *Johannesevangelium*, dans le *Hand-Commentar zum N. T.*, t. IV, 3e éd., Fribourg-en-Brisgau, 1908; A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur*, Leipzig, 1897, t. I, p. 656 et suiv.; *Das Wesen des Christentums*, édit. de 1903, p. 13-14; O. Pfleiderer, *Das Urchristentum, seine Geschichte und Lehren*, 2e éd., Berlin, 1902, t. II, p. 281-503 ; A. Jülicher, *Einleitung in das N. T.*, Tubingue, 1894, p. 238-358, 4e édit. en 1901 ; P. W. Schmiedel, article *John, son of Zebedee*, dans Cheyne, *Encyclopædia biblica*, t. II, col. 2503-2562; *Das vierte Evangelium gegenüber der drei ersten*, et *Evangelium, Briefe und Offenbarung des Johannes*, 2 broch. in-12, Halle, 1906.

leurs lieutenants fidèles, MM. Wrede, Wernle, O. Schmiedel, Soltau, R. Otto[1], la chose est jugée d'une manière irrévocable. *Entweder — oder*, s'écrient-ils après avoir mis en relief les divergences qui existent entre les deux groupes. C'est la carte forcée : il faut choisir *ou bien* saint Jean, *ou bien* les synoptiques, attendu qu'un abîme infranchissable sépare le quatrième évangile des trois autres. Mais, comme l'a fort bien dit M. le professeur Sanday[2], leur verdict était « déterminé d'avance » par l'idée qu'ils se sont faite du christianisme primitif. Encore une fois, il s'agit, pour presque tous les exégètes qui prennent position contre le quatrième évangile, d'une question de dogme, beaucoup plus que d'une question de critique. Le plus souvent, ils ont pris cette décision sans un grand travail personnel. Déjà nous l'avons insinué, pour beaucoup d'entre eux, « le rejet du quatrième évangile fait partie d'une tendance générale, qui consiste à abaisser le niveau de la foi à la divinité de Jésus-Christ[3]. » Il leur a donc suffi de répéter à tour de rôle la condamnation prononcée par leurs prédécesseurs.

Parmi ceux qui ont étudié plus à fond le quatrième évangile au point de vue de la critique négative, nous n'avons guère à citer que MM. H.-J. Holtzmann,

---

1. W. Wrede, *Charakter und Tendenz des Johannesevangeliums*, in-8, Tubingue, 1903 ; P. Wernle, *Die Quellen des Lebens Jesu*, in-12, Halle, 1904, p. 12-31 ; O. Schmiedel, *Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e éd., p. 17-23 ; W. Soltau, *Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert*, in-8, Leipzig, 1901, p. 103-122. Voir aussi, dans le même sens, Weizsäcker, *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche*, 2e éd., Fribourg-en-Brisgau, 1902, p. 513 et suiv. ; Albrecht Thoma, *Die Genesis des Johannesevangeliums*, in-8, Berlin, 1882 ; Ernest F. Scott, *The fourth Gospel, its purpose, its theology*, in-8, Edimbourg, 1906.
2. *Criticism of the fourth Gospel*, p. 25 et suiv.
3. Sanday, *The Expository Times*, nº de janv. 1909, p. 155.

P.-W. Schmiedel[1] et Wellhausen. Encore le second d'entre eux se montre-t-il aussi superficiel qu'il est tranchant et audacieux. L'étude consacrée à notre évangile par le Dr Holtzmann, ce laborieux vétéran de l'école éclectique, est beaucoup plus mesurée dans l'expression, bien que les résultats ne soient guère plus consolants. Il persiste à croire que l'auteur de cet écrit a transformé les faits, et les a pour ainsi dire placés sous une lumière étrangère : c'est lui qui aurait composé les discours attribués à Jésus ; il se serait même permis d'inventer des situations historiques, pour exprimer et « illustrer » de grandes pensées. Le docte professeur strasbourgeois expose tout cela d'après sa méthode accoutumée, évitant le plus possible d'énoncer ses propres opinions, et préférant mettre en avant celles des autres, avec une habileté très subtile.

M. Wellhausen[2], célèbre par ses travaux de critique, malheureusement très radicale, sur le Pentateuque et les autres livres historiques de l'Ancien Testament, vient aussi de composer quatre études analogues sur nos évangiles, et en dernier lieu sur celui de saint Jean[3]. Un homme de son talent ne pouvait consentir à suivre les chemins battus ; il a donc essayé d'ouvrir une voie nouvelle, mais d'une façon assez singulière. La plupart des critiques, à quelque parti qu'ils se rattachent, admirent dans le quatrième évangile l'harmonie remarquable de l'ensemble et l'enchaînement parfait des récits, à tel point

---

1. Dans les ouvrages déjà indiqués. Voir aussi l'article *Gospels*, dans Cheyne, *Encyclopædia biblica*, t. II, col. 1771-1898.

2. Julius Wellhausen, né en 1844 dans le Hanovre, professeur de théologie à Greifswald (1872), à Halle (1882), à Marbourg (1889), actuellement à Gœttingue (depuis 1892).

3. *Das Evangelium Johannis*, in-8, Berlin, 1908. Nous parlerons bientôt de sa critique littéraire des synoptiques et de son Introduction aux évangiles.

que plusieurs d'entre eux l'ont même rejeté pour ce motif, comme trop factice, comme une œuvre d'art qui ne correspondrait pas à la réalité. A croire M. Wellhausen, cette admiration provient d'une erreur grossière. Dans l'évangile de Jean, dit-il[1], « il n'y a pas d'unité de conception » ; il y règne au contraire « une confusion » manifeste[2] ; c'est « un chaos informe et monotone », provenant de ce que l'élément primitif (*Grundschrift*) qui a servi de base à l'œuvre entière a été remanié, allongé, transformé plusieurs fois. M. Wellhausen a l'œil assez exercé pour voir émerger çà et là de ce chaos quelques cimes, au moyen desquelles il se charge de reconstituer l'écrit primordial. Il faut donc distinguer le premier auteur, le continuateur, le rédacteur, l'interpolateur. Citons, d'après notre guide, quelques exemples du désordre actuel. Le passage Joan., **14**, 3, ne trouve sa suite immédiate et naturelle que beaucoup plus bas, **18**, 1 ; tous les discours intermédiaires ne sont donc pas à leur vraie place. Le trait Joan., **7**, 3-4, nie les voyages de Jésus à Jérusalem, et par conséquent la chronologie qui les prend pour base. Joan., **20**, 20, est une interpolation, « parce qu'on ne voit pas pourquoi Jésus, dès son entrée (dans le cénacle après sa résurrection), aurait montré spontanément ses mains et son côté, pour fournir une preuve de son identité que personne ne demandait[3]. » Joan., **1**, 25-28, est une répétition pure et simple de **1**, 22-24 ; **11**, 54, une variante de **10**, 40 ; **1**, 32-34, ne fait que reproduire **1**, 29-30, etc. On va loin avec une pareille critique : on conçoit donc que, dans sa longue analyse (pages 7-100), M. Wellhausen ait

1. *Loc. cit.*, p. 5.
2. Page 6.
3. Page 94.

fait de nombreuses découvertes du même genre. Nous avons le regret de n'en être pas frappé [1].

Un autre exégète remarquable du protestantisme libéral, qui, avec des idées plus positives, aurait rendu d'éminents services à la cause biblique, M. Edouard Reuss [2], publia en 1879 un volume important, qu'il intitula *Théologie johannique*, car, dit-il pour expliquer ce titre, « il s'agit de reconnaître et de prouver que nous avons là (dans le quatrième évangile) un ouvrage dont le but est essentiellement, exclusivement théologique, et que l'auteur, en tant qu'il raconte des faits, a toujours en vue d'en tirer, d'une manière directe et positive, des enseignements d'une portée plus élevée et formant dans leur ensemble un système de théologie évangélique bien coordonné, et qui lui est propre [3]. » C'est beaucoup trop dire, car le quatrième évangile n'est pas moins historique que théologique.

M. Reuss est aussi pour le caractère irréconciliable des narrations synoptiques et de celles de saint Jean. « Si le récit johannique, écrit-il, doit faire autorité, comme provenant d'un témoin oculaire, d'un disciple immédiat, ceux de Matthieu et de Marc... sont controuvés et ne peuvent plus jeter aucun poids dans la balance [4]. » Il analyse, il

---

1. Les protestants orthodoxes eux-mêmes se mettent trop souvent à l'aise avec le texte sacré. C'est ainsi que M. F. Blass, dans son volume sur saint Jean qui a été mentionné ci-dessus (p. 138, n. 1), après avoir attribué le quatrième évangile à l'apôtre que Jésus aimait, et prononcé que l'auteur est un *bonus narrator*, se permet de modifier assez notablement le texte, lorsqu'il lui semble que le récit n'est pas celui d'un « bon historien ».

2. Né à Strasbourg en 1804, mort en 1891 dans cette même ville, où il fut pendant de longues années professeur d'exégèse au séminaire protestant, puis à l'université fondée par les Allemands après l'annexion de l'Alsace.

3. Page 4.

4. Page 68.

discute, il compare, presque toujours avec beaucoup de finesse, mais aussi avec un grand fond de scepticisme. Il établit le pour et le contre, et laisse souvent au lecteur le soin de faire son choix. C'est ainsi qu'au sujet de l'auteur du quatrième évangile, il émet l'avis suivant, qui, par un de ses côtés, est favorable à l'origine apostolique du livre, et qui la nie dans un autre sens : il recommande « de regarder l'apôtre Jean, non comme l'auteur direct, comme le rédacteur..., mais comme le garant d'un certain nombre de détails historiques, et de certaines paroles provenant de Jésus, qui ne se rencontrent pas dans nos autres sources et qui portent le cachet de l'authenticité [1]. » Le reste — en particulier les discours — serait l'œuvre d'un interpolateur plus récent. M. Reuss ajoute : « Nous croyons... que pour longtemps encore la grande question de l'authenticité du quatrième évangile se décidera, pour la plupart de ceux qui l'étudient à leur tour, d'après leurs dispositions personnelles [2]. » Conclusion beaucoup plus éclectique que scientifique.

M. Weinel [3] reconnaît que, même dans les rangs du rationalisme mitigé, « un grand nombre de théologiens » se sont faits, en tout ou en partie, les défenseurs du quatrième évangile. Notons entre autres MM. W. Beyschlag et Bernhard Weiss, qui, dans les savantes introductions par lesquelles s'ouvrent leurs « Vies de Jésus [4] », se déclarent en faveur de l'authenticité intégrale ; M. Hans-Heinrich

1. *Théologie johannique*, page 101.
2. P. 102.
3. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 55.
4. Elles seront plus loin l'objet d'une mention spéciale. Voir aussi la *Neutestamentliche Theologie* de W. Beyschlag, Halle, 1891, t. I, p. 202-219, et le *Lehrbuch der Einleitung in das Neue Testament* de B. Weiss, 3e éd., Berlin, 1899, p. 560-594.

Wendt[1], et M. Friedrich Spitta[2], qui reconnaissent qu'une partie notable de l'écrit remonte véritablement à saint Jean.

Terminons ce qui regarde la critique littéraire du quatrième évangile par une double citation. Nous empruntons la première à M. Wilhelm Soltau[3] : « Le quatrième évangile est depuis longtemps... le principal problème de la critique biblique. Et pourtant, nous pouvons être relativement bref à son sujet. Cela vient de ce que, dans l'enquête qu'on a faite sur lui, certains points se sont manifestés comme des vérités que tout homme capable de porter un jugement doit admettre. La simplicité et la certitude des résultats nous exemptent ici d'une démonstration détaillée[4]. » Cela dit, on fait à saint Jean son procès en quelques mots.

Que ce langage banal et prétentieux contraste avec celui de M. James Drummond, ce vrai et savant *scholar*

---

1. Né à Hambourg, le 18 juin 1853, successivement professeur de théologie à Kiel (1883), à Heidelberg (1885) et à Iéna (depuis 1893). Voir sa *Lehre Jesu*, Gœttingue, 1886, t. I, p. 215-342), et surtout son *Johannesevangelium, eine Untersuchung über seine Entstehung und seinen geschichtlichen Wert*, in-8, Gœttingue, 1900. D'après M. Wendt, l'ensemble du quatrième évangile est « une rédaction post-apostolique d'une tradition apostolique. »

2. Né en 1852, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Strasbourg depuis 1887. Son tout récent ouvrage sur le quatrième évangile est intitulé : *Das Johannes-Evangelium als Quelle der Geschichte Jesu* (gr. in-8, Gœttingue, 1910), « L'évangile de Jean, comme source de l'histoire de Jésus ». Il croit que cet écrit est basé sur deux documents, dont l'un, « qui est peut-être le plus important (de ceux que nous possédons) pour l'histoire du Sauveur », et qui correspond à un partie notable du quatrième évangile, serait selon toute vraisemblance l'œuvre de l'apôtre saint Jean.

3. Né en 1846, à Hambourg, juriste de profession et théologien amateur, qui s'est donné la mission de vulgariser les théories protestantes les plus libérales, actuellement *Oberlehrer* de lycée.

4. *Unsere Evangelien, ihre Quellen...*, p. 103.

(spécialiste)[1], qui, après de longues études, a prononcé le jugement qui suit sur le quatrième évangile! « Nous avons, dit-il, suivi soigneusement, l'un après l'autre, les arguments qu'on oppose à l'authenticité de l'évangile (selon saint Jean), et dans l'ensemble nous les avons trouvés sans force. Il est manifeste que plusieurs d'entre eux sont entièrement dénués de valeur; d'autres présentent quelque difficulté; il en est un ou deux qui occasionnent un embarras réel. Mais les difficultés ne sont pas des preuves... L'évidence externe (c'est-à-dire, le témoignage de la tradition) est tout entière en faveur de l'authenticité... En quantité considérable, les arguments intrinsèques sont en harmonie avec les arguments extrinsèques. Un grand nombre des difficultés qui ont été opposées à cette conclusion disparaissent devant un examen sérieux, et celles qui restent ne sont pas suffisantes pour faire pencher la balance (dans l'autre direction)... En pesant le mieux que je puis les arguments pour et contre, je dois dire que mon jugement personnel est favorable à la composition du livre par saint Jean[2]. »

4° *La critique littéraire des synoptiques.* — Passons maintenant aux synoptiques, tant vantés et, reconnaissons-le, tant étudiés aussi par les protestants libéraux ou rationalistes. Nos « critiques » nous apprendront quelle estime nous devons faire d'eux pour la vie de Notre-Seigneur.

---

1. Né à Dublin en mai 1835, nommé professeur de théologie au Manchester College, Londres, en 1839; « principal » du même collège à Oxford, de 1885 à 1909. M. J. Drummond est cependant adepte de l'*unitarisme*, et n'accepte ni le dogme de la Trinité, ni celui de la divinité de Jésus-Christ.

2. Telle est la conclusion du bel ouvrage *The Character and Authorship of the fourth Gospel*, Londres, 1904. Voir *The Expository Times*, 1904, p. 323, et Fr. Barth, *Das Johannesevangelium und die synoptischen Evangelien*, broch. in-8, Berlin, 1905.

Presque tout ce qu'on a écrit à leur sujet depuis le commencement de notre cinquième étape se ramène, d'une manière ou de l'autre, au grand « problème synoptique », qui a acquis de nos jours une importance si considérable pour les théologiens protestants, et davantage encore pour les rationalistes. Nous n'avons pas à traiter directement ici ce problème [1], mais simplement à analyser d'une façon rapide les principaux travaux qu'il a occasionnés au sein de l'école qui se nomme critique, et les positions prises par les auteurs de ces écrits. Le sage et savant Dr Kaulen, professeur de théologie catholique à Bonn, a raison de dire que c'est « au grand détriment de la science et de la foi » que cette question a ainsi accaparé l'opinion [2]. De son côté, le docteur protestant Théodore Keim, auquel nous consacrerons plus tard une page spéciale, ne craint pas de dire que cette science à part est une « science douteuse et contestable » dans les conditions où elle se trouve actuellement [3].

On a très justement comparé le problème synoptique à une tapisserie de Pénélope, que les critiques ne cessent de faire et de défaire, sans arriver jamais à un résultat satisfaisant. Néanmoins, ne nous plaignons pas trop : les analyses, les rapprochements, les comparaisons sans nombre qui forment nécessairement le fond de ce problème — puisqu'il s'agit de déterminer les relations mutuelles des trois premiers évangiles — ne manquent pas d'intérêt par eux-mêmes, et ils ont contribué à nous faire mieux connaître ce qu'on peut appeler la surface

---

1. Voir L. Cl. Fillion, *Introduction générale aux Évangiles*, gr. in-8, Paris, 1889, p. 25-53 ; J. Schäfer, *Die Evangelien und die Evangelienkritik*, in-12, Fribourg-en-Brisgau, 1908.

2. *Einleitung in die heiligen Schriften Alten und Neuen Testaments*, in-8, 3e édit., Fribourg-en-Brisgau, 1901, p. 380-381.

3. *Geschichte Jesu von Nazara*, t. I, p. 44.

des textes évangéliques. Seulement, les conclusions *a priori* qu'en tire la critique négative n'ont que trop fréquemment servi à ruiner en grande partie le crédit des évangiles. Disons encore qu'on a étudié ce problème sous tant d'aspects divers depuis plus d'un siècle, qu'il aurait été certainement résolu, s'il pouvait recevoir une solution[1].

Après ces préliminaires nous allons interroger, en suivant l'ordre chronologique, les principaux membres de l'école éclectique qui se sont occupés de cette question. Les uns ont étudié simultanément nos trois premiers évangiles ; les autres ont fait la critique littéraire d'un seul des synoptiques.

M. Albert Réville[2] est dans ce dernier cas ; mais, en recherchant les origines du premier évangile[3], il a dû naturellement signaler les rapports de cet écrit avec les deux autres. C'est donc toujours le problème synoptique, quoique envisagé sous une forme plus particulière. Selon M. Réville, l'œuvre qui porte le nom de l'apôtre saint Matthieu ne lui appartient pas en entier. Elle provient d'un rédacteur qui a composé son livre en combinant :

---

1. Parmi les ouvrages les plus sérieux qui ont été composés récemment pour expliquer le problème synoptique, nous signalerons volontiers, — non toutefois sans certaines réserves — les deux suivants, dont les auteurs appartiennent à l'Eglise anglicane : John C. Hawkins, *Horæ synopticæ, Contributions to the Study of the Synoptic Problem*, in-8, Oxford, 1899 ; V. H. Stanton, *The Synoptic Gospels*, in-8, Cambridge, 1909. Voir aussi J. Belser (professeur à la Faculté de théologie catholique, à l'université de Tubingue), *Einleitung in das N. Testament*, in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1901, p. 233-258 ; Th. Zahn, *Einleitung in das N. T.*, in-8, t. II, Leipzig, 1899, p. 187 et suiv ; F. Godet, *Introduction au N. T.*, in-8, t. II, Paris, 1904, p. 671-844.

2. Né à Dieppe en 1826, mort à Paris en 1906, successivement pasteur de plusieurs églises protestantes entre les années 1849 et 1873, professeur d'histoire des religions au Collège de France depuis 1880 jusqu'à sa mort. Il a enseigné des théories toujours de plus en plus négatives.

3. *Etude critique sur l'évangile selon saint Matthieu*, in-8, Leide, 1862.

1° un recueil de paroles de Jésus, qui remonterait en réalité à l'apôtre ; 2° un évangile anecdotique écrit par saint Marc, et dont notre second évangile actuel peut être considéré, à peu de chose près, comme la reproduction ; 3° un certain nombre de renseignements puisés dans la traduction orale ou ailleurs ; 4° quelques notions provenant de ses réflexions personnelles. Les rédacteurs du premier et du second évangile auraient souvent transcrit une source commune. M. A. Réville, dont nous n'aurons pas toujours à signaler la modération, se pose franchement ici en adversaire des théories de Strauss et de Baur. Croyait-il, lorsqu'il composa cet ouvrage, à la divinité de Jésus-Christ ? C'est peu probable. Il trouve « dans la conscience du Christ historique des traces irrécusables de la certitude qu'il avait d'être en communion permanente avec Dieu[1]. » Cette rédaction est certainement louche. Il en est de même de la suivante, qui concerne les miracles de Jésus-Christ : « Il reste à l'historien de rechercher s'il faut attacher à ces récits une transformation subjective du fait matériel, ou une description exacte du fait réel[2]. »

Nous revenons à M. H. J. Holtzmann[3], à propos de la *Markushypothese* (« Hypothèse relative à la [priorité de] Marc »), ou de « l'hypothèse des deux sources », ainsi qu'on la nomme encore. D'après M. Schweitzer[4], « il l'a conduite à un tel degré d'évidence, qu'elle ne peut plus être appelée une simple hypothèse. » C'est beaucoup trop dire ; mais on ne saurait nier que, grâce à cet exégète de talent, elle est devenue très à la mode, depuis une quarantaine d'années.

1. *Étude critique...*, page 256.
2. *Ibid.*
3. Voir la page 146.
4. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 201.

Ce n'est pas lui qui en fut l'inventeur. Déjà Ch.-Hermann Weisse et Wilke[1] avaient créé un mouvement sérieux en faveur de la priorité du second évangile : la simplicité du plan de l'auteur, la plastique et l'arrangement des détails leur avaient paru tenir lieu de preuves suffisantes. Leur opinion rencontra des contradicteurs très ardents[2] ; mais elle eut aussi, dès le début, des partisans convaincus[3].

L'esquisse de la théorie du Dr Holtzmann peut être tracée en quelques lignes[4]. Tout d'abord, dit-il, on n'éprouva pas le besoin de mettre par écrit les souvenirs de la vie de Jésus, car on attendait son prochain retour. Toutefois, on eut soin de fixer promptement par l'écriture ses paroles et son enseignement, qui auraient pu aisément s'altérer, ou même s'effacer de la mémoire des disciples. Saint Matthieu composa donc de très bonne heure, en hébreu ou en araméen, le recueil des *Logia*, que mentionne Papias et qui fut traduit aussitôt en grec[5]. Plus tard, vers l'an 60 ou 65, saint Marc rédigea de son côté son évangile, plus court que celui qui porte actuellement son nom ; la prédication de Pierre lui servit de source principale. Les deux opuscules eurent un écoulement rapide parmi les fidèles, se compénétrant et se complétant par l'addition

1. Voir A. Schweitzer, *Von Reimarus*, p. 120-136.
2. Notamment Strauss, qui nourrissait contre elle une véritable antipathie. Voir A. Schweitzer, *l. c.*, p. 203.
3. Entre autres, E. Reuss, H. Ewald, etc.
4. Nous l'empruntons surtout à l'ouvrage déjà plusieurs fois signalé, *Die synoptischen Evangelien*. Voir aussi *Die Synoptiker* dans le *Hand-Commentar zum N. T.*, Tubingue, 3e éd. en 1901 ; *Lehrbuch der neutestam. Theologie*, 2e éd., Fribourg-en-Brisgau, 1897, t. I, p. 419-463, et *Lehrbuch der historisch-krit. Einleitung in das N. T.*, 3e éd., 1892, p. 342-392.
5. Il y a quelques années, M. Alfred Resch a prétendu le reconstituer, en grec et en hébreu, dans un livre assez original : *Die Logia Jesu, nach dem griechischen und hebräischen Texte wiederhergestellt*, in-8, Leipzig, 1898.

de nouveaux récits. De leur fusion naquit, vers l'année 70, notre évangile canonique de saint Marc. Presque en même temps, de la même fusion remaniée et encore complétée, sortirent nos évangiles actuels de saint Matthieu et de saint Luc.

M. Holtzmann proteste fréquemment contre la tradition, dont il tient à peine compte et qu'il interprète à sa manière. Il existe dans son esprit, à ce point de vue, un préjugé réel, qui a exercé une fâcheuse influence sur ses appréciations. D'ailleurs, s'il est en général favorable au second évangile, il veut que les deux autres aient été sans cesse transformés par des tendances religieuses, dogmatiques, esthétiques et autres. La foi postérieure de l'Eglise, divers usages ou institutions ecclésiastiques qui ne furent établis qu'assez longtemps après Jésus, auraient servi de prétexte pour modifier les paroles du Maître. « Les évangiles, écrit notre auteur[1], ne sont pas seulement des documents qui nous montrent ce que Jésus était en lui-même ; mais ils nous montrent aussi ce qu'il était et ce qu'il est devenu comme Christ pour la chrétienté. » L'idée dogmatique, la réflexion dogmatique auraient donc joué un rôle capital dans la composition des trois premiers évangiles. Plus un récit pouvait se mettre facilement au service de la foi, plus on lui attribuait d'importance[2].

Voilà bien déjà le péril du système. Si l'enquête de M. Holtzmann et de ses collègues se bornait à l'étude des relations réciproques et de l'origine de nos évangiles, il

1. *Lehrbuch der neutestam. Theologie*, 2e édit., t. I, p. 401.

2. *Ibid.*, p. 401-402. Et ailleurs (*Theologische Rundschau*, 1898, p. 494) : « La fidélité conforme à la tradition et le travail de la pensée qui réfléchit au point de vue religieux existent simultanément et d'une manière inséparable dans les rédactions évangéliques ; des motifs dogmatiques, esthétiques, mythologiques ou de nature philosophique et religieuse, ont fourni leur vêtement poétique à des souvenirs légendaires. »

n'y aurait rien à craindre. Mais on associe à cette étude toutes sortes de suppositions, plus arbitraires les unes que les autres, — remaniements, interpolations, influences de différents genres, — qui ne tardent pas à mettre en doute l'authenticité même et la véracité des écrits. Jetés pêle-mêle dans ce débat contradictoire qui ne finit jamais, et où les enquêteurs sont d'accord pour découvrir à tout instant des couches superposées d'une manière subreptice, les récits évangéliques en sortent amoindris, sans compter, nous le verrons, qu'ils cessent bientôt de nous présenter l'image du vrai Jésus traditionnel. Dans un travail qui devrait être exclusivement littéraire, il se glisse immédiatement des préjugés historiques, ou plutôt philosophiques, qui faussent aussitôt les recherches.

Le Dr Weizsäcker va nous montrer, dans l'ouvrage déjà signalé plus haut[1], qu'en parlant ainsi nous ne faisons pas un jugement téméraire. La première partie de ce savant ouvrage[2] est consacrée au plus ancien évangile; la seconde[3], au recueil des discours ou *Logia*. Cela suffit pour nous montrer que l'auteur est partisan de la « théorie des deux sources », et il en a parfaitement le droit. Mais le parti pris ne tarde pas à se manifester, lorsque M. Weizsäcker veut retrouver, à travers nos trois synoptiques actuels, la *Grundschrift* (l'écrit primitif, fondamental) qui leur aurait servi de base commune. Il veut bien admettre que cet écrit procède d'une tradition remontant jusqu'aux apôtres ; mais il suit de là que les narrations qui lui ont été surajoutées sont plus récentes, moins fidèles, et ne méritent pas toujours notre créance.

1. *Untersuchungen über die evangelische Geschichte*..., Tubingue, 1864, 2e éd. en 1901. Voir la page 139.
2. Pages 6-80 de la 2e édition.
3. Pages 81-139.

A quels signes reconnaît-on la *Grundschrift?* On la reconnaît — nous recommandons au lecteur ce cercle vicieux — à ceci, qu'elle nous présente la foi chrétienne et son objet au point de vue spécifique des premiers apôtres, sans aller jamais au-delà. Mais quel est-il, ce point de vue? Nos critiques sont obligés de le déterminer tout d'abord dans leur esprit ; en vertu d'idées préconçues, c'est évident. Un détail entre cent autres : les disciples immédiats de Jésus ne s'occupaient point de la conversion des païens ; tout ce qui, dans les trois premiers évangiles, fait allusion à la prédication du christianisme parmi les Gentils n'est donc pas un élément primitif, mais un élément secondaire[1]. Est-ce bien là, nous le demandons encore, de la critique littéraire pure et simple?

C'est grâce à un revirement complet d'opinion parmi les protestants libéraux et autres, que l'évangile selon saint Marc, auquel Bruno Bauer déniait toute valeur documentaire, et que Griesbach regardait comme *totum e Matthæi et Lucæ commentariis decerptum*, a été envisagé peu à peu comme le plus ancien et comme la base des deux autres synoptiques.

Le Dr Auguste Klostermann[2] est également de cet avis, qu'il essaie de motiver par une longue analyse, dans un

1. Cette question est aujourd'hui très à la mode en Allemagne, où elle a donné naissance à plusieurs ouvrages d'une certaine importance, surtout dans l'école éclectique. Voir A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den drei ersten Jahrhunderten*, Leipzig, 1902, 2e éd. en 1906 ; F. Spitta, *Jesus und die Heidenmission*, in-8, Giessen, 1909. Un jeune professeur catholique, M. Meinertz, l'a fort bien traitée dans la brochure *Jesus und die Heidenmission*, in-8, Munster-en-Westphalie, 1908.

2. Né le 16 mai 1837, répétiteur à l'université de Gœttingue (1864-1868) et professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à celle de Kiel depuis 1868.

ouvrage spécial[1]. Lui, du moins, il fait vraiment de la critique littéraire, qu'il accompagne de saines réflexions, du genre de la suivante[2] : « Si les récits de l'enfance (contenus) dans les deux autres synoptiques manquent ici (dans saint Marc), cela s'explique, comme du reste l'omission de nombreux discours... et d'autres traits généralement connus, tels que le *Notre Père*..., par le but que... l'écrivain lui-même a expressément indiqué, sans qu'on ait le droit de conclure de son silence... à la non-historicité des récits relatifs à ces faits dans saint Matthieu et dans saint Luc. »

Après avoir publié en 1864 une étude spéciale sur l'évangile selon saint Jean[3], Jean-Henri Scholten[4], qui fut longtemps le chef du rationalisme biblique en Hollande, en fit paraître successivement deux autres, intitulées : « l'Evangile le plus ancien » et « l'Evangile paulinien[5]. » Dans la première, il examine les relations réciproques et la valeur historique des récits de saint Matthieu et de saint Marc. C'est ce dernier qui lui paraît avoir composé l'évangile le plus ancien. A son sens, l'œuvre dite de Marc laisse, après épuration, — notons-le bien, toujours une épuration est nécessaire, même lorsqu'il s'agit du meilleur et du plus ancien des évangiles, — un résidu solide et résistant de faits et de paroles, que l'on peut considérer comme nous donnant la vraie charpente de la vie de Jésus ; il faut y joindre une bonne partie des discours propres à saint Matthieu, et spécialement le Sermon

---

1. *Das Markusevangelium nach seinem Quellenwerthe für die evangelische Geschichte*, in-8, Gœttingue, 1867.
2. Page 321.
3. *Het evangelie naar Johannes*, in-8, Leide.
4. Né en 1811, mort à Leide en 1885, professeur à l'université de cette ville depuis 1843.
5. *Het oudste evangelie*, Leide, 1868 ; *Het Paulinisch evangelie*, Leide, 1870.

sur la montagne. « L'Evangile paulinien » n'est autre chose que celui de saint Luc. Scholten nous apprend que cet écrit condamne, à la façon de saint Paul lui-même, l'évangile judéo-chrétien, et qu'il est postérieur aux deux autres. Il aurait une tendance marquée à exagérer l'élément miraculeux, à mettre en saillie les idées de saint Paul, à prendre une position mixte entre saint Matthieu et saint Marc, etc. Pour ces divers motifs, son auteur doit nous inspirer de la défiance en tant qu'historien. Aux yeux de Paul, en effet, « ce n'est pas le Jésus empirique de l'histoire,... mais le Seigneur, le Christ vivant éternellement », qui a de l'importance ; or, son disciple Luc présente précisément ce Christ idéal « comme le Christ empirique de l'histoire [1]. »

En commençant son travail sur saint Marc, Scholten s'était proposé de ne se laisser guider dans ses recherches sur l'authenticité et la valeur des documents évangéliques que par « des arguments empruntés à l'examen comparatif des textes. » Il compare, en effet, très savamment les textes ; mais peut-on dire que les conclusions qu'on vient de lire sont le résultat naturel de ces comparaisons ?

M. Bernhard Weiss [2] est l'un des exégètes les plus distingués et les mieux écoutés de l'Allemagne protestante. Personne ne connaît mieux que lui les évangiles, la vie de Jésus et en général le Nouveau Testament, auquel il a consacré presque toute sa vie. Il a spécialement étudié la question synoptique dans plusieurs savants ouvrages, où

1. *Het Paulinisch evangelie*, pages 251-252 de la trad. allemande (*Das paulinische Evangelium*, in-8, Elberfeld, 1881).

2. Né le 20 juin 1827 à Kœnisberg ; professeur de théologie protestante, d'abord dans cette ville (1857), puis à Kiel (1863) et à Berlin (1877) ; a pris sa retraite en 1907, après cinquante années d'un laborieux et glorieux enseignement.

le lecteur catholique regrette sans doute de rencontrer plus d'une erreur, mais dont la modération relative frappe d'autant plus, qu'elle devient de moins en moins fréquente dans une certaine école. M. Bernhard Weiss est un « critique », mais dans le sens le plus relevé de l'expression ; critique toujours consciencieux, même quand il cesse d'être protestant orthodoxe pour devenir plus ou moins libéral, et pour faire des concessions, sinon au rationalisme complet, du moins au semi-rationalisme [1].

En 1872, il fit paraître un volume remarquable sur le second évangile. Quatre ans après, il en publiait un autre sur l'évangile selon saint Matthieu, considéré dans ses relations avec celui de saint Luc. En 1905, il reproduisait la substance de son tome Ier, dans une petite brochure qui traite du caractère historique du récit de saint Marc. Enfin, en 1907, il complétait son œuvre par une longue étude sur les sources du troisième évangile [2]. Ces divers ouvrages révèlent une science de premier ordre. On le devine d'après la suite même de leur publication, pour l'éminent professeur « le nœud proprement dit de la question synoptique consiste dans les relations du second évangile avec le premier ». Et de quelle nature sont ces relations ? « La critique reconnaît généralement que notre premier évangile dépend en partie du second, de sorte que celui-ci est en réalité le plus ancien [3]. » L'évangile de saint Marc aurait pour base principale les « souvenirs de Pierre » ; puis, comme base secondaire, quoique très

1. Ce qui a lieu surtout dans sa « Vie de Jésus », dont il sera question plus loin, pp. 191-192.

2. *Das Marcusevangelium und seine synoptischen Parallelen*, in-8, Berlin, 1872 : *Das Matthäusevangelium und seine Lukas-Parallelen*, in-8, Halle, 1876 ; *Die Geschichtlichkeit des Markusevangeliums*, in-8, Berlin, 1905 ; *Die Quellen des Lukasevangeliums*, in-8, Stuttgart, 1907.

3. *Die Geschichtlichkeit des Markusevangeliums*, p. 19.

importante aussi, les *Logia*, qui ont également servi de source à notre saint Matthieu canonique et à saint Luc.

A ces traits, nos lecteurs reconnaissent la *Markushypothese*. M. B. Weiss accorde de grands éloges à saint Luc ; mais il lui reproche, tout à fait à tort, de porter parfois les marques de la « réflexion », c'est-à-dire, des tendances dogmatiques ou autres, et de s'embrouiller dans son travail de manipulation. Saint Marc lui-même serait coupable d'avoir modifié quelques paroles de Notre-Seigneur, pour les mettre d'accord avec les faits subséquents[1]. Nous préférons M. B. Weiss, lorsqu'il émet d'excellents principes du genre de celui-ci : « La critique littéraire est essentiellement l'auxiliaire de l'interprétation ; elle demeure stérile, lorsqu'elle ne contribue pas à l'intelligence plus complète des écrits dont elle s'occupe[2]. » Noble but, assurément, qu'aucun critique digne de ce nom ne devrait perdre de vue. Malheureusement, de nos jours, la critique est souvent un παρεργόν, une œuvre d'à côté, qui bat les buissons et néglige la proie, et qui, en résumé, a fort peu d'utilité pratique pour l'explication des évangiles.

M. B. Weiss a aussi parfaitement raison de protester contre un autre grave défaut de l'exégèse libérale : « La critique joue souvent un jeu très inconsidéré (à propos des évangiles) avec les idées de conte, de légende, de mythe et d'invention poétique[3]. » Il la blâme sévèrement encore, lorsqu'elle prétend que saint Marc, n'ayant pas pu puiser (et pourquoi donc ?) le contenu de son chapitre XIII dans les « souvenirs de Pierre », l'a inventé de toutes pièces, ou lorsqu'elle affirme que c'est là « une feuille volante »,

1. *Die Geschichtlichkeit...*, p. 23.
2. *Quellen des Lukasevangeliums*, p. v.
3. *Die Geschichtlichkeit...*, p. 38.

qui, provenant d'une petite apocalypse, se sera glissée dans le second évangile.

Nous revenons à M. E. Reuss, qui a aussi longuement traité le problème synoptique[1]. Ici, comme dans sa « Théologie johannique[2] », il fait preuve d'indépendance et de mesure. Si sa critique est au fond rationaliste, elle demeure toujours délicate et fine ; parfois même il a presque les allures d'un théologien conservateur. Il attaque avec succès les conclusions de l'école de Tubingue et combat énergiquement les prétendues « tendances » ; mais plusieurs des résultats qu'il accepte se rapprochent de ceux de Baur. Il est éclectique, en effet, d'une manière plus ou moins consciente. Il ne croit pas — et nous jugeons qu'il a tout à fait raison en cela — qu'il soit possible de déterminer scientifiquement, au moyen de la critique littéraire, l'origine des trois premiers évangiles, leur mode de composition et leurs rapports mutuels. Il admet que « la littérature historique, dans l'Eglise primitive, se rattache de la manière la plus immédiate aux souvenirs recueillis par les apôtres et par leurs amis, aussitôt après leur séparation d'avec leur Maître[3]. » La tradition conservée dans les évangiles synoptiques est très fragmentaire, dit-il encore ; cependant, « au point de vue religieux et dogmatique, nous pouvons être convaincus que rien d'important n'est perdu pour nous[4] ».

En ce qui regarde la composition des synoptiques, le système de M. Reuss est assez compliqué. De ces trois écrits, un seul, celui que la tradition ecclésiastique attribue

1. Surtout dans son gros volume *Histoire évangélique, Synopse des trois premiers évangiles*, in-8, Paris, 1876.
2. Voir les pages 148-149.
3. *Histoire évangélique*, p. 4.
4. *Ibid.*, p. 6.

à saint Luc, nous est parvenu sous sa forme primitive. Ses sources furent en grande partie la tradition orale recueillie en Palestine, en partie le second évangile, sauf pour l'histoire de l'Enfance, pour celle de la Passion et pour divers autres détails. Tel qu'il parut d'abord, le livre de saint Marc comprenait seulement I, 21-XIII, 35 ; le reste a été ajouté plus tard. « A côté du livre de Marc, et peut-être plus anciennement déjà, il en existait un autre, écrit par Matthieu, l'un des douze apôtres. Ce livre était un recueil de sentences ou maximes et autres enseignements de Jésus... C'est avec le secours de ce recueil de Matthieu et du livre de Marc, sous sa forme complète (I, 21-XVI, 8), qu'un écrivain inconnu a rédigé l'ouvrage que nous appelons aujourd'hui l'évangile selon saint Matthieu... Luc n'a pas connu cet évangile..., mais il eu à sa disposition l'ancien recueil de l'apôtre[1]. » Ainsi, « dans un certain sens, chacun de nos trois évangiles a été l'une des sources d'un autre[2]. » M. Reuss pense à bon droit que « nos évangiles suffisent pleinement pour nous représenter ce que nous pourrions appeler le portrait de Jésus, peint avec les couleurs mêmes sous lesquelles il apparaissait à ses contemporains, et tel qu'ils ont dû le léguer à leurs successeurs immédiats[3]. » Ses réflexions générales sur les miracles évangéliques[4] mériteraient d'être méditées par la plupart des protestants libéraux ou rationalistes ; elles sont pleines de sagacité.

Le Dr Karl-Johann Holsten[5] en est encore aux « tendances » qui auraient gâté et faussé l'image de Jésus que

---

1. *Histoire évangélique...*, pages 88-89.
2. Page 90.
3. Page 101.
4. Pages 107-111.
5. Né dans le Mecklembourg en 1825, mort en 1897, professeur de théologie à Bonn (1870), puis à Heidelberg depuis 1876 jusqu'à sa mort.

nous ont conservée les synoptiques. Les conclusions de son enquête diffèrent notablement de celles qu'adoptent les critiques contemporains : notre saint Marc canonique a utilisé l'évangile actuel de saint Matthieu ; saint Luc les a eus l'un et l'autre sous les yeux et les a transformés d'après son programme spécial. Le premier évangile reproduit le particularisme juif ; le second se conforme à la théologie de saint Paul ; le troisième essaie d'opérer la conciliation entre les deux premiers[1]. M. Holsten n'est point pour « l'hypothèse des deux sources. »

Que de travaux nous sommes obligé de passer sous silence ! Mais, nous l'avons dit, notre objet n'est point de raconter l'histoire du problème synoptique ; nous n'y touchons qu'autant qu'il fait partie des « Étapes » du rationalisme, en ce qui concerne les saints évangiles et la vie de Notre-Seigneur.

M. Wilhelm Hadorn[2], dans un ouvrage spécial sur le second évangile[3], suppose que saint Marc a subi l'influence, non seulement de saint Paul[4], mais aussi de saint Jean, surtout au point de vue christologique.

Mais nous allons entendre des accusations beaucoup plus graves, en passant à M. William Wrede, « le critique

---

1. Voir *Die drei ursprünglichen noch ungeschriebenen Evangelien*, in-8, Carlsruhe, 1883 ; *Die synoptischen Evangelien nach der Form ihres Inhalts*, in-8, Heidelberg, 1885.

2. D'abord pasteur protestant, actuellement répétiteur à l'université de Bonn.

3. *Die Entstehung des Markusevangeliums auf Grund der synoptischen Vergleichung aufs neue untersucht*, in-8, Gütersloh, 1898.

4. Sur le « paulinisme » du second évangile, tel que le conçoivent les rationalistes contemporains, c'est-à-dire, sur la thèse singulièrement exagérée d'après laquelle saint Marc aurait souvent subi l'influence de saint Paul, au point de transformer et de dénaturer la doctrine de Jésus-Christ dans un sens paulinien, voir les articles de M. le professeur Mangenot, dans la *Revue du clergé français*, n^os du 15 août et du 1er septembre 1909.

le plus radical de nos jours », comme le nomme le Dr Bernhard Weiss. Le volume qu'il a consacré à saint Marc, sous ce titre extraordinaire, « Le mystère du Messie dans les évangiles[1] », a eu, dès son apparition, un grand retentissement, qui n'a pas encore pris fin. Ici, nous n'avons à considérer l'ouvrage que sous le rapport de la critique littéraire, dont ses pages sont remplies.

Dans son appréciation de ce livre à effet, M. Schweitzer[2] applique plusieurs fois à l'auteur l'expression : *der konsequente Skeptizismus*, « le scepticisme conséquent avec lui-même », c'est-à-dire, sans limites, sans nuances et allant jusqu'au bout de ses conséquences naturelles. La critique de M. Wrede est, en réalité, extrêmement négative, puisque son but avéré est de montrer, par un examen approfondi et détaillé du second évangile, qu'on ne saurait utiliser cet écrit comme source historique. Il conteste tout, il attaque tout, il renverse tout, au grand scandale et au vif mécontentement de l'école libérale, qui traite saint Marc en favori, ainsi qu'il a été dit plus haut, et qui reconnaît la véracité d'un certain nombre de ses récits. Il ose nier le caractère historique de plusieurs événements que cette école consentait à regarder comme très sûrs, — par exemple, la confession de saint Pierre[3]. Mais, si elle est en droit d'adresser de graves reproches à M. Wrede, elle devrait tout d'abord faire son propre *mea culpa*, puisqu'il n'a fait qu'appliquer à outrance les principes au moyen desquels elle a ébranlé la plus grande partie de l'histoire évangélique.

Selon M. Wrede, les « souvenirs de Pierre », mentionnés par la tradition, avaient déjà bien pâli, lorsque

---

1. *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien, zugleich ein Beitrag zum Verständnis des Markusevangeliums*, in-8, Gœttingue, 1901.
2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 327 et suiv.
3. Marc., 3, 27-30.

sant Marc recourut à cette source simplement orale ; d'ailleurs, à peine les a-t-il utilisés çà et là, les remaniant et les défigurant de la façon la plus indépendante. Saint Matthieu et saint Luc, ou du moins les écrivains représentés par ces noms, ne traitèrent pas avec moins de liberté les documents écrits qu'ils eurent à leur disposition. C'est pourquoi M. Wrede se croit obligé d'envisager les trois synoptiques, le second aussi bien que les deux autres, « avec une certaine dose de défiance et de doute. » S'il est le plus ancien et le meilleur, « tant pis pour lui », nous dit-on, et tant pis aussi pour les autres[1].

Mais on a relevé le gant, et, au nom des protestants libéraux, MM. Johannes Weiss et A. Jülicher ont protesté contre ce scepticisme outrancier.

Le Dr J. Weiss[2] dédie son petit volume sur « le plus ancien évangile », c'est-à-dire, sur saint Marc[3], à son savant et vénérable père, le professeur émérite Bernhard Weiss, à l'occasion des noces d'or de son professorat, non sans se demander si ce livre lui causera sur tous les points une joie réelle[4]. C'est qu'il existe un petit abîme entre les idées du père, qui se rapproche en général de l'orthodoxie protestante, et celles du fils, qui est un des théologiens libéraux les plus actifs, Tout en condamnant et en réfutant avec énergie ce qu'il y a de trop visiblement erroné dans la théorie de M. Wrede, M. J. Weiss va lui-même très loin par instants. Il regarde l'écrit de saint Marc comme étant « le plus ancien » des évangiles actuels,

---

1. *Messiasgeheimnis*, p. 148.
2. Né à Kiel en 1863, professeur de théologie à Gœttingue (1890), à Marbourg (1895) et à Heidelberg (1908).
3. *Das älteste Evangelium, ein Beitrag zum Verständnis des Markusevangeliums und der ältesten evangelischen Ueberlieferung*, in-8, Gœttingue, 1903.
4. Page VII.

mais il ne croit pas qu'il représente la tradition évangélique primitive. « Ce n'est déjà plus une source, mais un bassin collecteur [1] ». Mainte tradition recueillie par le rédacteur — car le Dr J. Weiss admet l'existence d'un *Ur-Markus* (un « Marc primitif ») antérieur à notre saint Marc canonique — était déjà défigurée. Ce rédacteur a introduit dans le livre des traits mythiques et légendaires, y a mis une empreinte tout-à-fait paulinienne [2]. En somme, « on doit franchement reconnaître que les matériaux de l'histoire évangélique renferment aussi (à côté des passages authentiques et véridiques) des produits de l'imagination qui idéalise, qui dogmatise. » La discussion ne peut porter que sur l'étendue des interpolations. « Nous ne devons pas prendre (Marc) au mot, sans plus de façon et dans tous les passages. » Lorsqu'il examine un à un les épisodes du second évangile, pour voir ce qui est « historiquement possible [3], » notre auteur sacrifie sans pitié des passages très nombreux. L'histoire du martyre de Jean-Baptiste, la malédiction du figuier, les prodiges qui accompagnèrent le dernier soupir de Jésus, les résurrections des morts, le tombeau vide, etc, : tout cela est simplement de la légende, sans doute en vertu de la critique littéraire !

Du reste, M. J. Weiss n'est pas moins sévère pour saint Marc et pour les deux autres synoptiques, dans la petite introduction aux trois premiers évangiles qu'il a écrite pour l'ouvrage extrêmement libéral, « Les écrits du Nouveau Testament, traduits et expliqués pour le temps présent, » qui a été publié naguère sous sa direction [4].

---

1. *Op. cit.*, p. 2.
2. Pages 94 et suiv., 258.
3. Pages 120 et suiv.
4. *Die Schriften des N. T., neu übersetzt und erklärt für die Gegenwart*, 2 vol. in-8, Gœttingue, 1905-1907, t. I, p. 28-60.

Et pourtant, ne l'oublions pas, M. J. Weiss se pose en adversaire de W. Wrede. Mais, entre « critiques », ce n'est le plus souvent qu'une affaire de nuances, lorsqu'il s'agit des évangiles[1]. « La science historique, dit encore M. J. Weiss[2], a accompli un travail de géant. Par des attaques sans cesse renouvelées et avec un zèle incessant, par un travail de détail extrêmement pénible, en de grandes et hardies campagnes critiques (très hardies, assurément), elle a étudié ces différentes questions : la valeur des évangiles en tant que sources, leur origine, leur crédibilité, et elle est parvenue à obtenir un nombre considérable de résultats bien fondés. » Résultats généralement négatifs, quoiqu'on les présente souvent sous une forme positive, pour ne pas trop indisposer les lecteurs à leur égard.

Les idées de M. Adolphe Jülicher[3] ne diffèrent pas beaucoup de celles du Dr J. Weiss, en ce qui concerne l'étude critique des évangiles. A son tour, il se montre à bon droit sévère pour W. Wrede, auquel il recommande ironiquement d'être un peu plus sceptique et défiant[4], non point par rapport aux évangiles, mais au point de vue de ses

---

1. « Sans aller si loin (que Wrede), Johannes Weiss accorde le caractère secondaire de Marc par rapport à l'évangile primitif. Il voit dans l'ouvrage de Marc la trace des souvenirs de Pierre ; mais il intercale entre ce récit et la personne de Jésus un milieu tout imprégné de paulinisme, à travers lequel les rayons émanés de Jésus, en se répandant, ont quelque peu dévié... Il déclare qu'il a voulu démontrer pour l'ensemble de l'évangile (de Marc) ce que Wrede a démontré pour un point particulier : à savoir, que Marc est plus un écrivain didactique qu'un biographe. » H. Monnier, *Mission historique de Jésus*, p. XVI.

2. *Die Schriften des N. T.*, t. I, p. 30.

3. Né le 26 janvier 1857, près de Berlin ; depuis 1889, professeur d'histoire ecclésiastique et d'exégèse du N. T. à l'université de Marbourg ; auteur d'une *Einleitung in das Neue Testament* (in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1894, 6e éd. en 1906), qui jouit d'un grand succès en Allemagne.

4. Allusion à la parole de M. Wrede que nous avons citée plus haut, p. 167.

propres négations[1]. Il ajoute[2] : « Celui-là est loin d'une critique véritable, qui fait de longs travaux sur les récits évangéliques, occupé à transformer, à atténuer, à retrancher, jusqu'à ce que le résidu obtenu soit au gré de sa propre raison. » Or, telle est justement la critique littéraire et historique de M. Wrede, « qui flaire de la réflexion, des intentions et des tendances dans les textes », alors qu'ils ne contiennent rien de tout cela. M. Schweitzer était donc parfaitement autorisé à dire[3] : « La théologie historique moderne, aux trois quarts sceptique, ne conserve finalement dans sa main qu'un évangile de Marc, déchiré, mis en lambeaux. » Voilà le bénéfice le plus sûr de ses recherches[4].

D'après le langage un peu flatteur de M. le professeur Sanday[5], l'apparition, presque coup sur coup, de trois petits volumes composés par M. Wellhausen sur

1. *Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung*, broch. in-8, Giessen, 1906, p. 30.
2. *Ibid.*, p. 31.
3. *Von Reimarus...*, p. 305.
4. Plusieurs autres auteurs, très favorables aux principes de l'école libérale, se sont occupés récemment de la critique littéraire du second évangile ; en particulier MM. R. A. Hoffmann, *Das Markusevangelium und seine Quellen*, in-8, Kœnigsberg, 1903 ; Benjamin W. Bacon (prof. e critique et d'exégèse du N.T., Yale University), *The Beginnings of Gospel story, a historico-critical Inquiry into the Sources and Structure of the Gospel according to Mark*, in-8, New-Haven (Etats-Unis), 1909 ; Firmin Nicolardot, *Les procédés de rédaction des trois premiers évangélistes*, gr. in-8, Paris, 1908 ; Maurice Goguel (chargé de cours à la Faculté libre de théologie protestante), *L'évangile de Marc et ses rapports avec ceux de Matthieu et de Luc, Essai d'une introduction critique à l'étude du second évangile*, in-8, Paris, 1909. En 1905, M. H. Zimmermann (alors pasteur à Liebenow, en Poméranie), a publié un travail solide et sérieux, *Der historische Wert der ältesten Ueberlieferung von der Geschichte Jesu im Markusevangelium* (in-8, Leipzig), dans lequel il attaque avec vigueur la théorie de Wrede et démontre la parfaite crédibilité du second évangile. — Nous examinerons plus loin (pages 217-220), les idées de M. Loisy sur l'origine et la composition des synoptiques.
5. *The Life of Christ in recent Research*, p. 154.

les évangiles synoptiques [1], et de deux brochures analogues du Dr Harnack, d'une part sur l'auteur du livre des Actes et du troisième évangile, de l'autre sur les documents qui ont servi de sources à saint Matthieu, constitue « un événement dans le monde littéraire. » Le fait est que ces critiques ne sont pas les premiers venus, qu'ils jouissent — le second surtout — d'une autorité considérable dans l'école protestante libérale, et qu'ils n'écrivent jamais sans émettre quelque idée neuve.

Déjà nous avons eu occasion de caractériser le genre de M. Wellhausen [2]. Très indépendant, il s'inquiète assez peu de ce qu'ont pensé les auteurs qui l'ont précédé. Il note brièvement ce qui le frappe dans les synoptiques, et néglige le reste ; l'ensemble de ses notes forme une étude sérieuse, qui mérite constamment l'attention. Il se fait à son tour le défenseur de la « théorie des deux sources » (saint Marc et les *Logia*) ; selon lui, ces deux documents auraient été composés d'abord en araméen. Il n'essaie pas de se prononcer sur leurs relations avec notre premier évangile canonique. Dans saint Marc, il prétend voir, toujours au moyen de la critique littéraire, des couches plus récentes à côté des plus anciennes ; il attribue à la « communauté chrétienne primitive » un nombre considérable d'interpolations tendancieuses. Tel est le résultat final auquel aboutissent infailliblement nos critiques. Comme plusieurs de ses collègues, M. Wellhausen demeure absolument muet sur les deux premiers chapitres soit de saint Matthieu, soit de saint Luc. Disons encore que ses décisions sortent de sa plume, tranchantes comme des oracles. Les narrations propres à saint Matthieu et à saint Luc n'ont

1. *Das Evangelium Marci*, Berlin, 1903 ; *Das Evangelium Matthäi*, Berlin, 1904 ; *Das Evangelium Lucæ*, Berlin, 1904. Voir aussi, du même auteur, *Einleitung in die drei ersten Evangelien*, Berlin, 1905.
2. Voir les pages 146-147.

qu'une valeur historique très relative, ou plutôt très médiocre. Parmi les synoptiques, c'est saint Luc qui est le plus éloigné du fond primitif de l'évangile [1] ; on lui reproche sa sentimentalité exagérée, son attrait pour les pécheurs [2]. La tradition évangélique a été surchargée d' « éléments secondaires », ajoutés après coup ; leur caractère distinctif consiste « dans la *christianisation* croissante des matériaux », qu'on aurait idéalisés, pour les rendre conformes à l'image qu'on se faisait du Christ. Dans ce sens, — voilà une idée neuve, et fort étrange [3], — au dire du Dr Wellhausen, les paroles de Jésus auraient été encore plus défigurées que ses actions. Ainsi, le « Notre Père » n'est pas l'œuvre de Jésus, puisque c'est la prière d'une communauté, d'une Église, et qu'il n'existait aucune chrétienté à l'époque de Notre-Seigneur [4].

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs se rappellent-ils que nous avons eu l'honneur, il y a environ quatorze ans, de rendre compte, comme d'un fait extraordinaire et d'une haute portée apologétique, du « mouvement rétrograde » que M. Harnack, après mûre réflexion et en s'appuyant sur une enquête très savante, recommandait aux critiques de son parti [5]. Par suite d'idées préconçues ou de fausses

---

1. *Einleitung...*, 1re éd., p. 89.
2. *Ibid.*, p. 63 et 69.
3. Les protestants libéraux adoptent pour la plupart le sentiment contraire. Voir notre brochure *L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains,* in-12 écu, Paris (librairie Lethielleux), 1910, p. 68-69.
4. Le Dr Jülicher, *Neue Linien*, p. 37-56, critique sévèrement le système de Wellhausen.
5. Voir la *Revue du Clergé français*, n° du 1er mai 1897, p. 193-204. M. Adolphe Harnack est né le 7 mai 1851, à Dorpat. Grâce à son beau talent, il devenait, âgé de vingt-huit ans à peine, professeur d'histoire ecclésiastique à Giessen (1870) ; il passa ensuite à Marbourg (1886), puis à Berlin, où il enseigne depuis 1888. Son ascendant est immense dans les contrées de langue allemande, et il est à peine moindre dans

théories, disait-il, de nombreux théologiens avaient trop longtemps, et sans raison légitime, nié l'authenticité soit des évangiles, soit des autres écrits du Nouveau Testament, et reculé jusqu'au second siècle la date de leur composition. Il les pressait donc de revenir, en gros et souvent en détail, aux données de l'antique tradition.

Malheureusement, M. Harnack s'est bien gardé tout d'abord de mettre lui-même en pratique cette excellente règle. Mais voici que, dans les deux premiers volumes de ses « Essais pour servir d'introduction au Nouveau Testament[1], » il fait sans hésiter le « mouvement rétrograde » en question. Dans le premier fascicule, il démontre, d'après les lois les plus strictes de la critique littéraire, que saint Luc est vraiment l'auteur des deux écrits que la tradition lui a toujours attribués, et cette constatation, venant d'un homme si compétent, a certainement une grande portée. Il s'en faut néanmoins de beaucoup que l'étude en question soit parfaite et irrépréhensible en tous points. Combien de traits isolés, d'assertions générales, demeurent imprégnés de l'esprit rationaliste ! Ainsi, après avoir écrit[2] que les traditions relatives à Jésus qui ont servi de base à saint Marc et à saint Luc sont « plus anciennes qu'on l'admet d'ordinaire » dans le camp libéral, il gâte ce franc aveu en ajoutant : « Cela

---

le monde protestant d'Angleterre, d'Amérique et d'ailleurs. Si l'on veut avoir une idée du « culte » extraordinaire — l'expression n'est pas trop forte — dont il est l'objet parmi ses compatriotes, qu'on lise la curieuse étude que lui a consacrée M. Théodore Kappstein, dans l' « Essai » : *Moderne Theologie und Kultur*, in-12, Berlin, 1908, p. 9-56. On y est renseigné même sur les différentes poses que prend l'illustre professeur en faisant son cours.

1. *Beiträge zur Einleitung in das Neue Testament* : fascic. I, *Lukas der Arzt, der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte*, Leipzig, 1906 ; fascic. II, *Sprüche und Reden Jesu, die zweite Quelle des Matthäus und des Lukas*, Leipzig, 1907. Le fascicule III (1908) s'occupe des Actes des apôtres d'une manière exclusive.

2. *Lukas der Arzt*, p. 113.

ne les rend pas plus dignes de foi. » L'élément miraculeux qui y abonde leur enlève presque toute leur autorité. Et encore[1] : « L'évangile de Matthieu est moins que tous les autres une œuvre individuelle. » C'est une compilation, un « livre de la chrétienté », rédigé sans doute plusieurs fois. M. Harnack parle aussi, très inconsidérément, de la « magie » de saint Luc, de sa « crédulité colossale » qui lui fait admettre toute sorte de renseignements et surtout les miracles (p. 88), du caractère superficiel de sa théologie (p. 116), de « la légende de la naissance virginale » (p. 118). A coup sûr, ce n'est plus au nom de la critique littéraire qu'il tire ici ses conclusions. Il juge d'une manière particulièrement rigoureuse la troisième source qu'aurait employée saint Luc dans les passages qui lui sont entièrement propres. Les données qu'elle renferme proviendraient du diacre Philippe et de ses quatre filles, lesquelles, au témoignage du livre des Actes, **21**, 8-9, jouissaient du don de prophétie, c'est-à-dire, d'après notre auteur, étaient simplement hallucinées[2].

Le second fascicule présente un mélange semblable d'idées vraies et de fausses conclusions. Partisan de la théorie à la mode, M. Harnack admet que la première source de saint Matthieu et de saint Luc n'est autre que l'évangile de saint Marc ; la seconde, qu'il croit avoir reconstituée et dont il nous donne le texte grec dans ce petit volume, consisterait dans les *Logia* mentionnés par Papias. Comme l'insinue spirituellement M. Jülicher[3], il a toujours été difficile au savant professeur berlinois de renoncer à la solution d'un problème littéraire

1. *Ibid.*, p. 120.
2. Page 18. Sur l'opuscule *Lukas der Artz*, voir notre compte rendu dans la *Revue pratique d'apologétique*, n° du 15 septembre 1906, p. 566-574, et A. Jülicher, *Neue Linien*, p. 57-66.
3. *Neue Linien*, p. 73.

quelconque, en s'écriant : *Non liquet !* Il cherche dans tous les sens, et finit toujours par trouver ce qu'il désire ; de la sorte, il présente parfois comme des certitudes les hypothèses les plus invraisemblables. M. Georges Goyau [1] lui reproche également ce défaut, qui est grave lorsqu'il s'adresse à un critique: « En ce genre de labeur, M. Adolphe Harnack est passé maître. Sa science est accomplie ; ses recherches ont une allure de sereine impartialité... Son autorité d'historien est incontestée. Mais craignez le théologien qui fait escorte à l'historien... M. Harnack en définitive détermine l'évangile de Jésus d'après la conception qu'il s'en fait lui-même ; il identifie cette conception avec celle que, personnellement, Jésus dut s'en faire [2]. »

Fait singulier, dont on est immédiatement frappé : le Dr Harnack croit pouvoir retrouver, dans ce qu'il nomme « la seconde source » de saint Matthieu et de saint Luc, les éléments qui, d'après sa brochure la plus retentissante [3], auraient formé « l'essence du christianisme », c'est-à-dire, fort peu de chose : aucun dogme proprement dit, aucune trace d'une Église ni d'une organisation quelconque des premiers chrétiens, pas d'opposition entre la loi nouvelle et la loi mosaïque. Cette source aurait surtout contenu des préceptes généraux et particuliers. Elle ne sait rien de la préexistence ou de la naissance surnaturelle du Maître. On conçoit que M. Harnack et ses amis affectionnent tout spécialement cette prétendue source, qui est si favorable à leur doctrine. Oublient-ils donc

---

1. *L'Allemagne religieuse : le Protestantisme*, in-12, Paris, 1898, p. 92-93.
2. M. Sanday dit fort bien aussi, *The Life of Christ in recent Research*, p. 76, note 1 : M. Harnack « sent l'esprit de négation... le tirer par ses basques, et il lui a fait plus de concessions qu'il aurait dû. » Les membres de l'école protestante libérale méritent tous ce reproche.
3. *Das Wesen des Christentums*, Leipzig, 1901.

qu'ils l'ont fabriquée eux-mêmes entièrement à leur gré ? Ils veulent bien croire que les tentatives les plus destructrices [1] de la fausse critique échoueront à jamais contre la solidité de ce document.

Notre auteur ne va-t-il pas contre sa propre pensée, en manifestant une sévérité outrée pour saint Marc, « qui, page par page, pousse le chercheur au désespoir par des contradictions, des divergences et des choses incroyables ?... Dans Marc, continue-t-il, il y a une impuissance frappante pour distinguer entre ce qui est plus important et ce qui est secondaire, entre ce qui est certain et ce qui est douteux ; (il y a) une apologétique ardente, pour laquelle tout est vrai et bien venu [2]. » L'école dont fait partie M. Harnack regarde pourtant le second évangile comme le meilleur des synoptiques ; quel jugement portera-t-elle sur les deux autres, toujours en vertu de la critique littéraire ? Et quel compte les théologiens éclectiques tiennent-ils de la tradition sur ces divers points ? Nous ne parlons pas de l'inspiration, qui a cessé d'exister pour eux. Ils sont des hommes de parti, et l'esprit de parti les entraîne souvent jusqu'à l'injustice, même au point de vue purement littéraire [3].

---

1. A la lettre : « les hypothèses sauvages. » Cf. *Die zweite Quelle*, p. IV.

2. *Die zweite Quelle*, p. 173. Au moment de donner le Bon à tirer, nous recevons un IVe fascic. de M. Harnack, *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und zur Abfassungszeit der synoptischen Evangelien*, in-8, Leipzig, 1911, dans lequel le savant professeur étudie à nouveau l'époque de la composition des évangiles synoptiques. Saint Luc aurait écrit ses deux livres avant la mort de saint Paul ; le second évangile daterait au plus tard des années 60-70 ; le premier aurait été composé aussitôt après la ruine de Jérusalem. L'historien continue donc son « mouvement rétrograde ». Malheureusement le théologien l'escorte ici encore, selon le mot de M. Goyau, surtout dans le dernier chapitre (p. 95-112), intitulé : « La plus ancienne formation de la légende dans le christianisme primitif. »

3. Cf. Sanday, *The Life of Christ*, p. 167.

Dans l'étude que nous avons plusieurs fois citée [1], M. Jülicher ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un habile ennemi de la critique littéraire pourrait grouper de telle sorte les résultats des travaux de MM. Wrede, Wellhausen, Harnack et autres, qu'il en sortirait un pur néant, tant ces résultats sont contradictoires. Les « critiques » sont tellement désunis, ou plutôt tellement opposés les uns aux autres sur des points essentiels, que leur enquête ressemble beaucoup à la destruction universelle. « La critique semble se creuser à elle-même son propre tombeau. » C'est ainsi que le Dr Wrede ébranle la crédibilité du second évangile ; M. Wellhausen, celle des *Logia* ; M. Harnack, celle de nombreux passages de saint Luc, qu'il rattache à des hallucinations. Et pourtant, M. Jülicher veut à son tour qu'on soit sceptique à l'égard des évangiles. Il est vrai qu'il fait en principe la guerre à l'arbitraire ; mais, deux pages plus loin, il affirme que, dans les synoptiques aussi, il existe un fossé profond entre l'histoire réelle de Jésus et celle qu'on lui a prêtée tout d'abord ; que, dans saint Marc lui-même, nous n'avons qu'un portrait « à moitié historique » du Sauveur [2].

Passons, et retenons surtout ce témoignage, non suspect, d'un homme qui connaît la critique négative et qui la pratique lui-même largement [3] : « La distinction, sans cesse entreprise et jamais achevée d'une manière satisfaisante, des sources, des écrits, des rédactions isolées dans chacun de nos évangiles, menace de dégénérer en un jeu enfantin *(Spielerei)*, et elle ne nous aide point à avancer dans la découverte des éléments originaux ; elle devient un travail de dissection (opéré) sur un *corpus vile.* »

---

1. *Neue Linien...*, p. 67-76.
2. *Neue Linien*, p. 70 et 72.
3. *Ibid.*, p. 75.

Parmi les membres de l'école libérale, M. Paul Wernle a été à peu près seul à étudier directement de nos jours le problème synoptique [1]. Sa marche diffère peu de celle des auteurs croyants qui ont traité le même thème. Il étudie successivement l'évangile selon saint Luc, l'évangile selon saint Matthieu, l'évangile selon saint Marc et ce qu'il regarde comme les *Logia*, faisant toutes les comparaisons, tous les rapprochements accoutumés. Comme il s'est approché des évangiles avec toute la « dose de scepticisme et de défiance » qui convient à un théologien libéral, il arrive aussi — à l'en croire, au moyen de la critique littéraire, — à des conclusions identiques à celles de ses collègues. Il les résume lui-même dans ses quatre dernières pages [2], et nous pouvons en donner le sommaire en quelques lignes. Ce que nous savons au sujet de Jésus se ramène à une source unique : savoir, la « tradition pétrinienne », mise par écrit pour la première fois dans l'évangile de saint Marc. Ce que saint Matthieu et saint Luc ajoutent aux récits du second évangile « est, à part quelques petites exceptions, sans valeur pour l'histoire de Jésus » ; leurs narrations spéciales ne méritent l'attention de l'historien que lorsqu'elles remontent d'une manière certaine à une source ancienne. Une fois fixée par écrit, la tradition évangélique s'est beaucoup plus défigurée — sous la pression de la légende, du dogme, des tendances, etc., — que lorsqu'elle courait le monde sous une forme orale, car une chose écrite provoque davantage les corrections et les modifications. C'est surtout l'élément

1. Un peu dans l'opuscule *Die Quellen des Lebens Jesu*, in-12, Halle, 1904, p. 31-54, et surtout dans l'ouvrage spécial *Die synoptische Frage*, in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1899. M. Paul Wernle est né le 1er mai 1872 ; il est actuellement professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Bâle.

2. *Die synoptische Frage*, p. 253-256.

miraculeux qui a été le plus développé par la fiction et la théologie. Mais on veut bien nous dire, tout en répétant qu'il n'existe qu'une seule source de la tradition évangélique, celle qui a été conservée par saint Marc, que « derrière la tradition synoptique se dresse une figure historique » très réelle, dont les paroles, une fois dépouillées de toutes les enveloppes dont on les a recouvertes à grand tort, « brillent comme des diamants et, grâce à leur éclat consolant, nous procurent la lumière jusqu'à ce jour [1]. » Belle consolation, lorsqu'on se rend compte de tout ce que nous a enlevé la critique littéraire !

M. W. Soltau tient un langage semblable dans sa brochure « Nos Évangiles, leurs sources et leur valeur en tant que sources [2]. » Le résultat de son étude du problème synoptique, c'est que l'œuvre de saint Marc contient elle-même un nombre considérable d'éléments mythiques, — de quoi remplir trois ou quatre chapitres ; à plus forte raison celles de saint Matthieu et de saint Luc. Partout notre critique reconnaît les traces de mains audacieuses, qui ont agi subrepticement. Quel désastre, lorsqu'il énumère en détail les passages qu'il faut éliminer pour avoir les écrits primitifs ! Aussi lui a-t-on dit de dures et légitimes vérités ; celle-ci entre autres : une pareille manière d'agir, c'est « l'abomination de la désolation du caprice subjectif [3]. »

Au second volume de ses Essais [4], M. Harnack a écrit cette phrase : « L'histoire de la critique des Actes (des apôtres) est une déplorable histoire. » Nous sommes en

---

1. *Ibid.*, p. 256.
2. *Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert*, in-8, Leipzig, 1901.
3. M. Mac-Kintosch, dans *The Expository Times* (revue assez libérale pourtant), n° de novembre 1901, p. 76.
4. *Die zweite Quelle*, p. 25.

droit d'affirmer que l'histoire de la critique littéraire des évangiles a été pire encore. Oui, comme nous l'a dit M. Furrer [1], on a remué toutes les pierres, mais on ne les a pas remises en place ; l'atelier où ont eu lieu tant de manipulations est très vaste, mais c'est un atelier de démolitions. La critique littéraire du rationalisme éclectique n'est pas autre chose, le plus souvent, que la critique de l'arbitraire. Les exégètes libéraux ne prétendent-ils pas, avec M. P.-W. Schmidt [2], que « les trois premiers évangiles, tels qu'ils existent dans le canon..., ne sont nullement des sources de premier ordre » ; avec M. Oscar Holtzmann [3], que « nous sommes réduits, pour la connaissance de la vie de Jésus, à de simples documents de seconde main [4] ? »

Combien est plus vraie, à tous les points de vue, cette parole d'un théologien anglican, le professeur Salmon, qui, d'abord très conservateur, s'est ensuite laissé entraîner du côté de la critique négative, sans toutefois sacrifier l'essentiel : « Plus j'étudie les évangiles, plus je suis convaincu que nous avons en eux de l'histoire contemporaine ; c'est-à-dire, que nous avons en eux des récits qui avaient cours au sujet de Jésus immédiatement après sa mort, (récits) qui avaient été en circulation, et, comme je suis disposé à le croire, fixés par l'écriture tandis qu'il vivait encore [5] ! »

---

1. Voir la page 137.
2. *Die Geschichte Jesu*, Tubingue, 1904, t. II, p. 21-22.
3. *Das Leben Jesu*, Tubingue, 1901, p. 6.
4. Voir aussi H. von Soden, *Die wichtigsten Fragen im Leben Jesu*, Berlin, 1904, p. 10-64.
5. *The human Element in the Gospels*, p. 274. M. Georges Salmon, né en 1819, a été pendant de longues années professeur de théologie à l'université (protestante) de Dublin, puis principal du Trinity College dans la même université. Il est mort en 1908. Son excellente *Introduction to the Study of the Books of the New Testament* (in-12, Londres 9e édit. en 1904), a été composée dans un sens très conservateur.

II. — LES THÉOLOGIENS ÉCLECTIQUES ET LA PERSONNALITÉ DE JÉSUS.

1° *Introduction.* — La seconde tâche qui, d'après M. Weinel[1], incombait aux successeurs de Strauss, consistait à « fixer la personnalité de Jésus. » On a quelque peine à prendre au sérieux cette partie du programme néo-critique. Quoi donc ! En plein xxe siècle, la personnalité de Notre-Seigneur serait-elle encore un problème ? Oui certes, au dire des protestants libéraux et des libres-penseurs. Suivant eux, Strauss avait eu le mérite de mettre en pièces l'image « ecclésiastique » de Jésus, celle que dix-huit siècles s'étaient pieusement transmise et à laquelle Luther lui-même n'avait pas osé toucher. A sa place, il fallait donc en installer une autre, celle du « Jésus historique », ainsi qu'on se plaît à le nommer, et c'est pour la préparer qu'on s'est mis au travail, avec un élan digne d'une meilleure cause.

Un vétéran de la science évangélique fait une excellente réflexion à ce sujet : « Aujourd'hui, on parle et on écrit à perte de vue sur ces questions : Qu'était Jésus ? que voulait Jésus ? Il est assez triste de voir que la chrétienté, qui vit de lui depuis dix-neuf siècles, n'a pas encore trouvé de réponse uniforme à ces demandes. Les résultats obtenus sont du reste peu de chose[2]. » Il ajoute finement que chacun de ceux qui répondent à ces questions parmi les théologiens libéraux ne fournit, après tout, que « le compromis qu'il a établi entre les récits de l'évangile et ses propres conjectures critiques. » D'ailleurs, ils proposent

---

1. Voir la page 135.
2. Bernhard Weiss, *Die Geschichtlichkeit des Markusevangeliums*, p. 5.

leurs conclusions « comme s'ils parlaient au nom de la science, et comme si toutes les opinions différentes des leurs n'avaient rien de scientifique, ou du moins comme si elles étaient de moindre valeur. »

Le Dr B. Weiss ne s'offusque pas sans motif de cette singulière outrecuidance, qui frappe, dès le premier instant, quiconque étudie les livres et les opuscules multiples auxquels l' « enquête sur la vie de Jésus » a donné lieu de nos jours. Les néo-critiques affectent le dédain le plus parfait à l'égard des théologiens et des exégètes catholiques, des théologiens protestants orthodoxes, et en général de tous ceux qu'ils prétendent n'être pas « libres de préjugés » (*vorurteilsfrei*) dans leur méthode ; c'est-à-dire, de tous ceux qui croient encore à la révélation, aux miracles, à la résurrection et à la divinité de Jésus-Christ. Ce que produisent les auteurs croyants est considéré d'avance comme étant essentiellement *unwissenschaftlich*, dénué de tout caractère scientifique.

Examinons donc le « Jésus libéral », le « Jésus critique », le « Jésus éclectique » ou, suivant son appellation la plus ordinaire, le « Jésus historique », tel que nous le révèlent les écrits rationalistes qui ont paru depuis Ewald, Renan, Strauss second genre et Schenkel. Nous n'en finirions pas, si nous voulions analyser toutes les lectures que nous avons dû faire sur ce triste sujet. Heureusement, notre tâche est facilitée par l'étude que nous avons publiée naguère sous ce titre significatif : « L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains [1]. » Nous avons essayé d'y montrer quel est, au négatif, le

---

1. In-12, Paris, 1910. Elle avait d'abord paru dans la *Revue du Clergé français*, nos du 1er juillet, du 1er août et du 15 septembre 1908, intitulée : « Ce que les rationalistes daignent nous laisser de la vie de Jésus. »

portrait que les théologiens libéraux tracent actuellement du Sauveur. Quel affreux champ de ruines a été étalé sous nos yeux ! Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à ces pages.

Toutefois, les adversaires du Christ évangélique, après avoir détruit, ont songé aussi à reconstruire, et notre but actuel est précisément de déterminer en quoi consiste ce nouveau Jésus, qu'ils se disent très glorieux d'avoir retrouvé, pour le proposer aux hommages de l'humanité. Contemplons-les à l'œuvre, en Allemagne d'abord, — car c'est là surtout qu'a été fabriqué ce qu'on nous présente comme son image véritable, — puis en France et dans les contrées de langue anglaise. Des « Vies de Jésus » grandes et petites, savantes et populaires, des études qui se donnent comme des portraits proprement dits, des traités spéciaux qui envisagent le Maître sous quelques aspects particuliers : voilà où nous puiserons directement nos données, sans parler de divers essais du genre du nôtre, qui se proposent, tantôt longuement [1], tantôt brièvement [2], de résumer les travaux les plus récents de la *Leben-Jesu-Forschung* [3].

---

1. Voir surtout les trois ouvrages si fréquemment cités dans le cours de cette étude : *Von Reimarus zu Wrede*, par A. Schweitzer ; *Jesus im XIX. Jahrhundert*, par Henri Weinel ; *The Life of Christ in recent Research*, par le Dr Sanday, et aussi F. Barth, *Die Hauptprobleme des Lebens Jesu, Eine geschichtliche Untersuchung*, in-8, Gütersloh, 1899, 3e édit. en 1907.

2. En particulier W. von Schnehen, *Der moderne Jesuskultus*, brochure in-8, 2e éd., Francfort-sur-le-Mein, 1906 ; R. H. Grützmacher, *Ist das liberale Jesusbild modern ?* broch. in-8, Berlin, 1907 ; J. Rohr, *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*, broch. in-8, 3e éd., Munster-en-Westphalie, 1908 ; L. Lemme, *Wer war Jesus ?* broch. in-8, Berlin, 1909 ; H. Jordan, *Jesus und die modernen Jesusbilder*, broch. in-8, Berlin, 1909.

3. L' « Enquête sur la vie de Jésus ». Expression très à la mode dans l'école exégétique libérale.

2° *Le Jésus libéral en Allemagne.* — Nous commençons par les Vies de Jésus. La plus ancienne, depuis celle de Schenkel, a Ludwig Noack [1] pour auteur. Œuvre des plus étranges, à laquelle le Dr Schweitzer distribue toutefois ses éloges à bon marché [2]. Noack admet l'existence de deux documents authentiques qui nous renseignent au sujet de Jésus. Il y eut, d'une part, un évangile primitif, composé vers l'an 60 par l'apôtre Judas, — nous disons bien, le traître Judas, — lequel ne différait pas du « disciple que Jésus aimait » ; d'autre part, l'évangile paulinien de Marcion, remaniement de celui de saint Luc. Cet écrit de Judas aurait servi de base au quatrième évangile. La fantaisie se donne libre cours tout du long de la biographie, aussi bien qu'à l'occasion des sources. Jésus n'a pas été crucifié à Jérusalem, mais en Samarie, lorsque Pilate réprima d'une manière si sanglante le soulèvement des habitants de cette province. Ce n'était qu'un pieux enthousiaste, « un homme dans la tête duquel chantait la mélodie du Fils de Dieu fait chair. » C'est Marc, devenu évêque de Jérusalem en l'année 132, qui a fait de cette ville le théâtre du crucifiement. — Cela suffit. Et dans quel style de feuilletonniste sont exposées ces idées folles ! Laissons ce roman ultra-rationaliste, qui n'a pour nous aucune portée.

Il n'en est pas de même de l'ouvrage du professeur Keim, qui mérite vraiment une étude à part [3]. C'est, en

---

1. Né en 1819, mort en 1885 ; d'abord pasteur protestant, puis professeur de philosophie à Giessen (1855-1870), finalement bibliothécaire-adjoint dans cette même ville. Son livre est intitulé : *Aus der Jordanwiege nach Golgatha; Vier Bücher über das Evangelium und die Evangelien*, Mannheim, 1870-1871 ; 2e éd. en 1876.

2. *Von Reimarus zu Wrede*, p. 171-178.

3. Karl-Theodor Keim, né à Stuttgart en 1825, est mort à Giessen en 1878. Après avoir été répétiteur de théologie à l'université de Tu-

effet, au point de vue scientifique, l'une des études les plus sérieuses et les plus complètes qui aient été consacrées à Notre-Seigneur. Si l'auteur avait eu la foi, son œuvre serait admirable; malheureusement, il l'avait perdue, et de nombreux passages sont imprégnés à fond de l'esprit rationaliste le plus négatif.

Dans le discours sur « Le développement historique de Jésus », par lequel Keim inaugura son enseignement à Zurich [1], et dans ses deux brochures, « La dignité historique de Jésus », « Le Christ historique[2] », on trouve en quelque sorte tracé d'avance le programme de son grand ouvrage, « L'histoire de Jésus de Nazara [3] ». Comme écrivain, il a le don d'animer admirablement les scènes qu'il raconte, de manière à les faire revivre sous les yeux du lecteur. Son style n'est cependant pas sans affectation ni sans lourdeur.

Dans les pages qu'il consacre à la critique littéraire des évangiles, il reproche très justement à Baur [4] et à ses disciples « la façon cavalière dont ils traitent souvent les textes, et la témérité avec laquelle ils remplacent les explications reçues, par des hypothèses hasardées, plus difficiles à croire que les faits dont ils doivent tenir lieu. »

---

bingue (1850-1855), il se consacra à la prédication pendant cinq ans; il devint ensuite professeur en titre à Zurich (1860), puis à Giessen (1873).

1. *Die menschliche Entwicklung Jesu*, in-8, Zurich, 1861.

2. *Die geschichtliche Würde Jesu*, Zurich, 1864; *Der geschichtliche Christus*, Zurich, 1865, 3e éd. en 1866.

3. *Die Geschichte Jesu von Nazara* (Keim adopte régulièrement cette singulière orthographe du nom de Nazareth, qu'emploient par exception plusieurs importants manuscrits, aux deux passages Matth., 4, 13, et Luc, 4, 16), 3 vol. in-8, Zurich, 1867-1872. L'auteur a publié pour les laïques instruits une édition abrégée de cet ouvrage; il l'intitule : *Geschichte Jesu nach den Ergebnissen heutiger Wissenschaft für weitere Kreise übersichtlich erzählt*, in-8, Zurich, 1872, 2e éd. en 1875.

4. Il l'avait eu pour professeur à Tubingue.

Cela ne l'empêche pas de sacrifier lui-même de nombreux récits, tout en accordant une part plus large que beaucoup d'autres au « noyau historique » des documents. C'est saint Matthieu qui lui paraît être le plus ancien, le plus riche et le plus exact des quatre narrateurs canoniques [1]. Il le prend pour base principale, et se sert avant tout de lui pour reconstituer la biographie du Sauveur. Il prétend néanmoins y rencontrer des embellissements, des remaniements, etc. ; d'où il suit qu'il faut en exclure ce qui est simplement « poésie » et conserver ce qui est « vérité » : travail d'éclectisme arbitraire. Le quatrième évangile inspire à Keim une grande défiance ; ce livre ne serait pas antérieur à l'an 130, et aurait été composé pour lutter contre le docétisme et le gnosticisme. Le troisième évangile daterait de l'année 100 ; le second, de quinze ou vingt ans plus tard [2].

Comme ses prédécesseurs, Théodore Keim prétend publier une vie de Jésus pure de tout alliage, envisagée « dans son enchaînement avec l'ensemble de l'histoire de son peuple, librement examinée et racontée en détail ». « Je pense écrire, dit-il encore, dans l'intérêt de la piété elle-même, en m'imposant aussi, honorablement, ouvertement, sans rien craindre, la tâche de raconter la vie de Jésus, débarrassée [3] de tous les liens et bandages des détails non historiques, ... qui, autrement, ne nous laisseraient point arriver à l'entière vérité jusqu'à l'an 2000. » On ne saurait être plus libéral, plus rationaliste. Keim possède cependant jusqu'à un certain point le sens du surnaturel. Il se contredit par là-même, puisque, d'un côté, il ne veut pas dépasser les limites de la nature, et

1. Les parties principales de son écrit remonteraient à l'année 68.

2. La fixation de ces dates est visiblement empruntée à l'école de Tubingue.

3. A la lettre, *désentortillée*.

que, d'un autre côté, il est obligé de reconnaître que son héros va bien au-delà de ces limites.

Il travailla pendant sept années consécutives à ces trois volumes remplis d'érudition. Son travail forma, « durant un temps considérable, la vie la plus importante de Jésus » qui ait été offerte au public savant[1]. Il s'attache tout particulièrement à étudier et à décrire le développement intérieur de Jésus, sa conscience messianique, toujours grandissante sous l'impression de l'épreuve et des échecs comme sous celle du succès. S'il reconnaît à Notre-Seigneur une valeur morale et religieuse très élevée, il lui prête un type juif fort accentué, avec des vues souvent particularistes, et même des erreurs très prononcées, semblables à celles de ses compatriotes. Il ne nie point en principe les miracles de Jésus, il croit même en un sens à ses prodiges de guérison, résultat de « sa force spirituelle, miséricordieusement sympathique », à laquelle se joignait, de la part des malades, une confiance intense en cet ami des hommes. Mais les résurrections des morts ne lui paraissent « pas assez démontrées », non plus que les autres grands miracles opérés sur la nature. Dans les récits qui les exposent, « la légende et la fiction ont été très actives ». Cependant, Keim n'a pas marchandé sa foi à la résurrection de Jésus lui-même, car il la trouve aussi bien attestée que n'importe quel autre fait de l'histoire.

Les principes éclectiques, le subjectif, l'arbitraire ne guident donc pas moins que les autres rationalistes cet exégète, consciencieux selon toute apparence et admirablement documenté. Il dogmatise autant que personne, comme on le voit par les lignes suivantes, relatives à la sainte Eucharistie, qu'on ne saurait lire sans une tristesse

1. A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 209.

mêlée d'indignation : « Nous savons que Jésus, soit de son vivant, soit après sa mort,... n'était pas capable de donner son corps et son sang en nourriture et en breuvage, à moins d'être un sorcier, ce qu'il n'était pas ; ou, pour employer un langage plus modéré, à moins de pouvoir, grâce à la puissance divine, opérer non seulement l'impossible, mais des choses contraires à la nature : ce qu'il ne pouvait pas non plus, parce qu'il n'était pas Dieu, et parce que Dieu lui-même n'était pas capable d'agir ainsi [1]. »

Mieux vaut cet autre passage : « Le Messie détrôné a dressé son trône dans l'histoire du monde, et, après soixante générations, ce trône est encore debout, malgré toute l'instabilité terrestre. Sur ses marches retentit, en mélodies sans nombre, la louange que chantent tant de grands et de petits de la terre, qui, dans cette personne, ont doucement aimé le joyau de leur existence humaine. » Mais ce n'est là qu'un exercice de style, analogue à ceux de Renan, Harnack, Bousset, Weinel et *tutti quanti* [2], puisque cette tirade sonore sert d'introduction à des assertions blasphématoires : « Notre connaissance de l'histoire s'est transformée, notre pensée est devenue sobre » ; aussi « devons-nous renoncer d'une manière décisive à la mythologie grecque », c'est-à-dire, « au Fils de Dieu que la sagesse des Juifs d'Alexandrie, puis l'Église grecque, nous ont transmis en héritage », au « Dieu qui est descendu du ciel, pour devenir un nourrisson, un homme, un crucifié et de nouveau un Dieu [3]. » Décidément, Théo-

---

1. *Jesus von Nazara*, t. III, p. 271.
2. Voir *Jesus Christus, Vortrage*, in-8, Fribourg-en-Brisgau. 1908, p. 171. Excellent ouvrage, composé de conférences données en 1908, à Fribourg-en-Brisgau, par plusieurs éminents professeurs catholiques, devant un auditoire d'élite.
3. Cf. *Jesus Christus*, p. 151, note.

dore Keim ne vaut pas mieux que les autres théologiens libéraux d'Allemagne. Le Dr Weinel s'était cru en droit d'affirmer que « c'est *tout récemment* que s'est développée une théologie libre, qui a osé différer nettement de l'ancienne (la théologie orthodoxe), en ce qui regarde le portrait de Jésus, et dire sans hésitation sa pensée sur Jésus[1] ». M. Weinel se fait illusion sur cette prétendue supériorité de l'école dont il fait partie. Le Jésus libéral est déjà tout entier dans les écrits de Reimarus, de Bahrdt, de Renan, de Schenkel et de Keim[2].

Nous avons à signaler, d'après l'ordre des temps, deux ouvrages remarquables à divers points de vue, dus l'un et l'autre à des adeptes de la « théologie de conciliation » *(Vermittlungstheologie)*, MM. W. Beyschlag et Bernhard Weiss. Tout en prenant souvent pour guides les principes rationalistes, ces savants maîtres demeurent en général réservés, modérés. Aussi le Dr Weinel[3] leur reproche-t-il, pour ce motif, de ne s'être pas élevés jusqu'à la liberté qui lui plaît tant. De son côté, M. Schweitzer[4] les juge avec une sévérité outrée.

Le Dr Willibald Beyschlag se rattache tant soit peu à l'école de Schleiermacher[5]. Après avoir été prédicateur de la cour à Carlsruhe pendant quelques années[6], il fut

1. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 63.
2. Sur T. Keim et sa Vie de Jésus, voir Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. VII, p. 597-598 ; Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e éd., p. 284-285 ; Hase, *Geschichte Jesu*, 2e éd., p. 202-204 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 209-212 ; H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 139-140.
3. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 63.
4. *Von Reimarus...*, p. 214-217.
5. Voir B. Weiss, *Einleitung in das N. T.*, 3e éd., p. 15. Beyschlag est né à Francfort-sur-le-Mein, en 1823 ; il est mort le 25 novembre 1900.
6. Son talent oratoire incontestable le rendit très populaire parmi les protestants d'Allemagne.

nommé professeur de théologie à Halle (1860). Comme orateur et comme professeur, il sut associer des allures très hardies aux tendances d'un conservateur. Nous avons le regret de constater aussi qu'il manifesta sans cesse, parfois même bruyamment, une profonde antipathie à l'égard du catholicisme et de la papauté. Son libéralisme s'était d'ailleurs révélé dès l'apparition de la Vie de Jésus de Renan : il ne craignit pas de féliciter le rationaliste français, dans une brochure spéciale [1], d'avoir composé une biographie du Sauveur dans laquelle n'entrait aucun élément surnaturel. C'était mal débuter comme écrivain. Heureusement, sa pensée se modifia, comme on le voit par sa « Christologie du Nouveau Testament [2], » écrite dans un meilleur sens.

C'est en 1885-1886 qu'il publia ses deux volumes de « La vie de Jésus [3]. » Le premier, qui sert d'introduction, étudie à part les principaux « problèmes » christologiques ; le second contient la biographie proprement dite, ainsi dégagée de tout *impedimentum*. Ils sont écrits dans un excellent style, chose rare chez un auteur allemand. M. Beyschlag nie la préexistence éternelle du Logos. Sans doute, il reconnaît qu'aucun des écrivains du Nouveau Testament n'assimile Jésus aux créatures ; mais il établit une distinction entre Dieu et le Sauveur, sous prétexte que celui-ci était subordonné au Père. La solution de cette difficulté est cependant aisée. Notre auteur croit aussi avoir découvert que Jésus aurait passé par trois phases distinctes, relativement à la nature du royaume de Dieu. Dans la première, il l'annonce comme un fait à venir ; dans la seconde, en constatant le succès de sa prédication, il le suppose déjà présent d'une certaine manière ; dans

1. *Ueber das Leben Jesu von Renan*, in-8, Berlin, 1864.
2. *Christologie des Neuen Testaments*, in-8, Berlin, 1866.
3. *Das Leben Jesu*, in-8, Berlin, 4e éd. en 1901-1902.

la troisième, son échec final le convainc que ce royaume ne commencera qu'après sa mort, lorsqu'il reviendra éclatant de gloire, pour l'inaugurer en personne. M. Beyschlag est de même très éclectique au sujet des miracles de l'évangile, acceptant les uns, sacrifiant les autres, sans autre règle que sa propre fantaisie [1].

Nous connaissons M. Bernhard Weiss par ses doctes travaux sur la critique littéraire des évangiles [2]. Il se donne lui-même comme aboutissant à des résultats le plus souvent conservateurs [3]. C'est peut-être beaucoup dire ; il est vrai que l'orthodoxie protestante est loin de correspondre à l'orthodoxie catholique. Dans sa biographie du Sauveur [4], il fait beaucoup de psychologie, pas toujours d'une manière heureuse et intelligente. Son but est de démontrer « que (d'une part) la foi au Fils de Dieu et au Fils de l'homme, telle que l'Église du Christ l'a constamment professée, et (d'autre part) une enquête scientifique destinée à montrer jusqu'à quel point les détails de sa vie nous ont été fidèlement transmis et dans quel sens on doit les interpréter, ne sont nullement des choses contradictoires. » Cette assertion est irréprochable en elle-même ; néanmoins, quiconque a lu les deux volumes de M. B. Weiss, comprend sans peine et approuve jusqu'à un certain point la réflexion maligne qu'elle a inspirée à M. Schweitzer [5] : « Cela signifie que Weiss se sert, pour

---

1. Voir L. Cl. Fillion, *Les miracles de N.-S. Jésus-Christ*, in-12, Paris, 1910, t. Ier, p. 99 ; t. II, p. 15-16, 31, 45, 50, 66, 71, 117, 136, 390-391, etc.
2. Voir les pages 160 et suiv.
3. Dans son *Einleitung in das N. T.*, 3e éd., p. 16. M. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 63, le traite ironiquement de « doux (dans le sens de fade) orthodoxe. »
4. *Das Leben Jesu*, 2 vol. in-8, Berlin, 1882, 4e éd. en 1902.
5. *Von Reimarus...*, p. 217.

couvrir les détails embarrassants, du manteau de la charité, tissé par lui en utilisant ceux des sophismes traditionnels qui supportent le mieux la discussion. »

Notre biographe accepte la possibilité du miracle en général, et la crédibilité de la plupart des prodiges que les évangélistes attribuent au Sauveur. Mais que de restrictions il fait à tout instant sur ce point ! Ainsi, il rejette *in globo*, comme légendaires, toutes les apparitions angéliques. Dans les miracles dits de puissance (en particulier, les prodiges opérés sur la nature), il ne voit que des « miracles de providence » [1] : ce qui en diminue singulièrement la valeur. Lorsque les textes s'opposent à cette explication arbitraire, il a recours à des procédés plus arbitraires encore : nous serions en face de simples allégories ; ou bien, les récits auraient été modifiés plus tard.

Malgré de bonnes paroles, M. B. Weiss ne croit pas strictement à la divinité de Jésus-Christ. Pour un « doux orthodoxe », cela est un peu fort. Quel dommage que la science très réelle, les observations fines et judicieuses, les bonnes intentions qui remplissent les pages du Dr Weiss, aient été en grande partie gâtées par le semi-rationalisme qui lutte perpétuellement avec la foi ! Strauss n'aurait rangé ni M. Bernhard Weiss, ni M. Beyschlag, parmi les *Ganzen*, c'est à-dire, parmi les hommes tout d'une pièce et conséquents avec eux-mêmes [2], mais parmi les *Halben*, les « à moitié », les inconséquents, qui ne satisfont aucun parti [3].

---

1. Par exemple : à Cana, Dieu serait venu au secours de Jésus, en lui procurant du vin d'une manière extraordinaire, mais qu'on ne saurait préciser ; il n'y aurait pas eu transsubstantiation de l'eau. Voir L. Cl. Fillion, *Les miracles*..., t. I, p. 88-99 ; t. II, p. 10, 16, 26, 31, 41, 50, 65, 71-72, 89, 105, etc.

2. Voir la page 116, note 2.

3. M. Fairbairn, *The Place of Christ in modern Theology*, 10e éd., p. 285, dit de nos deux auteurs que « tout en prenant des libertés à

Les nombreux critiques allemands que nous allons signaler maintenant en bloc, comme ayant joué de nos jours un rôle prépondérant sur le domaine de la vie de Jésus, ne se rangent point au nombre des *Halben ;* ils se placent hardiment parmi les *Ganzen.* M. Weinel mentionne avec joie cette marche en avant, qui s'est dessinée depuis une vingtaine d'années, et qui s'est surtout accentuée au début du xxe siècle. Dans les biographies les plus récentes de Jésus-Christ qui ont été publiées par les exégètes libéraux, « l'opinion de la libre théologie, dit-il, l'emporte d'une manière de plus en plus victorieuse [1]. » Nous devions nous y attendre, d'après ce qui a été dit plus haut du caractère qu'a pris de nos jours la critique littéraire et historique des évangiles. Selon l'heureuse expression de M. le professeur Sanday [2], c'était là un travail souterrain, semblable à celui des mineurs. Mais, ajouterons-nous, on a produit ensuite l'explosion des mines, et il n'est presque rien resté des narrations évangéliques, sauf, d'après la comparaison employée par le Dr P.-W. Schmiedel, quelques rares « colonnes-fondements » *(Grundsäulen)* [3], à demi renversées, qui forment à peu près tout ce qui nous reste de la personnalité du Sauveur.

Mais il nous faut remonter au dernier tiers du xixe siècle, pour mieux comprendre en quoi consiste le Jésus de la nouvelle école.

Nous avons vu l'importance extrême qui est attribuée au second évangile, en vertu de la *Markushypothese* et de

---

l'égard de la littérature (évangélique), ils regardent néanmoins Jésus comme appartenant, par le droit imprescriptible de son être intérieur ou de son caractère, à un ordre qui dépasse celui de la nature. » Soit ! mais retenons qu'ils ne croient pas vraiment à la divinité de Notre-Seigneur.

1. H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 60.
2. *The Life of Christ in recent Research*, p. 166.
3. Voir notre brochure *L'Evangile mutilé et dénaturé*, p. 98-101.

la « théorie des deux sources[1]. » On ne manqua pas d'en tirer des conséquences pratiques pour la biographie du Sauveur. Le professeur H.-J. Holtzmann esquissa, uniquement d'après la narration de saint Marc, — après l'avoir dégagée, bien entendu, de tout élément surnaturel, — un plan de la vie de Notre-Seigneur qui a joui d'un succès considérable dans les cercles protestants libéraux. Il partage le ministère galiléen de Jésus en sept petites périodes, dans lesquelles il découvre un progrès constant : Marc., **1**, 1-45 ; **2**, 1-**3**, 6 ; **3**, 7-19 ; **3**, 20-**4**, 34 ; **4**, 35-**6**, 6 ; **6**, 7-**7**, 37 ; **8**, 1-**9**, 50. Le progrès en question concernerait spécialement, soit durant le ministère galiléen, soit pendant les dernières semaines de la vie de Notre-Seigneur, le développement de la conscience messianique de Jésus. Son caractère de Messie aurait été successivement reconnu : 1° par lui-même, au moment où il fut baptisé, Marc., **1**, 10-11 ; 2° par les démons, qui le proclamaient malgré lui, Marc., **1**, 24-26 ; **3**, 11-12 ; **5**, 6-8 ; 3° par les disciples, à Césarée de Philippe, Marc., **8**, 27-30 ; 4° par le peuple, au moment de l'entrée triomphale à Jérusalem, Marc., **11**, 1-11 ; 5° de nouveau par Jésus lui-même, et cette fois d'une manière publique, officielle, en face du grand prêtre Caïphe, qui le condamna à mort pour ce motif, Marc., **14**, 61-64[2].

Plus simplement encore, on a distingué dans la vie de Jésus, toujours d'après le second évangile, deux périodes très distinctes : une phase de succès croissants, qui va du

---

1. Pages 154 et suiv.
2. Nous n'avons pas à apprécier ici ce pragmatisme, qui est beaucoup plus apparent que réel. M. Wrede l'attaque vigoureusement dans son écrit *Das Messiasgeheimnis*, et démontre, d'après saint Marc lui-même, que Jésus se présenta ouvertement au peuple, dès le commencement de son ministère, comme le Messie promis. Cf. Marc., **2**, 10, 20, 28; **3**, 27, etc. La théorie de M. Holtzmann s'appuie donc sur une inexactitude et sur une exagération.

baptême de Jésus jusqu'à sa discussion avec les pharisiens sur les ablutions traditionnelles (Marc., 7, 1-10) ; une phase de revers, durant laquelle Jésus n'aurait guère éprouvé que des échecs et des déboires jusqu'à la catastrophe finale [1].

C'est d'après cet arrangement, qui rappelle beaucoup celui d'Ernest Renan, qu'ont été composées toutes les vies « libérales » de Notre Seigneur qui ont vu le jour depuis quelques-années : notamment celles de MM. Oscar Holtzmann [2], Paul-Wilhelm Schmidt [3], Rudolf Otto [4], Wilhelm Bousset [5], Konrad Furrer [6], Arno Neumann [7],

---

1. Ce plan aussi est très exagéré.

2. *Leben Jesu*, gr. in-8, Tubingue, 1901. Le Dr O. Holtzmann, neveu de M. H.-J. Holtzmann, est né à Stuttgart en 1859 ; il est actuellement professeur extraordinaire d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Giessen. Dès l'année 1888, il a écrit, pour la *Geschichte des Volkes Israel* de B. Stade (t. II, p. 560-625), une courte esquisse de la vie du Sauveur, dans laquelle il exprime des idées encore plus avancées que dans sa *Leben Jesu*, spécialement au sujet des miracles.

3. Né à Berlin en 1845, aujourd'hui professeur de théologie à l'université de Bâle. Son ouvrage se compose de deux volumes in-8 : t. I, *Die Geschichte Jesu erzählt*, Tubingue, 1899 ; t. II, *Die Geschichte Jesu erläutert*, Tubingue, 1904. Le tome Ier raconte brièvement, en un excellent style, la vie de Notre-Seigneur. C'est, comme dans la plupart des biographies libérales que nous aurons à signaler encore, l'histoire d'un homme bon et compatissant, qui n'est certainement pas le Fils de Dieu, et dont il n'est pas sûr qu'il ait été le Messie ; qui n'est nullement ressuscité et monté au ciel, etc. Le tome II fournit des explications scientifiques sur divers points de critique ou d'exégèse.

4. *Leben und Wirken Jesu nach historisch-kritischer Auffassung*, in-18, Gœttingue, 1902, 4e éd. en 1905. M. Otto, né en 1869, d'abord professeur de théologie à Giessen (1896), enseigne maintenant l'histoire ecclésiastique à l'université de Heidelberg.

5. *Jesus*, in-18, Tubingue, 1904. Cet opuscule a eu un très grand succès en Allemagne. L'auteur, né à Lubeck en 1865, est professeur de théologie à Giessen : c'est un des chefs les plus actifs et les plus intelligents de l'école critique. Voir aussi ses deux brochures *Was wissen wir von Jesus?* in-18, Halle, 1904, et *Die Bedeutung der Person Jesu für den Glauben*, gr. in-8, Berlin, 1910.

6. *Das Leben Jesu Christi*, in-12, Zurich, 1902, 2e édit. en 1905. L'auteur (né à Zurich en 1838) est tout à la fois pasteur et professeur de religion à l'université de Zurich. Il dit avoir écrit son livre « avec son cœur » (p. VII). On y sent, en effet, une certaine chaleur de piétiste ; mais les principes sont ceux du libéralisme négatif.

7. *Jesus wer er geschichtlich war*, in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1904.

Wilhelm Hess[1], Eugène Hühn[2], Otto Pfleiderer[3], Paul Mehlhorn[4], Gustave Frenssen[5], et les esquisses tracées

---

M. Neumann se console de ses hardiesses, en disant, page 194 : « Nous aussi, dans le cadre de ce qui est purement humain, nous gardons un héros de la religion..., devant la majesté duquel nous nous inclinons avec amour. » Satisfaction des plus banales.

1. *Jesus von Nazareth im Wortlaute eines kritisch bearbeiteten Einheitsevangeliums*, et *Jesus von Nazareth in seiner geschichtlichen Lebens-Entwicklung dargestellt*, 2 vol. in-8, Tubingue, 1906. Le tome Ier reproduit le texte évangélique, épuré d'après les règles de la critique libérale ; le tome II contient un développement de ce même texte. M. Hess est professeur à Munich.

2. *Geschichte Jesu und der altesten Christenheit bis zur Mitte des zweiten Jahrhunderts*, in-18, Tubingue, 1905. Simple essai de vulgarisation. L'auteur est un ministre protestant.

3. Né en 1839, professeur à Iéna (1870), puis à Berlin (1875), mort en 1908. Cet auteur, qui s'est beaucoup occupé de la littérature évangélique, appartient à l'extrême gauche de l'école critique. Il a composé trois ouvrages principaux sur Jésus-Christ et le christianisme : *Das Urchristentum, seine Schriften und Lehren in geschichtlichem Zusammenhang beschrieben*, in-8, Berlin, 1887, 2e éd. en 1902; *Die Entstehung des Urchristentums*, in-8, Munich, 1903 ; *Das Christusbild des urchristlichen Glaubens in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, in-12, Berlin, 1903. Mgr Braig, professeur de théologie à la Faculté catholique de Fribourg-en-Brisgau, raconte au sujet du Dr Pfleiderer une anecdote caractéristique. Le savant prélat, durant un séjour à Berlin, visita un temple protestant et demanda au gardien à quelle heure M. Pfleiderer prêcherait le dimanche suivant. Le gardien, qui ne connaissait pas le visiteur, lui fit cette réponse : « Si je puis vous donner un conseil, n'allez pas au sermon de Pfleiderer. Je l'ai entendu autrefois ; mais jamais plus je ne m'asseoirai sous sa chaire. Dès les premiers mots qu'il prononce, on voit qu'il n'est pas chrétien ; il ne comprend pas lui-même le sens de ses expressions chrétiennes. » *Literarische Rundschau*, n° du 1er juillet 1910, p. 1.

4. Né le 3 janvier 1851 ; pendant quelque temps pasteur de l'église évangélique réformée, à Leipzig, actuellement professeur de théologie à Heidelberg. Son petit livre de vulgarisation, *Wahrheit und Dichtung in den Evangelien*, in-18, Leipzig, 1906, est destiné, comme l'indique le titre, à séparer dans les récits de l'évangile la « vérité » de la « fiction », c'est-à-dire, de la légende, de manière à ramener la vie du Sauveur à ses purs éléments historiques. Pour cela, il fait ce qu'il ose nommer « l'analyse chimique » des narrations.

5. Dans le roman scandaleux *Hilligenlei*, in-12, Berlin, 1905, qui a fait tant de bruit en Allemagne. Voir notre compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue pratique d'apologétique*, nos du 1er sept., du 15 sept. et du 15 oct. 1907. Les pages de ce livre qui se rapportent à Jésus ont été reproduites à part, sous ce titre : *Das Leben des Heil-*

par MM. A. Harnack[1], A. Jülicher[2], Henri Weinel[3], Otto Schmiedel[4], Paul-Wilhelm Schmiedel[5], Hermann von Soden[6], Fritz Resa[7], le pasteur Friedrich Daab[8], Gustave

---

ands dargestellt, in-12, Berlin, 1907. Dans ce triste ouvrage, Jésus n'est qu'un rêveur qui ne sait pas bien où il tend, qui s'impressionne, s'irrite même et manque souvent de dignité. Après avoir été pasteur pendant quelques années, M. Frenssen, né le 19 août 1863 dans le Holstein, a perdu la foi et jeté le froc aux orties, pour se consacrer uniquement à la littérature.

1. Surtout dans son fameux opuscule, *Das Wesen des Christentums*, in-8, Berlin, 1901, souvent réédité.

2. Dans le recueil *Die Kultur der Gegenwart*, t. I, fasc. IV, Berlin et et Leipzig, 1906, p. 41-69. Nous avons dit plus haut que M. Jülicher est très libéral. Sa position théologique est à peu près la même que celle du Dr H.-J. Holtzmann.

3. *Jesus im neunzehnten Jahrhundert*, Tubingue, in-8, 1903, 2e édit. en 1907. Ce volume, composé, nous l'avons dit (p. 2), dans un style de journaliste, a pour but de nous faire contempler les divers portraits de Jésus que des esprits marquants — lisez : rationalistes, libres-penseurs, ou tout au moins très hardis — du XIXe siècle, ont décrits tour à tour. M. Weinel trace lui-même sa propre esquisse du Sauveur, aussi « libérale » que les autres (1re édit., p. 247-290 ; 2e édit., p. 77-115).

4. *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu Forschung*, in-8, Tubingue, 1902. 2e édit. en 1906. Voir surtout les pages 93-104 de la 2e édition, où l'auteur donne un résumé, extrêmement pauvre, des faits de la vie de Notre-Seigneur qu'il regarde comme authentiques.

5. *Die Person Jesu im Streite der Meinungen*, broch. in-8, Zurich, 1909. Sur ce critique, voir les pages 144 et 146, et notre brochure *L'évangile médité...*, p. 28, 44-45, 98-104.

6. *Die wichtigsten Fragen im Leben Jesu*, in-12, Berlin, 1904. M. le baron H. von Soden, né en 1852, est, depuis 1889, professeur extraordinaire d'exégèse du N. T. à l'université de Berlin. Son « Esquisse de la vie publique » de Jésus, p. 64-69, est bien misérable aussi. Voir également son opuscule *Urchristliche Literaturgeschichte*, in-12, Berlin, 1905, p. 61-101.

7. *Jesus der Christus, Bericht und Botschaft in erster Gestalt*, in-8, Leipzig, 1907. Une feuille spéciale ajoutée au titre annonce que nous avons, dans cette brochure, « la vérité » au sujet de Jésus, « une image objective » d'après les résultats de l'enquête scientifique. Nous savons de quelle sorte d'enquête il s'agit.

8. *Jesus von Nazareth, wie wir ihn heute sehen*, in-12, Dusseldorf, 1907. Volume tiré à 20.000 exemplaires, en vue du succès escompté d'avance ; rempli de tirades à effet sur Notre-Seigneur, contre l'Eglise, etc. Jusqu'à nos jours, le Sauveur a été complètement inconnu ; « l'humanité a usé de son nom ; mais c'était là plutôt un abus. » Heureusement, M. Daab va nous le révéler, pour notre plus grand bien.

Pfanmüller[1], Adolphe Hausrath[2] et Albrecht Thoma[3].

Toutes ces « Vies » ou esquisses ont entre elles une ressemblance frappante. Qui en lit une connaît à peu près toutes les autres : c'est partout le même portrait, prétendu scientifique et historique, mais en réalité faussé, amoindri, défiguré, de Jésus. Ou plutôt, ce n'est pas un portrait, mais une caricature, comme on l'a souvent répété à bon droit[4]. Seuls l'exposition et le style diffèrent. Pour donner à nos lecteurs une idée plus complète de cette image défigurée, nous aurions pu emprunter un trait ou deux à chacun des auteurs que nous venons de citer ; mais il sera plus simple de la signaler tout d'une pièce, d'après l'un des critiques les plus en vogue, M. Arnold Meyer, qui composait naguère, au nom de l'école libérale, un opus-

---

1. *Jesus im Urteil der Jahrhunderte ; die bedeutendsten Auffassungen Jesu in Theologie, Philosophie, Literatur und Kunst bis zur Gegenwart*, in-8, Leipzig, 1908. Curieux et intéressant recueil, qui résume toute la littérature relative à Notre-Seigneur jusqu'à notre époque, et qui signale le jugement porté sur lui par les hommes les plus en renom de tous les siècles chrétiens. L'auteur est bibliothécaire à Darmstadt.

2. Né en 1837, professeur de théologie à Heidelberg depuis 1871, prof. *emeritus* en 1908. Après avoir publié, il y a quarante ans, un volume d'une certaine valeur, intitulé *Die Zeit Jesu*, in-8, Munich, 1870, 3e édit. en 1879, il vient d'en résumer les principales idées sous une forme populaire, dans le tome Ier de l'ouvrage *Jesus und die neutestamentlichen Schriftsteller*, 2 vol. in-8, Berlin, 1908-1910 (voir surtout le tome Ier, p. 1-131). Sa critique est, avec quelques nuances, celle des théologiens libéraux.

3. Né en 1844, depuis 1880 prof. d'histoire à l'Ecole normale de Carlsruhe. Son opuscule, *Jesus und die Apostel, in gemeinverständlicher Darstellung*, in-8, Gotha, 1910, destiné aux classes populaires, se présente comme un résumé, écrit en termes relativement modérés, des idées libérales par rapport à la vie de Jésus. M. A. Thoma est aussi l'auteur d'un ouvrage publié antérieurement sur le quatrième évangile, dont il rejette l'authenticité (*Die Genesis des Johannes-Evangeliums, ein Beitrag zu seiner Auslegung, Geschichte und Kritik*, in-8, Berlin, 1882).

4. Voir Franz Hering (pasteur protestant), *Wider das Christusbild der religionsgeschichtlichen Volksbücher*, broch. in-12, Halle, 1905.

cule spécial, dont le titre est significatif : « Ce que Jésus est aujourd'hui pour nous [1]. »

M. Meyer suppose d'abord que Jésus adresse la question suivante aux hommes du xx[e] siècle : « Que dites-vous de moi ? Remarquez bien : *vous*, non pas Pierre et Paul, non pas le Nouveau Testament, l'Église, l'orthodoxie, les libéraux, le moyen-âge ou la renaissance, mais vous-mêmes ; vous, les hommes d'aujourd'hui ; vous, les modernes ; toi, jeunesse qui grandis ; toi, homme individuel : que dis-tu de moi, et que veux-tu dire de moi à tes enfants, à tes élèves, à tes contemporains [2] ? » Là-dessus, notre auteur prétend que notre époque possède le droit de prendre librement position à l'égard du Christ, attendu que chaque période historique, chaque peuple se l'est approprié d'une manière spéciale, et a eu, pour ainsi dire, toujours un Christ qui lui appartînt personnellement. « Sans doute, tous ont accepté une forme déterminée du Christ, et ont maintenu extérieurement l'idée, le culte de ce Christ tels qu'ils leur avaient été transmis ; mais ils ont transformé inconsciemment, d'après leurs propres besoins, l'image ainsi reçue, et ils y ont introduit ce qu'ils avaient de meilleur. Le Christ demeura tel qu'il avait été dès le début, et il continua d'agir comme il avait agi tout d'abord. Mais ce n'est pas seulement lui qui eut à dire à chaque époque quelque chose de particulier ; chaque période exprima également sur lui quelque chose de

---

1. *Was uns Jesus heute ist*, in-18, Tubingue, 1907. M. A. Meyer est professeur de théologie biblique à l'université de Zurich. — Remarquons bien que les protestants libéraux ne donnent presque jamais au divin Maître ses titres de Christ et de Seigneur ; ils se contentent do l'appeler « Jésus » tout court, attendu qu'il n'a été, suivant eux, ni Fils de Dieu, ni même Messie, mais un simple Juif, fils de Joseph et de Marie. Toutefois, ils le nomment volontiers « Sauveur », tout en affirmant qu'il n'a sauvé personne. Voir A. Neumann, *Jesus wer er geschichtlich war*, p. 197.

2. *Was uns Jesus...*, p. 4.

spécial, lui attribua de nouvelles qualités, un nouveau caractère, et supposa ainsi qu'elle avait été la première à bien comprendre le Christ [1]. »

Pour démontrer son assertion, M. A. Meyer envisage successivement « le Christ dans le va-et-vient des temps et des peuples [2]. » Saint Pierre a déclaré que Jésus était le Messie, « mais sans vouloir l'élever au-dessus de l'humanité. » A cette confession, saint Matthieu a ajouté de son propre chef les mots « Fils du Dieu vivant. » Après la mort de Jésus, ses apôtres crurent le contempler, en visions extatiques, comme ressuscité, et leur foi le chercha dans le ciel. Ensuite, Paul le proclama, non pas Dieu dans le sens strict, mais Fils de Dieu, reflet de la divinité, médiateur entre le ciel et la terre. Les Grecs convertis au christianisme développèrent cette idée : pour ces penseurs, Jésus devint le Verbe fait chair. D'un autre côté, les Romains devenus chrétiens, regardant l'Eglise comme la continuation de leur empire, firent de Notre-Seigneur le roi de ce nouvel État, et prétendirent que sa mort avait eu lieu en expiation des péchés de l'humanité. Chaque âge ajouta ainsi à l'image de Jésus quelques traits nouveaux. Enfin, de nos jours, « l'enquête allemande qui, par des travaux pénibles, consciencieux, a scruté la physionomie du Jésus authentique, a appris non seulement à le regarder comme un fils de son temps, qui devait nécessairement partager les idées et les erreurs de ses contemporains, mais aussi à comprendre son importance supérieure, permanente,... libératrice et rédemptrice [3]. »

---

1. *Was uns Jesus...*, page 5.
2. Pages 5-17.
3. Page 17. Que le lecteur veuille bien se rappeler ce qui a été di plus haut, à diverses reprises, des « exercices de style » par lesquels les théologiens libéraux essaient de pallier les restrictions étonnantes qu'ils font au sujet de Notre-Seigneur. Voir les pages 116, 118, 188, 197 (n. 8), etc. M. Meyer se livre aussi à ce jeu de rhétoricien.

M. Meyer continue : « C'est ainsi que Jésus a quelque chose de particulier à dire à chaque époque. Qu'a-t-il à nous dire aujourd'hui ? Qu'est-il encore aujourd'hui pour nous ? » La réponse à cette double question remplit le reste de la brochure. Parlant toujours au nom des théologiens libéraux et éclectiques, l'auteur étudie d'abord « leur position par rapport à la divinité du Christ [1]. » Il est bien obligé d'avouer que « l'immense majorité des vénérateurs du Christ » l'a traité comme un Dieu dans le sens strict ; mais cela ne l'empêche pas d'ajouter : « Aujourd'hui, nous renonçons sciemment au dogme de la divinité de Jésus ; cela, en nous appuyant sur des preuves convaincantes, empruntées à la vérité et à la religion. » C'est par erreur qu'on a peu à peu regardé Jésus comme un Dieu ; actuellement, on se fait une toute autre idée qu'autrefois de la divinité, comme aussi de son rôle relativement à notre petit monde terrestre, et on rejette l'ancien concept comme erroné, inutile. Il n'y a pas de démons, pas d'intervention divine dans l'ordre naturel une fois établi, pas de miracles ; il n'y a nul besoin d'un médiateur et d'un rédempteur. D'ailleurs, « Jésus ne s'est jamais présenté comme un Dieu, pas même comme un thaumaturge et un personnage surhumain [2]. » Il ne s'est même jamais désigné comme le Messie. Il ne jouissait pas d'une science universelle ; il n'a pas prévu ni pu prévoir sa mort ignominieuse, moins encore sa résurrection et son second avènement. « Avec la mort et la défaite extérieure de Jésus, tout s'est effondré [3]. » Ce que les Juifs contemporains, ce que les disciples du Sauveur, ce que Jésus lui-même ont affirmé au sujet du royaume de Dieu et du Messie était

1. Pages 17-20.
2. Page 21.
3. Page 23.

faux : « Dieu a prononcé son jugement là-dessus, en ne réalisant pas ses espérances. »

S'il n'est pas Dieu, Jésus a du moins établi entre nous et la divinité des relations très étroites, et c'est de cela surtout que nous avions besoin ; c'est en ce sens qu'il nous a apporté une rédemption complète. Il n'était pas nécessaire qu'il fût Dieu pour opérer cette merveille. Donc, « nous honorons le Christ comme celui qui nous a sauvés, conduits à Dieu, » et il aurait été incapable de remplir ce rôle, s'il avait lui-même possédé la nature divine. D'où il suit qu'il est « inutile d'attribuer au Christ toute une série de qualités surnaturelles, mystérieuses, divines même, qu'il aurait eues et qu'il aurait encore maintenant dans le ciel. » Qui donc serait capable de constater actuellement en Jésus des qualités de ce genre ? « Il ne nous est pas possible de monter au ciel, pour les contempler là-haut, » et pour juger de leur réalité. Au surplus, « nous ne saurions, sur ce point, nous fier à l'image que se sont faite, il y aura bientôt 2.000 ans, des gens dont aucun peut-être n'avait contemplé Jésus. » Et puis, « le culte des Saints dans le catholicisme nous montre comment l'imagination des peuples chrétiens eux-mêmes sait se créer selon son cœur des dieux particuliers, à côté du vrai Dieu [1]. »

Que pensent nos lecteurs de tous ces sophismes, de toutes ces assertions fausses, que les récits évangéliques, dont on prouve par ailleurs l'authenticité et la véracité, contredisent à tout instant ? Mais continuons de nous borner à notre rôle de simple expositeur, puisque notre but n'est point ici de réfuter ces assertions gratuites.

Jésus-Christ n'est donc pas Dieu ; autrement, « nous aurions deux dieux [2], » et même trois, si l'on veut en outre

---

1. Page 25.
2. Page 27.

compter le Saint-Esprit. Cela dit, nouvelle tirade banale : « Voudrions-nous enlever à l'humanité son Sauveur? Qui pourrait prendre cette responsabilité ? Vraiment l'humanité n'est pas assez riche en amis fidèles, pour qu'on puisse lui ravir l'auxiliaire et l'ami divin auquel on peut recourir dans toutes les nécessités... Mais n'avons-nous pas le grand et unique auxiliaire, qui est réellement tout-puissant et rempli d'un saint amour, qui est toujours auprès de nous,... le Dieu et le Père unique? C'est lui qui est le vrai et divin Sauveur auquel Jésus, le rédempteur et Sauveur humain, nous a conduits. » Vaines et fades paroles que tout cela ! Jésus n'est presque rien, s'il n'a pas accompli davantage.

Mais un adepte des doctrines libérales peut-il entretenir des relations avec ce Jésus, dépouillé de toutes ses prérogatives ? Oui, à condition qu'on l'envisage ici-bas, non pas dans l' « au-delà ». Nous nous entretenons avec lui en pratiquant l'amour de Dieu, la confiance en Dieu, l'amour du prochain et les autres vertus dont il nous a donné l'exemple. Rien de plus : surtout, pas de « culte de Jésus »; ce serait de la superstition [1].

Mais M. Meyer ne nous a pas encore dit positivement ce que Jésus est pour lui et pour ses amis. Il le fait dans la deuxième partie de sa brochure [2]. Donnons encore le sommaire de son étrange théorie.

« Qu'est-ce donc que Jésus est aujourd'hui à nos yeux ? D'abord, une grande personnalité historique. » Au moins cela, assurément. Et pourtant, il n'était qu' « un artisan

---

1. Sur ce point, tous les théologiens libéraux ne partagent pas l'avis de M. A. Meyer ; il en est qui veulent faire de leur « Jésus historique » l'objet d'une vénération extérieure. Cette contradiction entre leurs paroles et leurs actes a été vertement critiquée de plusieurs côtés. Voir en particulier W. von Schneben (rationaliste de gauche), *Der Jesuskultus*, in-8, 2ᵉ édit., Francfort-sur-le-Mein, 1906.

2. *Was uns Jesus...*, pages 29-50.

et un fils d'artisan,... sans culture sociale, intellectuelle et artistique. » Néanmoins, « un tiers de l'humanité porte son nom ; des milliers d'hommes, pris parmi les meilleurs et les plus sérieux, se sont consacrés et se consacrent encore à lui... » Tirade sur tirade en cet endroit. Jésus est aussi — chose surprenante après ce qu'on nous a dit de lui — « le fondateur de notre religion, de notre foi et de notre vie intérieure... Jésus est le libérateur et l'excitateur de notre personnalité, le vaillant héros qui nous entraîne dans sa propre vie et son essence [1]. » Il est « la réalisation de notre idéal religieux, le libérateur du péché, la gloire de l'humanité, la voix que Dieu nous fait entendre... »

Que tout cela est tristement creux ! aussi creux que sonore. Et cependant, M. A. Meyer craint d'en avoir trop dit, d'avoir offusqué ceux qui s'aventurent plus loin que lui sur le chemin de la négation et de la libre-pensée. Aussi leur fait-il, avant de conclure, d'énormes concessions : Jésus n'a pas été parfait en tous sens, mais seulement sur le domaine de sa vocation, sur le terrain religieux ; pour le reste, il a été faillible et fragile comme les autres hommes. « Voilà ce que Jésus est actuellement pour nous, » conclut-il. Oui, voilà le Jésus critique, éclectique, libéral, tel que le décrivent en Allemagne ses partisans les plus autorisés [2].

Encore un exemple, emprunté au « Jésus » de M. Rudolf von Delius. C'est l'une des compositions les plus récentes qui aient été publiées en Allemagne sur Jésus-

---

1. Page 33.
2. M. Alfred König avait déjà publié en 1903, dans un sens analogue, un opuscule qui porte un titre presque identique à celui du D[r] A. Meyer : *Jesus, was er uns heute ist*, in-8, Fribourg-en-Brisgau.

Christ, dans le sens libéral [1]. Nous y trouvons, conformément au sous-titre, trois petites parties, dont la première, « la lutte, » contient une biographie sommaire du Sauveur, tandis que la seconde nous oriente sur sa personnalité ; la troisième signale un certain nombre des légendes multiples qui se seraient glissées partout, à travers les récits évangéliques.

Comme l'auteur caractérise bien, au début de sa petite préface, le genre adopté dans le camp rationaliste par de trop nombreux biographes de Jésus ! Tantôt « l'imagination prend son vol en d'étranges régions psychologiques » ; tantôt — nous le verrons surtout en étudiant l'école ultra-radicale — on renverse et on foule aux pieds, dans un sentiment de vengeance, tout ce qui a l'aspect de la sainteté [2]. Quant à la critique littéraire, il nous dit, lui aussi, que « chaque pierre des évangiles a été prise à part, et taillée d'une manière microscopique par des milliers de petits marteaux scientifiques. » « Les matériaux sont là, épars sur le chantier de la construction [3] », mais à peu près inutilisables. C'est la faute des premiers narrateurs, comme aussi de tous les historiens qui ont voulu les prendre aveuglément pour guides. Dans la Bible, « nous n'avons que des déclarations partiales au sujet de Jésus ; nous ne le voyons qu'à la lumière d'une tendance apologétique. Tous ceux des incidents de la vie du Nazaréen qui étaient regrettables et peu glorieux ont été supprimés ; on a fait disparaître toutes les ombres ; si, fréquemment, un reste de vérité est demeuré, c'est presque au hasard, et ce reste est extrêmement grêle. Puis est survenue, par dessus, la couche épaisse et coloriée de la légende [4]. »

---

1. *Jesus, sein Kampf, seine Persönlichkeit und seine Legende*, in-12, Munich, s. d. (en réalité, juin 1909).
2. *Jesus, sein Kampf...*, page 9.
3. Page 10.
4. Pages 13-14.

Cela n'effraie pas M. von Delius, qui consacre quatre-vingts pages de son petit volume [1], à raconter ce qu'il regarde comme les faits authentiques de la vie de Notre-Seigneur : description des plus insignifiantes, car elle n'apprend absolument rien à ceux qui connaissent le Jésus libéral. Il la résume lui-même en ces quelques mots, au début de sa seconde partie : « Enthousiasme (de Jésus), mouvement en avant, succès, complaisance effrénée dans la nouveauté ; puis les éléments anciens (représentés par le pharisaïsme) s'élancent à leur tour. Lutte amère, fuite de Jésus ; sur le sol étranger il ranime sa force, il s'élance à Jérusalem pour provoquer un combat décisif. La masse (du peuple) demeure inerte ; Jésus est affaibli, déprimé. Ses adversaires se ressaisissent ; il est arrêté, condamné, mis à mort [2]. » C'est tout.

Mais jetons un coup d'œil sur les pages que l'auteur consacre à des « traits isolés de la personnalité du Sauveur [3] ». Il s'est visiblement appliqué à peindre cette image, dont voici quelques détails. Jésus est « une nature de héros, faite pour la lutte ; un maître des débats, un esprit que rien n'arrête, paradoxal jusqu'à l'extrême ; un cœur ardent, qui a soif d'affection [4]... Tout à coup, il se dresse, solitaire, contre la puissance gigantesque des anciennes (observances). Il échoua dans sa tentative de former un parti qui se serait approprié les sentiments de son âme... Nous ne savons malheureusement rien de l'extérieur de Jésus ; (nous ignorons) s'il était grand ou petit, s'il portait la barbe, s'il possédait des qualités physiques spéciales... Il a cette modestie extérieure qui caractérise les hommes fortement doués sous le rapport

1. Les pages 19-103.
2. Page 187.
3. Pages 105-125.
4. Page 107.

de l'intelligence[1]... Ses impulsions étaient spirituelles par leur nature : arrogance, soif de puissance, dégoût, haine. La sensualité de la chair lui était à peu près étrangère... Selon son propre langage il était un eunuque en vue du royaume des cieux... Il avait besoin de toute sa force pour son combat, car il était de fond en comble un lutteur : toute l'organisation de son intelligence était combattive... Son propre terrain est celui de la morale... Il était faible dans les débats métaphysiques... Il n'a jamais possédé une idée nette du système du monde... Il accepte la théorie de la résurrection... et (il affirme que) ces êtres ethérés (du ciel) boivent encore du vin, sont assis sur des trônes d'or[2]... Jésus est trop sage pour croire à un homme idéal... Les prophètes aussi ont eu leurs petites faiblesses, qui avaient besoin de pardon, même quand le Dieu-Esprit vivait en eux. Jésus lui-même dit avoir souvent regretté les paroles qu'il avait prononcées à des moments de violence enflammée... Jamais il ne lui vint à la pensée de se croire sans défaut[3]... Nous trouvons en Jésus les états d'âme contradictoires qui existent en tout homme supérieur : la confiance sans bornes, à côté de la dépression allant jusqu'au désespoir[4]. » Son intelligence et ses idées se développèrent sur bien des points ; par exemple, relativement au monde païen. « A titre de vrai Juif, il commença par mépriser à fond tous ceux qui n'appartenaient pas à sa race ;... puis, peu à peu, il aime les païens et rêve à la possibilité d'une religion universelle[5]. » En résumé, « l'impression principale que produit Jésus est celle-ci : C'était une figure hu-

1. Pages 107-109.
2. Page 111.
3. Page 116.
4. Page 151.
5. Page 119.

maine forte, claire, mûre... Jésus était un homme supérieur, et pour ainsi dire mis à part au-dessus de tout son siècle. C'est pourquoi il ne pouvait pas faire autrement que d'employer le ton du maître, les *impératifs* souverains : Suis-moi ! Va-t'en ! Fais ceci, fais cela !... Ce genre majestueux devait faciliter plus tard sa divinisation [1]. »

La troisième partie [2] prétend montrer comment la légende s'est emparée successivement de toutes les périodes de la vie de Jésus, de manière à rendre l'œuvre des premiers narrateurs presque méconnaissable. En concluant [3], M. von Delius se demande si « cet homme (!!) peut nous être encore quelque chose, à nous, hommes du xxe siècle. » Oui et Non : telle est la réponse. « Pour nous, le médecin et le métaphysicien, le rabbin et l'interprète de la loi, le Juif qui maudit et qui hait les païens (c'est N.-S. Jésus-Christ qu'on a l'audace de caractériser ainsi) est actuellement sans vie. » Néanmoins, il s'est élevé à une hauteur supérieure ; il a dégagé la liberté humaine, la personnalité humaine. Tel est « le faîte de son être ». Il a voulu la liberté pour lui-même et pour les autres ; il nous a donné un puissant élan qui dure encore ; « il a énergiquement ouvert des rideaux vieillis, et il a montré à l'homme de nouvelles possibilités. A cause de... cette proclamation souveraine de l'*éternellement personnel*, Jésus est encore pour nous — un rebelle [4]. »

---

1. Page 124.
2. Pages 129-160.
3. Pages 163-165.
4. Page 165. Voir, dans un sens et un esprit analogues, J. Riehl, *Jesus im Wandel der Zeiten*, broch. in-8, 3e édit., Berlin, s. d. ; O. Holtzmann, *Das Christusbild der Geschichte und das Christusbild der Dogmatik*, broch. in-8, Darmstadt, 1890 ; Karl Weidel, *Jesu Persönlichkeit, eine psychologische Studie*, broch. gr. in-8, Halle, 1908 ; F. J. Schmidt, *Der Christus des Glaubens und der Jesus der Geschichte*, broch. in-12, Francfort-sur-le-Mein, 1910 ; F. Niebergall, *Jesus im Unterricht, ein Handbuch für die Behandlung der neutestamentlichen Geschichte*,

Voilà le Jésus libéral, le Jésus éclectique, dans toute sa splendeur, d'après une peinture récente. A nos lecteurs de juger si cette image est ressemblante, et de quel côté sont les grossières couches de couleurs, superposées l'une à l'autre par des mains incapables et hardies.

3° *Le Jésus libéral en France.* — Le portrait du Sauveur que les exégètes libres-penseurs ont tracé chez nous, durant la seconde partie de la période éclectique, n'a rien d'original; il est à peu près entièrement emprunté aux théologiens libéraux d'Allemagne. Du reste, les écrits qui s'en occupent sont peu nombreux, et leurs auteurs appartiennent tous au monde rationaliste ou moderniste.

C'est M. Auguste Sabatier[1] qui a composé, dans un sens franchement rationaliste, l'article « Jésus-Christ » pour l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de F. Lichtenberger [2]. Jésus nous y est présenté comme « la personnalité la plus importante de l'histoire... Son apparition a séparé l'évolution de la race humaine sur la terre en deux périodes, dont l'une... trouve en elle son couronnement, et dont... l'autre y prend son point de départ (p. 341) ». Néanmoins, « Jésus a été un homme... Quelque auréole que la superstition populaire ou la spéculation dogmatique aient jetée autour de son front, la science ne saurait renoncer à expliquer son apparition d'après les lois générales qui régissent l'humanité... Seule, la vie

---

in-12, Gœttingue, 1910. Ce dernier livre, qui a pour but d'indiquer aux prédicateurs et aux instituteurs protestants le cas qu'ils doivent faire de l'histoire évangélique pour leur enseignement, a quelque chose de particulièrement attristant, car, lorsque cette histoire a passé par le creuset de M. Niebergall, il reste simplement ceci, que Jésus a été un homme remarquable, très uni à Dieu et auquel il convient de témoigner une affectueuse reconnaissance.

1. Professeur, puis doyen de la Faculté protestante de Paris pendant de longues années, mort en 1901.

2. T. VII, Paris, 1880, p. 341-401.

publique de Jésus appartient à l'histoire. Ses origines, son développement durant les premières années de son enfance restent pour nous dans une obscurité profonde..., où la constatation historique est impossible (p. 342) ». Voir dans les récits de l'enfance « de l'histoire... positive, c'est ne pas les comprendre et les gâter à plaisir (p. 363) ». Jésus a pourtant une marque distinctive : « c'est d'avoir apporté dans le monde et conservé jusqu'à la fin une conscience pleine de Dieu et qui ne s'en est jamais sentie séparée... Un seul sentiment manque à sa vie, celui du repentir ; sa conscience n'a pas reçu de blessure (p. 367-368) ». D'après M. Sabatier comme d'après les rationalistes allemands, c'est la prédication de Jean-Baptiste qui « amena la crise intérieure et décisive d'où sortit claire et... sûre d'elle-même sa conscience messianique (p. 370) ».

La théorie de notre auteur par rapport aux miracles évangéliques se résume en ces quelques mots : « Il est absolument certain que Jésus... a accompli des guérisons tenues pour miracles par les spectateurs », guérisons qu'il regardait, avec ses disciples, comme une partie essentielle de son œuvre (p. 379) ; mais « il n'y faut pas voir des prodiges absolument surnaturels », car elles se ramenaient toutes à la suggestion (p. 384). Les miracles opérés sur la nature sont des exagérations, des fictions poétiques ou des paraboles transformées en faits, attendu que « le miracle prodige, le merveilleux magique n'a aucune place dans la vie de Jésus (p. 385) ». Touchant la résurrection du Sauveur, M. Sabatier adopte la facile théorie des visions, en vertu de laquelle ce grand miracle reposerait uniquement sur « la surexcitation fiévreuse » des apôtres, de Paul et des saintes femmes. « Des visions est sorti le triomphe de la cause du Christ, le christianisme historique tout entier (p. 400). »

Une autre illustration contemporaine du protestantisme, M. Edmond Stapfer[1], après avoir publié en 1872, comme prélude de ses études évangéliques, le volume « Jésus de Nazareth et le développement de sa pensée sur lui-même[2] », fit paraître l'ouvrage « Jésus-Christ : sa personne, son autorité, son œuvre[3]. » Nous n'avons pas pu nous expliquer entièrement le succès relatif dont ces trois volumes ont joui dans le monde protestant, car ils nous ont paru souvent très faibles et superficiels, malgré leurs prétentions psychologiques.

Dans sa préface du tome Ier, l'auteur écrit (p. IV) : « Je voudrais dire ce qu'a dû être la vie de Jésus jusqu'à trente ans,... en me bornant à observer et à raconter. » Et plus loin (p. XI) : « Il s'agit de savoir ce qui s'est passé dans l'âme de Jésus. Il s'est dit le Messie. Cela est prouvé, cela est certain. Comment en est-il arrivé là ? Y a t-il eu folie ou non ? » Tenant sa singulière promesse, M. Stapfer nous apprend que Jésus, dès son enfance, « dut éprouver immédiatement le besoin de réagir » contre les observances relatives à la pureté et à l'impureté des mets, aux ablutions légales, etc. ; il parle du « mélange étrange de vérités et d'erreurs dont l'âme de l'Enfant Jésus fut d'abord imprégnée » (p. 50). De la conception virginale, des mystères de Noël, etc., pas un mot. En revanche, M. Stapfer expose tout au long « les premières impressions et les premières expériences » du Sauveur ; il

---

1. Né à Paris en 1844, mort en 1908, pendant assez longtemps professeur d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté protestante de Paris, dont il fut aussi recteur.

2. In-8, Paris. Voir aussi son livre intitulé *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ*, in-12, 2e édit. en 1878.

3. En 3 vol. in-12, dont chacun porte un titre spécial : T. I, *Jésus-Christ avant son ministère*, Paris, 1896 ; t. II, *Jésus-Christ pendant son ministère*, Paris, 1897 ; t. III, *La mort et la résurrection de Jésus-Christ*, Paris, 1898. Une seconde édition de ces trois volumes vient de paraître.

raconte comment Jésus *dut* s'exercer à la parole publique : « si plus tard il fut souvent appelé à improviser, c'est évidemment qu'il avait appris à le faire » (p. 87). Nous apprenons quels furent « ses études et ses lectures, son idéal messianique à trente ans ». Était-il Dieu ? « Il avait la conscience très nette... d'une union avec Dieu que rien n'avait jamais troublée dans le passé, et que rien ne troublait dans le présent... Plus Dieu est avec lui et en lui, plus aussi s'accuse sa personnalité, et se fortifie l'assurance que c'est lui qui est l'homme tel qu'il doit être, l'homme vrai, le Fils de Dieu » (p. 187). Plus loin (p. 197), on nous redit que « Jésus est l'homme normal, l'homme tel qu'il doit être » ; pas davantage.

Au tome II, Notre-Seigneur nous est présenté comme un optimiste, un prédicateur à l'enseignement large et tolérant, qui est sûr du succès final, qui ne songe pas un seul instant à la possibilité d'une mort violente par laquelle il se serait proposé d'assurer le salut du monde (p. 113). « Il n'a jamais fait le thaumaturge » ; mais il exerçait la médecine à la façon des rabbins. « Il résultait sans doute de l'accent de ses paroles une commotion morale qui provoquait le retour à la santé de celui qui avait la foi » (p. 140). « On cite de nos jours des faits de suggestion qui ressemblent beaucoup à ceux-là » (p. 137). Pour ce qui est de son enseignement, « jamais Jésus ne donne de commandements... qui doivent remplacer les ordonnances de la Loi (juive)... C'est qu'il ne nous donne pas plus de devoirs à apprendre que de doctrines à croire (p. 334)... Jésus ne nous a pas apporté de listes de croyances à admettre et de dogmes à signer (p. 335). »

Au tome III, nous voyons le Sauveur partir pour Jérusalem, où aura lieu la terrible catastrophe. « Par un contraste étrange peut-être, mais fréquent, les espérances les plus vives s'alliaient chez lui aux pressentiments les plus

sombres » (p. 16). M. Stapfer se déclare favorable à l'authenticité du discours eschatologique[1]. Après tout, Jésus ne fait qu'y « répéter ce que disent les apocalypses de son temps » (p. 60). Il faut l'interpréter à la lettre ; il y est vraiment question d'un retour que Notre-Seigneur croyait imminent. « Ces croyances contemporaines... ont été démenties par l'événement » (p. 68). La dernière cène ne fut qu'un repas intime ; en recommandant à ses disciples d'en reproduire les cérémonies après sa mort, Jésus les engageait simplement à se mettre en relations avec lui par le souvenir. Au sujet de la résurrection du Sauveur, nous avons la théorie accoutumée, très vague et très facile : « Qu'est devenu le corps du crucifié ?... Aucune solution satisfaisante n'a été trouvée par personne » (p. 280-281). Peu importe, du reste, puisque « on peut douter du fait historique de la résurrection..., et cependant être un chrétien, un vrai disciple de Jésus (p. 312). »

Rien qui sente la fadeur et le convenu dans le « Jésus de Nazareth » de M. Albert Réville[2]. Sa théorie au sujet de Notre-Seigneur est négative, destructive d'un bout à l'autre ; mais il en prend franchement la responsabilité et n'essaie pas de la dissimuler sous des phrases creuses et banales. Son exposition ne manque ni de vie, ni d'élégance ; aussi quelques critiques allemands l'ont-ils regardé au point de vue du style, mais avec une forte dose d'exagération, comme un « Renan *redivivus* ».

Dans une première partie[3], il traite longuement, beau-

---

1. Matth., **24-25** ; Marc., **13** ; Luc., **21**.

2. 2 vol. in-8, Paris, 1897, 2e édit. en 1903. Sur l'auteur, voir les page 153-154. Il a aussi composé, dans un sens très libéral, un petit volume intitulé : *L'enseignement de Jésus-Christ comparé à celui de ses disciples*, in-12, Paris, 1870, et une *Histoire du dogme de la divinité de Jesus-Christ*, in-12, Paris, 2e édit. en 1906.

3. T. I, p. 1-255.

coup trop longuement, de ce qu'il nomme les antécédents de l'histoire évangélique dans le passé national et religieux d'Israël. Son esprit ultra-libéral s'y révèle tout au long, en particulier dans les pages consacrées à « l'attente messianique ». Nous y lisons cette grave assertion : « Ce fut une des théories les plus chères à la théologie traditionnelle que la très haute antiquité de la croyance au Messie-Sauveur. Cette ferme attente avait été, disait-on, celle des patriarches, de Moïse, des prophètes, de tous les saints hommes de l'Ancien Testament... La critique de nos jours a démoli pièce à pièce tout cet échafaudage artificiellement construit » (p. 175-176). Nous voilà dûment avertis : pas de prophéties messianiques ! « On a pu s'assurer... qu'il n'y avait jamais eu de prédictions miraculeuses » (p. 177).

La seconde partie de l'ouvrage [1] s'occupe des « sources de l'histoire évangélique », par conséquent de critique littéraire, dans un sens tout aussi destructeur. M. A. Réville « démolit pièce à pièce » les évangiles, sous prétexte que les rédacteurs « ne sont pas des historiens comme d'autres » (p. 282).

Nous n'entrerons ici dans aucun détail relativement à la troisième partie [2], car nous en avons cité d'assez nombreux extraits dans un opuscule récemment publié [3]. Presque rien ne résiste aux coups de bélier que M. Réville porte à l'édifice évangélique : l'histoire de l'enfance, celle de la résurrection et de l'ascension, les miracles et les autres éléments surnaturels, un très grand nombre de faits purement naturels, sont éliminés par notre auteur,

1. T. I, p. 256-360.
2. T. I, p. 361-498, et le t. II tout entier.
3. *L'Evangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains*, in-12 écu, Paris, 1910, pages 12, 24, 28-29, 49-50, 52-53, 54, 57, 63-64, 77-78, 86, 88, 90-91.

froidement, rudement, presque toujours sans autre motif que son bon plaisir, à peine dissimulé sous les mots légende, fiction poétique, interpolations, modifications, foi des premiers chrétiens, etc. Sa plume orgueilleuse, qui ignore le respect, ose parler de « mythologie orthodoxe », à propos de la confiance de l'Église primitive à la divinité de Jésus-Christ. Il ne craint pas non plus de dire, touchant la résurrection du Sauveur, que la perpétuité du christianisme « ne dépend absolument pas d'un miracle... sujet à mille objections », et dont la raison moderne se sent incapable d'admettre la réalité. Et pourtant, écrit encore M. Réville[1], « désormais Jésus repose en paix sur le sein du Père infini, laissant derrière lui la traînée lumineuse qui marque sa route, et attirant à lui les âmes de pieuse et bonne volonté. » Nous nous demandons quelles sont les âmes pieuses qui pourraient bien être attirées par le Jésus de M. Réville, et quelle traînée lumineuse il aurait pu laisser derrière lui.

Signalons encore en France, sur la vie du Sauveur, deux livres de propagande rationaliste, qui sont allés très loin dans le sens de la négation. M. Étienne Giran est l'auteur du premier de ces manuels de l'incrédulité[2], qu'il donne comme un résumé fidèle de l'ouvrage d'Albert Réville. Il ne veut pas, lui non plus, que la foi chrétienne soit liée « indissolublement à des puérilités et à des légendes » (p. 4). Il s'adresse surtout à la conscience des « jeunes » ; en leur parlant « franc », il les préservera du « scepticisme » (p. 4-5). Voici sa conclusion (p. 154) : « Jésus de Nazareth est mort. Son corps, enlevé du sépulcre, repose dans un lieu inconnu ; mais son âme, son esprit, ce que l'apôtre appelle son *être spirituel*, vit dans le

1. T. II, p. 427.
2. *Jésus de Nazareth*, in-18 carré, Paris, 1904, 2ᵉ édit. en 1909.

monde. Il pénètre dans les cœurs de tous ceux qui le cherchent, jetant un frisson dans leur âme liée au péché, éclairant leur conscience, redressant leur volonté. » C'est bien à peu près ainsi que M. Réville nous a parlé de la résurrection de Jésus-Christ.

Le « Manuel d'histoire ancienne du christianime : les origines[1], » publié par M. Charles Guignebert, adopte aussi toutes les idées du libéralisme allemand contemporain sur Notre-Seigneur, sa vie et sa doctrine. A la suite de ses guides d'Outre-Rhin, l'auteur affirme que la « vie de Jésus ne se laisse deviner qu'à travers des documents postérieurs, remaniés, peut-être interpolés, certainement tendancieux et suspects » (p. XII et XIII) ; que « notre esprit moderne a beaucoup de peine à entrer dans ces textes qui ne lui sont pas destinés », et que « la constante présence du *miraculeux* achève de l'y mettre mal à l'aise » (p. 40-41). Qu'attendre à la suite de telles prémisses ? « En vérité, nous ne savons avec quelque apparence d'exactitude que ce qui nous est rapporté dans les Actes (II, 22-23 ; X, 38-39) : Jésus de Nazareth a été un homme approuvé de Dieu et plein de ses dons ; il a vécu allant de lieu en lieu, faisant le bien, guérissant les malades que le démon opprimait, et il est mort sur la croix par les mains des méchants. » — N'est-ce point là ce que Strauss enseignait dès l'année 1836 ?

Dans l'ouvrage qui a pour titre « La mission historique de Jésus[2] », M. Henri Monnier parle de Notre-Seigneur avec un grand respect, et il lui arrive plus d'une fois de maintenir les idées traditionnelles ; néanmoins, son Jésus

---

1. Un vol. in-12, Paris, 1906. L'auteur est chargé de cours à la Faculté des lettres de l'université de Paris.

2. Grand in-8, Paris, 1906. L'auteur est chargé du cours d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté libre de théologie protestante de Paris. — Voir aussi C. Piepenbring (pasteur à Strasbourg), *Jésus historique*, in-12, Paris, 1909.

est, dans l'ensemble et sur bien des points isolés, celui du protestantisme libéral. Le Sauveur « n'a point entendu être le Fils de David » (p. 27) ; il n'a pas été le Fils de Dieu dans le sens strict ; il n'a pas regardé, sinon à la fin de sa vie publique, sa mort comme inévitable ; les guérisons opérées par lui « étaient des événements peu ordinaires, mais non point des événements surnaturels » (p. 45). Ses visions d'avenir sont « en désaccord » avec la réalité ; il n'a « promulgué aucun dogme » et n'a pas « demandé à ses disciples de croire à sa divinité » (p. 327). Sa résurrection n'est pas non plus un fait réel. — Comme tous ces écrivains éclectiques se ressemblent sur les points essentiels !

Les « modernistes » aussi appartiennent à l'école éclectique libérale, lorsqu'ils s'occupent des évangiles et de la personnalité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils se rattachent à la France par M. Loisy, leur exégète attitré [1]. Celui-ci publiait naguère une étude considérable, consacrée tout spécialement aux évangiles synoptiques [2]. Nous avons vu précédemment le peu de cas qu'il fait du quatrième évangile [3]. Quelle sera sa pensée sur les trois premiers ? Sur ce domaine encore, il est allé aussi loin que possible en fait de négation.

A vrai dire, comme le faisait remarquer un critique anglican [4], il n'a été dépassé en ce sens que par un petit

1. Il ne récuse nullement ce rôle. Ses écrits, dit-il (*Simples réflexions*, p. 6), « ont fourni le plus grand nombre des propositions censurées par le Saint-Office dans le Décret *Lamentabili* ». Il dit aussi, à propos de l'Encyclique *Pascendi* : « Je crois pouvoir constater encore, sans vanité aucune, que j'ai fourni en plus grande partie qu'aucun autre catholique les matériaux que les théologiens de Sa Sainteté ont élaborés en système ». (*Ibid.*, p. 15).

2. *Les évangiles synoptiques*, 2 vol.-in-8, Paris, 1907-1908.

3. Page 144.

4. *The Expository Times*, n° de juin 1908, p. 401-403.

nombre de rationalistes d'extrême-gauche. Lui qui prétendait, il y a peu de temps encore, être un fils soumis de l'Église catholique, il traite les évangiles avec autant de désinvolture que MM. Harnack, Wellhausen, H. J. Holtzmann, J. Weiss, etc., et il prend même à leur égard des libertés plus grandes peut-être que ces chefs de la théologie libérale protestante, qui éliminent complètement le surnaturel de la vie du Sauveur, et n'attribuent un caractère historique qu'à un très petit nombre des faits relatés par les synoptiques [1]. Déjà il avait exposé l'abrégé de son système dans plusieurs de ses écrits antérieurs, auxquels nous ferons aussi quelques emprunts.

Notons cependant cette différence, qui est loin de placer sous un jour favorable la franchise de notre critique moderniste : autant sa pensée est d'abord fuyante, nuancée et à demi dissimulée sous des formules équivoques, comme si elle avait peur de se montrer, autant, après que l'Eglise a cessé de le regarder comme un de ses membres, il devient clair, audacieux même et plein d'assurance [2].

---

1. « Qu'il le veuille ou non, écrivait M. Jean Réville (*Le Protestant*, n° de janvier 1904), M. Loisy est en réalité un protestant libéral. Il n'a de catholique que le nom ». M. l'abbé Lepin dit mieux encore dans son excellent volume intitulé *Les idées de M. Loisy*, in-12, Paris, 1908, p. 126 : « Un tel christianisme (celui de M. Loisy) ressemble fort à celui du protestantisme libéral le plus extrême. Il se rattache étroitement aux systèmes esquissés par Auguste Sabatier, Edouard Stapfer, M. Adolphe Harnack, sauf qu'il les dépasse notablement sur plus d'un point. » Seul M. Loisy n'est pas de cet avis : « Je crois que mon système, en tant que système il y a, diffère essentiellement du protestantisme ». (*Simples réflexions*, p. 114-115.) Il a d'autant plus tort en cela, qu'il y a, en somme, fort peu d'originalité dans sa théorie, et qu'on trouve, si l'on excepte un certain vernis catholique purement extérieur, la plupart de ses idées dans les écrits des protestants libéraux dont nous venons de citer les noms. Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru notre brochure *L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains*, connaissent à peu près toutes les idées de M. Loisy par rapport à Notre Seigneur et aux évangiles. Voir aussi J. Schäfer, *Die Evangelien und die Evangelienkritik*, 2e édit., p. 143-147.

2. Comme on l'a dit très justement, la contradiction et la condam-

Quelle est, tout d'abord, son opinion au sujet des évangiles synoptiques, envisagés comme source de la vie de Notre-Seigneur ? Il a pour eux aussi peu d'estime que possible. En premier lieu, ils sont certainement inauthentiques, car ils n'appartiennent ni aux écrivains dont ils portent le nom, ni même à l'époque à laquelle la tradition les fait remonter. Le second évangile lui-même, que M. Loisy regarde à son tour comme le plus ancien des quatre, n'est nullement l'œuvre d'un disciple de saint Pierre. Il date tout au plus de l'an 75. Ceux qu'on attribue à saint Matthieu et à saint Luc seraient notablement plus récents et ne dateraient que de la fin du Ier siècle [1].

Ce n'est pas tout. Non seulement les trois premiers évangiles ne sont pas authentiques, ils sont loin, si on les examine en eux-mêmes, d'offrir des garanties sérieuses en ce qui concerne le caractère historique des faits qu'ils racontent. M. Loisy, pour exprimer cette idée, répète volontiers une phrase allemande extrêmement dédaigneuse, depuis longtemps stéréotypée : Ce sont « avant tout des livres d'édification », et non pas des documents historiques proprement dits [2]. Il faut donc y distinguer, d'une part, « ce qui est souvenir primitif », et, d'autre part, « ce qui est appréciation de foi et développement de la croyance chrétienne [3]. » D'où il suit que « de tels écrits ne sont pas à employer sans discernement [4]. » « Le départ

---

nation l'ont « décidé à débarrasser l'expression de sa pensée des équivoques décevantes qui l'enveloppaient » d'abord. Lepin, *l. c.*, p. 162. L'opuscule publié par M. Loisy après sa condamnation, les *Simples réflexions sur le Décret du Saint-Office Lamentabili sane exitu et sur l'Encyclique Pascendi dominici gregis*, in-12, Paris 1908, « ne sont guère que le manifeste arrogant et le pamphlet bilieux d'un critique soi-disant catholique et en bonne partie incroyant ». *Ibid.*, p. 161.

1. *Les évangiles synoptiques*, t. I, p. 171 et suiv.
2. *Autour d'un petit livre*, in-12, Paris 1903, p. 44.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 89.

est souvent difficile à faire, dit ailleurs M. Loisy [1], entre la religion personnelle de Jésus et la façon dont ses disciples l'ont comprise, entre la pensée du Maître et les interprétations de la tradition apostolique... Il n'en est resté dans les évangiles qu'un écho, nécessairement affaibli et un peu mêlé, de la parole de Jésus. »

Voilà pour l'enseignement du Sauveur. Il en est de même des principaux faits de sa vie. Ici encore, en effet, M. Loisy use et abuse de la fameuse théorie rationaliste qui attribue à la foi des premiers chrétiens la création de traits multiples de l'histoire évangélique. Il est clair que « les évangélistes racontent beaucoup moins des incidents particuliers de l'histoire qu'ils n'expriment un sentiment de la conscience chrétienne, dans les termes qui leur semblent répondre le mieux au fait chrétien [2]. » Comme ses devanciers d'outre-Rhin, M. Loisy met à profit cette théorie fort commode, mais absolument fausse, pour élaguer des récits sacrés tout ce qui lui paraît gênant et qui contredit ses conclusions.

Il n'est pas sans intérêt de le voir à l'œuvre sous ce rapport. Il fait absolument table rase des récits de l'enfance du Sauveur qui, dit-il, « sont regardés à bon droit par les critiques comme entièrement fictifs. » Cela lui paraît regrettable en un sens, car l'Église catholique est mise ainsi dans une fausse position, dès là qu' « elle maintient son dogme de la conception virginale », dont ces récits sont inséparables ; mais « le critique n'y peut rien, et on ne voit pas comment il pourrait faire pour constater qu'un mythe est un mythe, une légende une légende, ni de quel droit on lui interdirait de ne pas divulguer ce qu'il a cons-

---

1. *L'évangile et l'Eglise*, in-12, Paris, 1902, p. xx.
2. *Autour d'un petit livre*, p. 172.

tatè[1]. » Ce sont donc là de « pieuses fictions » et pas autre chose[2]. Après tout, « l'ensemble des anecdotes, y compris celle de Jésus à douze ans, n'a rien qui dépasse les facultés moyennes d'invention des hagiographes populaires, à toute époque et en tout pays[3]. »

Qu'était Jésus? que pensait-il être ? Il n'était pas Dieu, répond d'abord M. Loisy. Il « ne s'est jamais donné comme la manifestation historique d'un être qui subsistait en Dieu avant de se révéler aux hommes[4]. » Jamais il ne s'est déclaré Fils de Dieu ; il ne méritait ce nom que « par le sentiment intérieur qui l'unissait à Dieu[5]. » Les textes évangéliques qui vont au delà de ce sentiment ne sont pas authentiques ; ce sont des gloses de la tradition ou des évangélistes, et elles expriment simplement « la foi de la communauté chrétienne[6]. » Et ailleurs[7] : « La divinité du Christ est un dogme qui a grandi avec la conscience chrétienne, mais qui n'avait pas été expressément formulé dans les évangiles. » Cette assertion devient encore plus hardie dans les *Simples réflexions*[8] : « J'ai dit... et je maintiens que Jésus n'a jamais fait profession d'être Dieu, une personne divine, consubstantielle et égale au Père... Le Christ des synoptiques est historique, mais il n'est pas

1. *Simples réflexions*, p. 61. Le ton est acerbe, car ces lignes ont été écrites par M. Loisy après sa condamnation par Rome.
2. *Evangiles synoptiques*, t. I, p. 139 et 169.
3. *Ibid.*, t. I, p. 137.
4. *Ibid.*, t. I, p. 193.
5. *Ibid.*, t. I, p. 243.
6. *Ibid.*, t. I, p. 909.
7. *Autour d'un petit livre*, p. 117.
8. Pages 68 et 158. Voir aussi *Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des évènements récents*, in-12, 1908, p. 148. « Qu'il (Jésus) se soit donné comme l'incarnation d'une personne divine, et qu'il ait eu conscience d'être Dieu fait homme, c'est non seulement ce qu'on ne peut démontrer vrai, mais ce que l'on peut démontrer faux, tant par ce que l'on sait de sa doctrine, que par ce que l'on connaît de ses sentiments. »

Dieu ; le Christ johannique est divin, mais il n'est pas historique. »

Le Christ des synoptiques est-il vraiment historique ? M. Loisy ne tarde pas à se démentir sur ce point, car, en réalité, il *dit* et il *maintient* à satiété, en ses divers écrits, que les faits dignes de foi sont rares, même chez les synoptiques. Si nous l'interrogeons en particulier sur les miracles de Notre-Seigneur, le principe suivant nous répondra sans ambages : « Ni dans le monde ni dans l'histoire, Dieu n'est intervenu comme un individu *(sic)* qui couperait de temps en temps, par une action capricieuse, l'enchaînement des phénomènes naturels et humains[1]. » M. Loisy reconnaît cependant, avec les protestants libéraux d'Allemagne, que « Jésus a guéri beaucoup de démoniaques », qu' « il n'est pas douteux que Jésus ait fait, pendant le temps de sa prédication, un certain nombre de cures merveilleuses. » Mais ces cures physiques ou psychiques n'avaient rien de surnaturel ; elles étaient seulement dues à l'influence morale du thaumaturge. Au reste, « les récits particuliers qui nous ont été transmis (à ce sujet) ne sont aucunement des procès-verbaux authentiques de ce qui advint en telle ou telle occasion. Ils ont été transposés, corrigés, amplifiés selon le goût des évangélistes, l'intérêt de l'édification, les besoins de l'apologétique[2]. » Ceux-là seuls méritent quelque créance, qui peuvent s'expliquer par la suggestion ou quelque cause analogue. Les autres — par exemple, la guérison des maladies incurables, la résurrection des morts, les prodiges accomplis sur les éléments — sont dus à la foi de l'Eglise primitive ; ce sont de simples « anecdotes » légendaires ou symboliques.

---

1. *Simples réflexions*, p. 150.
2. *Evangiles synoptiques*, t. I, p. 183.

Si, des miracles de Jésus nous passons à son enseignement, nous nous demandons en premier lieu : Quelle est, aux yeux de M. Loisy, la nature du royaume de Dieu prêché par Notre-Seigneur ? L'exégète moderniste n'hésite pas à admettre l'importance toute particulière de ce point de doctrine, dont il va jusqu'à faire, en vertu d'une exagération intéressée, « l'essence du christianisme[1] ». C'est que, à la suite de MM. J. Weiss, A. Schweitzer, etc., il prétend que Jésus regardait l'établissement du royaume de Dieu comme prochain, imminent, et qu'il donnait à ce règne divin une signification rigoureusement *eschatologique*, comme s'il devait inaugurer la période de la fin des temps. Jésus aurait été convaincu que ce royaume se réaliserait de son vivant, et c'est dans cette persuasion, nous assure-t-on, qu'il entreprit son dernier voyage à Jérusalem, croyant bien assister à son installation définitive. Cela étant, Jésus n'a jamais songé à fonder une Église ; il n'a pas « réglé d'avance la constitution de l'Église comme celle d'un gouvernement établi sur la terre, et destiné à s'y perpétuer pendant une longue série de siècles[2]. » « Ce fut l'Église qui vint au monde et qui se constitua (d'elle-même) de plus en plus, par la force des choses, en dehors du judaïsme[3]. »

Jésus « se figurait les élus dans une atmosphère de joie et de paix, menant une existence analogue à ce qu'on imaginait être la vie des anges, sur une terre renouvelée, qui était comme un autre ciel[4]. » Le bonheur qui les attend est du reste en grande partie matériel, car « ce n'est point par pure métaphore qu'on (Jésus) se les figure rassemblés dans un festin[5]. »

---

1. *L'Evangile et l'Eglise*, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 111.
3. *Ibid.*, p. 182.
4. *Evangiles synoptiques*, t. I, p. 286.
5. *Evangiles synoptiques*, t. I, p. 238.

A cette idée générale du royaume des cieux, le Sauveur s'est contenté de rattacher quelques « instructions purement morales » et purement intérimaires, destinées à préparer ses auditeurs à son établissement immédiat. « La perspective du royaume prochain devait lui inspirer vis-à-vis de toutes choses, une espèce de dédain [1]. » Il allait même jusqu'à défendre et déconseiller le travail, désormais inutile [2]. Il n'a donc pas enseigné autre chose ; son évangile n'a jamais dépassé ce programme étroit. Ce que les évangélistes lui prêtent en fait de doctrine proprement dite, dogmatique ou morale, est simplement le fruit du travail d'idéalisation que l'Église primitive a accompli peu à peu à ce sujet.

Bien entendu, Notre-Seigneur s'est trompé, en croyant et en annonçant l'imminence du royaume de Dieu. « Cette erreur... est dans l'évangile », et l'exégète « est obligé d'admettre ou que Jésus l'a professée, ou que la majeure partie de son enseignement dans les synoptiques est dépourvue d'authenticité [3]. » Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, car, d'une manière générale, « l'enseignement de Jésus n'est pas à considérer comme une révélation pure de toute erreur [4] » ; « ses connaissances étaient celles du milieu populaire où il vivait [5]. »

S'il n'a pas institué l'Église, il n'a eu non plus, et pour le même motif, « aucune idée ni intention par rapport aux sacrements de l'Église [6], » pas même touchant le baptême

1. *L'Evangile et l'Eglise*, p. 22. M. Loisy dit ailleurs, *Les évangiles synoptiques*, t. I, p. 251 : L'avenir éloigné n'inquiétait pas Jésus ; il pensait seulement à contempler « en philosophe les conditions normales et indispensables d'un mouvement à réaliser dans l'histoire ultérieure de l'humanité ». Manière de dire qu'il n'éprouvait pour cette histoire qu'une indifférence suprême.

2. *L'Evangile et l'Eglise*, p. 25.

3. *Autour d'un petit livre*, p. 68.

4. *Quelques lettres*, p. 71.

5. *Simples réflexions*, p. 75.

6. *Ibid.*, p. 84.

et l'Eucharistie. En ce qui regarde l'Eucharistie, « ni les paroles *Ceci est mon corps*, ni les paroles *Ceci est mon sang* n'appartiennent à la tradition primitive sur la dernière cène. Jésus a simplement présenté le pain et le vin à ses disciples, en leur disant qu'il ne mangerait ni ne boirait plus avec eux désormais que dans le festin du royaume des cieux », lequel était imminent, comme nous l'avons dit [1].

Dans quelle relation Jésus se plaçait-il personnellement à l'égard du royaume de Dieu? Dans une relation très étroite, mais tout aussi chimérique que l'institution à laquelle il se rattachait. Il ne croyait pas être encore le Messie; mais il espérait le devenir aussitôt après l'installation de ce royaume, dont il devait être le chef prédestiné. « Tant qu'il prêche l'avènement du royaume, il n'est pas encore entré dans sa fonction providentielle... Il va de soi que sa propre condition devait changer tout autant, à proportion, que celle de tous les prédestinés au royaume; lui-même, en vérité, n'était pas plus Christ que ceux qui croyaient à sa parole n'étaient actuellement citoyens du royaume céleste; aussi bien qu'eux, il espérait du Père l'accomplissement des promesses; en attendant, il se comportait en fils, pratiquant lui-même l'absolue confiance qu'il recommandait à ses disciples comme le premier et l'on peut dire comme l'unique devoir envers Dieu. » Jésus n'était donc, à ses propres yeux, que « Messie en expectative », nullement « Messie en acte ». Et encore cette idée ne lui était-elle pas venue spontanément; « ce fut probablement Jean-Baptiste qui, sans le vouloir, donna l'éveil à la vocation du Sauveur. » Si les évangiles nous présentent souvent Notre-Seigneur comme affirmant ou laissant affirmer sa dignité messianique, c'est la foi de

1. *Ibid.*, p. 90. Cf. *Les évangiles synoptiques*, t. I. p. 181.
2. *Les évangiles synoptiques*, t. I. p. 242.

l'Église qui a multiplié plus tard toutes ces déclarations [1].

Pas de vrais miracles dans la vie de Jésus ; par conséquent pas de prophéties non plus. Toutes les prédictions que les récits évangéliques mettent sur ses lèvres sont donc pareillement des créations de la foi. Cette réflexion s'applique tout spécialement, d'après M. Loisy, aux prophéties qui concernent sa passion et sa mort ; elles sont le produit de « l'apologétique primitive » [2]. Il fallait marquer à tout prix que cette mort ignominieuse était dans les desseins de Dieu, et qu'elle n'avait pas été pour Jésus lui-même la ruine d'une grande illusion. On prétendit donc qu'en souffrant et en mourant il avait accompli les anciens oracles, et qu'il avait indiqué d'avance les péripéties du drame sanglant dont il fut la victime. Mais, en fait, Jésus n'avait aucunement prévu ses souffrances et sa mort. Tout au plus a-t-il pressenti et très vaguement, « les chances qu'avait le Messie de n'entrer dans sa gloire qu'en passant par la mort [3]. » La trahison de Judas fut « inattendue pour lui ». Ses souffrances n'ont pas eu le moindre caractère d'expiation, de rédemption. C'est saint Paul qui a inventé ce concept [4].

Il est bien manifeste, d'après les tristes détails qui précèdent, que M. Loisy ne croit pas à la résurrection de Notre-Seigneur. Pour ce grand miracle comme pour tous les autres, il mit d'abord une sourdine à sa négation : « Le message de Pâques, c'est-à-dire la découverte du tombeau vide et les apparitions de Jésus à ses disciples, en tant que l'on tient ces faits pour des preuves physiques de la résurrection, n'est pas un argument indiscutable et d'où il résulte avec une entière certitude, pour l'historien, que le

---

1. *Les évangiles synoptiques*, t. I, p. 248.
2. *Ibid.*, t. I, p. 180.
3. *Ibid.*, p. 213.
4. *Ibid.*, t. I, p. 96.

Sauveur est corporellement ressuscité[1]. » Mais il se démasqua peu à peu. D'abord dans ses *Quelques Lettres*[2] : « Si l'on prend la résurrection du Christ pour un fait de l'ordre historique, ce fait n'est ni démontré ni démontrable. Cela n'équivaut pas à : La résurrection n'a pas eu lieu. Cependant j'avoue que telle est ma pensée, si l'on veut entendre par résurrection cette chose inconcevable, le cadavre d'un mort de deux jours reprenant une vie qui n'est pas celle des mortels, et qui néanmoins se manifeste sensiblement. De ce prétendu miracle, l'historien n'a pas à tenir compte, car il n'est pas véritablement attesté. Je vais plus loin encore, et je dis que le croyant même n'est pas obligé de l'admettre, parce que l'autorité de l'Église ne peut pas conférer la réalité historique à ce qui ne l'a pas de soi-même, instituer dans le passé ce qui n'a pas existé. » La résurrection de Jésus, comme tant d'autres traits des évangiles, « résulte de la foi antécédente à Jésus-Messie ; les visions des apôtres la provoquèrent ; on en chercha la confirmation dans l'Écriture, et on s'y affermit en la proclamant[3]. » Et les visions des apôtres, que furent-elles donc ? Avec les rationalistes allemands, M. Loisy suppose, sans le moindre fondement, que la « mentalité » des disciples de Jésus, de saint Pierre surtout, les créèrent de toutes pièces. Personne n'osa d'abord contredire les apôtres. « Nul ne pouvait démontrer que Jésus n'était pas ressuscité ; car on peut supposer que les soldats détachèrent le corps de la croix avant le soir, et le mirent dans la fosse commune, où l'on jetait les corps des suppliciés. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, les conditions de la sépulture furent telles, qu'au bout de quel-

1. *L'Evangile et l'Eglise*, p. 74. Cf. *Autour d'un petit livre*, p. 119.
2. Page 159.
3. *Simple réponse*, p. 81.

ques jours il aurait été impossible de reconnaître la dépouille du Sauveur, quand même on l'aurait cherchée[1]. » Le prêtre devenu rationaliste ne recule pas devant ces énormités, empruntées du reste à H. J. Holtzmann et à d'autres protestants très libéraux.

Mais on lit encore avec plus de tristesse et de répugnance le jugement d'ensemble par lequel M. Loisy conclut les deux chapitres dans lesquels il étudie l'histoire et l'enseignement de Notre-Seigneur. C'est à peine si nous osons les citer. Mais il faut bien montrer jusqu'où l'on peut être entraîné sur les voies du rationalisme.

« Rien de plus insignifiant en apparence, écrit-il[2]: un ouvrier de village, naïf et enthousiaste, qui croit à la prochaine fin du monde, à l'instauration d'un règne de justice, à l'avènement de Dieu sur la terre, et qui, fort de cette première illusion, s'attribue le rôle principal dans l'organisation de l'irréalisable cité ; qui se met à prophétiser, invitant tous ses compatriotes à se repentir de leurs péchés, afin de se concilier le grand Juge dont la venue est imminente et sera subite comme celle d'un voleur ; qui recrute un petit nombre d'adhérents illettrés, n'en pouvant guère trouver d'autres, et provoque une agitation, d'ailleurs peu profonde, dans les milieux populaires ; qui devait être arrêté promptement, et qui le fut, par les pouvoirs constitués ; qui ne pouvait échapper à une mort violente, et qui la rencontra. Son rêve était fragile et étroit comme est notre science : il nous paraît absurde, comme nos plus chères idées le paraîtront à nos arrière-neveux. »

Fragile, étroit, absurde, le plan de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il est vrai que M. Loisy, imitant encore en

1. *Les évangiles synoptiques*, t. I, p. 223.
2. *Les évangiles synoptiques*, t. I, p. 252

cela les rationalistes allemands, anglais et autres, essaie de se consoler lui-même, de consoler aussi ses lecteurs par quelques phrases de rhétorique non moins creuses que banales : Le rêve de Jésus « contenait aussi les germes les plus précieux de la vérité humaine, les principes les plus féconds du progrès humain[1]... » Cela suffit ! C'est, sous une autre forme, dont on dit a très justement qu'elle est « alambiquée, déconcertante, suspecte »[2], la continuation du blasphème.

4° Le Jésus libéral en Angleterre et en Amérique. — Nous allons constater la même monotonie d'exposition, en jetant un coup d'œil sur le portrait que les rationalistes de langue anglaise ont récemment tracé de Notre-Seigneur. Chez eux, comme chez les théologiens libéraux de France, il y a peu d'originalité : c'est d'Allemagne que leurs tableaux ont été uniformément importés. Nous disions précédemment[3] que la fréquentation des universités allemandes, puis la lecture des œuvres de Renan avaient exercé une influence funeste sur la société anglaise. Le progrès de l'erreur a été dès lors d'une effrayante rapidité, surtout en ce qui regarde l'évangile et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Durant les trente dernières années, les théories du protestantisme libéral, et même celles du radicalisme exégétique,

---

1. *Ibid.*, p. 252-253.
2. Lepin, *Les idées de M. Loisy*, p. 228. L'auteur de ce volume donne, dans les pages 234-371, une réfutation vigoureuse des théories de M. Loisy. Au moment même où cette page s'imprime nous apprenons que M. Loisy vient de publier un nouvel ouvrage sur les évangiles : *Jésus et la tradition évangélique, à propos d'histoire des religions*, Paris, 1910. — Sur la fausse christologie et les autres doctrines erronées des modernistes, voir l'excellent ouvrage, déjà signalé plus haut, *Jesus Christus, Vorträge auf dem Hochschulkurs zu Freiburg im Breisgau gehalten*, in-8, Fribourg en-Brisgau, 1908, surtout les conférences de MM. les professeurs G. Esser, p. 225-264, G. Hoberg, p. 375-388, K. Braig, p. 389-440, et aussi Maumus, *Les Modernistes*, in-12, Paris, 1909.
3. Pages 132-133.

ont envahi jusqu'aux pasteurs et aux professeurs de théologie. Ici encore, il suffira de mentionner quelques exemples et de citer quelques noms.

En tête de son « Étude sur le Sauveur[1] », le rév. Alexandre Robinson nous apprend qu'il s'appuie sur les travaux de H.-J. Holtzmann, Keim, Pfleiderer, Weizsäcker, Hausrath, etc. ; nous sommes renseignés par là-même sur la direction de ses idées. Il parle d'ailleurs avec une triste emphase de l' « Homme-Jésus », en qui existaient « des faiblesses humaines et des bornes terrestres », qui hésita longtemps sur son plan religieux, qui se trompa dans ses prédictions d'avenir. Il n'y a rien de nouveau dans tout cela.

Nous ne sommes pas plus heureux sous ce rapport avec M. J. Estlin Carpenter[2]. Le « résidu historique » qu'il trouve dans les évangiles, après une analyse extrêmement sévère des actions et des paroles de Notre-Seigneur, lui permet, croit-il à l'exemple des théologiens libéraux d'Allemagne, de « retrouver le vrai Jésus », et il essaie, comme tant d'autres, d'en reproduire l'image[3]. Mais que ce portrait est vague aussi, banal et misérable !

Nous assistons d'abord à la « première grande crise de la vie de Jésus, produite par la prédication de Jean-Baptiste. « Parmi les auditeurs (de Jean) se trouve un jeune habitant de Nazareth. C'est le fils d'un charpentier,

---

1. *A Study on the Saviour in the newer Light, or a Present-Day Study of Jesus Christ*, in-8, 1895, 2e édit. en 1898. M. A. Robinson est un ministre protestant d'Ecosse.

2. Né en 1844, professeur d'histoire des religions au Manchester College, Oxford, depuis 1899.

3. Voir son opuscule, *Les Évangiles d'après la critique moderne*, deux conférences, trad. de l'anglais, in-12, Paris, 1904, p. 25-39, et surtout le volume intitulé *The first three Gospels, their Origin and Relations*, in-12, Londres, 1890, 4e édit. en 1906.

et de Marie, sa femme ; c'est l'aîné d'une famille nombreuse... Il avait reçu l'instruction dans l'école du village ; il avait fréquenté le culte de la synagogue ; il avait lu la loi, et il savait la citer ; il s'était familiarisé avec les prophètes, et abreuvé largement aux sources de la foi et des espérances des psalmistes. Esprit observateur, il avait regardé autour de lui, contemplé les spectacles de la nature et de la vie... Par l'expérience de son foyer, il avait appris tout le soin d'un père pour ses enfants ; il s'était tenu aux côtés de sa mère quand elle pétrissait la pâte... Le violent contraste de la pauvreté et de la richesse s'était imprimé pour toujours dans son âme. Il s'était affligé de voir la cruauté et la luxure contaminer les cours, l'hypocrisie profaner la religion, le vil mammon pousser à l'exploitation de grandes vérités[1]. » Les descriptions de ce genre sont faciles, et M. Carpenter aurait pu prolonger la sienne pendant tout un volume.

Après la rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste, « de nouvelles idées se pressent dans son esprit, une nouvelle espérance le saisit, l'entraîne. Lui seul peut résoudre le conflit intérieur de ses sentiments : il se réfugie dans le désert pour façonner ses pensées, déterminer son but, choisir son chemin dans la vie. » Alors commence son ministère public[2]. « On l'acclame comme un maître, et son enseignement est nouveau, moins pour la substance que pour la forme » ; on y découvre « des éléments de valeur fort inégale » ; tout son langage religieux « est naturellement celui de son peuple et de son temps... Il exerce une étrange influence sur ceux qui souffrent. Les névrosés et les déséquilibrés sont calmés par sa présence ; il fait oublier aux malades leurs douleurs... Il agit et parle en

1. *Les évangiles...*, p. 25-26.
2. *Ibid.*, p. 26.

laïque[1]. » Son enseignement « aboutit à une religion sans prêtre, sans médiation sacramentelle[2]. » — Qui ne reconnaît sous ces traits le Jésus libéral allemand ?

M. Carpenter parle de la guérison des possédés avec une liberté de langage qu'on rencontre rarement ailleurs, et qui offusque davantage de la part d'un Anglais de la classe supérieure. « On peut prouver, dit-il, que les récits des évangiles (sur ce point) se rattachent de façon continue aux anciennes croyances en la magie, comme aussi qu'elles ont d'intimes rapports avec les rites du médecin fétichiste de l'Afrique occidentale ou du sorcier singhalais, exécutant la danse du diable pour obtenir l'inspiration frénétique qui le rendra capable de guérir les démoniaques[3]. »

Finalement, nous avons l'exercice de rhétorique obligatoire. « La puissance de la religion chrétienne dérive de la vie du Christ. Non pas de sa vie extérieure, dont bien des incidents peuvent demeurer obscurs ;... mais nous parlons d'une autre vie, qui a trouvé son sanctuaire dans l'âme de ses disciples. Cette vie-là a été écrite à nouveau par l'apôtre et par le martyr, par le chevalier et par la sœur de charité, par le poète et par le peintre..., par les millions de travailleurs anonymes qui ont accompli le labeur de ce monde[4]... » — Il n'était pas besoin de traverser la Manche pour apprendre de pareilles banalités.

Durant ces dernières années, il a paru simultanément en Angleterre deux « Dictionnaires de la Bible », publiés l'un sous la direction du Dr Cheyne[5], l'autre sous celle de

1. *Les évangiles...*, p. 27-28.
2. Page 30.
3. Page 34.
4. Page 38.
5. Né à Londres en 1841, *College Lecturer* depuis 1865, à Londres et à Oxford, professeur émérite depuis 1909.

M. James Hastings [1]. Le second de ces ouvrages [2], comme aussi le « Dictionnaire du Christ et des Évangiles », qui lui sert de complément [3], a été composé dans un sens relativement orthodoxe, et, s'il fait çà et là aux idées larges les concessions dont les théologiens protestants ne savent guère se défendre aujourd'hui, il traite d'ordinaire avec beaucoup de science et de respect les questions multiples qui se rapportent à Jésus-Christ et aux évangiles [4].

C'est tout à fait le contraire qui a lieu dans l'*Encyclopædia biblica* de M. Cheyne [5]. Déjà nous avons eu l'occasion de dire, en parlant de la critique littéraire [6], que les articles *Gospels*, « Évangiles », et *John, son of Zebedee*, « Jean, fils de Zébédée », écrits par le professeur P.-W. Schmiedel, exposent dans toute leur violence les doctrines du libéralisme allemand contemporain. Il en est de même d'autres articles très nombreux, qui émanent d'exégètes ou de théologiens anglais. M. Cheyne en a personnellement composé plusieurs, dans lesquels il exprime librement, sans y mettre la moindre sourdine, ses idées d'extrême gauche [7]. Il le fait en particulier dans les colonnes qu'il a consacrées au traître Judas (qui, à l'en croire, n'aurait pas existé), à Jean-Baptiste, à saint Joseph [8].

---

1. Pasteur de l'Église presbytérienne ; né en Écosse, éditeur de la revue biblique *The Expository Times*.
2. *A Dictionary of the Bible*, 5 vol. in-4, Edimbourg, 1898-1904.
3. *A Dictionary of Christ and the Gospels*, 2 vol. in-4, Edimbourg, 1906-1908.
4. Tel est le cas, dans le *Dictionary of the Bible*, pour les articles *Jesus Christ* et *Miracles*, qui ont pour auteurs MM. W. Sanday et J.-B. Blanchard.
5. 4 vol. in-4, Londres, 1899-1903.
6. Page 146, n. 1.
7. Voir aussi son « essai » intitulé *Few Things needfull*, dans la revue *The Expositor*, n° d'avril 1901.
8. Dans ce dernier article, il affirme que « le nom du père de Jésus est, pour ne rien dire de plus, extrêmement incertain ; » et ce père ne peut être qu'un homme, évidemment, dans la pensée de M. Cheyne.

D'ailleurs, sa main a été plus ou moins active dans maint autre article confié à divers rédacteurs ; ou bien, il avait imposé d'avance ses conditions à ces derniers.

C'est ainsi qu'on s'explique la teneur des pages écrites sur Jésus-Christ par M. le professeur Bruce[1], qui, à l'exemple de plusieurs autres théologiens protestants, après s'être fait le héraut de l'enseignement orthodoxe, s'est laissé emporter par le courant libéral. Ses ouvrages remarquables sur l'« Humiliation du Christ[2] » et sur « l'Éducation des Douze[3] » furent en somme, malgré quelques tendances fâcheuses, d'importantes contributions à la christologie. Son autre ouvrage, également remarquable, « L'élément miraculeux dans les évangiles[4] », révèle la même inconsistance, rattachant, d'une part, tous les miracles du Sauveur à sa sainteté, et, d'autre part, mettant en doute la perfection de cette sainteté. Dans le petit catéchisme à l'usage des enfants qu'il a ajouté, sous forme d'appendice, à son autre écrit évangélique, « A visage découvert[5] », la seule allusion qu'il fasse à la résurrection de Jésus-Christ et à la vie future, consiste dans la question : « Où est maintenant Jésus ? » question à laquelle il fait cette vague réponse : « Il est au ciel, dans la maison de son Père, où il prépare une place à tous ceux qui portent son nom et qui marchent sur ses traces. » Pas un mot de la résurrection corporelle et proprement dite

---

1. *Encyclopædia biblica*, t. II, col. 2435-2454. M. Alexandre B. Bruce, né en 1831, est mort en 1890, après avoir été assez longtemps professeur d'exégèse du N. T. au collège de l'Église écossaise libre, à Glasgow.

2. *Humiliation of Christ*, in-8, Edimbourg, 1890.

3. *The Training of the Twelve*, in-8, Edimbourg, 1877, 5ᵉ édit. en 1893.

4. *The miraculous Element in the Gospels*, in-8, Londres, 1886 5ᵉ édit. en 1902.

5. *With open Face, or Jesus mirrored in Matthew, Mark and Luke*, in-8, Londres, 1896.

de Notre-Seigneur. Cela étant, on comprend que, dans l'article signalé plus haut, M. Bruce se soit contenté de dire que les apôtres croyaient à ce grand prodige, tout en indiquant nettement, par ses sous-entendus, qu'il a cessé lui-même d'y croire. On devine fort bien aussi qu'il excluait de la vie de Jésus tout élément surnaturel. Des récits évangéliques concernant la passion, il affirme que. « même d'après leur version la plus historique, ce n'est pas la vérité pure, mais la vérité mêlée à des légendes douteuses[1]. »

Un pasteur américain, M. J.-A. Crooker, nous rappelle également, y compris les « exercices de rhétorique », le Christ libéral d'Outre-Rhin, dans son ouvrage « La suprématie de Jésus[2] ». Nous avons cité ailleurs[3] plusieurs passages de ce triste livre. Nous ne ferons que mentionner aussi les noms de MM. Charles-Auguste Briggs[4], E.-P. Gould[5] et W.-C. Allen[6], dont les idées, tout en

1. Voir W. Robertson Nicoll (né en Ecosse, le 10 octobre 1851, ministre de différentes paroisses de l'Eglise écossaise libre, directeur de plusieurs périodiques), *The Church's One Foundation*, *Christ and recent Criticism*, in-18, 3e éd., Londres, 1908, p. 23, 27-40.

2. *The Supremacy of Jesus*, in-12, Boston, 1904.

3. Dans notre brochure *L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains*, pages 13. 40-42, 50-51, 107, 108, 115, 116, 133. M. Joseph-Henry Crooker, pasteur unitaire à Boston depuis 1895, est né le 8 décembre 1850. Il a aussi composé les ouvrages suivants sur le sujet qui nous occupe : *Jesus brought back*, 1889 ; *Different New Testament Views of Jesus*, 1890 ; *The Growth of Christianity*, 1897.

4. Né à New-York, le 15 janvier 1841 ; successivement professeur d'hébreu (1874-1891), de théologie biblique (1891-1894), et d'encyclopédie biblique (depuis 1894) au séminaire (protestant) de sa ville natale ; auteur des ouvrages *Messianic Prophecy*, in-8, 1886 ; *The Messiah of the Gospels*, in-8, Edimbourg, 1894 ; *The Messiah of the Apostles*, in-8, Edimbourg, 1895 ; *New Light on the Life of Jesus*, in-8, Edimbourg, 1904.

5. Professeur d'exégèse du N. T. au séminaire protestant de Philadelphie, auteur du *Critical and exegetical Commentary on the Gospel according to St. Mark*, in-8, Edimbourg, 1897.

6. Né le 7 octobre 1867, professeur de théologie à l'Exeter College, Oxford, actuellement principal de Egerton Hall à Manchester, auteur

étant parfois très libérales, n'excitent pas l'attention d'une manière extraordinaire.

Nous n'en dirons pas autant de M. James Moffatt, qui, dans son « Nouveau Testament historique[1] », malgré la subtilité avec laquelle il réussit à s'exprimer, ne songe point à dissimuler complètement la hardiesse de sa pensée. « Il ne définit pas avec netteté son attitude à l'égard de l'incarnation et de la résurrection ; il regarde le passage Matth., **28,** 16-20, comme un appendice ajouté après coup, sous prétexte — prétexte *a priori* — qu'il contient trois éléments qui ne sauraient être primitifs : 1° la mission universelle (des apôtres), 2° la formule du baptême, 3° la formule trinitaire[2]. » Jusqu'à quel point, d'après M. Moffatt, les évangiles nous font-ils connaître Jésus-Christ ? « Certainement pas d'une manière exacte et fidèle, car des mains nombreuses ont contribué à nous transmettre son image telle que nous la possédons, la transformant, la développant, la défigurant même à tel point, qu'il est actuellement impossible de savoir à quoi ressemblait tout d'abord le Christ. On a placé sur ses lèvres des paroles qu'il n'a point prononcées, mais qu'on supposait conformes à ses sentiments intérieurs ; l'Église lui a prêté ses propres pensées, ses propres expériences, de telle sorte que le Christ se perd dans l'Église, de même

---

du *Critical and exegetical Commentary on the Gospel according to St. Matthew*, in-8, Edimbourg, 1907.

1. *The Historical New Testament,* publié à Edimbourg en 1901, et réédité en 1903. M. J. Moffatt, né à Glasgow en 1870, et ministre de l'Église écossaise libre, reproduit les mêmes assertions erronées dans sa conférence sur « la critique moderne et la religion de Jésus », qui fait partie du volume *Religion and the modern World*, publié à Londres en 1909. Voir aussi son petit volume, *Paul and Paulinism*, in-8, Londres, 1910.

2. W. Rob. Nicoll, *The Church's One Foundation*, p. 17. Voir aussi les pages 44-46.

que l'Église se perd dans le christianisme et celui-ci dans l'humanité [1]. » Étrange synthèse que celle-ci !

Un autre professeur anglais, M. F.-C. Burkitt, étudiant « l'histoire de l'Évangile et sa transmission [2] », traite aussi son sujet avec une indépendance d'esprit toute libérale, qui le fait souvent pencher à gauche : par exemple, à propos des tendances qu'il dit avoir existé dans l'Église primitive durant un siècle et demi ; au sujet du quatrième évangile, qu'il déclare d'emblée non-authentique ; touchant les prétendus « doublets », qui lui fournissent l'occasion de rejeter maint récit, etc. Il accepte cependant l'existence d'éléments historiques assez nombreux dans les synoptiques.

---

1. Moffatt, *Historical New Testament*, p. 11, 45, etc.

2. *The Gospel History and its Transmission*, in-8, Edimbourg, 1906. M. Francis C. Burkitt est professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Cambridge. Voir aussi son récent opuscule, *The earliest Sources of the Life of Jesus*, in-8, Londres, 1910, qui forme le premier volume de la série *Modern Religious Problems*, publiée sous la direction de M. Ambroise W. Vernon, et fortement imprégnée de l'esprit « critique » ou rationaliste. L'auteur du volume suivant, M. Georges W. Knox (*The Gospel of Jesus the Son of God, an Interpretation for the modern Man*, Londres, 1910), ne craint pas de dire (p. 65) que, pour connaître Jésus, il l'interrogera lui-même, et qu'il se détournera non seulement des théologiens et des symboles, mais même des premiers disciples, dont le témoignage lui paraît suspect. Cette conduite a été sévèrement et justement appréciée : « Ces Messieurs (M. Vernon et ses collaborateurs), qui nous font savoir très aimablement qu'ils représentent l'intelligence et la pensée du monde, déclarent qu'ils comprennent le christianisme et le Christ, mieux que les disciples, les apôtres, les Pères,... les docteurs et les confesseurs de l'Eglise catholique, depuis le commencement jusqu'à ce jour. Ils prétendent en outre être des psychologues,... jouissant de la perception la plus extraordinaire et d'une pénétration qui est en elle-même miraculeuse... Ils peuvent entrer dans les sentiments d'un Galiléen du premier siècle avec une merveilleuse exactitude ; ils savent comment toutes choses sont arrivées ; ils expliquent l'origine de telle et telle croyance; » prétention qui est surprenante de la part de savants qui ne manquent certainement pas d'esprit, *The Academy*, n° du 4 février 1911, p. 127-128.

Encore quelques citations isolées, pour éclairer nos lecteurs sur un état d'esprit qui devient malheureusement de plus en plus fréquent en Angleterre.

Le célèbre Matthew Arnold écrivait : « Actuellement notre religion populaire regarde la naissance, le ministère et la mort du Christ comme entièrement plongés dans le prodige, comme débordant de miracles ; or, les miracles n'ont pas eu lieu [1]. »

Dans la vie de Lessing publiée par M. Simes, nous lisons : « Supposez que le vrai Jésus ait été très différent du Jésus mythique (c'est-à-dire, du Jésus des évangiles), et que, lorsque vint pour lui le moment suprême, il soit tombé comme les autres hommes dans un sommeil duquel on ne se réveille pas : la légende de son amour ne perdrait pas pour cela son charme, ni sa puissance pour retirer les hommes d'un matérialisme dégradant. Elle est idéalement vraie ; peu importe qu'elle le soit ou ne le soit pas au point de vue historique ; et elle est le meilleur témoin de la bonté essentielle de la race qui l'a inventée [2]. »

Suivant M. Thomas-H. Green [3], « probablement un peu plus de deux générations après la mort de saint Paul, il surgit un disciple... qui donna définitivement de la personne de Jésus cette interprétation spirituelle par laquelle elle a été tirée à jamais de la région de l'histoire,... pour être fixée dans la conscience (chrétienne)..., comme le Dieu immanent. »

---

1. Passage cité par M. W. R. Nicoll, *The Church's One Foundation*, p. 17. Matthew Arnold, écrivain et poète distingué, né le 24 décembre 1822, mort le 15 août 1888, a composé, dans un sens très libéral, l'ouvrage *Literature and Dogma, an Essay towards a better Appreciation of the Bible*, 1873, 5e édit. en 1876 ; édit. populaire en 1883.

2. W. R. Nicoll, *l. c.*, p. 60.

3. *Works*, t. III, Londres, 1888, p. 242. Cf. Nicoll, *l. c.*, p. 61, note. Le Dr T. Green, né en 1836, mort en 1882, a enseigné la philosophie morale à l'université d'Oxford, depuis 1877.

Nous l'avons dit, les exégètes anglais regardés comme les plus orthodoxes adoptent parfois, même sur des points assez graves de la vie du Sauveur, les théories libérales et rationalistes. C'est ainsi que, dans le *Dictionary of Christ* de M. J. Hastings, nous lisons que la malédiction du figuier n'a pas été un fait réel, mais seulement « une forme concrète donnée à la parabole de saint Luc qui concerne le figuier stérile [1] ». M. Sanday tient par moments un langage assez louche touchant les miracles racontés dans le quatrième évangile [2] ; ailleurs [3], il déclare sans hésiter que « les récits relatifs à la tentation de Notre-Seigneur sont visiblement symboliques », c'est-à-dire, qu'ils ne correspondent point à des faits extérieurs. Après avoir été un savant et habile défenseur de l'exégèse conservatrice pendant toute sa vie, le Dr Georges Salmon [4] abandonna ensuite le miracle de la résurrection de Lazare et divers autres traits importants de la vie de Jésus.

Si les colonnes elles-mêmes fléchissent, qu'attendre de ceux qui ont perdu plus ou moins la foi? Aussi n'est-il pas surprenant que ces actes de faiblesse « causent (en Angleterre) une détresse aiguë dans beaucoup d'esprits, tandis qu'elles excitent en d'autres un transport de scepticisme [5]. » Et M. Warschauer lui-même, auquel nous venons d'emprunter cette dernière réflexion, n'écrit-il pas, dans le petit volume où il proteste de toutes ses forces contre le Jésus des libéraux et des libres-penseurs, que Notre-Seigneur « était certainement limité sous le rapport de la science et de la puissance », qu'« il y avait des

---

1. Luc., 13, 6-9.
2. Voir notre compte rendu de son ouvrage *The Criticism of the fourth Gospel*, Londres, 1905, dans la *Revue pratique d'apologétique*, n° du 1er juillet 1906, p. 321-333.
3. *Outlines of the Life of Christ*, in-8, Edimbourg, 1905, p. 43.
4. Voir la page 180.
5. J. Warschauer, *Jesus or Christ?* in-12, Londres, 1909, p. 31.

choses qu'il ne connaissait pas, des choses qu'il ne pouvait pas[1] ? »

Dans un sermon prêché à l'université de Cambridge et publié par la revue *The Guardian*[2], M. le professeur Inge[3] s'occupe de l'élément apocalyptique mêlé à l'enseignement du Sauveur. Nous y lisons cette assertion : « Les évangiles rapportent que Notre-Seigneur a fait des prédictions qui n'ont certainement pas été réalisées et qui ne sauraient s'accomplir désormais. » Il regarde comme possible que Jésus-Christ, « en se faisant homme, ait consenti à partager dans une certaine mesure les erreurs courantes du peuple, notamment au sujet de l'espérance messianique et de la possession diabolique. » Il croit que le discours apocalyptique (Marc, **13** et parall.) a subi des interpolations considérables[4].

M. J. M. Thompson, auteur d'une étude sur le second évangile[5], consent à accorder à cet écrit « une valeur historique unique », ajoutant qu'il représente probablement, dans l'ensemble, le compte rendu authentique de la tradition chrétienne la plus ancienne, sur la vie et le caractère de Jésus. Qu'était donc Jésus d'après saint Marc ? La réponse, longuement développée, consiste à dire que,

---

1. *Ibid.*, p. 122. En 1908, M. Warschauer avait déjà réfuté les théories rationalistes, tout en leur faisant de larges concessions, dans un volume intitulé : *Jesus*; *Seven Questions* ; *Chapters in Reconstruction*, in-12, Londres. Né en 1869 à Posen, il est, depuis 1895, ministre de l'Eglise congrégationaliste à Londres. Voir aussi, dans un sens apologétique, Ch.-Fréd. Nolloth (*tutor* à l'université d'Oxford), *The Person of Our Lord and recent Thought*, in-12, Londres, 1908 ; Rév. Hitchcock, *Christ and his Critics*, *Studies in the Person and Problem of Jesus*, in-12, Londres, 1911 ; E. Digges La Touche, *Christian Certitude, its intellectual Basis*, in-12, Londres, 1910.

2. N° du 13 mai 1910.

3. Né en 1860, prof. de théologie à l'université de Cambridge depuis 1897.

4. Voir *The Expository Times*, n° du 10 juillet 1910, p. 437-439.

5. *Jesus according to St. Mark*, in-8, Londres, 1909.

d'après le second évangile, Jésus est simplement un homme, dont l'humanité est cependant divine. C'est en tant qu'homme que le Sauveur est adorable, tout en ayant des imperfections qui se rapprochent du péché.

En Angleterre et en Amérique, nous pourrions signaler encore d'autres écrivains récents, qui se sont affiliés ouvertement à l'école exégétique libérale et qui en vulgarisent les théories, en ce qui concerne Jésus-Christ et les évangiles [1]. Mais les exemples nombreux que nous avons mentionnés nous paraissent suffire pour caractériser les progrès de cette école dans les pays de langue anglaise.

M. le professeur Sanday n'a pas tort de comparer ce mouvement à une inondation dangereuse, et il ne doute pas qu'il ne prenne des proportions beaucoup plus graves dans un avenir très prochain [2].

5° *L'école ultra-radicale.* — Selon la parole du divin Maître, le mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits. La critique rationaliste est un mauvais arbre, dont il sort fatalement de mauvais fruits. Après l'apparition des ouvrages de Reimarus, de Paulus, de Strauss, de Baur et de Renan, nous avons assisté à un véritable débordement d'idées malsaines et de violentes attaques contre les évangiles et la personne même du Sauveur. L'école éclectique a déchaîné à son tour un orage semblable. Ce

1. En particulier, MM. W. P. du Bose, professeur d'exégèse à l'université du Sud, Etats-Unis, qui publiait en 1906, dans un sens très sympathique à la pensée moderne et très opposé à la pensée traditionnelle, l'ouvrage *The Gospel in the Gospels*, in-8, Londres et New-York, sorte de « philosophie de la vie du Christ » (voir Sanday, *Life of Christ in recent Research*, p. 257-280), et B. V. Bacon, dont nous avons déjà mentionné l'étude sur le second évangile (p. 170), et qui ne cache pas son attrait pour les idées des Schmiedel, des Wernle, des Wellhausen, des J. Weiss, des Harnack, des Loisy, etc.

2. *The Life of Christ in recent Research*, p. 149.

fait était dans l'ordre des choses, puisqu'elle s'est permis, au nom de la science, de mettre tout en cause dans les récits sacrés. L'Europe et l'Amérique ont été inondées d'odieuses productions littéraires : les unes à l'air prétendu scientifique et destinées aux classes instruites ; les autres « plates et grossières[1] », et répandues dans les rangs du peuple par mille canaux divers. Le socialisme fait en ce sens une propagande effrénée. Les sociétés de la libre-pensée ont aussi des conférenciers et des agitateurs, qui, après avoir étudié les questions évangéliques d'une manière superficielle dans les ouvrages mentionnés plus haut, en vulgarisent les plus mauvais résultats et en tirent des conséquences désastreuses. Tous ces hommes ont au cœur le désir de se débarrasser de N.-S. Jésus-Christ *per fas et nefas*, et pour cela ils ne reculent devant aucune infamie. Ils forment ce que M. Otto Schmiedel[2] nomme très justement « l'école ultra-radicale ». Notre plan exige que nous leur consacrions quelques pages ; mais nous nous arrêterons le moins possible à cette littérature répugnante.

Quelques théologiens hollandais sont allés particulièrement loin dans ce domaine de la négation poussée à l'extrême, rejetant l'authenticité, non seulement des évangiles, mais de tous les écrits du Nouveau Testament sans exception, et reprenant pour leur propre compte la théorie de Bruno Bauer, d'après laquelle Jésus-Christ n'aurait pas existé. A.-D. Loman, A. von Manen, S.-E. Verus, W. Brandt se sont distingués parmi les plus avancés[3].

---

1. Nous empruntons ces épithètes à M. H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 142.
2. *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e éd., p. 9-16.
3. Loman a nié l'existence personnelle de Jésus-Christ, dans la revue *Theologisch Tijdschrift*, années 1882-1883, et dans l'ouvrage *Symbol en Werkelijkheit in de evang. Geschiedenis*, Amsterdam, 1884. « Verus », pseudonyme de P. van Dyk, a soutenu la même opinion

En Allemagne, on ne s'est pas livré avec moins de fanatisme à ce triste dévergondage, qui est une honte pour la pensée humaine. On s'étonne moins de constater que des énergumènes, des socialistes égarés par la passion politique, des blasphémateurs de profession se soient lancés sur cette pente glissante ; mais on a de la peine à comprendre que des hommes sensés, des savants, des pasteurs même les aient suivis dans cette direction. Tantôt on s'en est pris à la dignité intellectuelle, à la raison de Notre-Seigneur ; tantôt on a attaqué sa dignité morale ; tantôt, comme en Hollande, on a purement et simplement contesté son existence historique.

Oui, certains hommes — en France également, nous le dirons bientôt — n'ont pas rougi de regarder Jésus-Christ, non seulement comme un exalté au point de vue religieux ou politique, comme un enthousiaste « qui, non content de rêver à son idéal, à la façon d'un mystique, en vivait pour ainsi dire,... le voyait devant lui sous une forme tangible », et qui, après s'être fait personnellement illusion par ses idées exaltées, faisait tomber aussi les autres dans l'erreur [1] ; non seulement comme un « extatique », c'est-à-dire, une sorte d'illuminé [2], de rêveur

---

dans un écrit populaire publié à Leipzig : *Vergleichende Uebersicht der vier Evangelien*, 1897. Le Dr Brandt (né à Amsterdam en 1855, professeur d'histoire des religions à l'université de cette même ville, depuis 1903) a appliqué le système destructeur de Strauss à la passion de Jésus-Christ, dans l'ouvrage *Die evangelische Geschichte und der Ursprung des Christentums auf Grund einer Kritik der Berichte über das Leiden und die Auferstehung Jesu*, in-8, Leipzig, 1893.

1. A. Jülicher, *Die Gleichnisreden Jesu*, t. II, Tubingue, 1899, p. 8-9.

2. *War Jesus Ekstatiker?* C'est le titre d'un ouvrage spécial de M. Oscar Holtzmann, in-8, Tubingue, 1903. Ici, « extatique » a la signification d'illuminé. L'auteur répond affirmativement à la question. Voir aussi J. Baumann (né en 1837, professeur de philosophie à l'université de Gœttingue), *Die Gemüthsart Jesu, nach jetziger wissen-*

plus ou moins dévoyé; mais — notre plume se refuse presque à écrire ce mot — comme un insensé, comme un fou vulgaire, auquel il aurait fallu appliquer le traitement qu'on réserve aux aliénés. Deux brochures allemandes ont paru naguère, avec le but avoué de démontrer cette thèse sacrilège. Elles ont été publiées, l'une sous le pseudonyme « D[r] de Loosten », par M. Georges Lomer, directeur d'une maison d'aliénés dans le Holstein [1] ; l'autre par le théologien danois Émile Rasmussen [2]. Sans doute, ces publications ont excité le mépris et le dégoût qu'elles méritent, et les théologiens libéraux n'ont pas été les derniers à les réfuter [3] ; il n'en est pas moins vrai qu'elles sont un signe très douloureux des temps [4].

La dignité morale de Jésus, mise en doute par Reimarus de la façon la plus hardie, puis plus timidement par Strauss, Renan et d'autres, a été attaquée violemment de nos jours par plusieurs écrivains allemands : entre autres par G. Tschirn, prédicateur de la libre-pensée à Breslau

---

schaftlicher, insbesondere jetziger psychologischer Methode erkennbar gemacht, in-8, Leipzig, 1908 ; cet auteur prétend que Jésus était en proie à une « surexcitation nerveuse ».

1. *Jesus Christus vom Standpunkt des Psychiaters ; eine kritische Studie für Fachleute und gebildete Laien*, in-8, Bamberg, 1905.

2. *Jesus ; eine vergleichende psychopathologische Studie*, in-8, Leipzig, 1905.

3. Voir G. Hollmann, dans la *Theologische Rundschau* de Tubingue, n° de juillet 1906, p. 270-275.

4. Parmi les meilleures réponses, signalons celles du D[r] Philippe Kneib, professeur à l'université catholique de Wurtzbourg, *Moderne Leben-Jesu-Forschung unter dem Einflusse der Psychiatrie*, broch. in-8, Mayence, 1908, du pasteur protestant Hermann Werner, *Die psychische Gesundheit Jesu*, broch. in-8, Berlin, 1909, et du D[r] H. Schæfer, *Jesus in psychiatrischer Beleuchtung, eine Kontroverse*, in-12, Berlin, 1910. L'auteur de ce dernier volume est médecin en chef dans une maison d'aliénés à Hambourg, et se dit partisan des idées libérales en fait de théologie. Sa protestation n'en a que plus de force.

depuis 1889[1] ; par Moritz von Egidy[2], qui cache son vrai nom, parce qu'il a peur de la « prêtraille » et des orthodoxes (protestants) ; par Wolfgang Kirchbach, d'après lequel Notre-Seigneur aurait enseigné le panthéisme[3] ; par les « démocrates-sociaux[4] ». Un autre livre publié sous le masque de l'anonyme et intitulé « Ténèbres : l'enseignement de Jésus à la lumière de la critique[5] », est particulièrement odieux. L'auteur accuse Jésus-Christ d'avoir été « vain et brutal ». La haine dépasse ici toutes les bornes.

A ces noms, nous avons le droit d'associer celui d'Édouard von Hartmann, qui, après avoir cru en Notre-Seigneur, s'est détourné de lui au cours d'un voyage en Palestine, en constatant que les routes y étaient mal entretenues : leur mauvais état démontre jusqu'à l'évidence que Jésus n'a pas même été un homme éminent, puisqu'il n'a pas créé dans sa patrie des moyens durables de circulation. M. von Hartmann a écrit plusieurs ouvrages contre Jésus-Christ et le christiasnisme. Le dernier de tous, réédité un an avant sa mort[6], abonde en assertions blasphématoires, qui affirment, entre autres choses, que la morale de Jésus nous répugne et nous scandalise ; que le Sauveur méprisait le travail, la propriété, les devoirs

---

1. Dans l'ouvrage *Der Mensch Jesus*, Bamberg, 1808. M. Tschirn est né le 9 août 1865.

2. *Jesus ein Mensch, nicht Gottessohn ; ein Fehdebrief gegen das falsche Kirchenchristentum.*

3. *Das Buch Jesus*, 1898 ; *Was lehrte Jesus ?* 1903. Sur ces trois auteurs ultra-radicaux, voir H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 142-151.

4. Ils ont partout répandu de hideux pamphlets. Voir H. Weinel, *ibid.*, p. 179 et suiv., et H. Köhler, *Sozialistische Irrlehrer über die Entstehung des Christentums*, Leipzig, 1885.

5. *Finsternisse : die Lehre Jesu im Lichte der Kritik*, Zurich, 1899.

6. *Das Christentum des Neuen Testamentes*, in-8, Sachsa, 1905. Le philosophe E. von Hartmann, né à Berlin le 13 février 1842, est mort en 1906.

de la famille ; qu'on reconnaît en lui « une grossièreté sémitique » ; que le dogme chrétien s'est trompé en faisant de lui un idéal supérieur de moralité ; que Notre-Seigneur « n'a pas été capable de se soustraire à l'influence narcotique de la gloire » ; qu'il s'est laissé enivrer par « l'orgueil de la dignité messianique[1]. »

Un mot seulement de Nietzsche[2], qui s'est exprimé avec une violence extrême au sujet de Jésus-Christ et du christianisme. Il est difficile de le dépasser en haine et en fatalisme brutal. Entre ses mains, le Sauveur devient un efféminé, un neurasthénique irritable, et même un névrosé du xxe siècle, chez qui tout est condamnable. Parlant du Nouveau Testament, il écrit : « J'y ai vainement cherché un seul trait sympathique ; il ne contient rien qui soit libre, aimable, cordial, honnête... Il n'y a que de mauvais instincts dans le Nouveau Testament... ; tout y est lâcheté, aveuglement volontaire[3]. » Il dit ailleurs[4] : « J'appelle le christianisme la grande malédiction, la grande dépravation,... la honte éternelle de l'humanité. » Il prétend que la charité, sur laquelle insiste Notre-Seigneur, est un attribut qui ne convient qu'à des esclaves.

Mais passons... Il est d'ailleurs avéré que Nietzsche était déjà plus ou moins en proie à la folie lorsqu'il tenait ce langage sacrilège. L'influence exercée par lui sur des cercles trop considérables n'en est que plus désolante, car elle est un triste signe des temps.

---

1. Voir A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 317-318 ; H. Weinel, *Jesus...*, 2e éd., p. 297-299.

2. Né le 15 octobre 1844, mort le 25 août 1900. Sur Nietzsche dans ses rapports avec les évangiles et le christianisme, voir H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2e éd., p. 231-236 ; A. Düringer, *Nietzsches Philosophie und das heutige Christentum*, in-8, Leipzig, 1907 ; R. H. Grützmacher, *Nietzsche, ein akademischer Publikum*, in-8, Leipzig, 1910, et *Nietzsche und wir Christen*, in-8, Berlin, 1910.

3. Düringer, *l. c.*, p. 104.

4. *Hibbert Journal*, n° d'octobre 1910, p. 63.

M. Weinel a raison de dire, à propos de ces blasphèmes qui attaquent la dignité morale de Jésus-Christ : « On se demande souvent, lorsqu'on lit de pareils écrits, en quel endroit s'arrête le manque d'intelligence (au sujet de la personne et de l'enseignement du Sauveur), et où commencent la haine et le contre-sens volontaire [1]. »

Se faisant le continuateur de Bruno Bauer et de ses « épigones » hollandais (comme on les a nommés ironiquement), M. Albert Kalthoff [2] a nié aussi l'existence historique de Jésus-Christ. Il fut d'abord un ministre protestant libéral, et donna, en 1880, sur la vie de Notre-Seigneur, des conférences [3] dans lesquelles il acceptait « les résultats généralement admis par la théologie (allemande) contemporaine ». Mais depuis, il s'est posé en adversaire personnel de Jésus, et il a parlé de lui avec l'aversion propre aux apostats et aux fanatiques, dans trois brochures qui ont fait un bruit considérable en Allemagne [4]. Nous avons développé et réfuté ailleurs son étrange théorie [5] : qu'il suffise de l'esquisser en quelques mots. D'après Albert Kalthoff, la religion chrétienne n'a pas été instituée par Jésus-Christ, pour le motif très simple que

---

1. *L. c.*, p. 230. Citons encore, parmi ceux qui dépriment singulièrement le caractère moral de Jésus, M. W. von Schnehen, dans son opuscule déjà mentionné, *Der moderne Jesuskultus*, in-8, Francfort-sur-le-Mein, 2ᵉ éd., 1906, surtout à partir de la page 17. Il rabaisse, dénigre et blasphème, parfois grossièrement, la personne sacrée et le divin enseignement du Sauveur.

2. Né en 1850, mort le 1ᵉʳ mai 1906, pasteur à Brême.

3. *Das Leben Jesu, Reden gehalten im protestantischen Reformverein zu Berlin*, in-8, Berlin, 1880.

4. *Das Christus-Problem*, in-12, Leipzig, 1902, 2ᵉ édit. en 1903 ; *Die Entstehung des Christentums* ; *neue Beiträge zum Christus-Problem*, in-12, Leipzig, 1904 ; *Was wissen wir von Jesus ?* in-8, Berlin, 1904. Voir, dans le même sens, C. Promus (pseudonyme), *Die Entstehung des Christentums nach der modernen Forschung...*, in-12, Iéna, 1905.

5. Dans la brochure *L'existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain*, in-18, Paris, 1909, pages 15-26.

Jésus n'a pas existé. Tout est allégorie, ou légende, ou fausseté, dans les évangiles, dans les épîtres de saint Paul et dans les autres écrits du Nouveau Testament. Le christianisme provient de grands mouvements populaires et sociaux, qui se produisirent simultanément chez les Juifs, les Grecs et les Romains, à l'époque de sa naissance. Jésus n'est donc qu'un personnage fictif, une sorte de *heros eponymos*, qui aurait été assigné, après coup, à l'Église comme fondateur.

M. Kautsky n'est pas un théologien, mais un socialiste imbu des théories de Marx. Dans son ouvrage pareillement intitulé « L'origine du christianisme [1] », il essaie de démontrer à son tour que le christianisme, à ses débuts, n'a été qu'un mouvement communiste et prolétaire. Sa thèse principale, c'est que le développement économique et politique du monde d'alors engendra nécessairement les idées qui trouvèrent ensuite leur évolution naturelle dans l'Église primitive. Toutefois, c'est sur le sol palestinien que tout se serait passé d'après lui, non pas dans le monde gréco-romain, comme le prétend Kalthoff. Chez les Juifs de cette époque, il distingue jusqu'à cinq catégories spéciales : les sadducéens, amis de Rome, qui formaient la classe supérieure ; les pharisiens, amis du peuple, et désireux de le voir secouer le joug des Romains ; les zélotes ou prolétaires, qui s'agitaient ardemment dans cette même intention ; les Esséniens, sorte de société communiste ; les premiers chrétiens, qui partageaient les tendances, soit des zélotes, soit des Esséniens.

M. Kautsky croit trouver dans les évangiles et dans les autres écrits du Nouveau Testament les traces du « caractère prolétaire » de la communauté chrétienne primitive,

---

1. *Die Entstehung des Christentums, eine historische Untersuchung*, in-12, Stuttgart, 1908.

avec la haine des classes (Luc., **6**, 24), le communisme (Act., **2**, 44-45 ; **4**, 32-37), le mépris du travail (Matth., **6**, 26-28) et la désorganisation de la famille (Luc., **14**, 26, etc.). Il puise d'ordinaire ses arguments dans les écrits des protestants libéraux et ultra-radicaux : d'où il suit qu'il n'est pas difficile en fait d'interprétations, et qu'il donne des entorses perpétuelles à l'histoire et aux textes.

Dans les conditions indiquées par lui, le christianisme n'avait pas besoin d'un fondateur personnel ; la religion nouvelle a eu pour base fondamentale « la communauté ». Jésus a existé cependant, et c'est lui qui a été le chef des premiers chrétiens, en qualité de « prétendant messianique révolutionnaire ». Tandis qu'il exécutait un coup de main contre les autorités romaines, il fut arrêté, condamné, crucifié, comme tant d'autres agitateurs juifs. Mais, après sa mort, son œuvre, qu'il avait laissée à l'état embryonnaire, se développa et se transforma sous l'influence des graves modifications politiques qui s'étaient accomplies dans le pays. Les Romains ayant consolidé leur puissance en Palestine, il ne fut plus possible aux disciples de Jésus de conserver leur organisation antérieure de prolétaires en révolte. Ils changèrent donc leur programme, devinrent pacifiques et soumis à l'État. C'est alors qu'ils modifièrent aussi après coup le rôle joué par Jésus, faisant de lui, contrairement à la vérité historique, un simple prédicateur, qui aurait succombé dans l'intérêt de la religion fondée par lui. Malgré les importantes retouches qu'ils firent subir à la tradition primitive, on reconnaît, à travers les évangiles, des vestiges nettement marqués du véritable esprit de Jésus. Par exemple, Matth., **10**, 38, il affirme être venu pour apporter le glaive, se présentant ainsi très ouvertement comme un révolutionnaire ; Luc., **22**, 36-38, il recommande à ses disciples de recourir à la violence.

Comment un homme grave, intelligent, en arrive-t-il à se mettre ainsi en contradiction flagrante et perpétuelle avec l'histoire? C'est un problème que nous n'avons pas à résoudre. Du reste, M. Kautsky n'est pas un farouche sectaire à la façon de Kalthoff; il le montre dès les premières lignes de son ouvrage : « Quelque position, dit-il, que l'on prenne à l'égard du christianisme, on doit admettre, en toute hypothèse, que c'est un des phénomènes les plus gigantesques de l'histoire de l'humanité... On ne peut se défendre d'un sentiment de haute admiration, lorsqu'on regarde l'Église chrétienne, qui est âgée de près de 2000 ans, et qui se tient devant nous toujours pleine de force vitale [1]. »

M. Samuel Lublinski vient de publier un gros volume intitulé : « Origine du christianisme (et sa provenance) de la civilisation antique [2]. » Dès les premiers mots de sa préface, il nous révèle clairement sa position : « Le présent livre suppose dans tous ses développements la négation de l'existence du Jésus historique. » La civilisation antique qui, selon lui, aurait donné naissance au christianisme et à Jésus lui-même, consisterait, non pas en certains mouvements sociaux contemporains de Notre-Seigneur, mais dans les « mystères » du paganisme et dans les mythes qui leur ont servi de fondement. Ces mythes se ramèneraient eux-mêmes à « celui de l'homme-Dieu ». Par cette théorie, M. Lublinski se rattache donc à MM. Benjamin Smith, Roberston et Drews [3].

---

1. *Die Entstehung...*, p. 1. M. Kautsky a encore soutenu sa théorie du caractère révolutionnaire de Jésus, dans un article publié naguère par la Revue *Die neue Zeit*, 28e année, t. I, p. 13-17, 44-52.

2. *Die Entstehung des Christentums aus der antiken Kultur*, in-8, Iéna, 1910. Voir aussi la brochure *Falsche Beweise für die Existenz der Menschen Jesus*, in-8, Leipzig, 1910. L'auteur est mort le 26 décembre 1910. Il s'intitulait critique littéraire. On vient de publier son ouvrage posthume, *Das werdende Dogma vom Leben Jesu*, Iéna, 1911.

3. Agitateurs religieux dont il sera question plus loin.

Il dit [1] avoir « consacré à ce sujet huit années d'une étude et d'un labeur intensifs ». Il s'attend à ce qu'on lui reproche « des hypothèses et des combinaisons arbitraires » ; mais cette perspective ne l'intimide aucunement. Son livre, d'une lecture très pénible, est un fouillis allemand de premier ordre, dans lequel toute l'histoire philosophique et religieuse du monde grec et du monde païen est arrangée d'après un plan préconçu, de manière à faire accroire qu'elle a été la préparation normale du christianisme. Du culte de la nature transformé, on serait passé aux mythes et aux mystères, puis à la religion chrétienne, grâce aux infiltrations païennes qui auraient eu lieu dans le judaïsme. Tout vient à propos de tout : Platon et la *Stoa*, le Messie et les prophètes juifs, Adonis et Tammuz, etc. Par une fantasmagorie perpétuelle, en supposant, en ajoutant, en supprimant, notre auteur croit pouvoir arriver à ses fins. D'après lui, ce sont surtout les sectes judéo-gnostiques qui ont servi de transition entre le paganisme et le christianisme. A la façon du Dr Drews, M. Lublinski admet un « Christ antérieur à l'Église chrétienne », et c'est chez les premiers gnostiques qu'il en trouve les traces.

Un chapitre spécial [2], consacré à la mère de Jésus-Christ, suffirait au besoin pour nous donner une idée de la méthode scientifique qui a présidé à la composition de ce livre. « Marie est un nom collectif dans les évangiles [3] ». Sans doute, ces écrits mentionnent, indépendamment de la Sainte Vierge, cinq autres femmes ainsi appelées ; mais « il est facile de démontrer que, derrière ces noms identiques, se tient une figure également identique. »

---

1. Page 2.
2. P. 193-198.
3. P. 193.

Ainsi donc, Marie mère de Jésus, Marie-Madeleine, Marie sœur de Lazare, Marie de Cléophas, etc., sont une seule et même personne, laquelle est un être mythologique, une déesse : à savoir Miriam (Marie), sœur de Moïse, que l'on doit identifier avec Isis-Astarté. — Malgré soi, on répond à une pareille démonstration par un haussement d'épaules.

Le christianisme proprement dit n'aurait fait son apparition que sous le règne d'Adrien (117-138 ap. J.-C.), à l'époque où la révolte du faux Messie Bar-Kokab fut écrasée par les Romains. C'est alors que la jeune Église inventa Jésus[1], les sacrements, les divers autres rites et se sépara totalement du judaïsme.

Ce résumé suffit, croyons-nous, pour permettre d'apprécier la théorie de M. Lublinski. En concluant, il exprime la pensée que c'est à la crainte des démons et à la crainte des châtiments réservés au péché, qu'est dû en partie le succès du christianisme auprès des masses populaires. Ne promet-il pas à ses adeptes la purification et la rédemption, grâce à « la magie des sacrements » ? Mais la croyance en cette magie a fait son temps, et d'ailleurs il n'existe ni péché, ni démons, ni enfer, ni Dieu personnel. Le christianisme n'est donc qu'un phénomène transitoire.

Un autre Polonais, M. Andrzej Niemojewski, a pareillement nié l'existence de Notre-Seigneur, pour des motifs encore plus futiles : ce qui n'est pas peu dire[2]. Et pour-

---

1. On lui appliqua, en la transformant et en l'idéalisant, la « légende » de la création du monde ; on le fit naître d'une vierge, de même que le monde était censé avoir été tiré du néant. M. Lublinski ne peut contenir son émotion, vraie ou fausse, devant le « récit admirablement chaste de l'annonciation », où « tout est enveloppé dans le voile le plus délicat », où « tout est devenu musique... » P. 240.

2. *Gott Jesus im Lichte fremder und eigenrr Forschungen, samt Darstellung der evangelischen Astralstoffe, Astralszenen und As-*

tant, son *apparatus scientificus* est prodigieux, du moins en apparence. On nous fait tout un cours d'astronomie, avec des figures multiples à l'appui, pour démontrer que le contenu des évangiles ne serait pas autre chose que de la « mythologie astrale », et que la vie de Jésus est simplement un mythe solaire, ou un mythe lunaire, insidieusement présenté par nos évangiles sous la forme de faits historiques. Telle étant la théorie principale, nous devons nous attendre à rencontrer dans cet écrit les détails les plus surprenants, les révélations les plus inattendues. Par exemple, ce n'est point à travers les rues de Jérusalem qu'il faut chercher la *Via dolorosa*, entre la maison d'Anne, le prétoire et le Calvaire ; elle est tout entière dans les régions où se meuvent les étoiles. Elle aboutissait au Golgotha, c'est-à-dire, d'après la signification de ce nom hébreu, au « lieu du crâne » ; mais les anciens se servaient parfois de crânes en guise de coupes : les évangélistes, en mentionnant le Golgotha, avaient donc en vue la constellation de la Coupe *(Crater)*.

Voilà à quelles assertions ridicules on peut arriver finalement, grâce au libre examen et à la « critique » rationaliste [1].

---

tralsystemen, mit 150 Abbildungen, édit. allemande remaniée et augmentée, 2 vol. in-8, Munich, 1910.

1. Nous nous contenterons de mentionner brièvement deux autres ouvrages, inspirés uniquement par le fanatisme religieux : 1° celui du Suédois Antoine Nyström, docteur de l'académie populaire de Stockholm, *Christentum und freies Denken, eine kritisch-historische Darstellung*, in-12, Berlin, 1908 ; 2° celui de l'Allemand Haans Floerke, *Das Kirchentum, die Halltlosigkeit seiner Ansprüche und seine Gefahren, ein Orientirungsbuch für die Freunde der Geistesfreiheit*, in-8, 2e éd., Munich, 1910. Le premier nous apprend que le christianisme tout entier est le produit des hallucinations de Jésus et de Paul ; le second, que les évangiles ne contiennent rien de neuf, que Jésus n'a pas existé, et même qu' « on trouvera (vraisemblablement) plus de gens honorables, droits et remplis d'amour pour l'humanité, parmi ceux qui ne croient pas en Dieu que parmi les orthodoxes. »

M. Max Maurenbrecher mérite davantage d'être pris au sérieux dans ses deux récents volumes [1]. S'il est devenu socialiste, c'est après avoir fait ses études théologiques. Il n'écrit donc pas à la façon d'un dilettante, mais il fait preuve de connaissances réelles sur le terrain spécial des évangiles, des Actes des apôtres et des épîtres de saint Paul. Ses livres étant en outre fort bien écrits, on les lit avec un intérêt réel, quoique aussi avec un sentiment de profonde tristesse, en constatant les graves erreurs qui abondent à chaque page.

M. Maurenbrecher consent à attribuer un caractère historique à la personnalité du Sauveur, mais il refuse de croire que Jésus ait été le fondateur réel du christianisme. Il établit au contraire en principe que la religion chrétienne doit son origine à d'anciens mythes de l'Orient, qui avaient d'abord fait invasion dans le judaïsme.

Ses deux volumes forment pour ainsi dire deux degrés distincts de sa démonstration. Dans le premier, « De Nazareth au Golgotha », il décrit à sa manière la vie et l'œuvre de Jésus ; dans le second, « De Jérusalem à Rome », il étudie les origines et la première diffusion du christianisme. Cette division est excellente en elle-même; mais les idées développées par l'auteur sont fausses pour la plupart. Cela est évident *a priori*, car rien, dans les évangiles, et dans les Actes des apôtres, n'autorise qui que ce soit à rattacher la vie du Sauveur et les débuts du mouvement chrétien au socialisme.

Assurément, M. Maurenbrecher est dans le vrai, lorsqu'il proteste à son tour contre la théorie de Kalthoff, et

---

1. *Von Nazareth nach Golgotha, Untersuchungen über die weltgeschichtlichen Zusammenhänge des Urchristentums*, in-8, Berlin, 1909; *Von Jerusalem nach Rom, Weitere Untersuchungen...*, in-8, Berlin, 1910. Un troisième volume, *Von Nero bis Konstantin*, est annoncé pour 1911. L'auteur est actuellement professeur à Erlangen.

qu'il refuse de regarder le christianisme comme une sorte de « création anonyme », qui proviendrait d'organisateurs inconnus et à laquelle la légende aurait ensuite donné Jésus comme fondateur. Mais, s'il a raison de dire qu'il n'est pas possible d'expliquer la religion chrétienne par le bouddhisme, par le babylonisme, par une agitation prolétaire, etc., il commet lui-même une faute très grave, lorsque, tout en admettant que Jésus a existé, il affirme que ce n'est pas lui qui a formulé les idées chrétiennes, ni fondé le christianisme.

Jésus, d'après M. Maurenbrecher, aurait été un simple docteur juif, nullement le Messie. Le christianisme « est l'association d'un mythe dont les racines sont très anciennes et du souvenir d'un homme très réel[1] » : tel est le résumé de la thèse de notre auteur. Il se propose un double but : 1° rechercher ce que fut la personnalité de Notre-Seigneur, en séparant, dans les évangiles, les éléments historiques, très peu nombreux, des infiltrations mythiques, qui ont pénétré presque partout; 2° déterminer la nature exacte de la mythologie qui a rattaché à la personne de Jésus la fondation de la religion nouvelle. Sur le premier de ces deux points, M. Maurenbrecher est l'émule des théologiens libéraux, bien qu'avec des nuances assez importantes. Jésus, dit-il, ne s'est jamais présenté lui-même comme le Messie ; il s'est borné à prédire la venue prochaine du « Fils de l'homme », avec lequel il n'a absolument rien de commun. Ce sont les apôtres qui, après s'être imaginé qu'il était ressuscité, lui appliquèrent directement ce titre. Or, la notion du « Fils de l'homme » n'est pas autre chose qu'un mythe, duquel est sorti le christianisme tout entier, et qui ne diffère pas de celui du Dieu Sauveur, dont nous parleront plus loin les évolu-

---

1. *Von Nazareth nach Golgatha*, p. 151.

tionnistes. Mais, tandis que ceux-ci recourent surtout à Adonis, à Attis et aux autres légendes païennes pour établir leur système, M. Maurenbrecher a le bon esprit de ne guère quitter le domaine du judaïsme, pour expliquer la naissance de l'Église.

Ses théories sociales se font jour de la façon la plus curieuse dans ses deux volumes, mais aussi de la manière la plus anti-scientifique, surtout dans le chapitre intitulé : « L'Évangile des pauvres »[1]. Jésus aurait rêvé une rédemption : non toutefois celle qu'on rattache habituellement à son nom, mais une rédemption sociale, pour ne pas dire une rédemption socialiste, bien qu'il n'ait pas été lui-même ce qu'on nomme un « organisateur social ». On nous fait connaître sa théorie sous ce rapport : « Rien d'économique et de politique n'entrait dans les pensées de Jésus. Toute sa politique consistait dans l'opinion que le ciel allait bientôt s'ouvrir, et que le Sauveur apparaîtrait. Ce qu'il proposait au point de vue économique était le contraire de toute organisation régulière. Il voulait que tous les hommes fussent sans possessions, et il leur interdisait en même temps le travail ; ils devaient mettre leurs mains dans leur sein, et attendre qu'une petite table fût dressée pour eux quelque part. Il n'était pas un prolétaire dans le sens moderne de l'expression, et il est encore moins permis de dire que, s'il vivait aujourd'hui, il appartiendrait au parti *social-démocrate*. D'après sa position économique, il serait plutôt comme un *lazzarone* napolitain. Mais cela non plus n'exprime pas sa vraie nature[2]... »

C'est ainsi qu'on ne rougit pas de travestir la personne sacrée de Jésus-Christ et sa doctrine divine. De quel droit

1. *Von Nazareth...*, p. 135-215.
2. *Ibid.*, p. 197.

porte-t-on un tel jugement sur Notre-Seigneur, qui a toujours pratiqué et prêché l'action virile, courageuse ? Mais Messieurs les rationalistes commencent par se créer un système religieux tout personnel; puis ils l'appliquent aux évangiles à la manière de Procuste, en retranchant ce qui leur déplaît.

Naturellement, dans son second volume, M. Maurenbrecher insiste sur le « communisme » de l'Église primitive. Quelle violence ne faut-il pas faire à nos saints livres, pour découvrir en Jésus et dans les premiers chrétiens, des « tendances socialistes », des « instincts de prolétaires », d'après le sens actuel de ces locutions[1] !

L'école « ultra-radicale » a aussi ses représentants en France. Nous n'en mentionnerons que trois, à titre d'exemple : MM. Jules Soury, Ernest Havet, Gustave Lejeal. Le premier[2] écrivait, il y a environ trente ans, un livre que nous avons le droit d'appeler infâme[3], où il affirme que Jésus-Christ était atteint de folie, de la folie la plus marquée. Pour le démontrer, il prétend n'avoir « fait que saisir et noter les principaux traits de l'image de Jésus que nous présentent les évangiles. » L'assertion serait souverainement ridicule, si elle n'était en outre odieusement sacrilège. Aujourd'hui, dit-il, pour l'historien formé à l'étude

1. Durant l'année 1910, M. Maurenbrecher a aussi publié (à Berlin) trois brochures in-8, dans lesquelles le même esprit de doute, de destruction arbitraire et de fausse reconstruction se donne un très libre cours. La première, *Der geschichtliche Jesus*, associe étrangement les théories de l'école protestante libérale à celles du socialisme, à la façon des deux volumes dont nous venons de rendre compte ; la seconde, *Auferstehungsgeschichten*, range dans la catégorie des mythes le grand miracle de la résurrection du Sauveur ; la troisième, *Weihnachtsgeschichten*, fait de même pour l'histoire de la sainte Enfance.

2. Né à Paris, en mai 1842, attaché pendant quelque temps à la Bibliothèque nationale, puis chargé de cours à l'École des Hautes-Études.

3. *Jésus et les Évangiles*, in-12, 2e édit., Paris, 1878.

des sciences naturelles, Jésus n'est plus, comme la plupart des grands hommes, qu'un « problème de psychologie morbide » (p. 34). La foi de Jésus en son caractère messianique est « une conception délirante » (p. 56). — Assez !... Nous n'écrivons point ces pages pour enregistrer des blasphèmes. On assure que M. J. Soury, revenu à de meilleurs sentiments, s'est notablement rapproché des idées chrétiennes ; dans ce cas, il est revenu de bien loin.

M. E. Havet[1], « nourri et pénétré de Voltaire dès l'enfance, » comme il nous l'apprend lui-même, et devenu radicalement irréligieux dans son âge mûr, publia en 1863 une brochure intitulée « Jésus dans l'histoire, Examen de la vie de Jésus par M. Renan[2] », dans laquelle, après avoir fait l'éloge du séminariste apostat, il lui reproche de n'être pas allé assez loin sous le rapport de la négation. Il se réservait de faire lui-même cette marche en avant dans son grand ouvrage, « Le christianisme et ses origines »[3]. Sa théorie, qui n'a d'ailleurs rien d'original et que maint auteur allemand avait préconisée avant lui, consiste à affirmer que le christianisme émane en droite ligne de l'hellénisme, de la philosophie grecque, en vertu d'une évolution dont nous aurons à nous occuper bientôt. A la page 488 du tome III, nous lisons cette ligne très expressive : « Nous ne sommes jamais bien sûrs qu'un trait rapporté dans l'évangile soit authentique. » Le chapitre Ier du tome IV, consacré à la « critique des récits sur la vie de Jésus[4] », accentue cette pensée, et nous certifie

---

1. Né à Paris, en 1813, mort en 1889. Après avoir été chargé de divers enseignements littéraires, il fut nommé, en 1886, professeur d'histoire religieuse à l'École des Hautes-Études.

2. In-12, Paris. Extrait de la *Revue des Deux Mondes*.

3. 4 vol. in-8, Paris, 1871-1884.

4. Il a aussi été publié tout d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1881. Nous en avons donné une appréciation dans nos *Essais d'exégèse*, in-12, Paris, 1884, p. 187 et suiv.

qu'un seul fait évangélique mérite notre créance : savoir, que « Jésus a été mis en croix sous Tibère, par l'ordre du procurateur Ponce-Pilate. » Si ce fait est absolument incontestable, ce n'est point parce qu'il a été consigné dans les quatre évangiles, mais parce que Tacite a pris la peine de le mentionner dans ses *Annales*. La conversion de Saul inspire les réflexions suivantes à M. Havet : « Tout en s'expliquant cette conduite de Paul, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle paraîtrait bien extraordinaire aux croyants (aux chrétiens actuels), si, par une sorte de grâce d'état, ils ne lisaient les textes sacrés avec un respect banal qui les empêche de faire attention à ce qu'ils lisent » (p. 92). Le reste à l'avenant. Et plus loin : « Le christianisme n'a pas d'auteurs, non plus que la révolution française ; ces grands mouvements se font tout seuls, et par les premiers venus » (p. 95). Le don des langues consistait en un « baragouin mystique » (p. 164). « Ce qui nous frappe avant tout » dans les synoptiques, « c'est la crédulité superstitieuse dont ils sont profondément pénétrés. Des maladies invétérées ou incurables se guérissent... par un attouchement ou une parole... Tout cela est puéril » (p. 233) [1].

Nous ignorons ce qu'est M. Gustave Lejeal ; mais, à son tour, il a dépassé toute mesure, dans deux articles confiés par lui à une publication périodique aussi éphémère que violente [2]. Ses pages sont peu nombreuses [3], mais les aberrations les plus révoltantes y abondent. Les évangiles sont, pour M. Lejeal, une littérature sans valeur ; il les qualifie

1. Voir dans la *Revue des Questions historiques*, n° d'avril 1886, p. 585-592, une brève réfutation des erreurs de M. Havet. Celui-ci a eu pourtant le bon goût de protester contre la thèse grossière de M. Jules Soury, dont il récuse « le diagnostic » (t. IV, p. 488-491).

2. *L'humanité nouvelle, Revue internationale*, Paris, 1898-1899.

3. « Celse et Jésus », année 1898, pp. 170-180 ; « Histoire naturelle de Jésus », année 1899, p. 56-71.

dédaigneusement de « légende évangélique », reproche à leurs auteurs, ou plutôt à leurs « rédacteurs », de manquer de sincérité. Il les rejette donc entièrement. Voulant toutefois exposer ce qu'il nomme « l'histoire naturelle de Jésus », il a recours à trois sources étrangères, qui ont à ses yeux le mérite de fournir des renseignements authentiques.

Son premier document, c'est le « Discours véritable » de Celse, qui nous a été conservé presque en entier par Origène [1]. Il reconnaît que le païen Celse, lorsqu'il parle de Jésus-Christ, est « passionné, haineux,... plein de préventions », de sorte qu'il est difficile « de croire à son impartialité [2]. » Il ne craint pas cependant de le prendre pour guide, le trouvant « logique dans tout son contexte » et voyant dans son œuvre — dans sa haine, sans doute, qu'il semble partager — « une garantie de véracité ». Il nous répugne, comme il répugnerait à nos lecteurs, d'entrer dans le détail des vilenies communes à Celse et à son admirateur. Il suffira de dire qu'après Celse, lequel imitait en cela les calomnies infâmes des rabbins, M. Lejeal ose affirmer que la naissance de Jésus aurait été irrégulière. Pour ce motif, « sa vie fut pénible dans son enfance et matériellement difficile dans l'adolescence. Il fut forcé d'aller chercher sa subsistance au loin, à Alexandrie d'Egypte [3]. » Là, « il s'attacha à l'école judéo-grecque de Philon, ou peut-être à l'institut des Thérapeutes, qui en synthétisait toutes les tendances mystiques. »

Là-dessus, notre auteur met Celse de côté et puise dans un second écrivain païen, Suétone, un renseignement d'un

1. Voir L. Gondal, *La provenance des évangiles*, in-12, Paris, 1898, p. 82-93.
2. *L'Humanité nouvelle*, 1898, p. 170.
3. *Ibid.*, 1899, p. 67-68.

autre genre. Dans un passage justement célèbre [1], cet auteur dit que l'empereur Claude chassa de Rome les Juifs, qui, à l'instigation de « Chrestus », excitaient des troubles perpétuels [2]. Il est évident que Suétone a commis ici une triple erreur [3] : *Chrestus* au lieu de *Christus* ; le Christ au lieu des chrétiens ; les chrétiens faussement mis en cause ; mais, bien qu'il ait contre lui tous les historiens et tous les littérateurs, M. Lejeal maintient le nom personnel et voit ici la preuve que Jésus séjourna quelque temps à Rome. Dans le milieu mystique des Thérapeutes, il avait fait de rapides progrès. « Il mérita bientôt de ses coreligionnaires le titre grec de *Chrestos*, le Bon... Il se trouva prêt pour la mission et la prédication. Soit spontanément, soit sur l'ordre d'un supérieur, il fut destiné à une grande œuvre, à aller porter à Rome la bonne parole. Il arriva dans la ville éternelle vers 48 ; il avait 29 ans. »

Maintenant, c'est Josèphe qui devient l'informateur principal de M. Lejeal. L'historien juif mentionne un « charlatan égyptien » qui, à la tête de 30.000 partisans, allait faire irruption dans Jérusalem, lorsque Ponce-Pilate s'avança contre lui et le défit. Jésus, revenu de Rome en Galilée, fut un agitateur religieux du même genre ; qui sait même s'il ne faut pas le confondre avec ce « charlatan ? » Lui aussi, en effet, il accomplit des prodiges ; lui aussi, il conduisit plusieurs fois ses disciples au désert ; lui aussi, « il avait son quartier général au mont des Oliviers. » Finalement, il tomba entre les mains de ses ennemis, et subit le dernier supplice.

C'est ainsi qu'on prétend reconstituer, au moins dans ses grandes lignes, la vie adorable de Jésus. On se demande

---

1. *Vita Claudii*, chap. xxv.
2. *L'Humanité nouvelle*, année 1899, p. 68-69.
3. Voir notre opuscule *L'existence historique de Jésus*,... Paris, 1909, p. 39-40.

comment il est possible de s'aveugler soi-même volontairement à un tel point.

Et les Anglais, d'ordinaires si prudes, fourniront-ils aussi des adhérents à l'école éclectique « ultra-radicale » ? Hélas ! ils ne seront ni les derniers à s'y introduire, ni les plus réservés dans leur langage. Nous en avons pour témoins : Huxley, pour lequel la délivrance des possédés gadaréniens (Matth., **8**, 28-34) devient — qu'on nous pardonne cette citation grossière — « l'affaire des cochons de Gadara »[1] ; Théodore Parker, qui n'a pas rougi d'écrire : « Si le christianisme est vrai, il ne le serait pas moins dans le cas où Hérode, ou bien Catilina, en aurait été le fondateur ; bien plus, quelles que soient toutes les imperfections morales de Jésus,... sa doctrine religieuse n'en est pas affectée[2] » ; M. Charles T. Gorham, qui dit de son côté[3] : « La critique moderne a décidé qu'on ne peut pas se fier le moins du monde aux évangiles... Elle semble même justifier ce doute : Peut-on découvrir en eux quelque élément auquel on puisse ajouter foi ? » ; le Dr F. C. Conybeare, qui, dans son livre « Mythe, Magie et Morale[4] », enseigne que le Nouveau Testament s'occupe de deux personnes distinctes, dont l'une est fictive et l'autre réelle : celle-là est le Christ, et celle-ci Jésus ; c'est Saul de Tarse qui a inventé le Christ fictif, le Christ des évangiles et de l'Église.

---

1. Voir W. Rob. Nicoll, *The Church's One Foundation*, p. 11. Huxley, Thomas-Henry, né le 4 mai 1825, mort le 29 juin 1895, fut longtemps professeur à l'école des sciences de Londres, puis à l'université d'Edimbourg ; biologiste très savant, il est encore plus connu comme farouche ennemi du christianisme.

2. Parole citée par J. Warschauer, *Jesus or Christ ?* in-12, Londres, 1909, p. 17. Th. Parker (1810-1860) était un théologien américain aux idées très hardies.

3. *The Transformation of Christianity*, p. 14-15.

4. *Myth, Magic and Morals, a Study of christian Origins*, in-8, Londres, 1908, 2e édit. en 1910.

Ce dernier écrit mérite, par sa violence même, un compte rendu plus détaillé. L'auteur[1] se pose ce problème : Si l'on retranche du christianisme primitif tout ce qui est mythe et magie, reste-t-il autre chose que la morale dite chrétienne? Sa conclusion paraît être qu'il ne reste rien du tout, car, s'il touche à l'enseignement moral de Jésus, c'est d'une manière très superficielle et pour lui trouver des défauts. Par *mythes*, M. Conybeare entend ce que les ethnologistes nomment d'ordinaire « légendes » ; il affirme qu'ils pullulaient au début du christianisme et qu'ils ont pénétré par masses compactes dans les évangiles. Par *magie*, il désigne en somme les rites sacrés et les pratiques religieuses tels que le baptême, l'eucharistie, les autres sacrements : rites et pratiques qui auraient eu la superstition pour source principale et qui se rangeraient, par les effets qui leur sont attribués, dans la classe des phénomènes magiques.

Voici un spécimen de son langage[2] : « Les fables du jardin d'Eden, du serpent qui parle, du Dieu vindicatif qui punit ses propres créatures parce qu'elles désirent la science, de Noé et de l'arche, fournissent-elles quelque lumière (à l'humanité) ? Sont-elles plus respectables que le mythe de Prométhée enchaîné au rocher par Zeus, pour avoir révélé aux hommes l'usage du feu ? Cependant, c'est sur des fables de ce genre qu'est basée la doctrine de la rédemption humaine, telle qu'elle est formulée par Paul et promulguée dans les catéchismes. »

On va loin avec de pareilles assertions, et en effet, comme le démontre M. le professeur Sanday dans une

---

1. Professeur à l'université d'Oxford, qui était regardée, récemment encore, comme la forteresse inexpugnable de l'orthodoxie anglicane, mais que le rationalisme avancé a déjà fortement entamée. Le livre du Dr Conybeare a été publié par les soins de la *Rationalistic Press Association*, qui fait une propagande anti-chrétienne très active.

2. Voir *The Hibbert Journal*, n° de juillet 1909, p. 941.

brochure spécialement composée pour réfuter son audacieux collègue [1], les arguments de M. Conybeare « vont aussi bien contre le théisme que contre le christianisme... Le résultat positif de son livre, c'est le néant, et moins que le néant. C'est le *rationalismus vulgaris* le plus complet, tel qu'il existait aux premières années de la Révolution française, tel qu'il n'a jamais existé auparavant ni depuis lors. » Ajoutons que le style de M. Conybeare est parfois aussi violent que ses idées.

M. Joseph May, de Philadelphie, se propose comme tant d'autres, dans son petit volume « Miracles et mythes du Nouveau Testament [2] », de « dévoiler le vrai Jésus historique », de « dégager sa haute et unique personnalité des associations encombrantes dont la crédulité des âges et une piété mal réglée l'ont chargée, au point de cacher sa vraie physionomie » et d'altérer profondément son efficacité morale et spirituelle. Un temps considérable sera nécessaire, paraît-il, pour opérer « cette œuvre de réhabilitation », dont « les résultats ne seront jamais aussi nets et aussi précis qu'on pourrait le désirer. »

M. May commence sa petite étude par les miracles évangéliques, auxquels il adresse le compliment de les regarder comme l'exemple le plus parfait, le plus relevé de ce que l'histoire religieuse nous offre sur le domaine du miraculeux. Il les condamne et les rejette néanmoins, comme n'étant plus à la hauteur de la science actuelle, qui les juge à bon droit « insignifiants » et impossibles. Il n'y eut rien de surnaturel dans la personne et dans les œuvres de Jésus-Christ. « La meilleure révélation de la divinité consiste dans l'harmonie gigantesque de l'univers

1. *A new Marcion*, in-8, Londres, 1909.
2. *Miracles and Myths of the N. T.*, in-18, Londres, 1908.

(p. 4). » Les évangélistes sont des écrivains honnêtes ; mais ils se sont trompés, en attribuant à Jésus des actes extraordinaires (p. 65). Ils le regardaient comme le Messie : en cela réside la cause de leurs erreurs. On peut donc « retrancher les miracles de la vie du Sauveur, à son plus grand avantage », et au nôtre aussi (p. 19). La résurrection est un mythe ; « elle n'est qu'une partie du tissu miraculeux qu'un âge crédule, dénué de science, a tissé... dans l'histoire de sa vie et de sa mort (p. 65). » Malgré sa supériorité indéniable sur toutes les religions, le christianisme « tel qu'il est prêché autour de nous, est une mythologie véritable. Sa doctrine centrale est, dans le sens le plus strict, un pur mythe (p. 99) », et cette doctrine, c'est la divinité de Jésus-Christ. Le portrait que M. May trace ensuite de Notre-Seigneur (p. 124-144) ne diffère que par quelques nuances de ceux des théologiens libéraux allemands.

M. R. Roberts, qui s'intitule « ministre congrégationaliste », a publié dans la Revue anglaise *The Hibbert Journal*[1], un article ultra-radical, « Jésus ou le Christ ? » qui a eu un grand retentissement en Angleterre, car Jésus-Christ et les évangiles y sont traités de la façon la plus déplorable. Entre autres choses, nous y lisons les affirmations suivantes : « Les différentes parties du Nouveau Testament sont, en somme, des récits supposés de la vie et de l'enseignement de Jésus, ou bien des théories de divers genres bâties sur ces récits. Mais ni les récits ni les théories ne sont Jésus-Christ (p. 352). » « La littérature apostolique ignore le Jésus des évangiles », ce qui « n'est pas peu déconcertant (p. 357-358). » « Un Juif instruit serait familiarisé avec la plupart des paroles attribuées à

1. N° de janvier 1909, p. 352-369.

Jésus-Christ (p. 358). » Au sujet de « cet être unique, qui est venu (dans le monde) comme la révélation inépuisable et dernière du Dieu infini, — bien plus, qui était lui-même vrai Dieu de vrai Dieu, — nous n'avons que ces comptes-rendus maigres, évasifs (les évangiles), qui mettent (le lecteur) au supplice de Tantale (p. 359). » Jésus partageait les erreurs de ses contemporains au sujet des démons ; or, s'il a cru à ces « fables », comment pouvait-il être le Sauveur du monde[1] ? Il est de beaucoup dépassé sous le rapport intellectuel par Socrate, Platon, Périclès. Sa morale même est très imparfaite (p. 363). Il recommande l'aumône ; mais celle-ci présuppose une injustice sociale. Il approuve la subordination des sexes, qui implique « une énorme iniquité (p. 364). » « Presque tous les chapitres des évangiles manifestent en lui des imperfections (p. 365). » Bref, « identifier Jésus avec le Christ, c'est faire de Dieu un être qui est tout-puissant et souvent limité en puissance, qui sait toutes choses et qui est borné en connaissances, qui est infiniment bon et dénué de bonté... C'est une plate contradiction. »

MM. G. K. Chesterton et J. H. Moulton lui ayant riposté dans la même Revue[2], M. Roberts leur répliqua dans un second article[3], où il reproduit, en les exagérant encore, les même insanités. Il ne craint pas de dire, en terminant : « Si, dans l'évolution inévitable d'un avenir qui n'est pas éloigné, Jésus aussi disparaissait du nombre des com-

---

1. Revenant plus bas (p. 365) sur ce même point, M. Roberts établit le dilemme suivant : « Si Jésus n'a pas cru que la possession démoniaque était une erreur, sa science était en défaut. S'il l'a su, et s'il a connu également l'usage qu'on ferait de son exemple pendant plus de mille ans après lui, son acquiescement devient une imperfection morale encore plus embarrassante que l'imperfection intellectuelle... S'il était Dieu, il aurait dû savoir que l'opinion de ses compatriotes au sujet des démons était fausse. »

2. *The Hibbert Journal*, n° de juillet 1909, p. 746-766.

3. *Ibid.*, n° d'octobre 1909, p. 83-101.

plètes certitudes, les hommes ne cesseraient pas d'être religieux[1]. »

Par les soins du directeur du *Hibbert Journal*, le dilemme « Jésus, ou le Christ ? » — c'est-à-dire : qui choisir? l'homme Jésus, ou le Christ Jésus ? — fut discuté dans un gros volume, qui porte précisément ce titre : *Jesus or Christ*[2] *?*, et dans lequel une vingtaine d'auteurs, aux tendances théologiques les plus diverses (entre autres, les théologiens libéraux allemands Henri Weinel et P. W. Schmiedel ; les professeurs anglais Percy, Gardner, Henry Jones, J. C. Carpenter et James Drummond ; le professeur américain B. W. Bacon ; l'évêque anglican Ed. Talbot), donnèrent leur avis sur la question proposée. C'est là ce que les Anglais nomment un *symposion* : étrange banquet, où les mets les plus variés sont servis. Hélas ! les viandes étaient souvent empoisonnées dans le cas actuel, car, pour les deux tiers au moins des auteurs qui répondirent à l'appel de la Revue, Jésus n'est pas autre chose qu'un *mere man*, un homme ordinaire, « un être humain », comme s'exprime le Dr Weinel. Cependant, ils protestent à peu près tous contre les assertions extravagantes de M. Roberts[3].

Comme on le leur a dit avec beaucoup d'à-propos, poser la question sous cette forme : « Jésus ou le Christ ? » c'est comme si l'on disait : « Napoléon ou Bonaparte ? » Je puis, continue l'auteur de cette réflexion, « saisir une nuance entre les termes ; mais je n'arrive pas à comprendre

---

1. *L. c.*, p. 301.
2. Gr. in-8, Londres, 1909.
3. Voir une bonne réfutation des articles de ce dernier, et de la partie la plus malsaine du livre *Jesus or Christ?* dans *The Expository Times*, n° de janvier 1910, p. 149-154. Dans le volume en question, M. R. S. Campbell va jusqu'à dire : « Parler de Jésus comme d'un homme parfait au point de vue moral est chose absurde ; l'appeler sans péché est chose pire encore. »

qu'on essaie de démontrer que Bonaparte était plein d'esprit, tandis que Napoléon était stupide, ou que Bonaparte était un lâche, tandis que Napoléon était très brave... Si (en Jésus-Christ) les deux personnes n'en forment pas une seule, je cesse de m'intéresser à l'une et à l'autre. L'une d'elles est un rabbin obscur, comme Hillel, et l'autre est un mythe, comme Hercule[1] ».

Dans les pays de langue anglaise, on nie parfois, tout aussi bien qu'ailleurs, l'existence historique de Jésus-Christ : nous en avons une preuve palpable dans la publication récente de plusieurs ouvrages à scandale. M. John Robertson a composé deux de ces écrits : d'une part, « Le christianisme et la mythologie » ; de l'autre, « Les chrétiens païens[2]. » Il y affirme que Jésus n'est qu'un personnage mythique, et que le christianisme est formé en grande partie d'éléments fournis par le mithraïsme, le krischnaïsme et divers autres cultes païens. Quelques détails méritent d'être cités à part. La couronne d'épines est un mythe, dont le motif a été emprunté au nimbe du

1. *The Hibbert Journal*, juillet 1909, p. 800. Sur l'invitation personnelle du directeur de cette Revue, M. Loisy a porté aussi, à sa manière sentencieuse et dans son style d'oracle, son jugement sur l'alternative « Jésus ou le Christ ? » Voir le n° d'avril 1910, p. 473-487. Il plaide selon sa coutume le pour et le contre, lance des aphorismes, des compliments, des reproches aussi, tantôt à droite, tantôt à gauche ; puis il établit sa théorie bien connue, qui est au fond celle des théologiens libéraux d'Allemagne. Il suffira d'en citer quelques lignes : « Le dogme élaboré dans les premiers siècles chrétiens n'est pas la simple expression de ce que Jésus pensait être et de ce qu'il a regardé comme sa mission providentielle », mais « une interprétation, progressivement construite, de la tradition primitive, et des sentiments de la foi, au moyen d'éléments pris des antiques religions et des sagesses de l'Orient et de la Grèce. » *L. c.*, p. 473.

2. *Christianity and Mythology*, in-8, Londres 1900, 2e édit. en 1910; *Pagan Christs, Studies in comparative Hierology*, in-8, Londres, 1903. M. J. Robertson, né le 13 novembre 1856, a écrit et donné des conférences sur des sujets très divers. Sa doctrine théologique ne l'a pas mis en honneur.

dieu-soleil. Au passage Matth., **21**, 5-7, il est raconté que Jésus entra en triomphateur dans Jérusalem, monté sur l'ânon et accompagné de l'ânesse. C'est là visiblement, paraît-il, une réminiscence du mythe de Dyonisos (Bacchus), lequel, privé de sa raison par Junon, rencontra deux ânes dans ses courses folles, monta sur l'un d'eux, traversa ainsi un vaste marécage ou une rivière, et atteignit le temple de Dodone, où il recouvra ses sens. L'auteur ajoute que Bacchus symbolise dans cette circonstance le soleil à son zénith. L'entrée de Jésus à Jérusalem signifie donc que ce « dieu-soleil » (Jésus) est « à son faîte de gloire le plus élevé et arrivé à sa destinée [1]. » Il est inutile d'apprécier de pareilles théories.

Un professeur de mathématiques américain, M. William-Benjamin Smith [2], a publié de son côté — en Allemagne, parce qu'il ne trouvait pas d'éditeur dans son pays — un volume intitulé « Le Jésus antérieur au christianisme [3] », où il prétend aussi démontrer que Jésus-Christ n'est pas autre chose qu'une idée, qu'un être abstrait, qui n'a jamais eu d'existence personnelle [4].

---

1. Voir J. Warschauer, *l. c.*, p. 47-55 ; E. Carpenter, *The first three Gospels*, 4ᵉ édit., p. 331-338.

2. Né le 26 octobre 1850 : professeur à l'université Tulane, dans la Louisiane, depuis 1894.

3. *Der vorchristliche Jesus, nebst weiteren Vorstudien zur Entstehungsgeschichte des Urchristentums*, in-8, Giessen, 1906.

4. Voir notre brochure *L'existence historique de Jésus...*, p. 26-28. — Nous n'avons point à nous occuper ici d'une manière détaillée des élucubrations publiées par les Juifs contemporains au sujet de Notre-Seigneur. On trouvera les plus récentes, calquées sur les théories rationalistes, dans la *Jewish Encyclopedia* de New-York, t. VII, au mot « Jésus-Christ ». Quant à leurs anciens blasphèmes, ils viennent d'être en partie reproduits par le Dʳ Samuel Krauss (né le 18 février 1866, en Hongrie, professeur d'hébreu à l'école normale israélite de Buda-Pesth, depuis 1894), dans l'ouvrage *Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen herausgegeben und erläutert*, Berlin, 1902, et dans l'article *Jesus in Jewish Legend* de la *Jewish Encyclopedia*, t. VII, p. 170-173. — Voir aussi, Er. Bischoff, *Ein jüdisch-deutsches Leben Jesu*, broch. in-8,

6° *Conclusion.* — Voilà donc le Christ du protestantisme libéral, le Jésus de l'école éclectique et de son extrême gauche. Nous avons signalé ailleurs le caractère absolument arbitraire, prétentieux, anti-scientifique des principes de cette école[1]. Nous ne reviendrons pas ici sur l'inanité de ses affirmations; d'ailleurs elles sautent aux yeux de tout esprit qui n'est point égaré par les préjugés de la libre-pensée. Cette école s'adjuge volontiers le titre

---

Leipzig, 1899, et, dans un sens apologétique, Heinrich Laible (prof. à Rothenbourg), *Jesus Christus im Thalmud*, in-8, Leipzig, 1891, 2e édit. en 1900; l'auteur se propose de démontrer aux Juifs modernes la fausseté absolue des infamies rabbiniques en ce qui concerne Jésus-Christ. Tout récemment a paru l'ouvrage analogue de M. Hermann Strack, *Jesus, die Häretiker und die Christen nach den ältesten jüdischen Angaben*, broch. in-8, Leipzig, 1910. Les allégations aussi odieuses que superficielles de M. Salomon Reinach sur Jésus-Christ et les origines du christianisme, dans son *Orpheus, Histoire générale des religions*, in-12, Paris, 1909, p. 315 et suiv., ont été réfutées par Mgr Batiffol, *Orpheus et l'évangile, Conférences données à Versailles*, in-12, Paris, 1910, et par le P. Lagrange, *Revue biblique*, 1910, p. 129-141, et *Quelques remarques sur l'Orpheus*, in-12, Paris, 1910. L'article du Rév. R. T. Herford, *Christ in Jewish Literature*, dans J. Hastings, *Dictionary of Christ and the Gospels*. t. II, p. 876-882, contient des renseignements excellents sur l'attitude des Juifs à l'égard de Jésus, depuis le premier siècle chrétien jusqu'à nos jours. — Un Israélite aux allures libérales, qui jouit d'une assez grande notoriété en Angleterre, M. Claude Montefiore (né à Londres en 1858, président de l'association anglo-juive, auteur de nombreux écrits), vient de publier un ouvrage intéressant, quoique très rationaliste, sur les évangiles synoptiques, *The synoptic Gospels, with an Introduction and a Commentary*, 3 vol. in 8, Londres, 1910. Il y exprime l'espoir que la religion de l'avenir consistera en un « judaïsme développé et purifié », et il désire que le nom de Jésus, c'est-à-dire, de « celui qui a été peut-être le plus grand des docteurs, certainement l'un des plus puissants et des plus influents », ne soit pas exclu de ce judaïsme perfectionné. A cela, un autre écrivain juif, M. Friedländer, s'est empressé de répondre (dans le premier numéro de la *Jewish Review*, Londres, 1910) qu'il est surpris du respect et de l'affection que M. Montefiore a manifestés à l'égard de Jésus, car le judaïsme traditionnel le considérera toujours comme l'un de ses pires ennemis. Plus récemment encore, M. Montefiore a fait paraître une étude sur l'enseignement de Notre-Seigneur, *Some Elements of the religions Teaching of Jesus according to the Synoptic Gospels*, in-8, Londres, 1910.

1. *L'évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains*, p. 112-120.

de « critique » ; nous renvoyons donc ses membres à la page suivante, écrite par un théologien qui appartient au protestantisme orthodoxe : « La critique des évangiles ne fournit pas une page glorieuse dans les annales de l'esprit humain. Peut-être ne s'est-elle jamais déshonorée d'une manière si honteuse que par la façon ignoble dont elle a traité, dans notre siècle, les hommes fidèles auxquels Jésus avait dit : Vous serez mes témoins... Jamais des documents historiques n'ont été traités avec une aussi grande frivolité et avec une aussi grande injustice que les évangiles. Si une chose porte en elle-même son propre jugement, c'est bien la méthode soi-disant critique, en vertu de laquelle on a déchiré les évangiles en plusieurs pièces, tantôt rejeté et tantôt reconnu d'un air protecteur l'authenticité de l'un ou de l'autre d'entre eux, opposé celui-ci à celui-là d'une manière versatile, estimé leur valeur avec une orgueilleuse suffisance et un manque de pénétration (à la lettre, une myopie) incroyable, traité leurs auteurs comme des écoliers qu'on a, d'autres fois, soupçonnés comme des imposteurs, tournés en ridicule et humiliés comme des insensés. Les observateurs sincères ne passent pas sans rougir devant ces monuments de la honte scientifique... Les initiés savent à quel point est émoussée la hache avec laquelle on a essayé d'abattre les arbres, si anciens et si vivants, qui sont les évangiles ; ils savent qu'aujourd'hui encore, ils sont debout comme auparavant. De toutes ces attaques (ces arbres) n'ont gardé que quelques légères blessures de l'écorce, et à peine cela. Partout la hache a glissé, sans pouvoir pénétrer [1]. »

---

1. G. Stosch (né le 2 septembre 1861, actuellement *Oberpfarrer* ou pasteur de premier rang), *Die Augenzeugen des Lebens Jesu*, Gütersloh, 1895, p. 4-5. Il sera bon d'indiquer aussi quelques réfutations récentes des théories libérales. 1° Auteurs catholiques : Karl Braig, prof. de dogme à Fribourg-en-Brisgau, *Modernstes Christentum und*

III. — L'ÉTUDE DU JUDAÏSME CONTEMPORAIN DE JÉSUS ET DU CHRISTIANISME PRIMITIF.

Le lecteur s'en souvient sans doute, cette étude est, d'après M. H. Weinel, la troisième de celles auxquelles les critiques rationalistes doivent se livrer *con amore*, pour apprendre à mieux connaître les évangiles et la vie de

---

moderne Religionspsychologie, in-4, Fribourg-en-Brisgau, 2e éd., 1907 ; Dr A. Seitz (professeur à la Faculté de théologie catholique de Munich), *Das Evangelium vom Gottessohn, eine Apologie der wesentlichen Gottessohnschaft Christi gegenüber der Kritik der modernsten deutschen Theologie*, in-12, Fribourg-en-Brisg., 1908 ; *Jesus Christus, Vorträge auf dem Hochschulkurs zu Freiburg im Breisgau gehalten*, von K. Braig, G. Hoberg, C. Krieg, S. Weber (professeurs à Fribourg-en-Brisgau), und G. Esser (prof. à l'université de Bonn), in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1908 ; Dr J. Rohr (professeur de théologie à l'université de Breslau), *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*, broch. in-8, Munster-en-Westphalie, 3e éd., 1908. — 2° Auteurs protestants orthodoxes : André Arnal (professeur d'exégèse du N. T. à la Faculté de théologie protestante de Montauban), *La personne du Christ et le rationalisme allemand contemporain*, in-8, Paris, 1904 ; F. Hering, *Wider das Jesusbild der religionsgeschichtlichen Volksbücher*, broch. in-8, Halle, 1905 ; R. A Grützmacher (né en 1876, professeur de théologie à l'université de Rostock, depuis 1907), *Ist das liberale Jesusbild modern ?* broch. in-8, Berlin, 1907, et *Gegen den religiösen Rückschritt*, broch. in-8, 1910 (voir surtout les pages 37-95) ; W. R. Nicoll, *The Church's One Foundation, Christ and Recent Criticism*, in-12, Londres, 3e éd., 1908 ; J. Warschauer, *Jesus or Christ ?* in-12, Londres, 1909 : Ludwig Lemme (prof. de théologie à l'université de Heidelberg, depuis 1891), *Wer war Jesus ?* broch. in-8, Berlin, 1909 ; K. von Delbruck (pasteur protestant), *Das moderne Christusbild und die geschichtliche Wahrheit*, broch. in-8, Berlin, 1909 ; James Denney (né en 1856, prof. de théologie biblique au Collège de l'Eglise écossaise libre à Glasgow, depuis 1897), *Jesus and the Gospel : Christianity justified in the Mind of Christ*, in-8, Londres, 1909 : Hermann Jordan (né en 1878, prof. à l'université d'Erlangen), *Jesus im Kampfe der Parteien der Gegenwart*, broch. in-8, Stuttgartt 1907, et *Jesus und die modernen Jesusbilder*, broch. in-8, Berlin, 1909 ; J. Naumann, *Die verschiedenen Auffassungen Jesu in der evangelischen Kirche*, brochure in-8, Halle, 1909 ; K. Dunkmann (directeur du séminaire protestant de Wittenberg), *Der historische Jesus, der mythologische Christus und Jesus der Christ*, broch. in-8, Leipzig, 1910. — 3° Auteurs ultra-radicaux. En effet, ils ont beau jeu contre la critique libérale ;

Jésus[1]. Nous leur rendons volontiers cette justice, qu'ils ont travaillé *unendlich viel*[2], suivant l'expression du même auteur, pour arriver à mieux comprendre les relations réciproques du christianisme naissant et de la religion juive contemporaine. Mais que d'erreurs à signaler encore dans cette direction ! C'est précisément ici le point de transition entre l'étape éclectique et l'étape évolutionniste.

1° LE JUDAÏSME CONTEMPORAIN DE NOTRE-SEIGNEUR. — Certes, aux yeux des catholiques, et aussi des protestants orthodoxes, il existe une connexion des plus intimes entre l'Ancien Testament et le Nouveau. Notre-Seigneur Jésus-Christ est la fleur sublime qui s'est épanouie sur le tronc vieilli de Jessé. Il est le rédempteur promis par les prophètes, le Messie, et, en parcourant les pages sacrées de l'ancienne Alliance, on aperçoit à tout instant le fil d'or qui le rattache d'abord à toute histoire de l'humanité, puis spécialement à celle du peuple israélite. Son auguste et divine image, entrevue dès le « protévangile[3] », apparaît de plus en plus vivante, au fur et à mesure que se déroulent les oracles justement appelés « messianiques[4] ».

---

ils lui crient bien haut que son « Jésus » n'est nullement celui des évangiles, mais une pure fiction, et qu'elle n'a pas le droit de se poser en école de théologie chrétienne. Voir surtout A. Kalthoff, *Das Christus-Problem*, 1903 : *Die Entstehung des Christentums*, 1904 ; Carl-Albrecht Bernoulli (professeur à Bâle), *Christus in Heiligenlei*, broch. in-8, Iéna, 1906 ; W. von Schnehen, *Der moderne Jesuskultus*, broch. in-8, 1906. — 4° Plusieurs théologiens libéraux indépendants ont eux-mêmes protesté contre le portrait du Sauveur tel que l'a tracé leur école. Voir en particulier W. Wrede, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, in-8, Gœttingue, 1901 ; J. Wellhausen, *Einleitung in die drei ersten Evangelien*. Berlin, 1905 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, in-8, Tubingue, 1906.

1. Voir la page 135.

2. A la lettre : « infiniment beaucoup ».

3. Genèse, 3, 15.

4. Voir notre brochure, *L'Idée centrale de la Bible*, in-8, Lyon, 1888, ou le tome I de notre *Sainte Bible commentée*, Paris, 1888, p. 2-10, et

Oui, pour bien comprendre Jésus-Christ et son rôle, il faut étudier l'Ancien Testament.

Mais ce n'est point là le sens du désir exprimé par M. Weinel et ses amis. Suivant eux, la religion juive d'après l'exil, et en particulier de l'époque où vivait Notre-Seigneur, différait notablement de celle des temps passés, de celle de Moïse et des prophètes. C'est donc celle-là surtout qu'ils ont étudiée, pour se rendre compte des idées de Jésus, pour y chercher ce qu'il a dû leur emprunter, et pour affirmer que sa doctrine n'est qu'une évolution toute naturelle du judaïsme de son temps.

On l'a fort bien dit [1], dans l'Allemagne actuelle, ce « n'est plus au nom de l'invraisemblance rationnelle... qu'on ébranle les dogmes, c'est au nom de l'invraisemblance historique, empirique. Rien de surprenant, du reste : à mesure que la pensée philosophique détruisait la confiance de la raison en elle-même, le critère des négations devait être déplacé. L'invraisemblance rationnelle s'établit par une argumentation logique ; lorsqu'un théologien allemand flaire et dénonce une invraisemblance historique, il traduit une simple impression, prononce d'après son sens personnel, qui souvent diffère de celui des théologiens voisins. « Cela n'a pas pu se produire » : volontiers la critique protestante s'exprime de la sorte ; elle ne fait point une déduction qui alléguerait, en sa mineure, l'impossibilité métaphysique du surnaturel, et qui rallierait à sa conclusion tous les champions de cette mineure ; elle fait une induction, une interprétation, souvent arbitraire, de l'histoire. »

---

aussi Franz Delitzsch (1813-1890, exégète protestant remarquable), *Old Testament History of Redemption*, in-12, Edimbourg, 1881 ; Edouard Böhl (alors prof. à la Faculté de théologie protestante de l'université de Vienne), *Christologie des Alten Testaments*, in-8, Vienne, 1882.

1. Georges Goyau (né le 31 mai 1869, agrégé d'histoire), *L'Allemagne religieuse : le Protestantisme*, in-12, Paris, 1898, p. 91-92.

Cette parole s'applique d'une façon toute particulière au point qui nous occupe. Les théologiens libéraux d'Allemagne et leurs disciples ont souvent eu recours à des inductions et à des interprétations arbitraires, à propos du judaïsme contemporain de Notre-Seigneur.

1. *Les apocalypses juives.* — Mais il faut distinguer encore, car nos « critiques » se divisent et se contredisent sur une question importante de la religion juive à cette époque. Pendant longtemps on ne la connaissait, indépendamment des évangiles, que par l'historien Josèphe et les écrits talmuldiques. Mais, depuis une trentaine d'années, on a retrouvé sous la poussière des bibliothèques toute une littérature nouvelle, qui a été surnommée « apocalyptique », à cause de sa ressemblance générale avec l'Apocalypse de saint Jean. Elle se compose principalement, en ce qui concerne cette étude, du livre d'Hénoch, du quatrième livre d'Esdras, de l'apocalypse de Baruch, du troisième livre des oracles sibyllins, de l'ascension de Moïse ; et il est certain qu'elle fournit des renseignements nombreux, des plus intéressants, sur l'époque dont il s'agit. Des écrits multiples ont été publiés pour l'interpréter [1]. On n'a pas manqué d'en tirer aussitôt des conséquences — voilà bien « l'induction » dangereuse signalée par

1. La librairie Letouzey et Ané a commencé, sous la direction de M. François Martin, professeur de langues orientales à l'Institut catholique de Paris, la publication des livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Parmi les volumes parus, celui qui s'occupe du livre d'Hénoc (in-8, Paris, 1906) présente pour nous un intérêt spécial. Voir aussi A. Dillmann (1823-1899, orientaliste et exégète distingué), *Das Buch Henoch übersetzt und erklärt*, in-8, Leipzig, 1853 ; J. Langen, *Das Judenthum in Palästina zur Zeit Christi*, in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1868 ; E. Kautzsch (né le 4 septembre 1841, mort le 9 mai 1910 ; successivement professeur dans les universités de Bâle, de Tubingue et de Halle, depuis 1888), *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments übersetzt und erklärt*, 2 vol. in-8, Tubingue, 1898-1900.

M. G. Goyau ! — relativement aux idées du Sauveur et de ses disciples. C'est ainsi qu'on a créé un « Jésus eschatologique » d'un genre tout spécial, en étudiant, avec les préjugés de la libre pensée, les espérances messianiques des Juifs contemporains de Notre-Seigneur, telles qu'elles sont consignées dans leurs apocalypses.

Ces espérances sont indéniables ; elles remontent, nous venons de le rappeler, aux Voyants d'Israël, qui avaient tracé d'avance, sous le souffle de la révélation divine, un si brillant tableau des « jours du Messie ». Tableau idéal, mais dont les couleurs étaient naturellement empruntées à l'histoire, aux mœurs, au pays du peuple de Dieu. Malheureusement, vers l'époque du Christ, on le matérialisa sur bien des points, en le prenant trop à la lettre. Le royaume de Dieu et le Messie : en voilà tout le sommaire. Lorsque le Messie sera venu et aura établi ce royaume, Israël sera délivré du joug de la domination romaine, qui pesait si lourdement sur ses épaules, et il exercera lui-même une autorité souveraine sur l'univers entier. La nation juive continuera d'habiter la Terre sainte, qui est le centre du monde, et Jérusalem sera la capitale de toute l'humanité. Les païens seront vaincus, presque anéantis ; ce qui restera d'eux résidera aux alentours de la Palestine et sera asservi aux Juifs. Dans la Terre sainte, ce sera l'âge d'or ; la paix et la richesse y règneront sans cesse, avec la justice et la sécurité parfaites. Plus d'enfantements douloureux, malgré l'accroissement perpétuel de la population ; plus de tristesse ni de deuil. Sur le trône du nouveau royaume siègera le Messie, fils de David ; c'est lui qui triomphera des Romains et des autres ennemis d'Israël. Ceux des Juifs qui s'étaient dispersés à travers tout l'empire reviendront en Palestine, pour partager le bonheur de leurs frères ; les morts d'Israël ressusciteront eux-mêmes, et goûteront ici-bas les biens du royaume de Dieu.

Ou encore, sous une autre forme : « L'éon » (le monde) actuel va prendre fin. Il est mauvais, dominé par Satan, et par ses anges. Les Juifs sont soumis aux peuples païens. Mais un nouvel éon va commencer, où tout sera heureusement transformé : le Messie apparaîtra, puissant et glorieux ; il soumettra Satan, ses anges et tous les méchants ; une ère de prospérité sans fin s'ouvrira alors pour les bons [1]. On le voit, c'est là « une eschatologie » toute réaliste [2].

C'est de ce tableau et de son développement fantastique dans les apocalypses juives, qu'est sorti le « Jésus eschatologique » de l'école protestante libérale, car elle prétend qu'il y a plus ou moins adapté son enseignement. Un volume entier serait nécessaire pour exposer tous les systèmes qu'on a édifiés sur cette base fragile : systèmes contradictoires comme toujours, qui se condamnent et se réfutent mutuellement. Selon notre coutume, nous nous contenterons d'en donner un abrégé rapide [3]. Il s'agit avant tout, dans les théories en question, de déterminer ce que Jésus a emprunté aux idées apocalyptiques du judaïsme, relativement à son rôle personnel, au royaume de Dieu et à son second avènement.

---

1. Voir R. Knopf (professeur d'exégèse du N. T. à la Faculté protestante de l'université de Vienne), *Die Zukunftshoffnungen des Urchristentums*, broch. in-12, Tubingue, 1907, p. 2-4 ; G. Hollmann, *Welche Religion hatten die Juden als Jesus auftrat?* broch. in-12, Tubingue, 1905.

2. *Eschatologie* : ce mot, dérivé du grec ἔσχατος λόγος, désigne à la lettre la théorie relative aux « choses dernières », c'est-à-dire, à ce qui se passera à la fin du temps présent et qui précédera immédiatement l'ère messianique dans sa consommation.

3. On trouvera de longs détails sur cette question, au point de vue du protestantisme libéral, dans A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, pp. 221-256, 347-395 ; voir aussi W. Sanday, *The Life of Christ in recent Research*, p. 46-64, 77-89, 96-118.

D'après Timothée Colani [1], la conscience du Sauveur ne serait devenue messianique [2] qu'après qu'il eut constaté le succès de sa prédication. Le royaume de Dieu annoncé par lui était tout spirituel, par contraste avec celui qu'attendait la masse de son peuple. Jésus n'a jamais songé à revenir sur cette terre pour achever son œuvre ; celle-ci était complète au moment où il expira sur la croix. Les évangiles, il est vrai, citent de lui des paroles qui prédisent son second avènement ; mais ce sont là des interpolations pures et simples. Tel est le cas pour le grand discours « eschatologique », Matth., **23-25** ; Marc., **13** ; Luc., **21**.

Pour Colani, l'eschatologie de Jésus est donc entièrement négative ; il la supprime d'un trait de plume, afin de mieux idéaliser le système religieux du Sauveur. Volkmar [3] nie avec plus de vigueur encore le caractère messianique de Notre-Seigneur [4]. Pour M. Weiffenbach [5], dans la pensée de Jésus, son second avènement ne différait pas de sa résurrection. Les détails évangéliques qui concernent la ruine de Jérusalem, le retour glorieux du Sauveur et

---

1. Théologien protestant libéral, né en 1824, professeur à Strasbourg depuis 1866, nommé en 1875 bibliothécaire à la Sorbonne, mort en 1888. Voir son ouvrage, *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, in-8, Strasbourg, 1864, et Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 220-224.

2. *Das messianische Bewusstsein*, « la conscience messianique » : les théologiens allemands ne cessent d'employer cette locution baroque, qui a servi de titre à plusieurs opuscules récents, composés par MM. Schürer, H.-J. Holtzmann, Oscar Holtzmann, etc.

3. Dans le volume *Jesus Nazarenus*, que nous avons apprécié plus haut, page 104. Cf. A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 224-227.

4. De nombreux critiques libéraux font de même aujourd'hui, sans remarquer peut-être qu'une religion « chrétienne », sans un Christ auquel elle se rattache étroitement, serait une véritable absurdité. Voir H.-J. Holtzmann, *Das messianische Bewusstsein Jesu*, Tubingue, 1907, p. 1-11.

5. *Der Wiederkunftsgedanke Jesu*, in-8, 1873. M. Wilhelm Weiffenbach, né en 1842, est directeur d'un séminaire protestant en Allemagne.

le jugement général ont été insérés après coup dans les textes. Lorsque les chrétiens virent que la résurrection de leur Maître ne réalisait pas les espérances qu'ils avaient conçues, ils ajoutèrent ces divers traits, pour rendre Jésus plus conforme à l'idéal messianique des Juifs.

Le Dr Wilhelm Baldensperger[1] a conçu une théorie qui a prévalu pendant un certain temps, et qui a encore quelques partisans. Elle consiste en une sorte de compromis entre le tableau que présentent les apocalypses juives contemporaines de Notre-Seigneur et celui qui résulte des écrits évangéliques, interprétés au point de vue de la critique libérale. C'est donc une reconstruction toute spéculative, et en même temps très arbitraire. Au moyen de ces apocalypses, M. Baldensperger fait l'analyse psychologique du sentiment que Jésus devait avoir de sa personne et de son rôle. D'après lui, le principe constitutif de ce sentiment, c'était la conscience d'être dans une relation unique avec Dieu. Sur cette conscience se greffèrent les idées que les Juifs se faisaient alors du royaume de Dieu et du Messie, idées toujours spiritualisées de plus en plus par le Sauveur, de manière à en enlever finalement tout élément terrestre et politique. Pendant longtemps, Jésus n'émit aucune prétention personnelle par rapport à la dignité messianique; il voulait éviter tout ce qui aurait pu soulever les passions de ses compatriotes. Il laissa ses disciples tirer leurs propres conclu-

---

1. Né à Mulhouse, le 12 décembre 1856; professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Giessen depuis 1890. C'est lui qui eut le premier la pensée de rassembler les données apocalyptiques du judaïsme en nombre considérable, pour en faire une application systématique à la vie de Jésus-Christ. Nous regrettons de ne pouvoir expliquer plus en détail son système, qu'il a exposé dans l'ouvrage trois fois réédité : *Die messianisch-apokalyptischen Hoffnungen des Judenthums*, in-8, Strasbourg, 1re éd. en 1888, 3e éd. en 1903. Voir aussi la brochure *Das spätere Judentum als Vorstufe des Christentums*, in-8, 1900, et A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 231-235.

sions. Un jour, à Césarée de Philippe, Pierre fit sa confession spontanée, courageuse. Dès lors les évènements se précipitèrent d'une façon tragique. Jésus, qui prévoyait sa mort, y prépara doucement ses partisans; mais, en même temps, il adopta un second aspect de l'attente messianique de ses compatriotes : de l'autre côté de la vallée de la mort, il entrevit son retour glorieux. En somme, il faudrait distinguer trois périodes dans l'idée que Jésus s'est faite du royaume de Dieu, et, par suite, de son propre rôle par rapport à ce royaume. En premier lieu, il le regarda comme une chose à venir, qui flottait pour ainsi dire entre le ciel et la terre, suivant la théorie apocalyptique d'alors. Plus tard, il lui sembla qu'il était déjà présent, qu'il existait intérieurement dans l'âme des justes. Il revint ensuite à son premier sentiment, et crut son royaume tout à fait « transcendant », selon l'expression reçue ; il l'envisagea comme appartenant au ciel et point à la terre, comme étant vraiment le « royaume des cieux. » — Et l'on nomme cela le « développement de la pensée de Jésus ! »

M. J. Weiss a suivi une autre voie. Pour lui [1], Jésus, depuis le commencement jusqu'à la fin de son ministère, aurait interprété le royaume de Dieu dans un sens entièrement transcendant, immatériel ; au fond, il croyait que sa réalisation était réservée à l'avenir. S'il parle de lui çà et là comme d'une chose présente, ce n'est pas dans un sens strict et littéral, mais pour désigner une grande proximité. La morale que Jésus prêchait n'était, pour ce motif, qu'une « morale d'intérim », destinée au court espace

1. *Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes*, in-8, Gœttingue, 1892, 2e éd. en 1900; dans la nouvelle édition, la petite brochure de 61 p. est devenue un volume de 214 p. Voir aussi, du même auteur, *Die Idee des Reiches Gottes in der Theologie*, broch. in-8, Giessen, 1901.

de temps qui devait s'écouler entre sa mort et son prochain retour. Jésus, ajoute M. Weiss, avouait ne pas connaître le moment précis de l'établissement du royaume des cieux. Pour que celui-ci fût installé, un repentir général de la nation théocratique était nécessaire ; mais il devint bientôt évident que la masse du peuple, très endurcie, ne se convertirait pas en bloc, malgré les invitations pressantes et réitérées soit de Jean-Baptiste, soit de Notre-Seigneur. Jésus comprit que, pour hâter l'avènement du royaume, il faudrait de sa propre part — puisqu'il était l'agent destiné providentiellement à l'établir, le Messie en personne, — un acte de généreux dévouement. Il consentit donc à donner sa vie comme une rançon pour le salut d'un grand nombre. Ainsi donc, pour Jésus, tout était dans l'avenir, dans la fin de l'ère présente, dans l'eschatologie[1].

M. W. Bousset prend un moyen terme entre les deux théories qui précèdent. Il suppose[2] que, tout en croyant que le monde présent aurait une fin prochaine, Jésus vivait et agissait comme si le royaume de Dieu était déjà établi. D'autre part, il refuse à bon droit de croire que l'eschatologie du Sauveur se soit rattachée aux écrits apo-

---

1. Voir Sanday, *Life of Christ...*, p. 56-59 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 235-238. Ce dernier résume en deux lignes toute la théorie de M. J. Weiss : « Jésus n'a pas trouvé le royaume (établi), il ne fait que l'annoncer. Il n'exerce aucune activité messianique ; mais il attend, avec le reste du monde, que Dieu établisse le royaume d'une manière surnaturelle. » Alors Jésus entrera dans son rôle de Messie. Le Dr Schweitzer loue beaucoup M. J. Weiss d'avoir mis ainsi en relief le point de vue eschatologique des évangiles. M. Loisy, nous l'avons vu plus haut (pp. 223-225), accorde aussi une prépondérance extraordinaire à la notion purement eschatologique du royaume de Dieu prêché par Jésus-Christ. Cf. I. Rohr, *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*. 3e édit., in-8, Munster-en-Westphalie, 1908, p. 25-26.

2. Dans l'ouvrage *Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judentum, ein religionsgeschichtlicher Vergleich*, in-8, Gœttingue, 1892, et aussi dans la brochure *Jesus*, Halle, 1904. Voir A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 239-243.

calyptiques ; elle ne dépendait, selon lui, que des anciens prophètes et des anciens poètes d'Israël. M. Paul Wernle[1] assure, de son côté, que ce royaume était, aux yeux du Sauveur, uniquement un fait d'avenir.

Qui se trompe en tout cela ? Est-ce Jésus, ou ses interprètes étranges, qui lui attribuent leurs théories contradictoires, et qui affirment ensuite que les points essentiels de son enseignement ne sont que des emprunts faits au judaïsme d'alors ? Non, Jésus n'a rien emprunté à ces folles apocalypses, œuvres de l'exaltation et de l'illuminisme, dans lesquelles il faut remuer d'énormes quantités de sable pour trouver un tout petit grain d'or. M. Bousset, l'un des savants modernes qui les ont le plus étudiées, les caractérise en ces termes[2] : « Nous avons ici la littérature de la classe non instruite du peuple, une littérature d'un genre foncièrement laïque. Le style tout à fait naïf et négligé de ces écrits, l'absence d'une logique serrée, la recherche du bizarre, des contes et de la légende, le rôle exagéré qu'on laisse jouer à une imagination sans frein, le manque de critique, l'acceptation d'idées et de pensées qui ont l'origine la plus diverse : ce sont là des traits » saillants de cette espèce d'écrits. La place faite aux prodiges éclatants, multipliés coup sur coup, y est extraordinairement exubérante. M. Bousset a bien raison de dire encore que souvent, dans ces livres, « l'intelligence humaine dégénérée se joue tristement et sans but[3]. » Et

---

1. *Die Anfänge unserer Religion*, in-8, Tubingue, 1901, 2e éd. en 1904, p. 23-71, et *Die Reichgotteshoffnung in den ältesten christlichen Dokumenten und bei Jesus*, in-8, Tubingue, 1908. Cf. A. Schweitzer, *l. c.*, p. 250-252.
2. *Die jüdische Apokalyptik, ihre religionsgeschichtliche Herkunft und ihre Bedeutung für das Neue Testament*, broch. in-8, Berlin, 1903, p. 9.
3. *Die jüdische Apokalyptik*, p. 19.

c'est de tels écrits que le divin Maître se serait surtout inspiré[1] !

Personne ne s'est autant complu, de nos jours, que M. Albert Schweitzer dans l'application intégrale du système eschatologique aux évangiles. Il consacre des pages nombreuses à cette question dans ses deux principaux écrits[2]. Il veut, dit-il, pousser cette théorie jusqu'à ses dernières conséquences ; c'est ce qu'il nomme : *die konsequente Eschatologie*. Ce n'est pas lui, toutefois, qui parle le plus irrespectueusement de Notre-Seigneur à ce point de vue.

Il va beaucoup plus loin que les exégètes ou théologiens libéraux qui l'avaient précédé sur cette voie. Ceux-ci, notamment MM. Baldensperger et J. Weiss, avaient expliqué une partie considérable de l'enseignement du Sauveur au point de vue eschatologique, non toutefois sa vie et sa conduite. Il était réservé à M. Schweitzer de faire cette autre application. Il distingue trois secrets ou mys-

---

1. « Jésus et Jean (-Baptiste) ont introduit dans leur prédication des espérances d'avenir de leur peuple et de leur temps », avec beaucoup d'autres choses encore, écrit R. Knopf, *Die Zukunftshoffnungen des Urchristentums*, p. 1. Cette assertion est répétée à satiété, sous toutes les formes, par les théologiens libéraux, et ils veulent évidemment parler de fausses espérances, de vaines illusions. « Il ne nous en coûte guère de reconnaître, dit M. le prof. Henri Monnier, *Mission historique de Jésus*, p. 520, que Jésus a été élevé dans un milieu où fermentaient les rêves apocalyptiques. Son esprit en a gardé l'impression. » L'auteur que nous citons croit pourtant devoir faire une réserve : « Jésus a refondu au creuset de son génie (surtout de son génie ?) les idées hétérogènes qui hantaient le cerveau de ses compatriotes. » Voir aussi H. Staude (directeur d'une école normale à Kobourg), *Zwei Hauptprobleme aus der Leben-Jesu-Forschung*, br. in-8, Gotha, 1907, p. 5-19.

2. *Das Messianitäts- und Leidensgeheimnis, eine Skizze des Lebens Jesu*, in-8, Tubingue, 1901 ; *Von Reimarus zu Wrede*, p. 327-395. Cf. W. Sanday, *The Life of Christ in recent Research*, in-8, Oxford, 1907, p. 97-122.

tères dans la vie de Jésus : le secret ou le mystère du Messie, celui du royaume, celui de la Passion, et il regarde ces trois mystères comme rigoureusement eschatologiques, c'est-à-dire, comme se rattachant de très près à la doctrine alors en vogue au sujet de l'ère nouvelle qu'on attendait avec impatience.

1° Jésus savait qu'il était le Messie, et le titre de « Fils de l'homme », par lequel il aimait à se désigner, le représentait comme tel. Toutefois, bien qu'il eût pleinement conscience de sa dignité et de son autorité messianiques, il évitait de les proclamer. Il s'efforçait plutôt de les cacher, craignant que ce premier secret ne fût divulgué avant l'heure. Il permit cependant la confession de Pierre, et ce fut là le premier pas dans la manifestation de ce mystère, qui, d'ailleurs, fut bien gardé par les apôtres et ne fut pas ébruité avant la mort de Jésus. La multitude se doutait bien de quelque chose, et supposait que Notre-Seigneur serait impliqué de quelque manière dans l'établissement du royaume. Mais elle ignorait au juste le rôle qu'il jouerait. En effet, elle ne parvenait point à se représenter le Messie comme vivant ici-bas parmi les hommes, à la façon de Jésus ; elle se l'imaginait apparaissant tout à coup sur les nuées du ciel. Pour elle, Jésus était probablement Elie, le précurseur du Christ. Au dire de M. Schweitzer, elle n'aurait pas même songé à attribuer un caractère messianique à l'entrée triomphale du Sauveur dans Jérusalem, bien que Jésus lui-même et ses principaux disciples l'aient envisagée sous cet aspect. C'est ce premier secret, le secret du Messie, que Judas aurait trahi et révélé aux autorités juives ; de là vient la question très nette que le grand prêtre posa à Jésus : Es-tu le Christ ?

2° Le secret du royaume est très étroitement uni au précédent. Il consiste dans la connaissance des lois qui le

régissent, du divin conseil à son égard, de l'époque de son établissement, des circonstances parmi lesquelles il doit faire son apparition, des signes qui doivent l'accompagner : toutes choses qui sont pleines de mystère. L'installation du royaume était regardée généralement, et aussi par Jésus lui-même, comme très prochaine, imminente. M. Schweitzer semble croire que Notre-Seigneur n'a pas modifié notablement l'idée que ses compatriotes se faisaient alors du royaume des cieux, et, pour rendre ce sentiment plus acceptable, notre auteur n'accepte pas que les Juifs aient donné la plus légère couleur politique au royaume attendu. En cela il commet une double erreur, comme le démontre la simple lecture des évangiles.

3° A partir de la confession de saint Pierre à Césarée de Philippe, Jésus se mit à prédire fréquemment sa passion et sa mort prochaines. M. Schweitzer insiste sur ce trait, mais en l'exagérant et en le faussant également. Notre-Seigneur, ici encore, aurait adopté les idées populaires de son temps sur ce qu'on nommait « les douleurs du Messie », lesquelles consistaient moins dans les souffrances personnelles de ce haut personnage que dans la période de tribulation générale, de persécution des justes, de guerres, de fléaux divers, de convulsions de la nature, par laquelle on devait passer avant la venue glorieuse du Messie.

Du système de M. Schweitzer, il résulte que Jésus, en tant que Messie, aurait été avant tout un prophète durant sa vie publique, et qu'il mérite à peine les titres de docteur et de moraliste. Il se figurait la venue du royaume comme tellement prochaine, qu'il l'attendait, nous dit-on, au cours de la prédication qu'il fit faire à ses apôtres à travers les villes et les bourgades de Galilée ; et c'est pour cela qu'il leur fit cette prophétie : « En vérité, je vous le

dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu[1]. »

C'est là certainement de l'*eschatologie conséquente*, c'est-à-dire outrée, dépassant toute mesure[2]. Si M. Schweitzer traite en général les évangiles avec beaucoup plus de respect que M. Wrede, il les interprète, lui aussi, très souvent à sa guise, en rejetant comme inauthentiques ceux qui ne se prêtent point à ses combinaisons[3].

Jésus a été certainement « eschatologique » en un sens ; il a exposé, dans plusieurs de ses paraboles et dans le discours auquel nous faisions récemment allusion, un admirable système relatif aux « choses dernières ». Il y règne du mystère, assurément, parce qu'il a voulu qu'il en fût ainsi. Mais, si l'eschatologie forme un point très important de sa doctrine, il s'en faut de beaucoup qu'elle en soit le point unique et même principal. C'est donc à

1. Matth., **10**, 27.

2. Les lignes suivantes en sont un frappant exemple : « Que sont les synoptiques, les épitres de Paul, les apocalypses chrétiennes, si ce n'est des produits de l'apocalyptique juive, et de l'époque la plus grandiose et la plus vivante de celle-ci ? Envisagés au point de vue historique, Jean-Baptiste, Jésus et Paul ne sont que des apparitions de l'apocalyptique juive... Marc, Matthieu et Paul sont les meilleures sources pour l'eschatologie du temps de Jésus. » *Von Reimarus...*, p. 364. Dans sa récente brochure *Ist das liberale Jesusbild widerlegt?* p. 17, M. H. Weinel fait très justement remarquer que la théorie de M. Schweitzer s'appuie tout entière sur la parole du Sauveur relative à ceux qui s'emparent violemment du royaume des cieux (Matth. **11**, 12, et Luc, **16**, 16). Ce texte devient la base de tout un « système psychologique », destiné à représenter Jésus comme « un fanatique..., qui ne voit que la flamme de l'incendie par laquelle sera consumé le monde, et qui n'entend que les sons stridents de la trompette finale. » M. Schweitzer appelle cela « conséquent », dit encore le Dr Weinel ; mais ce n'est là qu' « une aveugle partialité », car tout texte évangélique qui ne se prête point à son système est aussitôt traité par lui de douteux.

3. Voir W. Sanday, *The Life of Christ in recent Research*, p. 77-106 ; A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 347-395.

bon droit que les théories de MM. J. Weiss, Schweitzer, etc., ont été attaquées même par un certain nombre de théologiens libéraux, qui leur reprochent d'être fausses et arbitraires, de s'appuyer sur une base sans solidité[1]. Il n'est pas permis de tirer des conclusions aussi hardies, aussi téméraires, d'un « domaine qui est si incertain et si obscur que celui du judaïsme tardif[2]. »

2. *Le Talmud et les Évangiles.* — Vers l'époque où s'ouvrit l'ère chrétienne, on distingue deux courants très divers de la pensée religieuse chez les Juifs. Il y avait, d'une part, l'enseignement légal, qui avait pour base la loi de Moïse, interprétée par les traditions rabbiniqnes, et que le Talmud nous a fidèlement conservé ; d'autre part, les apocalypses dont nous venons de parler, et qui paraissent avoir été alors très répandues. Une discussion s'est récemment ouverte, pour savoir lequel de ces deux éléments reproduit le mieux les idées du pays et de l'époque. Les savants juifs et de nombreux spécialistes chrétiens supposent — très légitimement, croyons-nous

---

1. Voir en particulier J. Wellhausen, *Israelitische und jüdische Geschichte*, c. xxiv, et *Einleitung in die drei ersten Evangelien*, Berlin, 1905, p. 98-108; E. Schürer, *Das messianische Bewusstsein Jesu Christi*, broch. in-8, 1903 ; O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2e éd., pages 72, 120-121. Cf. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 252 et suiv.

2. J. Hollmann, *Welche Religion hatten die Juden als Jesus auftrat?* p. 1. — Nous n'avons pas craint de nous étendre sur la théorie eschatologique, malgré toutes ses faiblesses et ses erreurs, à cause de l'importance qui lui est attribuée actuellement. « On peut dire sans exagération, écrit en toute vérité le P. Lagrange dans son remarquable ouvrage sur *Le Messianisme chez les Juifs* (150 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.), gr. in-8, Paris, 1909, p. ii, que l'avènement de l'eschatologie est le grand événement de l'exégèse du Nouveau Testament. » Le système a donc du vrai ; mais l'école protestante libérale en abuse singulièrement. Signalons aussi, dans un sens rationaliste, l'ouvrage de M. Paul Volz (alors pasteur protestant à Leonberg, dans le Wurtemberg), *Jüdische Eschatologie von Daniel bis Akiba*, in-8, Tubingue, 1903.

— que l'enseignement légal officiel, tel que le donnaient les scribes et que le pratiquaient les pharisiens, exerçait une autorité prépondérante sur la masse du peuple. Quelques savants chrétiens attribuent au contraire aux apocalypses une influence supérieure[1].

Nous avons à faire ici, au sujet du Talmud, un examen semblable à celui dont ces apocalypses nous ont fourni l'occasion. En effet, pendant un certain temps, il a été de mode d'affirmer que Jésus aurait puisé dans les livres talmudiques la plus grande partie de son admirable doctrine. Des rabbins et des savants israélites ont naturellement pris une part ardente à cette revendication posthume. Leur thèse, en faveur de laquelle plusieurs ouvrages ont été publiés en France vers le milieu du siècle dernier[2], n'a aujourd'hui qu'un nombre fort restreint de partisans.

Les idées les plus relevées de Jésus sur Dieu, sur le Messie, sur l'amour du prochain, etc., ne contiendraient rien de nouveau, nous dit-on ; elles manifesteraient à peine quelque originalité dans la forme, et ne seraient nullement en avance sur les concepts parallèles du judaïsme d'alors. C'est ainsi que, d'après un auteur anglais, M. Blatchford[3], le sermon sur la montagne ne serait pas autre chose qu'une mosaïque de textes plus anciens, présentés sous une forme tant soit peu rajeunie, et empruntés les uns à l'Ancien Testament, les autres au Talmud.

---

1. Sur cette discussion, voir W. Boussel, *Volksfrömmigkeit und Schriftgelehrtentum*, broch. in-8, Berlin, 1903 ; W. Sanday, *Life of Christ in recent Research*, p. 49 et suiv.

2. Voir en particulier H. Rodrigues, *Les origines du Sermon sur la montagne*, in-8, Paris, 1868 ; E. Benamozegh, *Morale juive et morale chrétienne*, in-8, Paris, 1878. M. E. Bischoff proteste de toutes ses forces contre cette assertion, dans l'ouvrage *Jesus und die Rabbinen, Jesu Bergpredigt und Himmelreich in ihrer Unabhändigkeit vom Rabbinismus dargestellt*, in-8, Leipzig, 1905.

3. Cité par J. Warschauer, *Jesus or Christ?* p. 112.

D'après un autre critique rationaliste d'outre-Manche, M. R. Roberts [1], les paroles de Jésus sont simplement « en harmonie avec le climat intellectuel de cette partie et de cette époque du monde. Un Juif instruit serait familiarisé avec la plupart des pensées attribuées à Jésus. » M. Schweitzer a raison de réprouver un tel sentiment. « On peut, dit-il [2], tirer fort peu de chose de la littérature rabbinique pour connaître le monde des pensées et la conscience personnelle de Jésus. Les recherches les plus récentes l'ont clairement démontré : quelques sentences morales, quelques paraboles isolées ; on ne trouve rien de plus en fait de (passages) parallèles. »

Assurément, personne ne songe à contester que Jésus n'ait parlé un langage approprié à celui de son pays, et que ses idées ne soient exprimées au moyen d'images capables de frapper l'esprit de ses compatriotes. C'est pourquoi l'on a composé, depuis plusieurs siècles, pour faciliter l'intelligence des évangiles, de beaux et doctes volumes, où l'on met en relief les principaux points de contact qui existent entre les livres inspirés et les vieux écrits rabbiniques [3]. Mais, s'il est vrai que l'enseignement de Jésus ne contenait rien de neuf et d'original, pourquoi a-t-il été reçu par ses compatriotes comme une nouveauté, qui excitait l'enthousiasme des uns, la haine violente des autres ? Quel paradoxe ! Jésus n'a rien dit

1. *The Hibbert Journal*, nº de janvier 1909, p. 358.
2. *Von Reimarus...*, p. 363.
3. Ceux de Ligthfoot (1602-1675), de Schöttgen (1687-1751), du Dr A. Wünsche (né en 1838, professeur à Dresde), sont bien connus. Un théologien libéral, M. Fiebig, *Oberlehrer* dans un lycée, publie dans le même sens, depuis quelques années, une série de traités talmudiques (*Ausgewählte Mischnatractate in deutscher Uebersetzung*, Tubingue, 1905-1911), destinés à « illustrer » aussi certains textes des évangiles. Voir, du même auteur, l'opuscule *Talmud und Theologie*, broch. in-8, Tubingue, 1903, et Hermann Strack, *Einleitung in den Thalmud*, in-8, Leipzig, 1887, 4e édit. en 1908.

d'extraordinaire, et pourtant la Palestine entière fut mise dans un état de vive surexcitation par sa doctrine. Du reste, dans les Targums et le Talmud comme dans les apocalypses, on rencontre, à propos du Messie et de son règne, d'étranges descriptions, autant politiques que religieuses, qui n'ont rien de commun avec celles de l'évangile [1].

L'auteur des *Philosophoumena* [2] en donnait, au commencement du IIIe siècle de notre ère, cet excellent résumé : « Le Messie, disent-ils (les Juifs), tirera son origine de la race de David, non toutefois d'une Vierge et de l'Esprit Saint, mais d'un homme et d'une femme, selon qu'a été réglée la naissance de tous... Ils croient qu'il sera roi sur eux, homme belliqueux et puissant, qui rassemblera toute la nation des Juifs, et qui fera la guerre à tous les peuples, et établira Jérusalem pour les Juifs comme une ville royale, dans laquelle il réunira toute la nation, et la rétablira dans son ancien état, comme dominatrice, comme exerçant le culte sacré et demeurant un temps considérable en sécurité. Ensuite, la guerre s'élèvera contre eux (les Juifs et le Messie) ensemble ; dans cette guerre, le Christ tombera par le glaive. Peu de temps après viendront la fin et la combustion du monde, et ainsi s'ac-

---

1. Voir l'intéressante brochure du Dr Edouard König (né en 1846, professeur de théologie, d'abord à l'université de Rostock, 1888, puis à celle de Bonn, 1900), *Talmud und Neues Testament*, in-8, Berlin, 1907, et aussi Buxtorf, *Lexicon chaldaicum*, in-4, Bâle, 1622, col. 1268-1273 ; Ayerst, *Die Hoffnung Israels, oder die Lehre der alten Juden von dem Messias wie sie in den Targumen dargelegt ist*, trad. de l'anglais, in-12, Francfort-sur-le-Mein, 1851 ; J. Langen, *Das Judenthum in Palästina zur Zeit Christi*, Fribourg-en-Brisgau, 1866, p. 418-429 ; W. Bousset, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*, in-8, Berlin, 1903, p. 199-229 ; E. Sellin, *Die israelitisch-jüdische Heilandserwartung*, broch. in-8, Berlin, 1909. Nous recommandons tout particulièrement l'ouvrage déjà mentionné du P. Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 137-265.

2. 9, 30.

compliront les croyances relatives à la résurrection, et chacun sera rétribué selon ses œuvres [1]. »

3. *La langue araméenne et les évangiles.* — Comme les apocalypses et comme le Talmud, l'idiome araméen qu'on parlait en Palestine au temps de Jésus-Christ a été l'objet d'études sérieuses, de la part de plusieurs spécialistes distingués, qui ont ouvert des voies nouvelles et d'excellents horizons sur cet autre domaine intéressant [2]. Mais presque tous ces orientalistes appartiennent à l'école éclectique, et, avec eux, l'erreur sur Jésus-Christ et les évangiles a pénétré jusque dans les grammaires et les lexiques, puis de là dans l'interprétation des textes sacrés. On remarque très souvent ce fait, à propos de certaines expressions pour ainsi dire techniques, d'une importance capitale, qui se rencontrent à la fois dans le Talmud, les livres apocalyptiques et les évangiles. De ce nombre sont les locutions « Royaume de Dieu, Messie, Fils de Dieu, Fils de l'homme », dont on a parfois, très indûment, déprimé la signification, en alléguant les prétendues exigences de

1. Cf. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 3e édit., t. II, p. 520-522. Saint Jérôme a groupé divers matériaux relatifs aux espérances messianiques des Juifs de son temps. Voir Krauss, *Jewish Quarterly Review*, VI, 1894, p. 240-245.

2. Nous pouvons mentionner spécialement : J. Wellhausen, *Israelitische und jüdische Geschichte*, in-8, Berlin, 6e éd. en 1907, et *Einleitung in die drei ersten Evangelien*, Berlin, 1905 ; Arnold Meyer, *Jesu Muttersprache, Das galiläische Aramäische in seiner Bedeutung für die Erklärung der Reden Jesu und der Evangelien*, in-8, Leipzig, 1896 ; Gustave Dalman (né en 1855, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Leipzig, depuis 1897 ; nommé en 1902 directeur de l'Institut archéologique protestant de Jérusalem), *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, in-8, Leipzig, 1894, 2e éd. en 1905 ; *Die Worte Jesu, mit Berücksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schrifttums und der aramäischen Sprache erörtert*, in-8, Leipzig, 1898, et *Aramäisches-neuhebräisches Wörterbuch zu Targum, Talmud und Midrasch*, 2 vol. in-8, Francfort, 1901. Voir aussi A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 267-287.

la langue araméenne. C'est ainsi que le titre de « Fils de l'homme », auquel Jésus attache visiblement dans les évangiles un sens plus qu'ordinaire, a été réduit à peu près à néant par les philologues rationalistes, sous prétexte que, dans l'idiome juif d'alors, il aurait été le simple équivalent du mot « homme », et, par suite, sur les lèvres de Jésus, synonyme du pronom de la première personne[1].

Que l'on dise donc, si on le veut, que le judaïsme contemporain de Jésus-Christ a été très étudié de nos jours[2] et qu'on s'en est servi, sous ses divers aspects, pour expliquer les évangiles ; mais nous avons le devoir d'affirmer que le parallèle que l'on a voulu établir entre les pensées

---

1. Sur cette question spéciale, voir, parmi les ouvrages composés par les protestants libéraux, H. Lietzmann (né en 1875, professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique à l'université d'Iéna depuis 1905), *Der Menschensohn; ein Beitrag zur neutestamentlichen Theologie*, in-8, Tubingue, 1896 ; P.-W. Schmiedel, *Der Name Menschensohn und das Messiasbewusstsein Jesu*, dans les *Protestantische Monatshefte*, 1898, n° 2, p. 262-267, et 1901, n° 5, p. 333-351 ; W. Baldensperger, dans la *Theologische Rundschau*, n^{os} de juin et de juillet 1900 ; ; Nath. Schmidt (professeur de théologie à l'université d'Ithaca, Etat de New-York), l'article *Son of Man*, dans l'*Encyclopædia Biblica* de Cheyne, t. IV, col. 4705-4747 ; A. Schweitzer, *op. cit.*, p. 275-288 ; H.-J. Holtzmann, *Das messianische Bewusstsein Jesu*, in-8, Tubingue, 1907, p. 50-75, et surtout l'ouvrage *Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie*, 2e éd., in-8, Tubingue, 1911, t. Ier, p. 89-110.

2. Parmi les travaux les plus sérieux qui ont paru sur ce thème intéressant dans le camp libéral, il faut citer en premier lieu le grand ouvrage de M. Émile Schürer (né en 1844 à Augsbourg, successivement professeur à Giessen, 1878, à Kiel, 1890, et à Gœttingue, 1895, mort le 9 avril 1910), qui est en ce moment réédité pour la quatrième fois : *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 3 vol. in-8, Leipzig, 1901-1909 ; W. Bousset, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*, in-8, Berlin, 1903, 2e édit. en 1906. Voir aussi Ferdinand Weber (pasteur protestant, mort en 1879), *System der altsynagogalen palästinischen Theologie*, in-8, Leipzig, 1880, 2e éd. en 1897, et les deux excellents volumes, tout récemment parus, de M. Joseph Felten (né en 1851, prof. de théologie à la Faculté catholique de l'université de Bonn depuis 1892), *Neutestamentliche Zeitgeschichte, oder Judentum und Heidentum zur Zeit Christi und der Apostel*, Ratisbonne, 1910.

de Notre-Seigneur et les idées juives a été faussé par les préjugés et par les hypothèses arbitraires.

2° L'Église primitive. — Les origines du christianisme ont été pareillement, de la part des « critiques » les plus récents, l'objet d'études réitérées ; mais ils y ont apporté, presque toujours, le parti pris dont ils sont tristement coutumiers, de sorte que, là encore, leurs travaux ont été aussi arbitraires que destructeurs. Ce côté de la question est plus connu de nos lecteurs ; aussi quelques brèves indications suffiront-elles à son sujet. Nous les ramènerons à deux points spéciaux : 1° la prétendue indifférence des premiers chrétiens — leur « indifférence absolue », suivant M. Schweitzer[1] — pour les faits historiques de la vie de Notre-Seigneur ; 2° la foi de l'Église primitive, créant peu à peu la christologie, et notamment le dogme de la divinité de Jésus, avec toutes ses conséquences théologiques.

Quiconque prendra la peine de parcourir les ouvrages ou opuscules, récemment publiés sur l'histoire du christianisme naissant, par MM. O. Pfleiderer, Paul Wernle, Arnold Meyer, J. Geffcken, E. von Dobschütz, Harnack, C. Clemen, Jülicher, J. Weiss[2], etc., sera bientôt édifié

1. *Von Reimarus*..., p. 2 : « L'indifférence absolue du christianisme primitif pour la vie du Jésus historique est déconcertante... Le christianisme primitif n'a vécu que dans le monde futur, avec le Christ qui devait venir, et il n'a conservé au sujet du Jésus historique que des sentences isolées, quelques miracles, sa mort et sa résurrection. »

2. O. Pfleiderer. *Das Urchristentum, seine Schriften und Lehren*, 2e éd., Berlin, 1902 ; P. Wernle, *Die Anfänge unserer Religion*, 2e éd., Tubingue, 1904 ; A. Meyer, *Die moderne Forschung über die Geschichte des Urchristentums*, broch. in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1898 ; J. Geffcken (né en 1861, à Berlin ; professeur de théologie à l'université de Rostock depuis 1907), *Aus der Werdezeit des Christentums*, in-18, Leipzig, 1904 ; Ernest von Dobschütz (né à Strasbourg en 1870 ; professeur à l'université de cette ville depuis 1904), *Die urchristlichen Gemeinden*, Leipzig, 1902, et *Probleme des apostolischen Zeital-*

sur les libertés singulières que ces auteurs prennent avec les documents évangéliques. En ce qui concerne la foi de l'Église, tout dépendrait de la croyance erronée des premiers chrétiens à la résurrection de leur Maître. Les apôtres et les saintes femmes, plongés dans une vive surexcitation après la mort de Jésus, s'imaginèrent qu'il leur était apparu à diverses reprises ; d'où ils conclurent qu'il était ressuscité, monté au ciel [1]. Ensuite, on plaça autour de son front toutes sortes d'autres auréoles, et en fin de compte, celle de la divinité. On lui appliqua maints passages de l'Ancien Testament, qu'on se figurait avoir été écrits exprès pour lui, des siècles à l'avance. « Il y avait alors, dit M. J. Weiss [2], dans les théories des docteurs de la loi et dans l'attente vivante du peuple, une grande quantité d'idées relatives au Messie et à son œuvre, qui n'attendaient que l'occasion d'être associées à la personne historique de celui qui se présenterait pour les accomplir. » Et encore : « Une théologie messianique formelle existait alors, et elle s'imposait à la foi de la chrétienté primitive. » D'où il suit que le christianisme n'est que l'évolution naturelle du judaïsme. Saint Jean et saint

---

ters, in-8, Leipzig, 1904 ; Harnack, *Das Wesen des Christentums*, in-8, Berlin, 1901 ; Carl Clemen (né en 1865, professeur d'exégèse du N. T. à l'université de Bonn depuis 1898), *Die Entwicklung der christlichen Religion innerhalb des N. T.*, in-18, Leipzig, 1908 ; A. Jülicher, *Die Religion Jesu und die Anfänge des Christentums bis zum Nicanum*, dans l'ouvrage *Kultur der Gegenwart*, in-8, t. I, fasc. IV, Berlin, 1906, p. 41-69 ; J. Weiss, *Christus ; die Anfange des Dogmas*, broch. in-18, Tubingue, 1909, et *Jesus im Glauben des Urchristentums*, broch. in-8, Tubingue, 1910. Voir aussi F. Spitta, *Zur Geschichte und Literatur des Urchristentums*, 3 vol. in-8, Gœttingue, 1893-1907 ; et, dans un bien meilleur sens, T. Zahn, *Die Anbetung Jesu im Zeitalter der Apostel*, in-8, Leipzig, 1910 (5e édit.) ; A. Deissmann, *Die Urgeschichte des Christentums im Lichte der Sprachforschung*, broch. in-8, Tubingue, 1910.

1. Voir le développement de cette théorie dans A. Meyer, *Die Auferstehung Christi*, in-8, Tubingue, 1905.

2. *Die Schriften des N. T. neu übersetzt und für die Gegenwart erklärt*, t. I, p. 46.

Paul auraient joué un rôle considérable et tout humain dans ce développement. L'Église grecque renchérit encore sur le tout, et c'est ainsi qu'on aurait élevé si haut Jésus, bien qu'il n'ait été qu'un homme, tout au plus un homme extraordinaire.

Dans des livres-réclames qui ont fait le plus grand bruit, on a éliminé de la vie et de l'enseignement de Notre-Seigneur tout ce qui ne cadre plus, suivant l'expression reçue, avec la raison moderne, et on a décoré du nom sonore d'« Essence du christianisme » le maigre résidu de cette opération. Et ensuite, alors qu'on réduisait la biographie du Sauveur à un tout petit nombre de faits naturels, on n'a pas craint de prétendre que les premiers chrétiens ne s'intéressaient point à cette histoire, que saint Paul en particulier n'y attachait aucune importance [1]. Mais les évangiles, nos *vrais* évangiles, et les épîtres de saint Paul qui en contiennent un résumé si fidèle au point de vue historique, protestent hautement contre de pareilles assertions [2].

1. Même dans l'école libérale, on commence à protester contre de telles assertions. Voir J. Weiss, *Jesus von Nazareth Mythus oder Geschichte?* Tubingue, 1910, p. 107.

2. Voir notre brochure, *L'Existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain*, Paris, 1909, p. 54-58.

CHAPITRE VII

Sixième étape : L'évolutionnisme ou le syncrétisme.

§ I. — Introduction.

Nous arrivons au bout de notre longue marche : nous voulons dire, à la théorie la plus récente qu'ait inventée le rationalisme pour interpréter — ou plutôt, pour détruire davantage encore, s'il est possible, — les évangiles, en tant que sources de la vie du Sauveur.

Cette théorie, du moins sous sa forme actuelle, nous vient aussi d'Allemagne, où on lui a donné, selon la mode de ce pays qui aime les *sesquipedalia verba*, un nom interminable : *Die religionsgeschichtliche Methode*, « la méthode religieuse-historique » ; ou encore : *Die religionsgeschichtliche Arbeitsweise*, « le genre de travail religieux-historique [1] ». Quelle est donc cette méthode ? et quelle application les théologiens libéraux en font-ils à la vie de Notre-Seigneur ?

On la nomme aussi, plus clairement et plus simplement : l'*évolutionnisme*, parce qu'elle explique les principaux faits de l'histoire de Jésus et ses principales pensées, comme aussi l'origine de la religion chrétienne, par un mouve-

1. Voir M. Reischle, *Theologie und Religionsgeschichte*, in-8, Tubingue, 1904 ; W. Bousset, *Die Religionsgeschichte und das Neue Testament*, dans la *Theologische Rundschau*, n^os de juillet, août, sept. 1904.

ment d'évolution toute naturelle[1] ; ou bien, le *syncrétisme*, parce que, d'après cette méthode, le christianisme aurait puisé, directement ou indirectement, en quantité plus ou moins considérable, dans les systèmes religieux ou philosophiques qui existaient en Asie et en Europe vers l'époque de sa naissance, les divers éléments dont il se compose. Les adeptes de la « méthode religieuse-historique » essaient donc de replacer Jésus-Christ et le christianisme dans leur milieu d'origine ; puis ils établissent une comparaison entre eux et les systèmes religieux de la même période, pour se rendre compte des ressemblances et des différences qui existent de part et d'autre. Par conséquent, c'est là, en réalité, une étude de religion comparée.

Il y a d'assez longues années qu'on a tenté d'appliquer cette théorie d'une manière générale à l'Ancien et au Nouveau Testament. C'est ainsi que le fameux libre-penseur Charles-François Dupuis[2] affirme, dans son livre sur l'« Origine de tous les cultes[3] », que le judaïsme et le christianisme dérivent entièrement des autres religions, surtout de celle des Perses : « La théologie des Juifs, dit-il, et celle des chrétiens qui est établie sur elle, ne sont que des émanations de la doctrine ancienne et primitive des Mages, et qu'un corollaire des principes constitutifs de la science mystique des disciples de Zoroastre. » Et encore[4] : « Dans leur théologie comme dans leurs mystères et leurs légendes, il n'y a rien qui ne se trouve

---

1. C'est le système de Darwin, appliqué à Jésus-Christ et au christianisme.

2. Né en 1742, mort en 1809.

3. Tome III, 1794, p. 86.

4. *Ibid.*, p. 137-138. Voir F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e édit., t. II, p. 348-355.

dans les autres religions, avec des formes plus ou moins différentes. » Le théologien allemand Wegscheider [1], sans aller aussi loin, rattache à divers mythes païens Satan, Asmodée et la naissance virginale de Jésus-Christ. J. A. Richter [2] va jusqu'à mettre en thèse que les principaux enseignements chrétiens — il mentionne entre autres ceux qui concernent la Trinité des personnes en Dieu, les bons et les mauvais anges, le péché originel, la résurrection des morts, le jugement général, l'idée d'un médiateur entre Dieu et les hommes, — avaient été déjà énoncés dans les Indes et en Perse. D'après Hase [3], on doit admettre que la christologie judaïque s'est formée sous une influence persane. Ferdinand-Chr. Baur, le fondateur de l'école de Tubingue, a çà et là des affirmations analogues. « Le christianisme, dit-il [4], se trouve sans doute dans un certain lien historique avec le judaïsme ; mais, quant à sa position dans l'histoire et à sa préparation, il est aussi près du paganisme que de la religion juive. »

Toutefois, ce qui était d'abord simplement l'opinion de quelques critiques isolés est devenu, durant les dernières années, un système proprement dit, qui a pris des proportions considérables, à tel point que M. Weinel, dans son livre de vulgarisation que nous avons si sou-

---

1. *Institutiones theologiæ christ. dogm.*, Halle, 1815, 3e édit. en 1819, p. 253 et 255 ; 8e éd. en 1844. Julius A. Ludwig Wegscheider, né en 1771, mort en 1849, fut professeur de théologie à Halle à partir de 1810.

2. *Das Christentum und die ältesten Religionen des Orients*, 1819, p. IV.

3. *Geschichte Jesu*, in-8, 1876, p. 281 et suiv. Voir H. Gunkel, *Zum religionsgeschichtlichen Verständnis des Neuen Testaments*, in-8, Gœttingue, 1903. p. 1, note; Carl Clemen, *Religionsgeschichtliche Erklärung des N. Testaments*, in-8, Giessen, 1910, p. 1-10. Voir aussi Athanase Coquerel fils, *Des premières transformations historiques du Christianisme*, in-12, 2e éd., Paris, 1881, chap. I et suiv.

4. Dans l'ouvrage *Symbolik und Mythologie*. Passage cité par S. Berger, *F.-C. Baur*, 1867, p. 4.

vent cité [1], en parle comme d'une chose dûment démontrée et désormais définitive : « L'héritage reçu du judaïsme et l'influence des religions mélangées de l'Orient et de la Grèce ont joué dans dans le christianisme de l'Église [2] un plus grand rôle que l'évangile de Jésus. »

Le lecteur comprend maintenant, d'une manière générale, en quoi consiste la science nouvelle qui s'est attribué le nom de « Méthode religieuse-historique ». Ses adeptes prennent entre leurs mains les écrits du Nouveau Testament, plus particulièrement les évangiles, replacent chacun de ces écrits dans leur « entourage religieux-historique », et les étudient dans cet entourage même : non pas, malheureusement, pour les mieux connaître dans leur ensemble et dans leurs détails, ce qui serait une chose excellente ; mais pour se demander *a priori* quelles idées étrangères ce milieu d'origine a pu fournir aux écrivains sacrés.

Quoique très jeune encore, puisqu'elle n'est, de l'aveu de ses partisans les plus résolus, qu'en voie de formation [3], cette méthode possède déjà une littérature assez considérable, qui s'accroît presque chaque jour, grâce surtout au

---

1. *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 1re éd., p. 54

2. C'est-à-dire, d'après la doctrine libérale, dans le christianisme tel que l'Eglise primitive l'a développé et formulé, par contraste avec ce qu'on nomme le « christianisme de Jésus. » Voir les p. 172, 220, 222, 294, etc.

3. M. Wernle, *Die Anfänge unserer Religion*, 2e édit., p. 21, reconnaît que « jusqu'à ce jour ces problèmes (en question) étaient à peine posés, et que certainement ils n'ont pas encore été résolus. » Mais nos critiques sont décidés à marcher si vite, que, d'apres l'espoir de M. Gunkel, « dans la décade d'années actuelle, l'enquête religieuse-historique fera de rapides progrès en ce qui touche le Nouveau Testament. » En effet, de nombreux petits volumes populaires, composés par des spécialistes déjà célèbres pour la plupart, sont publiés dans cette direction. Voir en particulier la collection *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, qui paraît à Tubingue sous la direction de M. F. Schiele (né en 1867, philosophe, pédagogue et théologien, pendant plusieurs années rédacteur de la revue du parti libéral, *Die christliche Welt*).

zèle de MM. Bousset et Gunkel, qu'on peut regarder comme les deux principaux promoteurs du mouvement évolutionniste appliqué aux évangiles [1].

§ II. — La théorie évolutionniste dans sa marche ascendante.

Prenons maintenant M. Bousset pour guide, et apprenons de lui, d'une manière un peu moins succincte, quels sont les procédés du nouveau système [2].

On commence donc par replacer le christianisme naissant, ou plus simplement, Jésus et les évangiles, dans leur milieu historique. Quel était ce milieu ? D'abord, évidemment, celui de l'ancienne Alliance ; puis, celui du judaïsme contemporain de Notre-Seigneur et des origines de l'Église. Or, qu'était ce judaïsme ? Le connaissons-nous suffisamment? Nous l'avons dit à la fin de l'étape qui précède [3], on a beaucoup travaillé naguère à le faire revivre, en étudiant plus à fond soit les écrits tamuldiques et rabbiniques, soit la littérature apocalyptique, qui n'était traitée autrefois que comme une simple curiosité, mais qui a acquis tout à coup une très grande importance, soit enfin ce que nos critiques appellent, bien à tort, la littérature « apocryphe » de ces temps, c'est-à-dire, les livres de Daniel, de Zacharie, de Jonas, d'Esther, de

---

1. Ils publient de concert, à Gœttingue, la série intitulée *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*. Environ quinze volumes ont déjà paru. Sur M. Bousset, voir la p. 195. M. Jos.-Fréd.-Hermann Gunkel est né le 23 mai 1862 ; d'abord professeur de théologie à Berlin (à partir de 1894), il occupe depuis 1904 la chaire d'exégèse de l'A. T. à Giessen.

2. Nous allons résumer l'article qu'il a consacré au syncrétisme religieux dans la *Theologische Rundschau*, nos de juillet à septembre 1904.

3. Voir les pp. 272-295.

Tobie, de Judith, dont on a soin de retarder singulièrement la composition. Ces trois catégories d'écrits, nous dit-on, seraient remplies d'éléments étrangers — babyloniens, grecs, persans[1], — qui pénétrèrent ensuite dans le christianisme primitif, et qui exercèrent sur lui une influence considérable.

Dans son ouvrage « La religion du judaïsme[2] », M. Bousset a déterminé ce qu'il regarde comme des résultats acquis. Il conclut que, d'après les recherches les plus récentes, ce n'est pas seulement « à la périphérie », à la surface, mais d'une manière essentielle, que les idées religieuses de Babylone et d'ailleurs auraient pénétré dans le judaïsme postérieur à l'exil, et par lui dans les évangiles, en des proportions considérables.

Ce fut là le « stade initial » (*Anfangsstadium*) de la méthode évolutionniste. On se contenta de soutenir que « le simple évangile de Jésus », c'est-à-dire, la doctrine du divin Maître réduite à sa plus simple expression par l'emploi des procédés critiques que l'on sait, était seulement atteinte d'une manière indirecte par le mode de recherches récemment inauguré, en tant qu'il est né sur le sol du judaïsme, et qu'il a subi, en conséquence, la répercussion des éléments étrangers qui s'y étaient introduits graduellement. Mais on ne tarda pas à être entraîné beaucoup plus loin sur ce terrain glissant. A en croire les partisans de la théorie nouvelle, la théologie de saint Jean, celle de saint Paul et aussi les manifestations de la piété chrétienne qui apparaissent dans les

1. Cf. Erich Stave (né le 10 juin 1857; professeur d'exégèse biblique à l'université d'Upsal, en Suède, depuis l'année 1899), *Ueber den Einfluss des Parsismus auf das Judentum*, in-8, 1898 ; E. Böklen, *Jüdisch-christliche und persische Eschatologie*, in-8, Gœttingue, 1902.

2. *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*, in-8, Berlin, 1903, 2e édit. en 1906.

écrits attribués à ces deux apôtres[1], sont de telle nature, qu'il est impossible de les expliquer par un développement naturel et spontané. Elles ont, au dire du Dr Bousset, « un caractère extrêmement factice et compliqué ». Il faut donc en chercher ailleurs les coefficients. Du reste, même dans le « simple évangile », on rencontre des faits très extraordinaires. Les critiques évolutionnistes n'ont-ils pas découvert, d'accord en cela avec de nombreux théologiens libéraux, qu' « il y a entre Jésus et Paul une coupure (*Einschnitt*) peut-être encore plus profonde » qu'entre Paul et la période du dogme entièrement développé ? Parmi les faits en question, on cite le baptême chrétien et l'eucharistie, qui n'auraient de base ni dans l'Ancien Testament ni dans le judaïsme d'après l'exil, mais qui proviendraient en droite ligne des mystères grecs et orientaux.

On a donc cherché dans toutes les directions, et l'on a évidemment trouvé tout ce qu'on avait résolu d'avance, d'autant mieux qu'on n'a pas manqué de recourir, suivant la pressante recommandation de M. Gunkel, au « procédé intuitif », c'est-à-dire, aux hypothèses purement subjectives, aux postulats sans fondement, aux caprices de l'imagination. Manière de faire assurément très scientifique, qui rappelle et qui vaut celle de Reimarus, de Paulus, de Strauss, de Baur et des autres critiques rationalistes[2]. — Que M. Georges Goyau a raison de nous

1. Bornons-nous à mentionner ici le don des langues et le don de prophétie.

2. Tout en décernant de grands éloges à l'ouvrage, ci-dessus mentionné, de son collègue et ami M. Gunkel, *Zum religionsgeschichtlichen Verstandnis des N. T.*, le Dr Bousset ne peut s'empêcher de reconnaître qu'on y rencontre des théories « richement hardies, souvent non démontrées » ; mais il ajoute, pour pallier ce reproche, qu'après tout, un tel programme a nécessairement en soi quelque chose de problématique.

mettre en garde contre certaines « inductions » allemandes [1] !

On ne s'arrête plus, une fois qu'on est lancé sur une pareille pente. Aussi assistons-nous, depuis quelques années, à un véritable dévergondage de publications évolutionnistes, qui surenchérissent les unes sur les autres, et qui prétendent découvrir, dans la mythologie païenne, des origines toujours nouvelles à tel fait de la vie de Notre-Seigneur, ou à telle idée émise soit par lui, soit dans les écrits apostoliques. Toutes les religions anciennes, — celles de l'Orient biblique comme celles de l'Inde, celle de l'Égypte comme celles de la Grèce et de Rome, — tous les systèmes religieux et philosophiques de l'antiquité, auraient donc fourni quelque élément au christianisme. On conçoit, d'après cela, que l'enquête syncrétique soit devenue de jour en jour, selon la remarque de M. Bousset, « beaucoup plus étendue, plus pénible et plus complexe. »

Dans son opuscule spécial, M. Gunkel fait l'application détaillée de la méthode évolutionniste. Il se propose de prouver que « la religion du Nouveau Testament, dès son origine et dans son développement, a été, sur des points importants et même sur quelques points essentiels, sous l'influence décisive des religions étrangères [2]. » Il recherche d'abord, avec cette idée préconçue, quelles furent les relations du judaïsme avec les religions orientales ; d'où il conclut à l'existence d'un « judaïsme syncrétique ». Il passe de là aux « traits syncrétiques du Nouveau Testament » ; puis il aborde ce qu'il nomme les « éléments mythiques des évangiles », qu'il découvre tout parti-

1. Voir la page 274.
2. *Zum religionsgeschichtl. Verständnis des N. T.*, p. 1.

culièrement dans l'histoire de l'Enfance, au baptême et à la tentation de Jésus, à sa transfiguration, à son ascension, à sa descente aux enfers. La conclusion du petit volume est celle-ci : « Le christianisme est une religion syncrétique [1]. »

Un théologien anglais, M. W. Bucklam, nous apprend [2] que non seulement le judaïsme, mais aussi les autres religions sémitiques, — en particulier celles de Babylone et de la Perse, — et davantage encore la mythologie grecque, ont eu une part considérable à la naissance et aux développements du christianisme. S'échauffant lui-même peu à peu, ce singulier professeur de théologie va jusqu'à dire que « si aucune famille royale d'Europe et aucun Américain doué d'instruction ne peut récuser des relations de parenté avec l'homme sauvage et le singe *ancestral*, le christianisme non plus ne peut pas ignorer sa parenté avec la religion envisagée dans ses débuts les plus hirsutes et les plus grossiers. » Il consent toutefois à accorder une certaine supériorité à la religion chrétienne ; mais il ne craint pas de faire de Jésus lui-même un simple « produit de l'évolution ».

---

1. « Le christianisme primitif, dit encore notre auteur, p. 27, ressemble à un fleuve qui a été formé par la jonction de deux rivières-sources : l'une (de ces rivières) est spécifiquement israélite et prend son origine dans l'Ancien Testament ; l'autre provient des religions païennes orientales. En Occident, un facteur grec s'est surajouté. » M. F. Blass a réfuté brièvement M. Gunkel, avec autant d'esprit que de vigueur, dans la Revue *The Expository Times*, n° d'octobre 1904, p. 8 et suiv. M. F. J. Schmidt écrivait dans les *Preussiche Jahrbücher*, n° de janvier 1904, p. 7 et suiv., pour faire ressortir le caractère destructeur de la théorie du Dr Gunkel : « (D'après lui), tout ce que nous savons d'une manière certaine touchant la vie extérieure de Jésus, c'est qu'à l'époque de Tibère il parcourait son pays en opérant des guérisons et en prêchant, et qu'ayant essayé de s'attacher les habitants de la capitale, il fut arrêté et exécuté comme révolutionnaire. »

2. Dans un article intitulé « Le christianisme parmi les religions », et publié par le *Hibbert Journal*, n° d'avril 1907, p. 510-521.

Les théologiens que nous avons nommés éclectiques ont accepté pour la plupart les théories évolutionnistes ; aussi, M. Johannes Weiss ne pouvait-il manquer de donner son appréciation au sujet de la nouvelle « enquête ». Pour étudier la naissance du christianisme, écrit-il dans une de ses plus récentes brochures[1], « l'histoire des religions s'offre à nous comme guide ; oui, l'histoire générale des religions comparées, comme aussi l'histoire spéciale du judaïsme tardif, de l'hellénisme, des religions (païennes) du temps de l'empire (romain). Elle dirige tout particulièrement nos regards vers le grand mélange des religions qui, sur le sol de l'empire perse, puis sur les territoires du royaume hellénique des Diadoques, plonge l'historien dans un étonnement toujours nouveau. Des fragments de religion, des noms de divinités, des usages cultuels, babyloniens et égyptiens, phéniciens, perses, syriens, juifs, helléniques, tourbillonnent ici l'un autour de l'autre, et engendrent d'eux-mêmes une religion universelle syncrétique, du genre le plus bigarré et le plus compliqué. Sur ce domaine, naît ce que nous appelons la religion du judaïsme tardif, religion indubitablement syncrétique. La base fournie par l'Ancien Testament se montre ici abondamment enrichie d'éléments étrangers... Sur ce sol a grandi le christianisme, qui est assurément, dans ses parties essentielles, un développement de l'ancienne religion prophétique, mais qui, dès le début, a été richement doté de concepts eschatologiques, — apocalyptiques, dualistes, relatifs aux démons et aux anges, — qui trahissent visiblement leur origine syncrétique... Et à peine entre-t-il dans la sphère de l'hellénisme, qu'il se laisse envahir, des milliers de fois, par les idées et les conceptions de son nouvel entou-

1. *Die Aufgaben der neutestamentlichen Wissenschaft in der Gegenwart*, in-8, Gœttingue, 1908, p. 49-50.

rage : les spéculations du Logos, la morale stoïcienne, le dualisme psychologique, l'idée que les Grecs se faisaient de l'autre vie, les tendances sacramentelles de la religion des mystères. C'est pourquoi... on a nommé le christianisme une religion syncrétique... Quelle position prenons-nous relativement à ce programme ? Est-il possible d'expliquer historiquement la religion chrétienne comme le produit d'un syncrétisme babylonien, persan, égyptien, hellénique ? »

M. J. Weiss, répondant à sa propre question, admet sans hésiter que « la religion judéo-chrétienne a reçu de l'accroissement, par mille canaux », de ces différentes sources (p. 52). « Plus les matériaux de comparaison... augmentent, plus nous reconnaissons avec évidence que la masse étonnante d'idées, d'images, de représentations par lesquelles la religion nouvelle (le christianisme) manifeste son essence propre... dans la doctrine et dans le culte, a été empruntée aux milieux juif et païen. » M. Weiss ne va pas jusqu'à nier que le christianisme n'ait ajouté quelque chose de spécial aux idées en question ; mais les emprunts lui paraissent évidents : « de là viennent, continue-t-il (p. 53), la diversité bigarrée, le défaut de système et la multitude de contradictions que présentent les idées du christianisme primitif. Les éléments christologiques, en particulier, ont tous été empruntés à des religions antérieures au christianisme (p. 54). »

En terminant son étude (p. 55), M. J. Weiss fait le candide aveu qu'en beaucoup d'endroits, et particulièrement dans les cercles du protestantisme orthodoxe, lui et ses collègues libéraux sont regardés comme des « empoisonneurs », ou tout au moins comme des « obstructeurs de fontaines ». L'accusation est-elle donc si injuste [1] ?

---

1. Voir aussi, du même auteur, la brochure *Christus, die Anfänge des Dogmas*, in-12, Tubingue, 1909.

Dès lors que les chefs du mouvement syncrétique tiennent un langage si net et si hardi, il n'est pas surprenant qu'ils aient trouvé de nombreux adhérents de second ordre, dans le monde franchement rationaliste ou simplement libéral. La théorie sert d'ailleurs d'excellent auxiliaire à leurs idées anti-chrétiennes. Partout, dans des ouvrages à l'allure scientifique, comme dans des brochures destinées à la vulgarisation, elle est signalée avec éloges, et on adopte ses conclusions avec une étonnante facilité [1]. Le fait est regardé comme certain en lui-même. La seule chose à rechercher, c'est, dit M. Bousset [2], « dans quelles proportions la nouvelle religion (le christianisme) a payé, dans ce procédé d'*amalgamation*, son tribut à la civilisation ancienne et au vieux monde religieux. »

Parmi la multitude de monographies qui ont vu récemment le jour sur ce thème favori, nous en mentionnerons encore quelques-unes, qui se proposent d'ouvrir une voie plus spéciale.

---

1. Voir en particulier : C. Promus, *Die Entstehung des Christentums*, in-12, Leipzig, 1903 ; J. Hollmann, *Welche Religion hatten die Juden zur Zeit Jesu ?* in-12, Halle, 1905 ; R. Knopf, *Zukunftshoffnungen des Urchristentums*, in-12, Tubingue, 1907. S. Reinach. *Orpheus*, *Histoire générale des religions*, p. 315-362 ; Karl Vollers, *Die Weltreligionen in ihrem geschichtlichen Zusammenhange*, in-8, Iéna, 1910 (ouvrage des plus négatifs). M. le professeur Henri Monnier fait aussi du syncrétisme, d'une manière relativement modérée (*La Mission historique de Jésus*, p. 320-321) : « La pensée indo-européenne, sous la forme de l'apocalyptique, se mêlait à la vieille tradition religieuse d'Israël. Il y avait là tous les éléments d'une synthèse définitive ; mais elle ne pouvait être opérée que par une personnalité unique. La mission de Jésus consista à réconcilier et à associer pour jamais, dans l'unité d'une personne vivante, les éléments divins des plus pures religions du monde. En achevant leur œuvre, il a tari les sources de leurs énergies créatrices... Ces deux nobles religions, le judaïsme et le mazdéisme, qui semblaient appelées à un grand avenir, se sont desséchées sans retour après avoir légué au christianisme ce qu'elles renfermaient d'éternel : l'une, son pur monothéisme et sa forte sève religieuse l'autre, ses espérances d'avenir et le type mystérieux de l'*Homme*. »
2. *Theologische Rundschau*, n° d'octobre 1908, p. 537.

Trois savants assyriologues, MM. Hugo Winckler[1], Heinrich Zimmern et Alfred Jeremias[2], ont prétendu découvrir, dans les évangiles et dans les autres écrits du Nouveau Testament, quelques emprunts faits à la religion babylonienne. Mais ces prétentions, quoique d'une audace souvent extrême, sont relativement modestes, si on les compare à celles de leur collègue, M. Peter Jensen, professeur à l'université de Marbourg, qui s'imagine avoir démontré la non-existence de Jésus et le caractère absolument mythique des évangiles, au moyen de la célèbre épopée babylonienne dite de Gilgamesch. Il a composé, en ce sens, un gros volume in-8 de plus de mille pages[3], — un premier volume! — dans lequel il étudie « les origines de la légende de l'Ancien Testament par rapport aux patriarches, aux prophètes et aux libérateurs d'Israël, et aussi la légende du Nouveau Testament relative à Jésus. » Il paraît que cette double « légende » a sa source visible, palpable, évidente, dans l'histoire babylonienne en question. La biographie de Jésus-Christ est empruntée tout entière à celle du héros Gilgamesch. Dans sa préface, M. Jensen nous fait quelques confidences. Il ne s'est aventuré, dit-il, qu'avec une certaine réserve —

---

1. Né le 4 juillet 1863, professeur de langues sémitiques à l'université de Berlin. Voir son ouvrage *Die Keilinschriften und die Bibel*, publié en collaboration avec M. H. Zimmern, Berlin, 1902-1903. M. Zimmern (né en 1862), qui a aussi enseigné les langues sémitiques (depuis 1890) dans plusieurs universités allemandes, et qui est actuellement professeur à celle de Leipzig (depuis 1900), vient de s'avancer lui-même tout à fait loin dans le débat relatif à l'existence historique de Jésus-Christ. Voir son écrit *Zum Streit um die Christusmythe, Das babylonische Material in seinen Hauptpunkten dargestellt*, in-8, Berlin, 1910.

2. Actuellement répétiteur pour l'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Leipzig. C'est surtout dans l'ouvrage *Babylonisches im Neuen Testament*, in-8, Leipzig, 1905, qu'il applique la théorie syncrétique à un certain nombre d'idées chrétiennes.

3. *Der Gilgamesch-Epos in der Weltliteratur*, Strasbourg, 1906. M. Jensen est né le 16 août 1861.

certes, on ne le soupçonnerait pas ! — sur le terrain biblique, peu connu de lui, et il a été fort mal accueilli par les « sages » auxquels il communiquait le résultat de ses recherches. Mais il ne s'est pas laissé décourager, et il a continué vaillamment son chemin. Seulement, une fois le volume publié, les « sages » l'ont parcouru le sourire sur les lèvres, et, ce qui est pire encore, ils ont marqué leur dédain par un humiliant silence[1]. Devant cette attitude, le professeur de Marbourg s'est fâché, et il a riposté par une brochure furieuse[2], dans laquelle il en appelle du jugement des théologiens, traités par lui de « sophistes », à celui des « laïques », et où il fait savoir au monde entier ce qu'il avait confié depuis quelque temps déjà — *risum teneatis !* — à sa femme et à son disciple W. Manitius : savoir, que l'existence de saint Paul est, du moins pour les points essentiels, un mythe babylonien, aussi bien que celle de Jésus-Christ.

Plus récemment encore, M. Jensen, mécontent de son insuccès, a essayé de faire une réclame tapageuse en faveur de sa théorie, en la publiant à cors et à cris dans des conférences populaires. Mais là encore il a complètement échoué. Il vient de publier le discours qu'il a pro-

---

1. M. C. Clemen a pourtant consacré quelques pages à la théorie de M. Jensen, dans son récent ouvrage dont il sera question plus bas, *Religionsgeschichtliche Erklärung des N. Testaments*, p. 208-223. C'est, dit-il, « une hypothèse manquée sous tout rapport ». M. Jülicher l'a réfutée plus complètement naguère, dans la brochure *Hat Jesus gelebt?* Marbourg, 1910 ; de même M. J. Weiss, dans l'ouvrage *Jesus von Nazareth*, p. 58 et suiv. Le Dr Sellin, dans la Revue *Glauben und Wissen*, t. VIII (1910), p. 224-234, flagelle aussi comme ils le méritent les travers babyloniens de M. Jensen. « Si Jensen avait raison, dit ironiquement M. J. Weiss, *Jesus von Nazareth*, p. 51-52, il aurait certainement fait la découverte scientifique la plus importante du siècle. »

2. *Moses, Jesus, Paulus, Drei Sagenvarianten des babylonischen Gottmenschen Gilgamesch, Eine Anklage wider die Theologen, ein Appell auch an die Laien*, broch. in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1909, 3e édit. en 1910.

noncé le 9 mars 1910 à Marbourg[1]. Il y essaie, mais en vain, de défendre ses positions. Poussé à bout par les arguments qui établissent la fausseté manifeste de son système, il atténue d'abord quelque peu ses conclusions, et admet tout au moins la possibilité de l'existence personnelle de Jésus-Christ. Il va jusqu'à dire[2] qu'il « reconnaît un Jésus qui est historique en quelque manière et qui a vraiment existé » ; mais il le réduit ensuite à peu près à néant et revient à ses premiers dires.

Selon d'autres spécialistes, c'est du bouddhisme que dériverait l'histoire évangélique sur des points extrêmement nombreux. Nous ne mentionnerons que pour mémoire la grossière supercherie par laquelle s'est déshonoré M. Nicolas Notowitch, qui, employant les procédés de Hæckel, n'a pas craint d'inventer un soi-disant document indien, pour faire accroire que Jésus, nommé Issa selon les besoins de la cause, aurait passé seize ans auprès des brahmanes et des bouddhistes, afin de mieux apprendre leur religion[3]. M. Rudolf Seydel[4], professeur de philosophie à Leipzig, fut le premier à grouper systématiquement et à comparer entre eux des textes, soit évangéliques, soit bouddhiques, pour prouver les emprunts du christianisme à la religion de Bouddha[5]. D'après lui, les évangélistes

---

1. *Hat der Jesus der Evangelien wirklich gelebt?* broch. in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1910.

2. Page 4.

3. Voir son opuscule *La vie inconnue de Jésus-Christ*. Paris, 1894 (en allemand, *Die Lücke am Leben Jesu*, Stuttgart, 1894). M. Notowitch, né en 1858, est un journaliste et un explorateur russe. Louis Jacolliot (né en 1837, pendant quelque temps président du tribunal de Chandernagor dans l'Inde française), avait déjà prétendu que Jésus, de douze à trente ans, aurait étudié en Egypte et dans l'Inde. Voir ses deux ouvrages, *La Bible dans l'Inde*, 1868 ; *Christma et le Christ*, 1874.

4. Né le 27 mai 1835, mort le 8 décembre 1892.

5. Ses deux principaux ouvrages sur ce sujet sont : *Das Evange-*

auraient puisé à un document bouddhique très ancien, sorte d'évangile de Bouddha, auquel ils auraient donné une couleur et une étiquette chrétiennes. Il est inutile de dire que M. Seydel ne prouve nullement l'existence d'une pareille source ; ce qui ne l'a pas empêché de trouver de nombreux admirateurs et partisans [1]. Mais il a eu aussi de nombreux contradicteurs, dans toutes les écoles [2]. Non, les évangiles et l'image qu'ils ont tracée du Christ n'ont rien à craindre du « péril jaune », en ce qui concerne leur authenticité et leur originalité. S'il existe çà et là quelques coïncidences lointaines entre la vie de Jésus et celle de Bouddha, elles sont entièrement superficielles, dues au

---

lium Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre mit forläufender Rücksicht auf andere Religionskreise untersucht, Leipzig, 1882, et *Die Buddha-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien*, 2ᵉ édit., Weimar, 1907.

1. Entre autres, M. Rudolf Steck (né à Berne le 18 janvier 1842, professeur d'exégèse du N. Testament à l'université de Zurich), *Der Einfluss des Buddhismus auf das Christentum*, 1908. — Voir aussi l'étude, aux conclusions beaucoup plus réservées, du théologien hollandais G. A. van den Bergh van Eysinga (répétiteur à l'université d'Utrecht), *Indische invloeden of oude christelijke verhalen*, 1901 (étude trad. en allemand, Gœttingue, 1904, 3ᵉ éd. en 1909), et A. Edmunds, *Buddhist and Christian Gospels*, in-8, Londres, 1904. Le Dʳ Pfleiderer a également soutenu la thèse bouddhique, dans son livre *Das Christusbild des urchristlichen Glaubens*, in-8, Berlin, 1903.

2. Voir A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 288-290 ; H. Weinel, *Jesus im XIX. Jahrhundert*, 2ᵉ éd., p. 240-246, et les brochures suivantes : Alfred Bertholet (né en 1868 à Bâle, professeur d'exégèse de l'Anc. Testament et d'histoire des religions à l'université de cette ville), *Buddhismus und Christentum*, in-8, Tubingue, 1902 ; F. Barth, *Jesus und Buddha*, broch. in-8, Berne, 1905 ; K. von Hase, *Neutestamentliche Parallelen zu Buddhischen Quellen*, Berlin, 1905 ; Dʳ Otto Wecker (écrivain catholique), *Christus und Buddha*, in-8, Munster-en-Westphalie, 1908 ; Dʳ Rittelmeyer (pasteur protestant), *Buddha oder Christus?* in-8, Tubingue, 1909 ; H. Jordan, *Jesus und die modernen Jesusbilder*, in-8, Berlin, 1909, p. 62-71. Cf. De la Vallée Poussin, *Le Bouddhisme et les évangiles canoniques*, dans la *Revue biblique*, 1906, p. 353 et suiv., et *Bouddhisme : opinions sur l'histoire de la dogmatique*, in-12, Paris, 1909 ; Franz Meffert, *Die geschichtliche Existenz Christi*, 2ᵉ éd. in-8, M. Gladbach, 1910, p. 142-180.

hasard, sans importance aucune, tandis que les divergences se nomment légion.

D'autres encore ont recherché, mais sans plus de succès, les prototypes de la vie et de la religion de Jésus dans le parsisme ou dans les mystères de Mithra, le dieu-soleil. MM. Julius Grill et Cumont sont de ce nombre [1]. D'autres ont fouillé dans le même but le milieu grec, sous toutes ses formes religieuses et philosophiques [2]. Voici quelques-unes de leurs assertions : « La philosophie grecque a été une préparation positive au christianisme » ; « La prophétie juive, la gnose rabbinique orientale et la philosophie grecque avaient déjà mêlé sur la palette les couleurs avec lesquelles l'image du Christ fut peinte dans les écrits du Nouveau Testament [3]. » « Sous l'influence de la philosophie grecque, l'évangile s'est transformé en un système philo-

---

1. J. Grill (professeur de théologie à l'université de Tubingue depuis 1888), *Die persische Mysterienreligion im römischen Reich und das Christentum*, in-8, Tubingue, 1903; F. Cumont, *Les mystères de Mithra*, 2e éd. en 1902 ; *Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra*, 2 vol., 1894-1901 ; *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1906, et l'article *Mithra* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, in-4, t. III, 2e part., pp. 1944-1954. M. François Cumont, né en Belgique (1868), est professeur d'histoire ancienne à l'université de Gand depuis 1892. Voir aussi Albrecht Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*, in-8, 2e édit., Leipzig, 1910, et, en sens contraire, l'article du rév. Père A. d'Alès, *Mithriacisme et Christianisme*, dans la *Revue pratique d'apologétique*, 1907, pp. 462-469, 519-528.

2. Cf. O. Pfleiderer, *Vorbereitung des Christentums in der griechischen Philosophie*, in-12, Halle, 1904, et *Das Christusbild des urchristlichen Glaubens in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, 1903 ; Paul Wendland (né en 1864, professeur de théologie à Gœttingue), *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, in-8, Tubingue, 1907. Voir aussi R. Reitzenstein (prof. à l'université de Strasbourg), *Die hellenistischen Mysterienreligionen, ihre Grundgedanken und Wirkungen*, in-8, Leipzig, 1910, et Adolf Bauer (prof. à l'université de Gratz), *Vom Griechentum zum Christentum*, in-8, Leipzig, 1910.

3. Pfleiderer, *Vorbereitung*, p. 1 ; *Christusbild*, p. 4.

sophique très étendu, qui, sous la forme d'un tout fortement agencé, a pu soutenir la lutte avec l'hellénisme, en s'appropriant ses forces et ses pensées les meilleures [1]. »

M. Soltau, ce vulgarisateur d'avant-garde, ne pouvait manquer de prêter son concours à la thèse évolutionniste. Il croit pareillement avoir découvert des restes multiples du paganisme dans les rites, les idées et les coutumes religieuses du christianisme naissant, et même dans les récits évangéliques [2]. Signalons aussi quelques écrits qui ont fait l'application du nouveau système à des points spéciaux du dogme chrétien : par exemple, au titre « Sauveur du monde [3] », à l'idée d'un Sauveur mourant et ressuscité [4].

M. le professeur Carl Clemen, théologien libéral mais indépendant, a composé sur la théorie évolutionniste un très intéressant ouvrage [5], où il l'étudie dans son ensemble comme dans ses plus menus détails. Il n'élude aucune des comparaisons instituées entre le christianisme

1. Wendland, *loc. cit.*, p. 178.

2. *Das Fortleben des Heidentums in der altchristlichen Kirche*, in-8, Berlin, 1906. Cf. A. Jacoby, *Die antiken Mysterien und das Christentum*, broch. in-8, Tubingue, 1910.

3. Cf. Hans Lietzmann, *Der Weltheiland*, in-12, Bonn, 1909.

4. M. Brückner, *Der sterbende und auferstehende Gottheiland in den orientalischen Religionen und ihr Verhältnis zum Christentum*, in-12, Tubingue, 1908. « L'image du Messie, dit-il entre autres choses (p. 34-35, à propos du chap. 12 de l'Apocalypse), a une origine purement mythologique. » Et encore, p. 35 : « L'image du Christ tracée par Paul est aussi, dans ses traits essentiels, indépendante de la personne historique de Jésus » ; elle provient de la mythologie.

5. *Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testaments : die Abhängigkeit des ältesten Christentums von nichtjüdischen Religionen und philosophischen Systemen zusammenfassend untersucht*, in-8, Giessen, 1909. Pour nous, la partie principale de l'ouvrage est naturellement celle qui concerne « la vie et l'enseignement de Jésus » (p. 208-261). L'auteur y étudie, au point de vue de l'histoire des religions, les récits de l'Enfance, le baptême et la tentation du Sauveur, son ministère public, sa passion et sa résurrection.

et les religions païennes ; il est au courant de tout ce qui a été dit de plus sérieux sur ce domaine. D'autre part, ses sympathies sont plutôt acquises au mouvement syncrétique[1] ; et pourtant, il se montre justement sévère pour les menées évolutionnistes, et lorsque, après un examen qui se prolonge pendant près de trois cents pages, il veut établir ce qu'il regarde comme des résultats acquis, il trouve fort peu de chose à signaler. « Si nous nous représentons, écrit-il[2],... ce que nous avons découvert touchant la dépendance du christianisme primitif par rapport aux religions non juives et aux systèmes philosophiques, nous constatons que l'influence directe ou indirecte de ceux-ci sur la prédication de Jésus et les pensées des synoptiques a seulement consisté en quelques expressions, quelques métaphores et quelques comparaisons[3], qui en altèrent peu le sens... Dans les histoires de l'Enfance de Jésus, seul le récit relatif à l'étoile des Mages remonte en droite ligne à des idées babyloniennes ; l'incident de la persécution de Jésus enfant par Hérode provient certainement de la mythologie romaine... Le nom divin « le Père qui est dans les cieux » pourrait s'expliquer aussi par des influences babyloniennes et persanes. La divine hypostase de la Sagesse émane sans doute pareillement d'influences étrangères, plus vraisemblablement de celle du parsisme. Par ailleurs, dans les synoptiques, la mention de l'éclipse du soleil et du tremblement de terre à la mort de Jésus se rattache seule à des idées païennes. »

Cela dit, l'auteur insiste[4] sur le « caractère hypothétique

1. « En soi, dit-il dès sa première page, il paraît *a priori* très vraisemblable que le christianisme, qui a subi l'influence de la religion israélite..., ait été aussi influencé par les autres religions, tout en formant avec elles le contraste le plus frappant. »

2. Pages 287-288.

3. L'auteur cite Matth., 5, 48 ; 7, 13-14, 16 ; Marc., 2, 17 ; Luc., 4, 23.

4. Page 289.

de la plupart des résultats », et il répète, contrairement à l'opinion de MM. Gunkel, Bousset, J. Weiss, etc., mais d'accord avec M. Wellhausen et plusieurs autres, que ces prétendus résultats « n'atteignent nulle part l'essence la plus intime du christianisme, attendu qu'ils demeurent tous plus ou moins à sa surface. » Enfin, il met les évolutionnistes en garde contre leurs théories exagérées. « S'ils manquaient de sagesse, dit-il, on passerait purement et simplement à l'ordre du jour à leur sujet, comme on a déjà dû le faire plusieurs fois. »

On le voit, avec M. Clemen, — dont nous refusons cependant d'accepter les conclusions, — nous sommes loin des assertions arbitraires et audacieuses qu'on lit dans la plupart des écrits vulgarisateurs ; de celle-ci, par exemple : « Des traces sans nombre conduisent du christianisme à l'histoire des religions et démontrent l'étroite union de l'un et de l'autre[1]. » Comment prendre au sérieux ce Jésus et ce christianisme cosmopolites ? Il paraît cependant, d'après nos évolutionnistes, qu'une telle origine serait une gloire pour la religion chrétienne. Ils nous l'affirment les uns après les autres, en des phrases ronflantes, qui rappellent les « exercices de style » au moyen desquels les mêmes théologiens ont essayé de rendre présentable leur « Jésus libéral ».

La citation suivante, empruntée à l'un des plus renommés d'entre eux, servira de modèle du genre. Après avoir exposé le programme dont nous avons donné le résumé,

---

1. M. Brückner, *Der sterbende und auferstehende Gottheiland*, p. 48. Le croira-t-on ? D'après le même auteur (p. 46) et beaucoup d'autres encore, « l'histoire de la passion s'est peu à peu développée et transformée » dans les évangiles, sous l'influence des religions orientales. La scène du couronnement d'épines n'est point un fait historique ; elle dérive elle-même directement du paganisme. Voir, sur ce point spécial, J. Weiss, *Die Aufgaben der neutestamentlichen Wissenschaft in der Gegenwart*, Gœttingue, 1908, p. 50.

M. Bousset suppose qu'en face d'un tel système plus d'une objection sera soulevée, qu'il y aura plus d'un « sceptique branlement de tête ». La principale objection, c'est la crainte qu'en se livrant à une étude de ce genre, on ne sache pas apprécier assez le caractère propre et l'importance unique du christianisme. Il répond : « Je ne puis partager cette crainte. En effet, devant ce péril, se dresse comme un mur le fait d'histoire d'après lequel le christianisme est sorti de cet immense *devenir* chaotique, comme la force victorieuse qui triomphe de tout, et a su attirer à soi tout ce qu'il y avait d'éléments de valeur dans ce chaos, pour les cristalliser en une forme compliquée sans doute, mais pleine d'unité. Il serait bien malhabile, l'historien qui ne verrait pas cela, et auquel cela ne rappellerait pas sans cesse la puissance créatrice merveilleuse de l'évangile et de la personne de Jésus. Ce n'est qu'après l'achèvement de ce travail religieux-historique, que seront manifestées comme il faut, et par de nouveaux moyens, la force et l'importance universelles de la religion chrétienne, lesquelles se révèlent, non dans l'isolement et la solitude, mais précisément par l'influence active..., l'assimilation des éléments étrangers, qu'elles réussissent à dominer[1]. »

---

1. *Theologische Rundschau*, année 1904, p. 364-365. M. Bousset dit ailleurs, *Die jüdische Apokalyptik*, p. 65-67 : « L'Évangile demeure malgré tout un miracle créateur... Ce qui existait avant l'évangile ne consistait réellement qu'en simples matériaux, en germes qui n'étaient point parvenus à leur maturité, en commencements qui ne s'étaient pas développés, ... en spéculations dépourvues de vie... Il fallait que le *Fiat* divin, créateur, pénétrât dans ce monde chaotique qui fermentait. Le brouillard devait se dissiper... L'évangile nous apparaît maintenant comme le centre d'un grand *devenir* spirituel. Les peuples les meilleurs et les plus distingués de l'histoire humaine ont contribué à ce *devenir*. L'apocalyptique (juive) et la spéculation iranienne,... l'esprit grec, l'eschatologie platonicienne, le grand *Lied* platonicien qui chante la patrie éternelle de l'âme, la théologie du *Logos* et la morale de la *Stoa*,... la tendance des religions à l'universalisme : voilà, avec mainte autre chose encore, les trésors qui ont amené les

Si nous le pouvons, consolons-nous avec... ces phrases creuses. L'évolutionnisme religieux n'est-il pas, comme l'assure M. Pfleiderer[1], « la plus grandiose et la plus solide apologie du christianisme qui se puisse concevoir ? »

§ III. — Les faiblesses du système.

Ici, nous ne réfuterons pas plus cette théorie que les autres. On l'a fait d'ailleurs, au moins partiellement et provisoirement, dans plusieurs excellentes publications, composées par trois théologiens catholiques[2] et un pasteur protestant danois[3]. Faisant allusion à l'origine récente de la théorie syncrétique appliquée à l'évangile et au Nouveau Testament, M. Johannes Weiss reconnaît[4] qu' « elle n'a pas été épargnée par les maladies qui atteignent les enfants » en bas-âge. Elle a subi notamment les atteintes du dilettantisme, qui veut trouver à tout prix dans le paganisme des prototypes pour les idées chrétiennes, et qui crie à l'identité, dès qu'il aperçoit quelque analogie entre deux idées religieuses, bien qu'elles soient séparées par un abîme. Suivant une très juste remarque, le système syncrétique, qui jette Jésus-Christ, les évangiles, l'Église chrétienne tout entière dans le tourbillon

---

peuples à l'évangile et au christianisme en formation. » N'oublions pas, en lisant ces lignes, que M. Bousset n'admet aucun élément surnaturel dans la religion chrétienne.

1. *Das Urchristentum*, 2e éd., t. I, p. VII.

2. Abbé P. de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, in-12, 3e édit., Paris, 1897 ; Max Meinertz, *Das Neue Testament und die neuesten religionsgeschichtlichen Erklärungsversuche*, broch. in-8, Strasbourg, 1904, et surtout le rév. Père Bernard Allo, professeur à l'université de Fribourg (Suisse), *L'Evangile en face du syncrétisme païen* (excellent manuel, qui est bien « au point »).

3. H. Martensen Larsen, *Jesus und die Religionsgeschichte*, trad. allemande, broch. in-8, Fribourg-en-Brisgau, 1898.

4. *Die Aufgaben der neutest. Wissenschaft*, p. 50.

des concepts religieux du paganisme, est et mérite d'être un « signe que l'on contredit ».

Nous avons mentionné plus haut de singulières applications que MM. Robertson, Jensen et plusieurs autres ont faites du syncrétisme à la vie de Jésus [1]. M. Albert Réville, dont les sentiments libéraux sont bien connus, a écrit à leur sujet ces lignes ironiques, qui contiennent peut-être la critique la plus mordante qu'on ait faite du système : « L'histoire évangélique, sans excepter ceux de ses éléments qui semblaient pouvoir prétendre à la pleine réalité de l'histoire, même aux yeux d'hommes difficiles à contenter en pareille matière, est dépecée, morcelée, hachée menu, et à chacun de ces morceaux, grands et petits, s'attache la qualification de mythes, ou plutôt d'emprunts, plus ou moins calculés, à une quantité de détails mythiques fournis par les religions antérieures, les rituels, les codes religieux, les imageries égyptiennes, hindoues, mithraciennes, grecques, romaines, talmudiques. Il n'en reste rien, pas un zeste. Le mythe partout, le mythe toujours. On finit par se tâter, pour savoir si l'on n'est pas soi-même un mythe [2]. »

Nous reconnaissons toutefois que l'ironie ne répond point aux difficultés. Citons donc, pour conclure cette partie de notre travail, une parole autrement sérieuse, qui fait autorité, celle du R. P. Lagrange, directeur de l'Ecole biblique de Jérusalem : « La science des religions, écrit-il [3], s'est trop empressée de tirer des conclusions de l'histoire des religions. Avant même que les faits fussent suffisamment connus et classés convenablement, on a voulu en extraire des systèmes, et ramener à des théories

1. Pages 263, 268-269, 304, 308-309, etc.
2. *Revue de l'histoire des Religions*, 1902, t. xvi, p. 273.
3. *Le Correspondant*, n° du 25 juillet 1910, p. 209.

générales le peu que l'on savait. Les commencements du christianisme devaient nécessairement être soumis à ce traitement. Ceux qui ne veulent pas y reconnaître le doigt de Dieu ne pouvaient, d'après les idées régnantes, rechercher ses origines que dans l'évolution des croyances. Et peut-on même parler d'origines, quand il est entendu que toute croyance n'est que le développement d'une croyance antérieure? Quelques-uns voient dans le christianisme une synthèse, la synthèse des religions orientales, synthèses elles-mêmes des religions naturalistes et de la philosophie helléniste. Mais le christianisme est trop original pour qu'on essaie sérieusement d'en faire un conglomérat. On a plutôt recours à la comparaison des ébauches. Le monde gréco-romain, en quête d'une religion qui satisfît son idéal, au moment où les divinités grecques étaient décidément reconnues vides du divin, aurait puisé une inspiration nouvelle en Orient, pour aboutir enfin au christianisme. Des esprits plus modérés s'en tiennent à la vague théorie des origines communes, des idées courantes, des aspirations générales auxquelles le christianisme aurait dû sinon sa formation, du moins son succès. » Le docte professeur n'a pas de peine à démontrer brièvement la fausseté de toutes ces hypothèses.

En fait, l'évolutionnisme religieux n'est pas une quantité négligeable. Les théologiens, les exégètes, les philologues et les apologistes catholiques doivent donc l'étudier de près, et neutraliser ses funestes effets, en le réfutant trait pour trait.

CHAPITRE VIII

Epilogue : La lutte pour l'existence de Jésus.

Tandis que nous relisions les pages qui précèdent, pour les compléter et les mettre au point, un mouvement religieux très important, caractéristique au point de vue qui nous occupe, se produisait en Allemagne. On l'a nommé *Die Jesusbewegung*, « le mouvement relatif à Jésus », car c'est le Sauveur qui en est l'objet immédiat. Ses instigateurs se proposent ouvertement de dissoudre de plus en plus le christianisme dans ses principes essentiels, et même de rejeter complètement dans l'ombre, dans le néant, son divin fondateur. Aussi croyons-nous être davantage dans le vrai en appelant ce mouvement : la lutte pour l'existence de Jésus-Christ.

Depuis quelque temps, le marché de la librairie allemande est inondé de livres et de brochures multicolores, dont plusieurs portent ce titre sensationnel : « Jésus a-t-il existé ? » Ces écrits sont généralement signés de noms bien connus dans les contrées d'outre-Rhin, car la plupart d'entre eux ont été composés par des professeurs que leurs idées plus ou moins avancées en fait de théologie et d'exégèse ont mis très en vue. Les uns nient, d'autres affirment l'existence historique de Jésus-Christ ; quelques-uns prennent un parti mixte, acceptant que Jésus

ait personnellement existé, mais rattachant de nombreux récits des évangiles à des mythes[1].

En lui-même, le fait de cette négation à outrance n'étonnera aucun de ceux qui sont au courant de la littérature théologique la plus récente du protestantisme en Alle-

---

1. Voici los plus importantes : 1° Contre l'existence de Jésus : Arthur Drews, *Die Christusmythe*, in-8, Iéna, 1909, 4ᵉ édit. en 1910, et *Hat Jesus gelebt?* broch. in-8, 2ᵉ éd., Berlin, 1910 ; P. Jensen, *Hat der Jesus der Evangelien wirklich gelebt?* broch. in-18, Francfort-sur-le-Mein, 1910; Ernst Krieck, *Die neueste Orthodoxie und das Christusproblem*, broch. in-8, Iéna, 1910; Samuel Lublinski, *Die Entstehung des Christentums aus der antiken Kultur*, in-8, Iéna, 1910. 2° Pour l'existence de Jésus : *a*) Ecrivains orthodoxes : Karl Beth, *Hat Jesus gelebt? Eine Kritik der Drews'schen Christusmythe*, broch. in-8, Berlin, 1910; Curt Delbrück, *Hat Jesus Christus gelebt? Ein Vortrag*, broch. in-8, 3ᵉ éd., Berlin, 1910 ; K. Dunkmann, *Der historische Jesus, der mythologische Christus und Jesus der Christ, Ein kritischer Gang durch die moderne Jesus-Forschung*, in-8, Leipzig, 1910 ; Dietrich Vorwerk, *Die Persönlichkeit Jesu jenseits von Kirche und Kritik*, broch. in-12, 2ᵉ éd., Schwerin, 1910 ; B. Kühn, *Ist Christus eine geschichtliche Person?* broch. in-8, Halle, 1910. *b*) Théologiens libéraux : H. Bornemann, *Jesus als Problem*, broch. in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1909; Adolf Jülicher, *Hat Jesus gelebt? Vortrag*, broch. in-8, 3ᵉ éd., Marbourg, 1910 ; H. Weinel, *Ist das liberale Jesusbild widerlegt? Eine Antwort an seine positiven und seine radikalen Gegner*, in-8, Tubingue, 1910; H. von Soden, *Hat Jesus gelebt?* broch. in-8, Berlin, 1910; Johannes Weiss, *Jesus von Nazareth, Mythus oder Geschichte?* in-8, Tubingue, 1910 ; J. Weiss et G. Grützmacher, *Die Geschichtlichkeit Jesu*, broch. in-12, Tubingue, 1910 ; K. A. Dietze, *Kritische Bemerkungen zur neusten Auflage von A. Drews Christusmythe*, broch. in-8, Brême, 1910; D. Chwolson, *Ueber die Frage ob Jesus gelebt hat*, broch. in-18, Leipzig, 1910; Prof. Hauck, *Hat Jesus gelebt?* broch. in-8, Halle, 1910. *c*) Ecrivains radicaux : H. Zimmern, *Zum Streit um die Christusmythe*, broch. in-8, Berlin, 1910; A. Böhtlingk, prof. à Marbourg, *Zur Aufhellung der Christustheologie*, broch. in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1910. — Dans la *Deutsche Literatur Zeitung*, nᵒˢ du 16 et du 23 juillet 1910 (col. 1797-1803 et 1861-1865), le Dʳ H. J. Holtzmann donne une esquisse tristement intéressante du mouvement en question, sous ce titre : *Neueste Literatur zur Frage nach der Geschichtlichkeit Jesu*. Il le compare très justement à un déluge (*Sturmflut*) qui a débordé tout à coup sur l'Allemagne. Voir aussi les articles du pasteur Steck dans les *Protestantische Monatshefte*, 1909, p. 329-337, 412-416, 447-454, du philosophe Krayenbühl, dans le *Protestantenbaltt*, 1909, p. 1231 et suiv., et du professeur Windisch, *Der Streit um die Geschichtlichkeit Jesu*, dans la *Theologische Rundschau*, n° de mars 1911, p. 114-137.

magne. Dans les pages qui précèdent, nous avons eu à en signaler des cas assez nombreux, remontant aux trente dernières années[1]. Mais, depuis quelque temps, il y a eu recrudescence sous ce rapport, dans des proportions extraordinaires, effrayantes même.

L'auteur principal de la *Jesusbewegung* est M. Arthur Drews, professeur de philosophie au *Polytechnicon* de Carlsruhe, qui, non content de composer, à la suite des Kalthoff, des Benjamin Smith, des Jensen, des Robertson, etc., un ouvrage dans lequel il essaie de prouver que Jésus-Christ n'a pas existé[2], est allé ensuite de ville en ville, — à Marbourg, à Kiel, à Mannheim, à Iéna, à Berlin, à Plauen, à Berne[3], etc., — faisant une propagande effrénée pour répandre sa théorie malsaine, donnant conférence sur conférence, créant « une agitation fanatique » par ses « attaques passionnées », comme « s'il voulait prendre le monde d'assaut et l'obliger à adopter ses idées[4] ». L'attention de nombreux milliers d'hommes a été ainsi excitée, et « la question a été mise à l'ordre du jour dans toute l'Allemagne[5] », d'autant mieux que les *Monistes*, dont le nombre va se multipliant chaque jour dans cette contrée et qui sont les ennemis jurés des idées et des institutions chrétiennes[6], ont contribué de toutes leurs forces à rendre

---

1. Voir les pages 242, 247-253, 368-269.
2. *Die Christusmythe*. Voir la page 321, note 1. Nous en donnerons plus bas la substance.
3. Dans cette dernière ville, le 6 octobre 1910. On fit l'honneur au conférencier de le recevoir dans la salle du Grand Conseil fédéral. Voir le *Berner Tagblatt*, du 7 octobre 1910.
4. Jülicher, *Hat Jesus gelebt?* p. 4 et 5.
5. Weinel, *Ist das liberale Jesusbild...?* p. 8.
6. Le *monisme*, dont le nom dérive de la racine grecque μόνος, « seul », est un système de philosophie anti-religieuse, qui enseigne l'unité d'essence de tous les êtres. Il est opposé au *dualisme*, qui établit une distinction entre Dieu et le monde, l'esprit et la nature, l'âme et le corps, la force et la matière. Il affirme qu'il n'existe aucun

l'agitation plus ardente encore. Les revues et les journaux s'étant naturellement emparés de ces faits, le mouvement pour et contre a été poussé jusqu'à ses dernières limites. En effet, il était impossible que, tout absurde et monstrueuse qu'elle soit, l'assertion « Jésus n'a jamais existé », répétée sur tous les tons de vive voix et par écrit, ne créât point un trouble considérable, même dans les cercles protestants où la foi a été déjà si ébranlée par les théologiens libéraux.

Que l'on songe aux conséquences ! Si Jésus n'est qu'une ombre vaine, la religion chrétienne tombe avec lui ; bien plus, toute religion perd en même temps de sa force. Ce n'est pas tout. Que deviendrait alors la tradition historique ? Que deviendrait la raison elle-même, et quelle

---

être extérieur ou supérieur au monde, qui puisse jouer un rôle dans les phénomènes de la nature en général, ou de la vie humaine en particulier. Il ne reconnaît que les opérations de la nature. Pour lui l'homme, au spirituel comme dans son corps, est un simple produit naturel, qui a passé par toutes sortes de développements organiques, avant d'arriver à sa forme actuelle. Dans les religions, il ne voit évidemment pas des révélations surnaturelles, mais un simple sentiment anormal et maladif, causé par la surexcitation des nerfs. Il admet cependant qu'elles ont du bon pour le développement moral de l'humanité. Ce système est le résultat direct des spéculations matérialistes de Haeckel. Il fait un mal immense dans l'Allemagne protestante, où il trouve des partisans presque innombrables parmi les classes ouvrières, aussi bien que parmi les savants. A Berlin seulement, plusieurs milliers d'hommes l'ont adopté, renonçant ainsi à la foi chrétienne (*Hibbert Journal*, n° d'octobre 1910, p. 61). Voir, en faveur du monisme : A. Drews, *Der Monismus*, 2 vol. in-18; Fr. Lipsius, *Die Religion des Monismus*, broch. in-8, Francfort-sur-le-Mein ; F. Steudel, *Die Religion im Lichte monistischer Weltanschauung*, broch. in-8, *ibid.*, etc. ; contre le monisme : J. Engert, *Der naturalistische Monismus Haeckels auf seine wissenschaftliche Haltbarkeit geprüft*, gr. in-8, Vienne, 1907 ; Vitus Brander, *Der naturalistiche Monismus der Neuzeit oder Haeckels Weltanschauung, systematisch dargelegt und kritisch beleuchtet*, gr. in-8, Paderborn, 1907 ; G. Wobbermin (prof. à Breslau), *Monismus und Monotheismus, Vorträge und Abhandlungen zum Kampf um den Monismus*, in 8, Tubingue, 1910; Fr. Klimke, S. J., *Der Monismus und seine philosophischen Grundlagen, Beiträge zu einer Kritik moderner Geistesströmungen*, gr. in-8, Fribourg-en Brisgau, 1910.

confiance pourrait-on avoir en elle ? Car, si Jésus n'a pas existé, l'humanité se serait trompée de la manière la plus grossière, la plus ridicule, depuis 2000 ans, et aurait vécu dans la plus sotte des illusions. Le ridicule s'accroît encore, si l'on songe que le christianisme, qui a triomphé des cultes païens et qui a produit en grande partie la civilisation dont nous sommes si fiers, serait bâti sur le vide et proviendrait des combinaisons mythologiques les plus étranges. Et personne ne s'en serait aperçu jusqu'à nous ! On comprend le mal que peuvent causer de telles théories, favorisées dans les rangs supérieurs par de fausses conceptions philosophiques, et dans les classes inférieures par le socialisme. En effet, il est toujours un certain nombre d'hommes auxquels des désordres intellectuels de ce genre ne répugnent nullement, parce qu'ils ont intérêt à « pêcher en eau trouble », selon l'expression populaire. De l'erreur, même la plus révoltante, *semper aliquid hæret*, tant les masses sont impressionnables. « Dans l'humanité, il existe toujours, en nombre incalculable, des gens crédules, sans critique, qui acceptent comme de la monnaie courante l'absurdité la plus manifeste, pourvu que celle-ci porte un petit manteau scientifique[1]. »

Pour M. Drews et ses semblables, « la question de savoir si Jésus a existé est une chose relativement secondaire. Les preuves qu'ils allèguent sont très faibles, et nos adversaires, s'ils le voulaient, reconnaîtraient bientôt leurs erreurs... Mais derrière celles-ci se dissimulent à peine des théories philosophiques, sociales et religieuses[2]. » Ces Messieurs, en réalité, se présentent au peuple, comme s'ils devaient le délivrer de l'Église et du clergé. Or, « sur le domaine théologique, les masses

---

1. K. Beth, *Hat Jesus gelebt?* p. 15.
2. J. Weiss, *Jesus von Nazareth*, p. 5.

demeureront longtemps encore la proie du dilettantisme superficiel [1] ». Dans le cas présent, le péril est d'autant plus grand que M. Drews possède, sur le terrain spécial des études auxquelles il s'est consacré, une valeur intellectuelle que personne ne cherche à contester [2].

Hâtons-nous de dire que, si M. Drews a recueilli des applaudissements frénétiques d'une partie de ses auditeurs d'occasion, et les éloges d'un certain nombre de journaux [3], d'autre part, de nombreux disciples de Luther, qui n'ont pas perdu la foi, ont protesté avec énergie contre son enseignement blasphématoire. A Marbourg en particulier, ils organisèrent une réunion solennelle par mode de protestation, et ils ne se lassaient pas de répéter à haute voix le mot de Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ! »

Les théologiens libéraux ne furent pas les derniers à manifester leur juste indignation. Ils y étaient d'autant plus obligés, que MM. Drews, Jensen, tous ceux qu'on nomme là-bas les ultra-radicaux [4], les « monistes » et les incrédules en général, les narguaient sans pitié, pour les obliger à prendre la parole dans le débat public qui s'était engagé. La lutte, en tant qu'elle a été ainsi circonscrite entre libéraux et ultra-radicaux, présente un intérêt spécial pour les catholiques et les protestants orthodoxes.

---

1. J. Weiss, *ibid.*, p. 3.

2. Il s'est acquis une certaine célébrité en interprétant la philosophie de Hegel ; mais on voit par là-même sur quelle base erronée reposera son système théologique. Cf. F.-X. Kiefl, *Der geschichtliche Christus und die moderne Philosophie*, in-8, Mayence, 1911, p. 125-135.

3. Le directeur du périodique *Das freie Wort*, 1909, p. 491, s'est oublié au point d'écrire les lignes suivantes : « La science de la religion est arrivée à ce résultat, qu'il n'est plus possible de maintenir *un* Jésus-Christ comme personne historique. Les évangiles sont regardés par des chercheurs de premier rang... comme des collections de mythes. »

4. Voir les pages 241 et suiv.

M. Drews, et avant lui MM. Kalthoff, Kautsky, Lublinski, Jensen, etc., avaient beau jeu, lorsqu'ils affirmaient bien haut qu'après tout, ils avaient simplement tiré les conséquences logiques des principes posés par les théologiens libéraux, tandis que ceux-ci étaient restés en chemin, parce qu'ils n'osaient point faire le dernier pas, ou même — accusation plus grave encore — par suite d'un manque de franchise qui les empêchait d'avouer toute leur pensée, semblable au fond à celle de leurs adversaires[1].

Ainsi attaqués publiquement, les théologiens libéraux relevèrent le gant avec une crânerie qui leur valut de nombreux admirateurs. Eux aussi, ils donnèrent coup sur coup des conférences et publièrent des brochures, dans lesquelles ils réfutèrent un à un les arguments, prétendus scientifiques, de leur adversaire, et ils n'eurent pas de peine à démontrer le caractère historique de l'existence de Notre-Seigneur. Parfois ils se sont acquittés de cette tâche avec éloquence, écrivant au sujet de Jésus des pages que ne renierait pas un écrivain catholique ; parfois aussi, en faisant leur *mea culpa*, et en se reprochant d'être allés trop loin sur certains points de leurs propres théories [2]; toujours avec une gêne visible, lorsqu'ils étaient obligés de reconnaître qu'en vertu de leur système ils rejetaient maint et maint passage des évangiles[3].

---

1. M. Drews avoue qu'il a attaqué à dessein et nommément les protestants libéraux, pour les contraindre de lui répondre.

2. Tel est surtout le cas du Dr H. Weinel, qui, dans la brochure signalée plus haut, p. 321, reproche à ses amis et à lui-même des exagérations, des déductions aventurées, etc. Cette conduite a inspiré une réflexion malicieuse à M. E. Krieck, *Die neueste Orthodoxie...*, p. 38. Il dit que M. Weinel « fait pénitence » et se frappe la poitrine. Mais le Dr Weinel frappe surtout celle de plusieurs de ses collègues. Il se montre particulièrement sévère à l'égard de MM. Wellhausen, Wrede et A. Schweitzer.

3. C'est ainsi que M. J. Weiss, *Jesus von Nazareth*, p. 12, va jusqu'à affirmer que « le christianisme, en tant que phénomène d'ensemble, comme Église et comme doctrine, a pris beaucoup plus son

Les théologiens libéraux étaient donc dans une posture assez fausse pour réfuter librement leurs adversaires. Il n'est pas possible de le nier : les négations plus qu'audacieuses de ces derniers sont certainement le résultat direct des objections de tout genre qui ont été soulevées, amassées contre les évangiles par les créateurs du prétendu « Jésus historique ». Comme nous le disions naguère à propos d'un point spécial [1], sous le fallacieux prétexte d'expliquer ce qu'on nomme l'eschatologie de Jésus, comme aussi l'eschatologie du judaïsme d'alors, on alla fouiller dans toutes les anciennes religions de l'Orient, de préférence dans celles des Babyloniens, des Perses et des Syriens. Peu à peu, le cycle entier des mythes orientaux fut mis à contribution pour expliquer la vie de Jésus-Christ et le Nouveau Testament. Les « critiques », marchant sur les brisées les uns des autres, et désireux de se dépasser mutuellement dans leurs découvertes malsaines, en vinrent à ne plus voir dans les évangiles et dans les autres écrits apostoliques que le plus triste chaos d'idées disparates, au-dessus desquelles surnageait la personne de Jésus, qui en tirait elle-même son origine et n'avait pas de réalité proprement dite.

C'est ainsi que le « Christ mythologique » dérive en droite ligne du « Jésus historique » ou « libéral ». Une fois que l'on se fut jeté à plein corps dans ce mouvement

---

origine à l'occasion de Jésus (*an Jesus*), qu'il n'a été créé par Jésus d'une manière consciente. » A son sens, le christianisme de Jésus ne serait pas même le germe de toutes les manifestations du christianisme actuel. M. Windisch, tout en réfutant la théorie du Dr Drews, n'a pas craint d'écrire (*Theolog. Rundschau*, mai 1910, p. 167 et 181) : « Il n'est pas douteux que la tradition relative à Jésus a fait çà et là des emprunts à la mythologie... Il y a un mythe du Christ ; mais il ne comprend qu'un nombre limité d'idées et de légendes, qui se sont rattachées à l'apparition historique de Jésus. » Qui ne voit la faiblesse de tels apologistes ?

1. Pages 305 et suiv.

mythique, tout y sombra. Il n'y eut plus qu'une double alternative : Ou bien Jésus n'est plus — qu'on nous pardonne cette citation, — qu' « un homme fantasque », sachant à peine ce qu'il faisait ; ou bien son existence devient problématique[1].

Cette pensée nous ramène à l'ouvrage principal de M. Drews, *Die Christusmythe*, « Le mythe du Christ », qui, publié vers la fin de l'année 1909, a promptement atteint sa 4e édition (mai 1910), celle que nous avons sous les yeux. Il se divise en deux parties distinctes, d'étendue à peu près égale, intitulées, la première (pages 1-119), « Le Jésus antérieur au christianisme » *(Der vorchristliche Jesus)* ; la seconde (pages 120-224), « Le Jésus chrétien » *(Der christliche Jesus)*. Ces titres à effet, paradoxaux même, recevront bientôt leur explication.

Au début de sa préface, M. Drews se tient jusqu'à un certain point sur la réserve, n'osant pas d'abord avouer complètement son but. Aussi l'atténue-t-il tant soit peu, en disant que l'opinion qui nie l'existence personnelle de Jésus-Christ possède un degré de probabilité tout au moins semblable à celui qu'on peut attribuer au sentiment traditionnel. Mais il ne tarde pas à se démasquer, et à prétendre qu'il faut avoir l'esprit borné pour adopter ce second sentiment, même en opérant les éliminations sans fin des théologiens libéraux. Sa théorie consiste à affirmer que non seulement le dogme chrétien, mais même la base historique du christianisme, ont été empruntés à la mythologie. Bien plus, le christianisme n'aurait pas eu de fon-

---

1. M. K. Dunkmann, directeur du *Prediger-Seminar* de Wittenberg, a fort bien développé cette pensée dans un récent opuscule (voir la page 321), dont le caractère sérieux, réfléchi, objectif, le ton calme et courtois, ont été vantés par les ultra-radicaux eux-mêmes. Voir E. Krieck, *Die neueste Orthodoxie...*, Iéna, 1910.

dateur personnel ; il serait né dans un océan ténébreux de concepts mythologiques, que le hasard seul aurait rassemblés et groupés en un corps de doctrine. La figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ perdrait ainsi toute réalité extérieure, pour devenir une simple légende religieuse. « La vie de Jésus, dit-il [1], telle que la décrivent les synoptiques, ne fait qu'exprimer, sous un vêtement historique, les idées métaphysiques, les espérances religieuses, l'histoire extérieure et intérieure de la commmunauté (chrétienne) basée sur Jésus en tant que Dieu cultuel. » Et plus loin : « C'est une erreur fondamentale... (de croire) que le développement de l'Église chrétienne se rattache, comme point de départ, à un individu historique, l'être Jésus [2]. » L'auteur paraît être tellement convaincu de la vérité de sa thèse, qu'il ne craint pas d'ajouter : « Bientôt on devra prendre son parti de reconnaître qu'un Jésus historique, tel que le présentent les évangiles, n'a jamais existé. »

M. Drews ne fait preuve d'aucune originalité dans le choix de ses arguments : on le lui a plus d'une fois et très justement reproché [3]. Il tâche du moins de les présenter d'après une combinaison nouvelle, et de leur appliquer une sorte de vernis scientifique : pur vernis, car la science n'est qu'à la surface, et ne pouvait d'ailleurs pas être

---

1. *Die Christusmythe*, p. 197.
2. P. 217.
3. M. J. Weiss, en particulier, qui trouve à bon droit cette méthode peu digne d'un professeur, et qui accuse très légitimement son adversaire d'être poussé par un « fanatisme radical ». Le Dr Harnack (*Ein jüdisch-christliches Psalmbuch*..., Leipzig, 1910, préface), nomme M. Drews un « *dilettante* sans mandat » (*ein unberufener Dilettante*). Voir aussi *The Exposit'ry Times*, n° de janvier 1911, p. 169, qui met sur la même ligne, sous le rapport de la faiblesse des preuves, de la violence et de l'indélicatesse des procédés, de la partialité révoltante, MM. Drews, J. M. Robertson et R. Roberts. Leurs écrits « appartiennent à la même catégorie d'apologétique anti-chrétienne. »

réelle pour une pareille démonstration. Comme on l'a dit assez vertement, l'auteur voulait « mystifier [1] » ses compatriotes, en leur jetant la poudre aux yeux.

Dans sa première partie, il essaie de bâtir ; dans la seconde, il détruit. Il cherche d'abord à établir sa thèse : Jésus n'a pas existé ; il s'efforce ensuite de renverser la proposition opposée : Jésus a véritablement existé. La première partie rattache le soi-disant « mythe du Christ » à deux sources distinctes, dont l'une serait juive et l'autre païenne. M. J. Weiss [2] exprime ce fait en termes pittoresques : « La corde avec laquelle Drews étrangle le Jésus historique a été tressée au moyen de deux cordons plus petits. »

La source juive consisterait dans le culte que « de nombreuses sectes du judaïsme » auraient consacré au Dieu Jésus. Cette « foi en un second Dieu, ou en un demi-Dieu Jésus remonte évidemment, dit-il, à un passé très ancien, antérieur au christianisme. » Le qualificatif *évidemment* est admirable, aussi admirable que l'hypothèse de l'Anglais Robertson qui lui sert d'appui : Josué qui, d'après nos saints Livres, introduisit les Hébreux dans la terre promise, ne différerait pas du dieu Soleil, lequel aurait été l'objet d'un culte spécial dans la tribu d'Éphraïm, et Jésus serait lui-même identique à Josué [3] ! C'est avec tout autant de vraisemblance que M. Drews découvre, vers l'époque de Notre-Seigneur, les traces d'un culte de

1. Nous empruntons cette expression à M. Beth, *Hat Jesus gelebt ?* p. 23.

2. *Jesus von Nazareth*, p. 16.

3. L'helléniste hollandais G. J. Bolland a composé coup sur coup trois ouvrages pour démontrer la même thèse : *De evangelische Jozua, eene poging tot aanwejzing van den oorsprong des Christendoms*, 1 vol. in-8, Leide, 1907; *Het evangelie, eene verniewde poging...*, Leide, 1909; *De Theosophie in Christendom en Judendom*, Leide, 1910. Au dire de M. Bolland, « l'évangile tout entier est alexandrin », fruit de l'ancienne école d'Alexandrie. »

Jésus chez les thérapeutes d'Égypte, dont parle longuement le juif Philon, chez les Naasséniens, les Nazaréniens, etc. Non certes, un culte de ce genre n'a jamais existé sous une forme quelconque chez les Juifs soit de Palestine, soit des autres contrées, avant le christianisme [1]. Sans doute ils attendaient le Messie ; mais cette attente n'a rien de commun avec le culte en question. Jésus n'a été l'objet d'un culte que chez les chrétiens, nulle part ailleurs. On l'a dit avec esprit : prétendre avec M. Drews et ses partisans que les traits dont se composait la croyance messianique d'Israël auraient créé Jésus-Christ de toutes pièces, c'est « comme si l'on affirmait que le désir de la réforme... a finalement inventé un Luther, qui n'aurait jamais existé... C'est comme si un jour, dans plusieurs siècles, on racontait ceci : Un Bismarck et un Guillaume le Grand n'ont jamais existé, mais c'est le désir de l'unité de l'empire (allemand) qui a fait surgir leur forme grandiose de l'idée de l'humanité [2]. »

M. Drews veut faire naître aussi le Jésus des évangiles des mystères grecs et orientaux, de l'idée d'un Dieu Sauveur qui devait racheter l'humanité par sa mort et ressusciter ensuite : idée signalée çà et là par les écrivains païens. Il mentionne en particulier Attis, Adonis, ce dernier surtout, lequel lui paraît avoir été le vrai type original de Jésus. Toute la ressemblance, la voici : on célébrait en l'honneur d'Adonis une fête, durant laquelle on enterrait un mannequin qui était censé représenter le dieu. Deux ou trois jours plus tard, on s'écriait, au milieu de toutes sortes de réjouissances : Adonis est ressuscité, il vit !

---

1. « J'ai examiné soigneusement, écrit M. J. Weiss, *Die Geschichtlichkeit Jesu*, p. 5, les arguments de cet homme ; j'ai lu attentivement les passages (des anciens écrivains) sur lesquels il s'appuie ; mais je n'ai pas trouvé la trace la plus légère de ces choses. »

2. C. Delbrück, *Hat Jesus Christus gelebt?* p. 8-9.

C'était là un simple symbole de la résurrection de la nature au printemps. La ressemblance avec l'histoire de Jésus est donc toute factice : elle ne suppose pas la moindre dépendance du christianisme à l'égard du paganisme [1]. Les théologiens libéraux ne sont pas les derniers à le reconnaître, « l'ancienne littérature chrétienne s'oppose tout entière à ce que la foi des chrétiens à la vertu rédemptrice de la mort de Jésus soit une transformation de l'idée païenne d'un Dieu s'offrant lui-même en sacrifice [2]. »

Si les sources juives et païennes sur lesquelles M. Drews base sa démonstration n'ont pas existé, à plus forte raison leur a-t-il été impossible de se combiner, comme il l'affirme ensuite, pour créer l'ensemble et les détails de la christologie chrétienne. Sa théorie s'effondre ainsi de toutes manières, et rien absolument n'en reste debout.

Dans sa seconde partie, moins sérieuse encore s'il est possible, l'auteur se joue vraiment des témoignages éclatants, irrécusables, que saint Paul, les Actes des apôtres, les évangiles et même les écrivains profanes rendent à l'existence personnelle de Jésus-Christ. A l'en croire, saint Paul ne connaît qu'un Christ céleste, idéal, c'est-à-dire, un simple concept religieux, qui se ramène en fin de compte à l'idée de l'humanité ; nullement un Jésus historique et réel. Le Christ des évangiles n'est aussi qu'une figure imaginaire, inventée par les chrétiens de Jérusalem. M. Drews en arrive ainsi, par des moyens extrême-

---

1. « L'influence prétendue du culte d'Adonis sur l'origine de la foi primitive au Christ s'est résolue en néant... On ne saurait démontrer une influence (de ce culte) sur l'origine de la foi. » J. Weiss, *Jesus von Nazareth*, p. 39. Nous avons eu à signaler et à regretter les avances fâcheuses que M. J. Weiss faisait récemment à la théorie mythique. Cf. pp. 305-306. Sa protestation n'en a que plus de valeur.

2. H. von Soden, *Hat Jesus gelebt?* p. 42.

ment faciles, à ne laisser subsister aucun fait, absolument aucun, de l'histoire évangélique.

Tous les traits de l'enfance de Jésus sont des mythes : il leur trouve des analogies dans les diverses religions de l'antiquité, jusque chez les Germains et chez les Hindous, quoique « aucun des passages présentés par lui comme parallèles (aux récits des évangiles) ne cadre en réalité [1]. » Il agit de même à l'égard des incidents de la vie publique et de la passion du Sauveur. Finalement, l'histoire de Jésus, dégagée de la légende, de la poésie et du mythe, ramenée à ses données primitives, ne serait que l'histoire du soleil dans son parcours à travers le zodiaque.

Quelques détails, pris au hasard, feront encore mieux connaître sa méthode. Les parents de Jésus dériveraient de la mythologie, comme leur fils : Marie et Joseph sont aussi des divinités païennes [2]. Saint Pierre *(Petrus)* ne diffère pas du dieu Protée ; Bethsaïda, la patrie du prince des apôtres, est identique à Sidon, où l'on adorait le dieu Pierre [3]. Comme l'a dit un des critiques de notre auteur [4], en face de pareilles assertions, « on se frappe involontairement le front (en se demandant) : Comment un écrivain peut-il proposer des hypothèses si impossibles ? » La réponse à cette question est aisé : On veut à tout prix faire disparaître Jésus et son Église, et, à défaut de bons arguments, on en propose de mauvais et d'absurdes.

Citons encore quelques traits de cette nouvelle exégèse. Un ancien monument représente le demi-dieu Hercule, portant deux colonnes qui s'entrecroisent. Suivant

---

1. K. Beth, *Hat Jesus gelebt?* p. 22.
2. *Die Christusmythe*, p. 45, 75 et suiv.
3. Voir la brochure récente de M. Drews, intitulée *Die Petruslegende*, in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1910.
4. M. le prof. Windisch, dans la *Theologische Rundschau*, n° de mai 1910, p. 174.

M. Drews, la « légende » de Simon le Cyrénéen, portant la croix de Jésus, n'a pas d'autre origine. Dans l'épître aux Galates, 2, 9, saint Paul nomme saint Pierre une « colonne », c'est-à-dire un fondement de l'Église de Jérusalem. M. Drews se croit par là-même autorisé à identifier Simon-Pierre avec Atlas, qui, d'après la mythologie grecque, soutenait notre globe. Pour notre auteur, la barque de Pierre ne diffère pas de celle du dieu égyptien Horus, ni de celle du dieu Soleil. . On rejette les dogmes chrétiens, comme faisant un appel déraisonnable à notre foi, et l'on nous demande d'accepter comme des réalités ces affirmations grotesques !

On conçoit que M. Drews, s'il a trouvé des admirateurs plus ou moins sincères, se soit attiré aussi de sanglantes critiques, et ce sont précisément les théologiens libéraux, froissés par lui, qui se sont montrés le moins indulgents. « Si quelqu'un, dit M. J. Weiss[1], avait écrit un livre semblable sur le domaine des sciences naturelles ou de l'histoire littéraire, il serait à tout jamais anéanti par la critique. Comme œuvre scientifique, l'ouvrage de Drews est absolument sans valeur... Sur ce terrain, Drews manque de toute formation et de la science nécessaire... Il remplace leur absence, non par la modestie, mais par l'audace... Il n'est point objectif ni impartial. Et ce grand critique (!!), aux yeux duquel les meilleurs témoins (de l'existence de Jésus) sont suspects, est tout à fait crédule, même en face des plus grandes sottises qui aient été soutenues par d'autres, pourvu qu'il puisse les mettre à profit pour sa théorie. » De son côté, M. Grützmacher[2] signale « la pauvreté infinie de la soi-disant démonstration scientifique » du professeur Drews. Dans cette

1. *Die Geschichtlichkeit Jesu*, p. 4-5.
2. *Ibid.*, p. 23.

démonstration, ajoute M. Weinel[1], « les méprises et les ignorances, les fausses interprétations des passages cités crient vers le ciel... On éprouve ici un sentiment de honte, en constatant qu'un professeur allemand a pu composer un livre pareil[2]. »

Après avoir décrit la *Jesusbewegung* dans ses grandes lignes et fait connaître le mauvais livre qui en a été l'occasion principale, il sera bon de montrer aussi à nos lecteurs, d'après un document officiel, comment les choses se passèrent, devant d'immenses auditoires, en partie favorables et en partie hostiles à M. Drews, dans les conférences contradictoires qui furent organisées à cette occasion sur divers points de l'Allemagne.

La principale de ces réunions fut tenue à Berlin, sous la présidence de M. Walter Vielhaber, chef du groupe moniste de cette ville. Elle dura deux jours, — peut-être serait-il plus exact de dire deux nuits, car la seconde séance se prolongea jusqu'à une heure et demie du matin. Les dames y assistaient aussi en grand nombre. La brochure qui en reproduit le compte-rendu[3] a eu un tel succès, qu'en moins de quelques semaines il s'en était écoulé dix mille exemplaires ; ce qui est beaucoup pour un écrit de ce genre.

Dans son discours d'ouverture[4], le président établit l'état de la question, non sans faire un grand éloge du

---

1. *Ist das liberale Jesusbild widerlegt ?* p. 6.
2. M. J. Weiss dit aussi, *Jesus von Nazareth*, p. 4 : « J'ai honte : honte pour notre science allemande, qui mettra longtemps à se laver de cette tache ; honte pour moi-même, qui dois m'occuper de cette marchandise vulgaire. » Nous pourrions remplir plusieurs pages de reproches du même genre.
3. *Hat Jesus gelebt ? Reden gehalten auf dem Berliner Religionsgespräch des deutschen Monistenbundes über die Christusmythe*, in-8, 2e édit., Berlin et Leipzig, mai 1910.
4. Pages 5-10.

« monisme ». Il y pose cette question, qu'on entend souvent retentir dans le monde rationaliste d'Allemagne : « Pouvons-nous de nos jours, en hommes d'honneur, nous nommer encore chrétiens ? Sommes-nous encore protestants ?... Appartenons-nous à l'Église de la réforme allemande[1] ? » Il proteste — comme M. Drews le fait aussi à plusieurs reprises — que la conférence n'a pas été organisée par pur amour de la lutte, ou dans l'intérêt d'une négation stérile, mais pour favoriser la santé morale du peuple allemand (! !).

La parole ayant été ensuite accordée à M. Drews, celui-ci donna aux assistants le résumé oral de sa thèse[2], mais en intervertissant l'ordre de ses deux parties. Il traita donc d'abord du « Jésus chrétien », tel que le dévoilent les écrits de saint Paul, les Actes des apôtres et les évangiles, et en second lieu du « Jésus antérieur au christianisme ». Nous avons déjà condensé ses arguments ; il serait superflu d'y revenir. C'est d'ailleurs la même audace, la même absence d'une saine critique, la même prétention de « regarder l'histoire de l'Eglise aux premiers siècles comme une histoire de falsifications littéraires éhontées, de grossières violences et de spéculation ignoble sur la crédulité des masses[3]. »

Voici en quels termes il croit réduire à néant l'autorité des synoptiques : « Eusèbe a appris de Papias ce que celui-ci a appris du prêtre Jean, qui l'a appris de Marc, qui l'a appris de Pierre, qui l'a appris de Jésus. Que celui qui veut croire cela, le croie[4] ! » Comme si ces quelques noms ne représentaient pas une tradition admirablement sûre et parfaitement enchaînée ! Citons un autre de ses argu-

1. Page 9.
2. Pages 13-29.
3. J. Weiss et Grützmacher, *Die Geschichtlichkeit Jesu*, p. 23.
4. *Berliner Religionsgespräch*, 2e édit., p. 18.

ments, ou plutôt de ses sophismes : « Que savons-nous de nos grands-pères, de nos parents ? » D'où il suit que les apôtres eux-mêmes ne pouvaient rien connaître au sujet de Jésus, dans l'hypothèse où il aurait existé ; d'où il suit encore que pas une seule parole authentique du Maître, pas un fait authentique de sa vie ne sont parvenus jusqu'à nous. Les preuves de cette espèce abondent sur les lèvres de M. Drews comme sous sa plume [1].

En concluant [2], il affirme qu' « aucun homme sérieux, à moins de s'approcher des évangiles avec l'idée préconçue de trouver en eux de l'histoire, ne peut regarder leurs récits comme autre chose que des mythes, des poésies pieuses, des créations légendaires. » Ces livres sont donc tout à fait incapables de démontrer l'existence d'un Jésus historique.

Après avoir attesté de nouveau sa bonne foi, M. Drews récuse toute responsabilité en ce qui regarde les conséquences pratiques qui pourront résulter de la non-existence de Jésus-Christ. Elles ne l'intéressent pas. D'ailleurs, — et c'est là le trait du Parthe décoché contre les théologiens libéraux, — le « Jésus historique » n'est pas l'homme qui aurait pu sauver le monde ; sa disparition n'inquiète donc nullement notre auteur.

Cela dit, M. Drews présente à la discussion publique les cinq propositions suivantes, dans lesquelles il donne un abrégé de tout son enseignement sur la question discutée :

« 1° Avant le Jésus des évangiles, il y a eu un Dieu Jésus et un culte de ce Dieu chez les sectes juives ; culte qui, selon toute vraisemblance, remonte au Josué de

1. Par ex., *ibid.*, p. 21 : « L'évangile de Marc laisse ouverte la question de savoir si son auteur a voulu décrire un homme devenu Dieu, ou un Dieu devenu homme. »
2. Page 28.

l'Ancien Testament, et dans lequel se sont concentrées en un tout, d'une part les idées eschatologiques des apocalypses juives, d'autre part la conception païenne relative au Dieu rédempteur qui meurt et qui ressuscite.

« 2° Le témoin le plus ancien du christianisme, Paul, ne sait rien d'un Jésus historique. Son Fils de Dieu incarné est précisément cette divinité rédemptrice judéo-chrétienne (Jésus), que Paul a simplement placée au centre de son système religieux, et élevée à un degré supérieur de contemplation religieuse et morale.

« 3° Les évangiles ne contiennent pas l'histoire d'un homme réel, mais seulement le mythe de l'homme-Dieu Jésus, revêtu de la forme historique, de telle sorte que non seulement les prophètes israélites, avec les figures du Messie dans l'Ancien Testament, Moïse, Élie, Élisée, etc., mais aussi diverses représentations mythiques des peuples païens voisins des Juifs, associées à la croyance au Dieu rédempteur, ont fourni leur contribution à l'histoire (prétendue) de ce Jésus.

« 4° S'il est vrai que, d'après cette manière d'expliquer les choses, il subsiste un reste impossible à inventer, qui ne saurait dériver des sources invoquées plus haut, ce reste concerne seulement des détails accessoires et sans importance, qui n'atteignent pas la foi religieuse en Jésus, tandis que tout ce qui est important, sérieux et décisif au point de vue religieux dans cette foi, comme le baptême, l'eucharistie, le crucifiement et la résurrection de Jésus, est emprunté au symbolisme du culte du Jésus mythique, et ne doit pas son existence à un fait historique, mais à la croyance, antérieure au christianisme, à la divinité rédemptrice judéo-païenne.

« 5° En toute hypothèse, d'après les résultats obtenus par la théologie critique, le Jésus historique est une figure si douteuse, si insaisissable, si pâle, que la foi en elle ne

saurait être regardée comme une condition *sine qua non* du salut religieux [1]. »

Après quelques réflexions du président [2], M. le pasteur et professeur von Soden, de Berlin, fit remarquer très justement que l'émotion produite dans le monde allemand par la théorie de M. Drews tient beaucoup moins à la force de ses arguments qu'au bruit violent fait autour d'elle. Il riposte fort bien à deux des allégations ridicules qui ont été mentionnées plus haut : 1° « Si nous avions partout une pareille chaîne de témoins (Eusèbe, Papias, etc.) en faveur d'une tradition, nous pourrions nous féliciter grandement [3]. » 2° Nos grands parents « ne sont pas des Jésus de Nazareth... A mon avis, dans une discussion scientifique, on ne devrait pas établir des rapprochements de ce genre [4]. » Mais M. von Soden montre bien, par une concession au moins singulière, qu'il fait partie de l'école libérale : « Je le reconnais courageusement, si une enquête scientifique impartiale établissait que Jésus n'a pas existé,... les vérités chrétiennes perdraient sans doute un solide appui, mais les droits du christianisme ne disparaîtraient pas entièrement [5]. » — Comme si le christianisme eût été possible sans Jésus-Christ !

M. le pasteur Friedrich Steudel, de Brême, qui nie aussi l'existence personnelle de Jésus, prit à son tour la parole [6], non seulement pour défendre en partie la thèse de M. Drews, mais aussi pour attaquer les théologiens libéraux, qui, dit-il, « après avoir dépouillé le christianisme

---

1. *Berliner Religionsgespräch*, 2e éd., p. 32.
2. *Ibid.*, p. 33-34.
3. *Ibid.*, p. 41.
4. P. 43.
5. P. 36.
6. P. 48-58. Voir son opuscule *Das Christusproblem und die Zukunft des Protestantismus*, 1909, et sa brochure plus récente, *Im Kampf um die Christusmythe*, in-8, Iéna, 1910, où il va aussi loin que possible dans le sens de Kalthoff et de Drews.

de sa (véritable) essence, après l'avoir (en quelque sorte) vidé », prétendent être les représentants attitrés de la religion chrétienne. Ils se trompent. « Interrogez Luther, Calvin, n'importe lequel des Pères de l'Église, vous ne trouverez nulle part que l'essence du christianisme consiste uniquement à admettre que le rabbin dont s'occupent les écrits du Nouveau Testament, a été seulement un homme de génie, qui dépasse tous les autres hommes au point de vue religieux [1]. »

M. Steudel prétend également que saint Paul « ne sait rien de Jésus de Nazareth [2] ». Sa preuve est très forte, assurément : « Qu'on le remarque, dans les cent passages où Paul parle du crucifié, il ne dit pas une seule fois : crucifié à Jérusalem. Il ne sait rien non plus du Golgotha. » L'orateur insiste sur le silence des anciens écrivains juifs relativement à Jésus-Christ : si Jésus eût vraiment existé, « les rabbins de cette époque, dit-il[3], n'auraient pas laissé échapper l'occasion de le combattre, dans des écrits qui s'adressaient spécialement au public juif. » Le vénérable professeur émérite Chwolson, de Saint-Pétersbourg, qu'il cite à l'appui de ce dire, a protesté dans une brochure spéciale [4] et lui a donné un formel démenti, en prouvant que les rabbins de cette époque ont connu et mentionnent Jésus.

Le pasteur G. Hollmann, de Berlin, théologien libéral d'une certaine notoriété, a répondu à M. Steudel [5], et s'est appliqué surtout à réfuter ce que celui-ci avait avancé au sujet de saint Paul. « L'apôtre des Gentils n'a point parcouru le monde au prix de tant de fatigues et de souffrances,

---

1. *Berliner Religionsgespräch*, p. 48-49.
2. *Ibid.*, p. 50.
3. P. 53.
4. *Ueber die Frage ob Jesus gelebt hat*, in-12, Leipzig, 1910.
5. *Berliner Religionsgespräch*, p. 58-64.

pour prêcher une abstraction, un vain fantôme. De nombreux passages de ses épîtres exigent nécessairement la connaissance d'une personnalité historique nommée Jésus [1]. » Il en est de même à plus forte raison des évangiles, malgré — à ce trait, on reconnaîtra le protestant libéral — un certain nombre de surcharges, et de récits légendaires qui y ont pénétré peu à peu.

Reprenant alors la parole, M. Drews essaya de répondre aux objections proposées par plusieurs des orateurs précédents, contre l'existence d' « un Dieu cultuel Jésus, antérieur au christianisme [2] ». Son succès ne fut pas grand. Il avoue lui-même [3] avoir remarqué, sur le visage de ses auditeurs, l'étonnement et le doute que suscitaient ses rapprochements étranges. Il y avait de quoi s'étonner ! Le Dieu *Jésus* a parcouru la Galilée avec ses douze apôtres, de même que le dieu *Josué* a franchi le Jourdain avec les douze tribus et leurs princes, de même que le dieu *Jason*, chef des Argonautes, a conduit ses douze héros à Colchis après avoir traversé la mer Noire. Or, ce triple fait n'en est qu'un seul en réalité ; Jason, Josué et Jésus ne sont que des formes variées du mythe astral !

Un autre pasteur de Berlin, M. Max Fischer, attaqua ensuite brièvement [4] la quatrième thèse de M. Drews. Il développa cette belle pensée : « Les idées fondamentales du christianisme sont, dans leur existence historique, un témoignage très riche en faveur de l'existence historique de Jésus lui-même. » Malheureusement, les assertions fausses du libéralisme théologique font aussi plus d'une fois leur apparition dans son petit discours.

M. Lipsius, pasteur à Brème et partisan des idées ultra-

1. *Berliner Religionsgespräch*, p. 60.
2. *Ibid.*, p. 64-72.
3. P. 66.
4. P. 72-76.

radicales, est peut-être celui des orateurs qui prononça les paroles les plus odieuses et les plus malveillantes. Déjà le pasteur Steudel en avait donné tristement l'exemple; aussi la plupart de nos lecteurs ne manqueront-ils pas de constater, avec une stupéfaction très légitime, le rôle démoralisateur exercé en Allemagne par des représentants officiels de l'Église protestante. Ce cas n'est nullement isolé. Strauss n'était-il pas lui-même un pasteur attitré? Kalthoff aussi, avec tant d'autres encore, qui comptent parmi les adversaires les plus violents du christianisme et de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Naguère nous lisions, dans un récent ouvrage[1], composé dans un sens assez conservateur par un protestant acquis aux idées avancées, cette réflexion douloureuse : « La liberté protestante a dégénéré en anarchie. Elle va jusqu'à permettre à des pasteurs athées de baptiser au nom du Vrai, du Bien et du Beau... Le christianisme du clergé (protestant) est tellement relâché, que le pasteur athée demeure pasteur... L'athéisme est prêché du haut de la chaire par des ecclésiastiques protestants[2]. » Les pasteurs de cette sorte sont tout naturellement les amis et les auxiliaires de M. Drews.

Sans être tout à fait convaincu de l'exactitude de la théorie mythique, M. Lipsius ressent des doutes sérieux, dit-il, sur l'existence historique de Jésus-Christ, car, examiné à fond, l'évangile « se dissout en pures invraisemblances. » Peu lui importe, du reste, que Jésus ait existé ou qu'il n'ait pas existé. Là-dessus il profère blasphème sur blasphème. « Si Jésus a existé, il n'a été qu'un (faux) prophète, dont le regard était dirigé uniquement sur l'autre vie, sur l'avènement du royaume des cieux,

1. Dr (méd.) H. Schæfer, *Jesus im psychiatrischer Beleuchtung*, in-12, Berlin, 1910.
2. *Loc. cit.*, pp. 168, 173, 176.

de sorte qu'il est incapable de nous fournir quoi que ce soit pour notre vie morale, et qu'il n'a aucune réponse à donner aux questions brûlantes qui se discutent actuellement au sujet de l'État, de la famille, de la société. » Aussi bien, « dans le sens historique très strict de l'expression, nous ne sommes plus du tout chrétiens... C'est une illusion de croire qu'on peut trouver un idéal moral en ce Jésus de Nazareth. Qu'il y ait eu ou non un Jésus historique, le christianisme qui voudrait se cramponner à lui, trouver en lui la règle et la mesure unique de l'existence, (un tel christianisme) a pris fin. L'ère actuelle l'a mis à mort. Le Jésus historique est devenu aujourd'hui pour nous une ombre pâle du monde souterrain, et avec lui sont mortes les idées que le christianisme primitif avait sur le monde et sur la vie... Nous reconnaissons l'abîme immense qui nous sépare, nous autres hommes modernes, du christianisme du Nouveau Testament, car nous nous tenons debout, munis d'une ossature vigoureuse, sur la terre durable, solidement basée. Là est le champ de notre travail ; là se trouvent nos devoirs et nos buts divers. Nous n'attendons plus le retour du Seigneur, mais nous nous créons avec nos propres forces une terre nouvelle [1]. » — Le compte rendu officiel nous apprend que ces paroles furent accueillies, du moins dans une partie notable de l'auditoire, par « des applaudissements bruyants et prolongés [2]. »

Les autres discours furent assez fades après celui-ci. Cependant un autre pasteur de Berlin, M. Hans Francke, que ses idées semblent ranger dans le parti orthodoxe, eut des accents éloquents pour protester contre les assertions blasphématoires de M. Lipsius [3].

1. *Berliner Religionsgespräch*, pages 78-79.
2. P. 79 : *Stürmischer langanhaltender Beifall.*
3. P. 79-82.

M. Théodore Kappstein, écrivain berlinois aux idées radicales en fait de religion, demanda alors la permission de proposer « une considération pratique ». Qu'arriverait-il, si l'hypothèse de M. Drews était une réalité? « Je ne puis pas, répondit-il à sa propre question, trouver tellement terrible la situation dans laquelle nous entrerions alors. Je ne redoute pas un vide qui se produirait en ce cas. Je crois que, dans le monde religieux de la chrétienté, les choses n'iraient pas d'une manière bien différente de ce qui se passe aujourd'hui. Je regarde cela comme consolant... Nous ne perdrions, dans la vie religieuse, rien de ce que nous possédons, rien de décisif, alors même que le Jésus historique nous serait enlevé [1]. » Peut-être M. Kappstein ne perdrait-il rien, puisqu'il paraît ne croire plus à rien; mais combien d'autres perdraient ce qu'ils ont de meilleur et de plus cher en ce monde et dans l'autre !

M. Max Maurenbrecher, d'Erlangen, auquel nous avons consacré précédemment quelques pages [2], déclara que, tout en étant favorable à l'existence de Jésus-Christ, il croit que « le mythe est l'essentiel dans l'origine du christianisme, » que Jésus et ses premiers disciples se sont laissé impressionner par le concept mythique du Dieu sauveur qui meurt et ressuscite, et que, par conséquent, « le mythe et l'illusion produite par lui ont eu une importance infinie pour le développement de la force morale de l'humanité [3]. »

Après ces divers discours, M. Drews a voulu tirer les conclusions du débat [4]. Il regarde, bien entendu, sa cause comme gagnée, et il se pose cette question : « Qu'est-ce

---

1. *Ibid.*, p. 85-86.
2. Pages 254-257.
3. *Berliner Religionsgespräch*, p. 87-91.
4. P. 91-93.

que le Christ peut encore être pour nous aujourd'hui ? » Il répond : « En tant que personne historique, rien »; mais, comme idée et « comme base d'une religion nouvelle, d'une nouvelle foi, d'un appui moral pour notre vie, » il peut nous être toutes choses. — Nous avouons ne pas comprendre. De quoi, en effet, pourrait bien nous servir un homme qui n'aurait jamais existé ? Mais M. Drews ne s'inquiète pas pour si peu. Il nous répète que Jésus demeure, quand même il n'a pas existé, « un principe de rédemption universelle. » Ne représente-t-il pas « l'humanité-Dieu », qui sera « une compensation pour la perte (qui nous sera forcément imposée) de l'ancienne religion chrétienne ? »

Le président de la réunion, M. Vielhaber, mit fin à la séance, en remerciant tous les orateurs sans exception, et en se félicitant des résultats heureux qu'un tel débat ne manquerait pas de produire.

Nous pourrions signaler encore plusieurs autres exemples du dévergondage d'idées — le mot n'est pas trop fort — qui, plus récemment, s'est donné libre cours en Allemagne au sujet des évangiles et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais cela nous entraînerait trop loin. Notre dessein était d'ailleurs principalement d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'agitation lamentable qui fait perdre à tant d'âmes protestantes le peu de foi en Jésus qu'elles conservaient encore. Bornons-nous donc, en achevant ce compte rendu, à dire avec M. Dunkmann [1] : « Ce n'est pas le Jésus historique (de la théologie libérale), ni le Jésus mythologique (de MM. Drews et consorts), qui ont pour eux la réalité de l'histoire, mais le Christ Jésus (des évangiles et du Nouveau Testament) »; avec

1. *Der historische Jesus...*, p. 96.

le Dr Jülicher, l'un des chefs du protestantisme libéral : dans les évangiles, « Jésus nous regarde comme ne saurait le faire une figure de roman, et nous entendons battre un cœur derrière eux [1] » ; avec M. J. Weiss, cet autre théologien libéral très renommé : « Quand même nous découvririons aujourd'hui une inscription sur laquelle le procurateur Ponce-Pilate attesterait solennellement qu'il a fait crucifier, en tel ou tel jour, Jésus de Nazareth qui se faisait passer pour roi des Juifs, ce fait n'augmenterait pas la puissance du témoignage contenu dans les évangiles [2], » tant ce témoignage est indéniable.

N'est-il pas intéressant de constater que MM. Drews, Jensen, Lublinski, etc., ces négateurs à outrance, ces démolisseurs qui se déguisent en apôtres, affirment qu'ils « veulent délivrer la religion de la mythologie qu'elle traîne à sa suite (disent-ils), et que, dans ce but, ils transforment eux-mêmes en mythologie la meilleure partie de l'histoire religieuse [3] ? »

---

1. *Hat Jesus gelebt?* p. 31.
2. *Jesus von Nazareth*, p. 171.
3. Jülicher, *loc. cit.*, p. 36. Au moment de mettre sous presse, nous recevons la seconde partie du *Christusmythe* de M. Drews, gros volume de 452 pages, intitulé : *Die Zeugnisse für die Geschichtlichkeit Jesu, eine Antwort an die Schriftgelehrten mit Berücksichtigung der theologischen Methode*, Iéna, 1911. Le professeur de Carlsruhe y maintient tous ses dires audacieux, et répond *ab irato*, mais avec une faiblesse extrême, aux arguments que les « théologiens libéraux », ses principaux adversaires, avaient opposé à sa thèse insensée.

CONCLUSION

Nous venons de revoir les pages dont se composent ces longues « Étapes ». Quelles réflexions finales doivent-elles nous suggérer? Assurément, elles ne peuvent manquer d'inspirer un sentiment de profonde tristesse à des cœurs catholiques, en révélant un aveuglement si funeste, des erreurs si malsaines et même parfois une haine véritable envers N.-S. Jésus-Christ. Mais, en même temps, elles nous ouvrent des horizons consolants à un double point de vue. Nous en emprunterons la description à notre vénéré maître, M. Vigouroux, qui, nous le disions au début de ce volume, a bien voulu nous encourager dans cette longue et aride étude.

En premier lieu, « la somme de travail exécutée par les exégètes (rationalistes) d'outre-Rhin (et des autres contrées) est immense... Le résultat obtenu est-il en proportion des efforts? Non. L'évangile [1] a-t-il cessé d'être un livre inspiré? Non. Ils croient l'avoir découronné de son auréole divine; ils se trompent... Celui qui ne voit que les attaques présentes pourrait en être effrayé; mais celui qui a suivi les diverses phases de la lutte de l'erreur contre la vérité n'est ni surpris ni inquiet, parce qu'il a, avec les promesses du Sauveur, l'expérience des siècles passés.

1. M. Vigouroux, dont le thème était plus vaste que le nôtre, écrit : « La Bible ».

Depuis Apion et Celse jusqu'à M. Wellhausen et M. Renan [1], que d'ennemis ont jeté la main sur les évangiles [2], pour en déchirer les pages sacrées ! Où sont-ils maintenant ? Où est le paganisme grec et romain ? Où sont les gnostiques ?... Où sont même, aujourd'hui, les protestants à la façon de Luther et de Calvin ? Ils sont passés et, dans cent ans, les Wellhausen et les Renan auront passé comme eux. Paulus a refoulé Reimarus, Strauss a supplanté Paulus, Baur et son école ont chassé Strauss, ceux de demain pousseront ceux d'aujourd'hui, comme le flot pousse le flot et le précipite dans les abîmes sans fond de l'océan [3]. »

En deuxième lieu, « malgré des noms divers et des couleurs changeantes, l'incrédulité est toujours la même dans le fond... Elle est par conséquent toujours aussi faible et aussi fragile. A toutes les époques de l'histoire que nous avons essayé de tracer, nous avons vu reparaître, en termes presque identiques, les mêmes difficultés [4]... Le vice radical de la critique négative consiste à s'appuyer sur des hypothèses, non sur des faits ; elle bâtit sur des fondements imaginaires, et son œuvre n'est ainsi qu'une œuvre fantasque... L'histoire s'appuie sur des témoignages, non sur des principes et des opinions préconçues. Les rationalistes d'aujourd'hui inventent une histoire sainte nouvelle (un nouvel évangile) avec des conceptions

---

1. Nous disons, nous : « Depuis Reimarus jusqu'à Wrede », jusqu'aux derniers ouvrages libéraux publiés en mai 1911.

2. D'après M. Vigouroux : « Les Ecritures ».

3. *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5e éd., t. II, p. 640-641.

4. « Très peu de choses vraiment nouvelles ont été dites. On a fait les mêmes présuppositions, et on est arrivé aux mêmes résultats. Ceux qui ont étudié Strauss, Baur, Renan et la littérature qui s'est groupée autour de ces noms, n'éprouvent de surprise que sur des points fort peu nombreux. » W. Robertson Nicoll, *The Church's One Foundation, Christ and recent Criticism*, p. 24.

a priori... La critique négative ne procède donc pas historiquement (quoi qu'elle dise); elle est guidée par des principes philosophiques, et ces principes sont faux. Elle rejette sans raison les faits miraculeux et elle bâtit sur le sable mouvant des sophismes : ce qu'elle nous présente comme l'histoire critique... du Nouveau Testament n'est qu'un roman historique, imaginé pour étayer un faux système [1]. »

Dans un article sur « les positions religieuses de la théologie » (protestante moderne) [2], M. Max Scheibe décrit ce qu'il regarde fièrement comme les conquêtes de cette théologie spéciale, et il les ramène à l'acquisition d'une « méthode exacte », semblable à celle qui est à la base des autres sciences. Développant ensuite sa pensée, il décrit les divers éléments constitutifs de la méthode en question. Elle a pour fondement l'*empirisme*, c'est-à-dire, l'expérience et ses déductions raisonnées, en vertu desquelles on ne bâtit aucune hypothèse en l'air, au gré de l'inspiration. Elle opère ensuite : 1° au moyen du *subjectivisme*, qui rend le savant autonome et lui restitue sa liberté entière, en le dégageant de l'autorité, de la tradition, etc. ; 2° au moyen du *naturalisme*, c'est-à-dire, de cette théorie d'après laquelle les lois de la nature sont immobiles, inaliénables, à l'abri de toute ingérence du dehors, en sorte que le Créateur lui-même n'a pas le droit d'accomplir aucun miracle, parce que ce serait troubler l'ordre naturel ; 3° au moyen de l'*évolutionnisme*, du développement graduel et naturel de toutes choses, des idées religieuses comme de tout le reste, si bien que l'intervention de Dieu, ou celle du Christ, est totalement inutile et que le christianisme ne dépasse point les limites d'une institution

---

1. F. Vigouroux, *loc. cit.*, p. 642 et suiv.
2. Publié par les *Protestantische Monatshefte*, 1906, p. 337 et suiv.

humaine; 4° au moyen de la *critique* proprement dite, ce genre d'enquête, littéraire ou historique, qui a pour mission de débarrasser la Bible, les dogmes chrétiens, la personne même de Jésus, de tout élément supérieur et surnaturel. Nous avons vu, longuement, pendant plus de cinq quarts de siècle, l'exégèse protestante se conformer à cette méthode envers les évangiles et la vie du Sauveur. Qu'en est-il résulté ? On l'a fort bien dit[1] : le dénouement le plus tragique, la négation la plus douloureuse, le néant dans bien des sens. L'*empirisme* et le *subjectivisme* ont promptement abouti à l'arbitraire ; au nom du *naturalisme* on a supprimé le miracle et l'ordre surnaturel ; l'*évolutionnisme* a conduit à la suppression de l'histoire ; la soi-disant *critique* a été la négation de toute critique. Au lieu de construire, les partisans de la méthode si vantée n'ont su que détruire, en commençant par la ruine de leurs propres théories.

Ces pensées ne sont-elles pas consolantes ? On aura donc beau faire, les évangiles demeureront toujours un rocher inébranlable, contre lequel les vagues toujours frémissantes de l'erreur viendront se briser, sans l'endommager ni même l'entamer. Le caractère surnaturel, divin, de la personne et de l'œuvre de Notre Seigneur Jésus-Christ subsistera, en dépit de toutes les attaques et des systèmes les plus divers. *Vicit leo de tribu Juda*; *Christus vincit, regnat et imperat.*

---

1. Ant. Seitz (prof. d'apologétique à l'université de Munich), *Das Evangelium vom Gottessohn, eine Apologie der wesenhaften Gottessohnschaft Christi*, in-12, Fribourg-en-Brisgau, 1908.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

TROISIÈME ÉTAPE : DAVID-FRÉDÉRIC STRAUSS

CHAPITRE V

QUATRIÈME ÉTAPE : BAUR ET L'ÉCOLE DE TUBINGUE

CHAPITRE VI

CINQUIÈME ÉTAPE : L'ÉCLECTISME APPLIQUÉ AUX ÉVANGILES

CHAPITRE VII

SIXIÈME ÉTAPE : L'ÉVOLUTIONNISME OU LE SYNCRÉTISME

CHAPITRE VIII

ÉPILOGUE : LA LUTTE POUR L'EXISTENCE DE JÉSUS

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.